CANADIANA
Ottavienſis

CSP

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresedifiante05toul

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME CINQUIÈME.

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

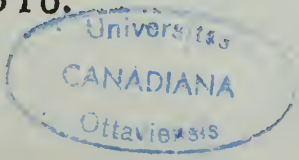
MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME CINQUIÈME.

A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDÉ, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.



CSP

BV
2290
A2
1810
V.5

SEPTENTRION

ESSAY D'UNE CARTE D'EGYPTE
Fait au Cayre en 1715

Echelle de 30 lieues Françaises

3 5 10 15 20 25 30

LISTE ALPHABETIQUE
de toutes les Villes d'Egypte et de plusieurs autres lieux considerables

Abnoud, gouverné par un Prince Arabe — G
Abou Aith ou Sitin † — E
Abouzer † Ville ruinée — E
Abutig † † — E
Achemounain † † L'on y admire un tres ancien et tres magnifique Portique — E
Ahmun † residence d'un Emir — F
Alexandrie † Ville rebatie et non bâtie par Alexandre ayant avant lui les Colonnes et Obelisques — A
Antinoé ruinée consistante par Adrien, ou l'on voit encore deux portes entieres et plusieurs rangs bordées de Colonnes, outre celle d'Alexandre — B
Apore avec une inscription Grecque, aujourd'hui Cheik abadeie — E
Armant † on sont les ruines d'un Temple — H
Ascent † illustré par les ruines de plusieurs monumens sacrez et prophanes. C'est l'ancienne Syene. Des milliers de Chrêtiens y ont souffert le martyre sous Dioclesien. S.te Helene leur fit dresser une Eglise et des Tombeaux qui voyent aujourd'hui à demie lieue de la Ville — I
Assouan dernière Ville d'Egypte — I
Athrieh † — C
Babain, Ville ruinée, sur la Montagne voisine il y a un Sacrifice au Soleil avec tout son attirail, gravé en demi relief — E
Balbeis † — B
Barbeim, séjour d'un Chef d'Arabes — B
Bardis, L'onse un Chef d'Arabes — C
Beni Kelb ou les Chrêtiens de Manfelouth ont leur Eglise — C
Benisouef — C
Bhabori, anciennement Buziris ou l'on trouve les restes du fameux Temple d'Isis décrit par Herodote. Les restes sont une de marbre granite dans un circuit d'environ 200 pas — B
Chaqueneya, L'onse un Prince Arabe — G
Bahar-Belama ou Mer sans eau, C'est un marais Lac desseché. Il y a apparence qu'il se r'emplissoit autrefois du debordement du Lac Mœris. On y remarque aujourd'hui quantité de Mats entiers, et les débris de bateaux pétrifiez. Il y a aussi force mines de pierre et d'Agate — C
Bedreseyne † — D
Bouche, bouche des Mumies de S.t Antoine — C
Le Cairé, appellé par les Hebreux Meer-raim par les Egyptiens Babilon, par les Arabes Masser Fosteth et Ishera, Capitale de l'Egypte vis-à-vis Memphis, dont elle est separée par le Nil — C
Calioub † nommée Calliopé par les Grecs — B
Canal de Joseph. Il y a des Sources par dessous outre des eaux qui il reçoit du Nil, il se décharge dans le Mœris — D
Carriere de pierre Baram, de celle pierre on fait des Marmites et autres ustenciles de cuisine — H
Cataractes du Nil — I
Ceptos † — G
Cosseir, port sur la Mer Rouge, ou abordent les Balsamine de Gedda quand la raison est passé de faire route vers le Suès. De Cosseir l'on conduit par terre les marchandises jusqu'à Quena sur le Nil et de Quena par eau jusqu'au Caire. On tient Cosseir pour l'ancienne Berenice — G
Dachour, ou l'on voit deux grandes Pyramides — C
Dagoreu, retraite d'un insigne voleur et chef d'Arabes — B
Damanchour † Siege d'un Bey ou Sangiac, Capitale de la Beherie — B
Damiette, Ville fort marchande prise autrefois par S.t Louis. Elle fut ensuite la rançon de ce Prince fait prisonnier — A
Demaie, ou l'on fabrique le Sel ammoniac
Dendera, autrefois Evêché nommé Tentyris, ou se voit un merveilleux Temple de Payens — G
Dower residence d'un Prince Arabe — I
Elaksas † — H
Le Faioum † † les R.R. P.P. Cordeliers de Jerusalem y ont une mission — C
Farchout † — G
Fiu † — G

Explication des marques
Cachefflik ou Gouvernement
Evêché
Monaster
Les lettres marquées A. B. C. &c. à côté de la Liste de chaque lieu, signifient que l'on trouvera ce lieu dans la carte dans les parallèles qui répondent aux mêmes lettres.

Avertissement
Monasteres
Il y a 39 Villes ou Bourgs en Egypte qui ont chacun un Gouverneur nommé Cachef. De ces 39. 2. sont hors d'Egypte Ebrim en Nubie et Elouah en Libye.
Les Ceptes autre leur Patriarchat d'Alexandrie, y ont 10. Evêchés au dessous, et font hors d'Egypte à savoir: Jerusalem, Foua où est un Evêché titulaire des Grecs.
Les Ceptes ont aussi plusieurs Monasteres anciens En quelques uns il y a des Religieux et en d'autres non.

Foua † — A
Gaule On y traverse sur un beau Pont un bras du Nil dans son debordement — F
S.te Germaine † Monastere fameux par une prétendue apparition des Saints et par le concours des Coptes tous les ans le 18 Mai — A
Girge † † Capitale d'un Siege d'un Bey — G
Girzé † Elle passe pour l'ancienne Memphis — C
Habou distingué par des Momies, des Statues et autres antiquités — H
Hou, Ville ancienne † — G
Hour, Ville ancienne † — E
Jornous † on l'on prétend que les eaux d'un puits designent l'accroissement futur du Nil — D
Kiam † — G
Lac Mœris, ou de Caron renommé par le Labyrinthe de trois mil trois cent Chambres dont parle Herodote, et dont on découvre encore quelques restes — C
Lac de Natron, d'où l'on tire tous les ans 36000 quintaux de Natron pour le Grand Seigneur; l'eau en est rouge — B
Lac des Pelerins de la Meque, proche duquel il campent plusieurs jours au sortir du Caire — B
Luxor, Ville a demi ruinée ou il y a le plus de Statues, de Colonnes, de Sphinx, d'Aguilles et d'autres monumens antiques — B
S.t Macaire desert nommé autrefois de Scethé, ou l'on trouve le Mont de Nitrie, le Lac de Natron, une espece de sel formé en Pyramide, le Bahar Belama ou mer sans eau, des bateaux petrifiés, des mines de pierres d'agate, de jone pour tresser les nattes, le Burdi qui est la plante de l'ancien papier, du sable rouge, jaune, blanc et violet, une mine de cuivre rouge, quatre Monasteres qui restent de plus de trois cent qu'il y en avoit autrefois — C
Manfelouth † † — E
Mansoura, c'est à dire victorieuse ou fut tué le Comte d'Artois frere de S. Louis — B
La Matharé sur les ruines d'Heliopolis ou selon la tradition le Sauveur se retira en fuyant Herode. L'on y voit un magnifique Obelisque. Autrefois l'arbre du Baume y croissoit — C
Meloüé † qu'on surnomme la C.te Capitale de la Barbe ou l'on travaille au sel ammoniac, et ou l'on fait éclore des poussins dans des fours — B
Mellaui, dont les revenus appartiennent à la Mequé — E
Menouf † † Capitale de la Menoufié — B
Meuiye † — G
S. Michel, Paroisse des Chrêtiens de Girgé — G
Moxnan, sous un Prince Arabe. il y a force Pyramides — C
N.D. d'Elbaramous ou des Grecs, ou S. Arsene a passé 40 ans — B
Quena † — G
Queus — H
Rosette, que l'on prend pour l'ancienne Metelis est fameuse pour le commerce surtout des Français — A
Saccara, entouré de Pyramides noires et blanches et d'une infinité de puits de Momies et d'Oiseaux embaumés — C
Sammenoud, autrefois Ep.é nommé Sebenytus — B
Sellam, tous les toits des maisons y sont couronnés de petites tours pleines de pigeons — E
South † † — E
Suès que l'on croit être l'ancienne Clesparis — C
Souhage † — F
Tahta † — F
Tanta, ou est le Tombeau d'Hamed le Bedouin — F
Terrane † magasin du Natron — B
Thebaïde, Grottes de la Basse Thebaïde qui sont creusées le long d'une chaine de Montagnes au levant et proche du Nil. Elles durent depuis Souadi jusqu'à Manfelouth. Originairement elles ont été des carrieres d'où on a tiré les materiaux pour bâtir les Villes voisines et les Pyramides, ensuite elles ont servi de retraite aux P.P du desert — DE
Toubel † — F
Touiet, ou l'on voit un ancien Temple — H
Ventre de la Vache, pointe du Delta ou le Nil se partage en deux branches — B

MIDI

Canu sculp.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du Père Siccard, Missionnaire en Egypte, à son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Toulouse.

MONSEIGNEUR,

Nous apprenons avec beaucoup de joie et de reconnaissance, que Votre Altesse Sérénissime a la bonté de s'intéresser à tout ce qui se passe dans les Missions que notre Compagnie a établies depuis plus d'un siècle, dans les différens Royaumes du Levant.

Henri III y envoya les premiers Missionnaires, à la réquisition de Grégoire XIII,

et sur les offres que fit alors le Père Aquaviva, Général des Jésuites, de donner des ouvriers pour porter les lumières de l'Evangile à toutes ces différentes Nations, qui marchaient dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité.

Henri IV et Louis XIII, informés des fruits de ces premiers Missionnaires, en firent augmenter le nombre, et leur assignèrent des fonds pour leur entretien et pour leur subsistance.

Ces Missions ont produit de grands fruits dans le Levant, depuis leur établissement, et sur-tout depuis qu'elles ont été protégées par le feu Roi Louis XIV, honoré, respecté et craint de toutes les Puissances Ottomanes, qui le regardaient comme le plus grand Monarque qui ait jamais été sur le Trône. Après une aussi grande perte que celle que nous avons faite, nous recevons, comme un nouveau bienfait de la Providence divine, qui veille sur le bien de nos Missions, la puissante protection dont Votre Altesse Sérénissime veut bien les honorer.

Le zèle que je dois avoir particulièrement pour la Mission d'Egypte, où mes Supérieurs m'ont attaché, me fait oser prendre la liberté de présenter à Votre Altesse Sérénissime une carte géographique, qui mettra sous ses yeux les Villes et les Bourgades que j'ai parcourues le long du Nil, depuis les grandes Cataractes, jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée.

Je supplie très-humblement Votre Altesse

Sérénissime, d'avoir pour agréable ce petit présent d'un Missionnaire, et de lui permettre de joindre à cette Carte une relation de mes Voyages et des Missions que j'ai faites dans la haute et basse Egypte, pour m'instruire à fond de la Religion, des erreurs et des mœurs des Coptes, dont la conversion fait depuis long-temps l'objet de mes vœux et de mes travaux.

Lorsque, dans mes courses évangéliques, le hasard a permis que je découvrisse quelques restes de l'antiquité, dignes de la curiosité de Votre Altesse Sérénissime, j'ai cru suivre ses intentions en les fesant dessiner. Je l'ai fait avec toute l'exactitude et la fidélité qui en font le mérite.

Je souhaite, Monseigneur, que Votre Altesse Sérénissime puisse être satisfaite de tout ce que j'ai l'honneur de lui présenter. Si ces Mémoires ne lui paraissent pas écrits d'un style poli et agréable, elle le pardonnera, s'il lui plaît, à un Missionnaire plus accoutumé à parler Arabe qu'à écrire en Français.

Il y a dix-neuf ans qu'il plût au feu Roi de nous envoyer au grand Caire, capitale de ce Royaume, pour y établir une Mission. Le sieur Maillet, alors Consul de la nation Française, ayant reçu ordre de nous procurer un logement, et les moyens de faire nos fonctions en cette Ville, s'en acquitta avec tout le soin et le succès que nous pouvions desirer.

Nos premiers Missionnaires s'appliquè-

rent d'abord à connaître le caractère des esprits, et les mœurs des peuples qu'ils avaient à instruire. Ils ne furent pas longtemps sans comprendre qu'ils devaient beaucoup plus compter, pour la conversion de ces Nations, sur les grâces toutes-puissantes de Dieu, qui peut des pierres même faire naître des enfans d'Abraham, que sur les favorables dispositions des cœurs de ces hommes endurcis.

L'expérience que m'a donné mon séjour dans ce pays-ci, depuis plusieurs années, ne m'a pas fait prendre un sentiment différent du leur. En effet, le peu qui reste en Egypte de l'ancien Christianisme, annoncé autrefois aux Egyptiens par les Apôtres, et nommément par saint Marc, premier Evêque d'Alexandrie, est présentement dans une affligeante désolation.

Comme les Egyptiens sont naturellement superstitieux, et que ce Royaume a été la conquête de différentes Puissances, qui s'en sont emparées successivement, ils se sont laissés infecter aisément des superstitions et des erreurs de ceux dont ils sont devenus les esclaves.

Quoique la religion Mahométane soit la dominante en Egypte, il est cependant vrai de dire que le nombre des Chrétiens Grecs, Arabes et Egyptiens, appelés aujourd'hui Coptes, est beaucoup plus grand que celui des Turcs. Les Chrétiens sont presque tous hérétiques et schismatiques, et pour la plupart Eutychiens. Mais je crois qu'on doit

ajouter qu'ils sont plus ignorans qu'hérétiques. Leur ignorance est si grossière, qu'ils ne savent ni ce qu'ils croient, ni ce que nous croyons. Il ne faut cependant pas conclure de là que les Egyptiens soient sans esprit, car nous voyons le contraire ; et je ne suis point surpris qu'ils aient eu autrefois de si savans hommes dans la Géométrie, dans l'Astronomie, et dans la Médecine. Il faut cependant convenir que la domination du Turc leur a fait perdre le goût qu'ils avaient autrefois pour ces sciences.

Mon dessein n'est point de m'arrêter ici, Monseigneur, à faire à Vôtre Altesse Sérénissime une ample description de l'Egypte et de ses principales Villes. Nous avons un si grand nombre d'Historiens et de Voyageurs qui en ont écrit des livres entiers, dont plusieurs sont sans doute dans sa Bibliothèque, que je ne lui apprendrais rien de nouveau. L'histoire que M. l'Evêque d'Avranches vient de nous donner du commerce et de la navigation des Anciens, mérite d'y avoir place. Son livre donne des connaissances savantes et curieuses, et la lecture en est très-agréable. Je me contenterai donc de confirmer ici ce qui a été dit par tant d'Auteurs anciens et modernes, des richesses et de la fertilité de ce Royaume.

Pour juger de ses richesses, il ne faut que considérer sa situation. Nul Royaume du monde n'en a une plus favorable pour s'enrichir de tout ce que les Nations, soit voisines, soit éloignées, ont de plus précieux.

L'Egypte a l'Ethiopie à son Midi, la Méditerranée au Septentrion, la mer Rouge à son Orient, et toute l'Afrique à son Occident. De plus elle a le Nil dans son sein, qui traverse tout le Royaume d'un bout à l'autre, c'est-à-dire, depuis les fameuses Cataractes jusques à son embouchure dans la Méditerranée. C'est à plusieurs de ses ports construits sur ce fleuve et sur la Méditerranée, qu'on voit aborder continuellement des vaisseaux chargés de richesses, que les Nations les plus éloignées lui envoient.

Les Historiens assurent que l'Egypte seule fournissait aux Romains plus de trois cens millions : elle n'en donne pas aujourd'hui plus de douze au Grand-Seigneur ; mais elle enrichit en une seule année plusieurs autres Seigneurs, qui savent bien mettre à profit les richesses de l'Egypte.

Pour ce qui est de sa fertilité, elle a été connue dans tous les siècles. Son abondance est particulièrement en blé. Les terres produiraient aisément deux récoltes chaque année, si elles étaient autant de fois ensemencées. Autrefois une seule récolte fournissait à Rome, à Constantinople, aux Provinces et aux Royaumes voisins, toutes les provisions de blé nécessaires. Il doit paraître étonnant que l'Egypte, qui n'a pas plus de deux cens lieues de longueur sur soixante de largeur, rende une si prodigieuse abondance de grains, et que du sein des mêmes terres sorte, sans aucun repos, une pareille quan-

tité de toutes sortes de légumes, qui naissent les uns après les autres.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, dans les temps où la stérilité et la famine se sont fait sentir par-tout ailleurs, l'Egypte seule a toujours joui d'une heureuse fécondité, et a été pour le reste du monde, comme au temps de Joseph, une ressource publique.

Ce furent les avantages d'une si heureuse situation qui déterminèrent Alexandre le Grand à rebâtir la ville d'Alexandrie sur une des branches du Nil; je dis rebâtir, parce que, si on en croit quelques Auteurs, les ruines d'une plus ancienne Ville, dont on voit encore les colonnes et les obélisques, ont servi de fondement à la nouvelle Alexandrie.

Les richesses de l'Egypte étant aussi grandes que je viens de le dire, il s'ensuit nécessairement que ce Royaume est très-peuplé, comme il l'est en effet; mais c'en est aussi une suite nécessaire que les peuples qui l'habitent soient lâches, paresseux et fainéans, comme ils le sont. Ils se fient si fort sur la bonté de leurs terres, qu'ils ne prennent presque pas la peine de les labourer. Sitôt que l'eau du Nil est retirée dans son lit, les Paysans sèment leurs champs. La seule façon qu'ils ont à faire est de mêler du sable avec le limon que le Nil répand sur les terres, en cas que ce limon les ait rendues trop grasses; et alors les terres ensemencées produisent, avec usure, une abondante moisson.

Les Egyptiens font leur boisson ordinaire de l'eau du Nil. Pour l'éclaircir, ils la mettent dans un vase, dont on frotte l'ouverture intérieure d'un peu d'amandes pilées, et un quart-d'heure après, l'eau devient pure et claire comme eau de roche. Ils ont un autre secret pour la rafraîchir, malgré le climat qui la tient toujours chaude. Ils la mettent dans des vases d'une terre subtile et transparente, et lorsque le vent du nord vient à souffler, ils pendent ces pots en l'air et les exposent aux rayons du soleil : l'eau ainsi exposée contracte, en peu de temps, une fraîcheur agréable ; j'en ai fait l'expérience plusieurs fois.

Les grandes chaleurs se font sentir pendant les mois de Mars, Avril, Mai, et la moitié de Juin.

L'Egypte est gouvernée par un Pacha ; mais le Grand-Seigneur a soin de lui donner un successeur au bout de l'an, pour ne lui pas laisser le temps de devenir trop riche et de se rendre trop puissant. Outre le Pacha qui gouverne l'Egypte, il y a plusieurs Gouverneurs subalternes qui commandent dans différentes parties de l'Egypte, et elles sont autant de Gouvernemens particuliers.

Le grand Caire est la ville capitale du Royaume ; elle peut être aussi longue que Paris, mais beaucoup moins large : elle pourrait cependant lui être comparée, si l'on confondait l'ancien Caire avec le nouveau, quoique l'un soit éloigné de l'autre d'une bonne demi-lieue. Le nouveau Caire,

qui est la principale ville, est très-peuplé; mais ce qui le fait paraître plus peuplé qu'il ne l'est en effet, c'est que, pour donner de la fraîcheur à la ville, les rues sont très-étroites, et qu'on y est arrêté à tout moment par la foule de ceux qui vont et viennent.

Les maisons sont bâties de brique, les étages sont fort bas. On voit sortir des fourmillières d'hommes qui les habitent; car la coutume n'est point ici d'avoir de longues enfilades d'appartemens inhabités, qui ne servent que de parade. Une nombreuse famille qui aura grande quantité d'esclaves, n'occupera qu'une petite maison. Les hommes logent en bas, et les femmes ont le lieu le plus élevé.

On compte dans le seul Caire jusques à cinq cens Mosquées, et vingt-quatre mille dans toute l'Egypte. La preuve qu'on en donne, est que le Cadislesquère, qui y est envoyé de dix-huit mois en dix-huit mois de la part du Grand-Seigneur, et qui reçoit un sequin de chaque Mosquée du Royaume, retire vingt-quatre mille sequins de ce seul droit.

Le Caire était autrefois environné de murs avec des tours de distance en distance, dont on ne voit plus que des ruines. Les portes qui subsistent sont couvertes de lames de fer, comme le sont celles d'Alexandrie, ce qui fait croire que leur fabrique est du même temps

On trouve aussi au Caire quelques Palais des anciens Rois et des anciens Seigneurs,

avec des salles d'une grandeur et d'un exhaussement extrême, plafonnées de bois ouvragé, couvert d'or et d'azur. Ces plafonds ont une manière de dôme ouvert exprès, pour recevoir l'air de tous côtés. Les salles sont pavées de marbre avec des compartimens et des dessins bizarres. Les murs en sont pareillement revêtus à la hauteur de dix à douze pieds.

Au milieu de ces salles une fontaine jaillissante sort d'un bassin pavé de marbre. Il faut convenir que ces vastes lieux, qui ont l'élévation de nos Eglises et presque leur étendue, sont tout-à-fait convenables au climat.

Ils ont des inventions pour introduire le vent dans ces salles et les rafraîchir. Ce sont des manières de gorges de loup, qui répondent à des coulisses fort étroites, où l'air passe avec rapidité, et se mêle à la fraîcheur des eaux. L'élévation de ces salles, le marbre, et les eaux y entretiennent une si grande fraîcheur, que dans les plus grandes chaleurs de l'Eté, il est difficile de s'y tenir long-temps sans pelisse. Les femmes distinguées ont aussi leurs salles dans leurs appartemens, et l'on peut dire que c'est là principalement que la magnificence des Turcs éclate. Ces salles sont toutes brillantes d'or et d'azur; mille peintures à la turque y diversifient les lambris et les murs: des tapis de Perse et des coussins brodés d'or et d'argent parent leurs Divans.

Le Pacha loge dans le château, qui est

à une des extrémités du Caire, à demi-côte de la montagne. Ce château qui était autrefois la demeure des Rois d'Égypte, tombe peu-à-peu en ruines. Le Pacha y tient son Divan, qui est précédé d'une assez belle place longue de trois cens pas, et d'environ cent de large.

Ce que j'ai vu de plus curieux dans ce château, c'est le puits qu'on appelle le puits de Joseph. On ne peut disconvenir qu'il n'ait fallu un temps infini pour le construire. Sa profondeur est comme partagée en deux parties. Du sommet jusques à la moitié, on y descend par un escalier, qui règne autour du puits, et qui est entaillé dans la pierre. Cet escalier a été pratiqué pour y descendre des bœufs. On trouve au fond de cette première partie, une plate-forme répondante à l'ouverture supérieure.

Les bœufs travaillent sur cette plate-forme pour élever l'eau, par le moyen d'une roue et de longues cordes, où des pots de terre sont attachés. Ces pots se remplissent et se vident en tournant avec la roue. L'eau se tire en deux temps différens par le moyen de deux roues, l'une posée sur l'autre, et à quelque distance l'une de l'autre. La plus profonde verse l'eau dans un premier réservoir, d'où la seconde l'enlève et la porte jusques au haut du puits. Quatre bœufs et souvent six sont occupés à ce travail.

Cette eau, qui est un peu salée ne sert que pour les animaux, et les usages différens des maisons. On voit aussi dans ce château un

lieu environné de beaucoup de colonnes de marbre granit, fort belles et fort hautes, qui soutiennent une manière de dôme lambrissé de bois, sur lequel on lit des lettres Arabes. On appelle cette espèce de salon, le Divan de Joseph : c'est un terme ordinaire dans le pays. Tout ce qui a l'air antique, ou qui contient quelque chose d'extraordinaire, porte le nom de Joseph.

Il y a à une des extrémités du château un retranchement occupé par les Milices. Ce sont quatre ou cinq grosses tours bien bâties, qui font une enceinte de cinq à six cens pas de circuit. Ces tours commandent l'appartement du Pacha. Lorsque l'ordre lui vient de la Porte pour se retirer, on braque trois ou quatre petits canons contre sa maison qui la foudroieraient en un quart-d'heure, s'il voulait faire la moindre résistance.

Voilà, Monseigneur, tout ce qui mérite d'être rapporté à V. A. S. de la ville du Caire et de ses curiosités. C'est dans cette ville que nous avons commencé nos premières Missions. Messieurs du Commerce de la Nation française nous ont procuré, par leur crédit et par leur libéralité, une maison assez commode pour y faire nos fonctions. Nous leur devons, et en particulier à Monsieur le Maire, Consul de la Nation française, les facilités que nous avons pour faire les exercices de la Mission.

Les différentes Nations que le commerce attire en cette ville donneraient de l'occupation à un grand nombre de Missionnaires.

Les seuls Coptes, qui sont les anciens Egyptiens, en occuperaient plusieurs.

Nos finances ne nous ont pas permis d'être jusques à présent plus de trois ou quatre Missionnaires, pour visiter les malades, instruire les enfans, faire des conférences dans les maisons particulières et dans la nôtre. Le travail est grand et continuel, et il serait quelquefois capable de rebuter, si Dieu ne nous donnait assez souvent la consolation de voir le fruit de nos travaux.

Comme rien n'est plus nécessaire à un Missionnaire dans l'Egypte, que de bien connaître les sentimens des Coptes, pour les combattre, et leurs mœurs pour les corriger: après avoir fait long-temps Mission auprès de ceux qui habitent le Caire, j'ai cru devoir visiter les Coptes des campagnes, pour être mieux instruit de tout ce qui les regarde, et pour m'en faire aussi mieux connaître, et par ce moyen m'attirer leur confiance, et travailler plus utilement à leur instruction et à leur conversion. C'est dans ce dessein que j'ai fait trois voyages le long du Nil.

Le premier a été au désert de saint Macaire dans la basse Egypte occidentale.

Le second dans cette partie de la même basse Egypte, qu'on appelle le *Delta*.

Le troisième dans la haute Egypte.

J'ai présentement l'honneur de rendre compte à V. A. S. de ces trois voyages. Elle verra distinctement sur la carte du Nil les lieux que j'ai parcourus, et dont j'ai fait

les observations avec toute l'exactitude qui m'a été possible. Je commence le récit que j'ai l'honneur de lui faire par mon voyage au désert de saint Macaire.

La Providence nous employant ici particulièrement à la conversion des Coptes, j'ai cru qu'un des plus sûrs moyens de parvenir à avoir leur confiance, était d'avoir entrée dans leurs Monastères, de connaître les Solitaires qui les habitent, et de me faire connaître à eux, de m'instruire de leurs sentimens, et de gagner leur bienveillance, pour avoir celle des Coptes, qui les respectent et les aiment.

Pour exécuter mon projet, je m'embarquai sur le Nil à *Boulacq* le 5 Décembre 1712 à une heure après midi, accompagné d'un Religieux Copte Prêtre et Supérieur de saint Macaire. Nous arrivâmes à minuit à *Oüardan* petit village sur le bord Occidental de la branche du Nil qui descend à *Rozette*. Nayant pu y trouver une maison de Chrétiens pour nous recevoir chez eux, nous fûmes obligés de passer le reste de la nuit dans une place publique exposés à l'air qui était très-froid. Nous quittâmes ce mauvais gîte à la pointe du jour, pour aller à *Etris* autre village à demi-lieue d'*Oüardan*. Nous y trouvâmes un Hospice pour les Solitaires du désert, qui en est voisin.

Le soir du même jour, après que tous les Bergers et les Laboureurs se furent retirés chez eux, j'assemblai au clair de la Lune tous les hommes et garçons Coptes, pour leur

faire une instruction Je trouvai ces bonnes gens affamés de la parole de Dieu, parce qu'ils ne l'entendaient que très-rarement. Leur Patriarche à la vérité leur envoie des Religieux pour être leurs Curés; mais ces Pasteurs sont du nombre de ceux dont parle Ezéchiel, (1) qui ont grand soin d'eux-mêmes, mais qui ne font point paître leurs troupeaux.

Je voulus commencer mon Catéchisme par faire réciter le *Pater* aux enfans. A peine en trouvai-je un qui le sût, et pas un seul qui fût instruit des principes de notre Religion. En vain en interrogeai-je plusieurs. Les pères et mères étaient aussi ignorans que leurs enfans : plusieurs même d'entr'eux avaient vécu jusqu'alors sans avoir approché des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie. J'employai donc tout le temps que je pus être avec eux à réciter à haute voix l'Oraison Dominicale en leur langue. Tous la répétaient après moi, et je la leur fis répéter jusques à ce qu'ils la sussent par cœur. Je leur expliquai ensuite les principaux articles de notre croyance. Ils m'écoutaient avec beaucoup de docilité. Je chargeai ceux d'entre eux qui me parurent les mieux instruits, de répéter dans les maisons ce que je leur avais enseigné.

Après mon instruction, il y en eut plusieurs qui me demandèrent à se confesser, et ils le firent avec des sentimens qui me don-

(1) Ezéchiel, chap. 34, v. 8.

nèrent une sensible consolation, et qui m'engagèrent à leur promettre de plus longues instructions à mon retour.

Le lendemain 7 Décembre je partis d'*Etris* avec le Supérieur de saint Macaire, et un Religieux d'un autre Couvent, qui venait de faire la quête au Caire et aux villages circonvoisins. Ce bon Religieux était très-content de sa quête, car il conduisait au Couvent dix ânes chargés de provisions de blé, de riz, de lentilles, de fèves, de poissons salés, de cire, et d'encens.

Après avoir marché en cette compagnie pendant une heure par une riche et agréable campagne, laissant le Nil à notre Orient, nous mîmes le pied sur le sable du désert de *Sceté*. Ce désert, dont Pallade et Rufin nous ont fait la description, est fameux par les voyages que les saintes Paule et Mélanie y firent, et par plus de cinq mille Religieux qui l'habitaient, du nombre desquels étaient les saints hommes Ammon, Arsène, Moïse le Noir, Effrem, Appollon, Pambon, Serapion, Poëmène, Daniel, et Jean le Petit. L'on comptait alors plus de cent Monastères dans ce désert. Il n'en reste aujourd'hui que quatre, dont je parlerai.

Ce désert s'étend d'Orient en Occident environ trois journées, et autant du Septentrion au Midi. C'est une vaste plaine de sable, qui, du côté du Couchant et du Midi, n'a point d'autre borne que les sables de la Libye et du désert de Barca. Elle aboutit du côté du Nord à la montagne de *Nitrie*, qui

était autrefois habitée par une infinité de Solitaires.

Etant sortis d'*Etris* avant le lever du soleil, nous arrivâmes un peu avant son coucher au premier des quatre Monastères dont j'ai parlé. Celui-ci porte le nom de l'ancien Macaire, le second est nommé Notre-Dame des Suriens, le troisième s'appelle le Monastère de *saint Bichoi* ou *Abisay*, et le quatrième est dédié à la sainte Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs.

Le premier Monastère est loin du Nil d'une journée; le second est éloigné du premier d'une demi-journée; le troisième n'est qu'à deux portées de mousquet du second; et le quatrième en s'écartant toujours du Nil et tirant vers le Couchant, se trouve à demi-journée du second et du troisième, à vingt-cinq ou trente lieues de la mer Méditerranée et d'Alexandrie vers le Nord.

Ces quatre Monastères sont de grands enclos carrés assez égaux entre eux, de plus de cent pas de long, sur un peu moins de large, entourés de hautes et épaisses murailles, avec un parapet à hauteur d'appui. Chaque Monastère a sa tour plus exhaussée de moitié que les murs de son enclos. Dans chaque tour il y a une chapelle dédiée à saint Michel, plusieurs chambres pleines de provisions de bouche, une bibliothèque, qui consiste en trois ou quatre coffres pleins de vieux manuscrits Arabes ou Coptes, couverts de poudre, un puits de bonne eau, un moulin, un four et un pont-levis. La porte de

chaque Monastère est de bois, basse, épaisse, couverte de plaques de fer, et dominée par la tour. On voit dans chaque Monastère les ruines de deux ou trois Eglises, de plusieurs dortoirs, et d'un fort grand nombre de cellules, dont il ne reste que quelques-unes, et des offices. La tour sert de donjon et de retraite aux pauvres Religieux dans les irruptions des Arabes, qui n'ont pas la même facilité pour pénétrer dans cette tour, qu'ils en auraient pour s'introduire par force ou par adresse dans les bas de l'enceinte du Monastère.

Le Monastère de saint Macaire dont je parle, est habité par le Prêtre Religieux qui m'accompagnait, et qui en sort souvent pour aller à sa quête; par un portier, aussi Religieux, et par deux Diacres séculiers. Voilà toute la communauté de ce fameux Monastère.

Le Couvent de saint Bichoi n'est composé que de quatre Religieux, les deux autres en ont douze ou quinze. Tous ne sont pas Prêtres; il y a même parmi eux des séculiers, qu'on y reçoit par l'ordre du Patriarche Copte. Leur nourriture et leurs habits sont conformes à ceux des gens de la campagne. On dit une Messe tous les Dimanches et tous les Mercredis et Vendredis des quatre jeûnes de l'année. Ils passent plusieurs heures au chœur le jour et la nuit; ils travaillent dans les autres, et obéissent tous à un Supérieur qui est Prêtre. L'ordre du Supérieur qui les dirige et qui les occupe est leur principale règle.

Je fus très-édifié de voir tous les soirs ces Solitaires après leur Office, et avant que de se retirer dans leurs cellules, se prosterner aux pieds de leur Supérieur, accuser leurs fautes, lui en demander pardon, et recevoir sa bénédiction. On peut dire que ces Religieux sont de bonnes gens, à l'hérésie près. Ils sont Coptes, c'est-à-dire, sectateurs de Dioscore (1), condamné par le quatrième Concile général.

Ce Monastère de saint Macaire renferme deux Eglises, l'une petite et entière, dédiée à saint Macaire, qui donne son nom à ce Couvent et à tout le désert. L'autre plus grande et à demi ruinée est consacrée à saint Jean; il en reste encore cinq dômes soutenus par une vingtaine de colonnes de marbre d'ordre gothique, avec cinq autels. Ces deux Eglises, et toutes celles des Coptes, ont derrière leurs sacristies un four fait exprès pour cuire les pains destinés au sacrifice; car c'est une coutume inviolable parmi ces peuples de n'user que du pain levé et tout chaud. Lorsque leurs Prêtres doivent dire la Messe, ils cuisent le même jour une corbeille pleine de petits pains blancs, ronds, plats par-dessous et convexes par-dessus, et grands comme la paume de la main : un seul de ces pains est destiné pour l'autel, et les autres sont distri-

(1) Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, fut un des plus zélés sectateurs d'Eutychès. Il soutint comme lui qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ, et fit approuver cette hérésie dans le Conciliabule appelé le Brigandage d'Ephèse en 449.

bués après la Messe aux Religieux et aux principaux des assistans.

Les Coptes ont une autre coutume parmi eux, c'est d'avoir dans toutes leurs Eglises un grand creux carré et profond, qu'on remplit d'eau tous les ans, pour servir à la cérémonie du fameux bain qu'ils appellent *Gothas*. Je vis en effet ces deux grands creux dans les deux Eglises dont je viens de parler. On me fit remarquer dans celle de saint Jean-Baptiste une chapelle sous le titre de sainte Apollinaire, fille d'Anthémius, Consul sous le règne d'Arcade, qui fit, dit-on, pénitence dans ce Couvent étant déguisée en homme. Bollandus en rapporte l'histoire le cinquième Janvier. Les Coptes la croient fille de l'Empereur Zénon; mais ils se trompent dans ce fait comme dans plusieurs autres.

On me montra dans le chœur de l'Eglise de saint Macaire quatre petits cercueils où reposent, disent les Coptes, les ossemens des trois Macaires et de saint Jean le Petit. L'un de ces Macaires est celui d'Egypte, surnommé l'Ancien, disciple de saint Antoine, et l'auteur de cinquante homélies en Grec; l'autre est celui d'Alexandrie, surnommé le Jeune. Ces deux Macaires ont été Moines ou Abbés l'un après l'autre dans les Monastères de ce désert.

Pallade dit du premier, qu'un homme ayant été faussement accusé d'en avoir assassiné un autre, le saint Solitaire ressuscita le mort pour lui faire déclarer son assassin, et pour justifier l'innocent.

Le même Pallade, qui avait demeuré pendant quelque temps avec ces deux saints Solitaires, assure avoir été témoin oculaire de leur don d'oraison, de leur rigoureuse pénitence, et de leur charité pour les étrangers. Il raconte en particulier les grandes conversions que Dieu avait opérées par leur ministère.

Il rapporte entre autres choses que ces deux saints hommes étant allés visiter quelques-uns de leurs frères, furent reçus dans un bateau du Nil où étaient plusieurs Officiers de considération avec leurs équipages ; que l'un de ces Officiers les voyant assis dans un coin du bateau, et couverts de leurs pauvres habits, leur dit : *Vous êtes bienheureux, mes amis, de vous jouer ainsi du monde dont vous n'avez pas besoin ;* et que nos deux saints Solitaires lui répondirent : *Vous avez raison, Monsieur, mais nous vous plaignons en même-temps beaucoup de ce que le monde se joue de vous.* Pallade ajoute que cette parole fut un trait qui frappa le cœur de cet Officier ; que sitôt qu'il fut de retour chez lui il distribua ses biens aux pauvres, et vint passer le reste de ses jours dans le désert de *Nitrie*, et y mourut saintement.

L'Eglise a mis ces deux insignes serviteurs de Dieu au nombre des Saints. Pour ce qui est du troisième Macaire, qu'ils appellent l'Evêque, il y a tout sujet de croire qu'il était un des compagnons ou des sectateurs de Dioscore, et peut-être était-il ce Patriarche Monothélite d'Antioche déposé par le sixième

Concile général, et non pas ce saint Evêque de Jérusalem qui assista au Concile de Nicée. Ce qui est de plus vrai, c'est qu'il ne faut pas beaucoup compter sur les opinions des Coptes, et encore moins sur les reliques gardées par des hérétiques et des ignorans.

Je partis du Monastère de saint Macaire le neuvième au matin avec le Supérieur, qui continua de m'accompagner par charité. A peine eûmes-nous avancé deux cens pas hors de la porte, que je me trouvai sur les ruines de plusieurs édifices dont les fondemens et quelques pans de muraille entiers marquent la grandeur et la forme. Je demandai à mon compagnon l'explication de tout ce que je voyais. « Je vais te la donner, » me dit-il, (car c'est ainsi que les Orien- » taux se parlent.) Autrefois dans ce désert » de Sceté, et sur le mont de Nitrie, que tu » vois borner l'horison du côté du Nord, » on comptait autant de Monastères qu'il y » a de jours en l'an. Ces différentes masures » sont les restes de quelques-uns d'eux, et » celles qui sont sous tes pieds portent encore » à présent le nom de Château des Vierges ; » parce qu'elles étaient la demeure des per- » sonnes du sexe qui embrassaient la vie » monastique ». Comme je paraissais étonné de cette multitude d'habitations de Moines : « Continuons notre chemin, m'ajouta-t-il, » tu verras bien autre chose ». En effet, après avoir marché environ trois ou quatre heures, il parut à nos yeux plus de cinquante Monastères bien distincts les uns des autres,

mais ruinés et presque abattus. « Ce n'est » là, continua-t-il, qu'une partie des débris » d'un bien plus grand nombre de monu- » mens que la piété des Fidèles avait autre- » fois érigés dans ces retraites de pénitence. » Regarde cet arbre, appelé l'arbre de » l'obéissance, qui résiste depuis douze siè- » cles à toutes les saisons, et aux attaques » des bêtes et des Arabes ; c'est un alizier, » qui dans son origine n'était qu'un bâton » sec, fiché dans ce sable ingrat et brûlant, » par l'Abbé Poëmen. Cet Abbé commanda » un jour au célèbre Jean le Petit de l'ar- » roser tous les jours. L'obéissant Religieux » observa constamment pendant deux ans » l'ordre de son Supérieur. Dieu pour ré- » compenser l'obéissance persévérante de son » serviteur, permit que le bâton prît racine, » et portât des branches et des feuilles aussi » belles que tu les vois. C'est en mémoire de » ce prodige que l'arbre porte le nom de la » vertu d'obéissance. » J'admirai cet arbre chargé en effet de belles feuilles, et qui porte tous les ans une grande abondance de fruits.

Nous traversâmes dans la même matinée le chemin des *Anges ;* c'est ainsi que les Chrétiens appellent une longue traînée de petits monceaux de pierres éloignés d'un pas l'un de l'autre, tirant du Midi au Septentrion, dans l'espace de plusieurs journées de chemin. Cet ouvrage, qu'ils attribuent aux Esprits célestes, et qui peut cependant avoir été fait de main d'hommes, servait

autrefois pour diriger les pas des Anachorètes, quand ils allaient de leurs grottes aux Eglises, et revenaient des Eglises dans leurs grottes. Car le sable de ces vastes plaines agité par les vents, ne laisse ni sentier, ni trace marquée ; il est vrai qu'on voit de temps-en-temps des tertres ou éminences, qui pourraient, ce semble, servir de guide aux passans ; mais leur uniformité ferait qu'on s'y méprendrait aisément.

Mon compagnon me fit alors remarquer un de ces tertres, au pied duquel nous passâmes : « Voilà, me dit-il, la colonne des » *Diables ;* on l'appelle ainsi, parce que ces » ennemis des Solitaires se mettaient ici en » embuscade pour insulter aux serviteurs de » Dieu, et pour tâcher de les séduire. » Ce discours me fit connaître la conformité de la tradition à l'histoire que nous avons des Anachorètes.

Un peu après-midi nous arrivâmes au Monastère de Notre-Dame des Suriens. Ce Monastère est le plus beau des quatre ; il a un très-agréable jardin, et un puits à roue qui l'arrose, grand nombre d'arbres de diverses espèces, des tamarins (1), des aliziers, des dattiers, et un grand et antique tamarin, qu'on dit avoir pris racine d'un bâton sec planté par saint Effrem.

Il y a dans ce Monastère trois Eglises encore entières. La première dédiée à la

(1) C'est le seul arbre de cette nature que j'aie vu en Egypte. (Note de l'ancienne édition.)

sainte

sainte Vierge, protectrice des Suriens. La seconde Eglise porte le nom de saint Antoine, et la troisième a pour son patron saint Victor, martyr.

Le Supérieur de ce Monastère ayant été averti de notre arrivée, nous vint recevoir avec de grandes démonstrations d'amitié. Il nous conduisit d'abord à l'Eglise de la sainte Vierge, pour y faire nos prières. Midi était sonné, les Religieux aussi-bien que nous étaient encore à jeun. Ils étaient alors dans leur Carême de Noël. Pendant ce Carême, ainsi que dans les autres, des Apôtres, de la sainte Vierge, et de celui-qui précède les fêtes de Pâques, ils ne mangent et ne boivent quoi que ce soit qu'après-midi, excepté les Samedis et Dimanches, qu'il leur est permis de prendre le matin quelque nourriture. Je crus devoir me conformer entièrement à leur manière de vivre, pour gagner leur confiance et leur affection. Je le fis, et je m'en trouvai bien, car ma vie conforme à la leur dissipa la méfiance naturelle qu'ils ont des Religieux et des Prêtres étrangers, et peu-à-peu je me trouvai à portée de leur parler sur tous leurs besoins spirituels, dès-lors que je les découvrais.

Nos prières à l'Eglise étant finies, ils m'introduisirent avec eux au réfectoire. Le *Benedicite* ayant été dit, on nous servit une grande jatte pleine de soupe de lentilles farcie de pain. Ce seul mets composa tout notre festin. La lecture se fesait à table; elle était prise d'un petit recueil de règles monas-

tiques, qu'ils prétendent avoir été données par la sainte Vierge à saint Macaire le jeune. Le repas fini, nous dîmes le *Pater* en Copte. Cette prière seule est leur *Benedicite* et leur action de grâce ordinaire. Tous étant sortis du réfectoire, ceux qui avaient soif allèrent boire dans le seau d'un puits voisin.

Je vis dans leur cuisine trois grandes marmites de pierre. Ils n'en ont point d'autres. Celles-ci cuisent fort bien, et durent des siècles. Cette sorte de pierre est nommée *baram :* elles sont communes dans la haute Egypte.

Puisque nous en sommes sur les grands festins de ces bons Religieux, j'ajouterai qu'on nous servit le soir pour collation un petit plat d'origan en poudre, et un autre de marc de cannes de sucre fort insipide. On leur donne aussi quelquefois pour varier leur collation, des oignons secs ou détrempés dans l'eau salée ; l'odeur de ceux-ci est détestable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils ne boivent jamais de vin, et rarement du café. Ils couchent tout habillés ; des nattes étendues sur le plancher sont leur lit. Il faut avouer que la vie de ces bons Religieux est très-frugale et très-austère ; mais ce qui est admirable, c'est qu'ils sont forts et robustes, gros et gras, et pleins de santé. En considérant l'austérité de leur vie, je déplorais leur malheur d'être nés dans le schisme et l'hérésie, et d'y vivre ; mais mon esprit fesait en même-temps la comparaison de leur vie dure et mortifiée, avec celle

d'un grand nombre de Catholiques, qui tout éclairés qu'ils sont des lumières de la Foi, vivent assez communément dans une continuelle mollesse, si contraire à l'esprit de l'Evangile, qui est cependant l'unique règle de nos mœurs. Je ne sais lequel est le plus grand, ou du malheur de ceux-ci, ou du malheur de ceux-là.

Nos Solitaires partagent leur journée entre la psalmodie et le travail des mains. Ils ne sortent presque jamais de leurs Monastères. Ceux que leurs emplois obligent d'en sortir, ne le font qu'avec de grandes précautions, pour éviter de tomber entre les mains des Arabes vagabonds.

Ces Arabes sont d'étranges gens; ils font une profession publique de voler et de piller par-tout où ils passent, et ne respectent personne. Lorsque ces bandits passent par les Monastères, ils heurtent à la porte; on se garde bien de leur ouvrir, mais on leur descend par une poulie du pain et des oignons, de la soupe et de l'eau pour boire; et après avoir bu et mangé, ils s'en vont contens.

A cette occasion je dirai que je rencontrai dans mon voyage deux troupes de ces forbans de terre. Ils avaient chacun un âne chargé de butin. Leur Chef ne voyant rien dans mon habit usé qui pût servir de proie à son avarice, fut ébloui par l'éclat de mes souliers rouges, qui m'avaient coûté douze sous; c'est la chaussure ordinaire des Prêtres de village. Il me les demanda honnête-

ment ; je les lui refusai de même, et il en demeura là. Un autre me demanda de l'argent. *Je n'en porte point*, lui dis-je. *Donnez-moi du-moins*, reprit un d'eux, *un bon onguent pour une blessure, qui me fait grand mal ;* je lui en donnai volontiers : surquoi toute la troupe me croyant un habile Médecin, m'expliqua ses maux chacun en particulier, et me demanda des remèdes. Je leur débitai toute ma doctrine ; et il ne me fut pas difficile de les guérir : mais après cela je leur dis, qu'ils avaient tous une maladie bien plus dangereuse, dont ils ne pensaient pas à me demander la guérison ; que cette maladie était la malheureuse inclination qui les portait à voler et à piller partout, et à commettre plusieurs autres crimes, qui les rendaient odieux à Dieu et aux hommes ; que ces crimes les feraient condamner un jour par le Créateur à un feu éternel, et que ce feu brûlerait dans les enfers leurs ames et leurs corps pendant toute l'éternité. Ils m'écoutaient plus attentivement que je ne l'aurais dû espérer, ce qui me donna lieu de les exhorter à changer de vie, en les assurant que la Providence divine pourvoirait à leur subsistance. Après cette exhortation nous nous quittâmes bons amis. Dieu veuille que les paroles qu'il me mit alors dans la bouche, aïent eu quelque bon effet.

Je reviendrai ici (s'il vous plaît, Monseigneur), à nos Monastères que cette digression m'a fait quitter. L'ignorance qui entretenait nos Solitaires dans le schisme et dans

l'hérésie, et qui rendait inutile pour le Ciel le mérite de l'austérité de leur vie, me perçait le cœur. J'employais les heures du jour et de la nuit qui leur étaient libres à les entretenir du Royaume de Dieu, conformant mon discours à leur génie et à leur capacité ; je leur disais entre autres choses, qu'ils se gardassent bien de s'arrêter à la fausse idée qu'ils avaient des Francs ; que quoique Franc, je n'en étais pas moins Copte ; que ce nom signifiait un disciple des Bienheureux Athanase et Cyrille, un serviteur de Jésus-Christ, et fils respectueux de la sainte Eglise son épouse ; je leur demandai ensuite s'ils n'admettaient pas cette notion et signification du nom de Copte qu'ils portaient ; m'ayant répondu qu'oui, j'ajoutai, que j'étais donc vrai Copte et plus Copte qu'eux ; qu'il ne leur appartenait pas de se dire disciples des Pères de l'Eglise dont ils n'avaient jamais lu les livres ; que la véritable doctrine de ces Pères avait été altérée par leurs faux Prophètes ; que ces faux Prophètes leur avaient enseigné leurs erreurs, comme étant la véritable doctrine des Pères ; qu'ils les avaient crus aveuglément sur leur parole, sans examiner si ces nouveaux Docteurs n'étaient point, comme le dit la parabole de l'Evangile, de ces ennemis des hommes, qui viennent semer l'ivraie parmi le bon grain. Je continuai mon discours en leur disant que, touché de leur malheur, qu'ils ne connaissaient pas, j'étais accouru à leur secours comme leur bon frère.

Après cette petite exhortation, tous me répondirent avec la joie peinte sur leur visage, et avec des gestes de la tête et des mains, que j'étais le très-bien venu. Je tirai alors de ma poche mon Evangile Arabe, et l'ayant porté selon la coutume et par respect sur ma tête et à ma bouche, je le leur présentai, comme si mon intention eût été qu'ils donnassent à ce saint livre les mêmes marques de leur vénération. Ils tendirent en effet leurs mains pour le prendre et le baiser; mais je le retirai brusquement et le cachai dans mon sein, leur reprochant qu'ils étaient indignes de toucher un si saint livre, qui contenait la parole de Dieu, et qu'ils foulaient cependant aux pieds, en violant, comme ils fesaient, les préceptes divins qui y sont contenus. *Au reste, sachez,* leur dis-je en finissant, *sachez que le doigt de Dieu a déjà gravé dans ce saint livre l'arrêt éternel de votre mort.*

A ces paroles qui les frappèrent, ils s'écrièrent tous : *Sommes-nous donc rebelles à l'Evangile?* Alors je tirai ce saint livre de mon sein, et l'ouvrant dans un feuillet préparé : *Lisez*, leur dis-je, *et voyez. N'est-il pas écrit :* Ne jugez point, et vous ne serez point jugés? *Par quelle criminelle témérité osez-vous donc, depuis tant de siècles, vous et vos pères, prononcer anathême contre les Grecs et contre tous ceux qui révèrent le Concile de Chalcédoine? Dioscore et ses adhérens étaient-ils au-dessus de la loi divine?*

Ces hommes corrupteurs de nos saintes Ecritures ont eu la témérité et la hardiesse de les combattre ; mais l'Eglise a puni leur témérité en retranchant leurs noms du nombre de ses enfans. Méritent-ils donc plus aujourd'hui votre créance, que les saints Chrysostôme, les saints Bazile et les autres Docteurs de l'Eglise Grecque, que Dieu vous avait envoyés pour vous instruire de sa sainte loi, et pour la défendre dans tout l'univers par leurs doctes écrits.

Quoi donc ! prétendez-vous que vos jeûnes et vos veilles vous mettent à couvert des foudres de l'Eglise ? Ignorez-vous que sans la véritable Foi, qui seule fait les enfans de Dieu, et les co-héritiers de Jésus-Christ, il n'est pas possible de plaire au Maître de l'univers, et à celui qui doit un jour juger les vivans et les morts ?

Plus je voyais mes gens attentifs et touchés de mes paroles, et plus j'élevais le son de ma voix, et parlais d'un ton ferme, et dans les termes que je sais qu'il leur faut parler ; je le fis si vivement et si efficacement par la grâce de Dieu, que le plus ancien et le plus accrédité Religieux du désert, nommé Jean, s'éleva, et déclara publiquement que j'avais raison, et qu'on ne devait, en effet, appeler hérétiques, que ceux qui étaient déclarés tels par l'Eglise catholique.

Tous applaudirent à ce bon vieillard ; et j'ai appris que depuis ce temps-là il a toujours continué de parler, et de prêcher la même doctrine.

Voilà le grain que j'ai semé pendant quelques jours dans ces terres, qui sont depuis long-temps en friche, et pleines de ronces et d'épines. Plaise à la bonté divine de faire germer cette semence pour produire un jour une ample moisson.

Le desir que j'avais de m'instruire de tous les Mystères de la Religion Copte, me fit passer des nuits entières à lire dans leur bibliothèque leurs livres écrits en Arabe, et les légendes de leurs Saints. Je les trouvai remplis de fatras, d'absurdités et de choses risibles. J'en ferai usage en temps et lieu; je me contentai alors de faire quelques remarques sur mes lectures, et de tâcher surtout de me perfectionner pour lire et écrire aisément en Copte. J'écrivis le *Pater* en cette langue. Ses caractères sont les mêmes que ceux de l'Alphabet Grec, à quelque petite différence près, et à sept ou huit lettres tirées du Syriaque, que les Coptes emploient pardessus les vingt-quatre de l'Alphabet des Grecs.

La langue Copte est originaire de la Grecque, dont elle a retenu une infinité de mots: l'intelligence de celle-ci m'aidait à entendre la signification de certains mots Coptes, que ces Moines ne comprenaient pas eux-mêmes. Je leur disais en riant: *N'avais-je pas raison de vous dire que j'étais plus Copte que vous? Je suis votre frère*, ajoutais-je, *je vous aime, et c'est par amour pour vous que je suis venu vous découvrir le chemin de la vérité, que vos conducteurs vous ont caché.*

Je passai ainsi plusieurs jours dans ce Monastère, me rendant assidu à tous leurs Exercices et Offices de jour et de nuit, et leur fesant des conférences, où je ne manquais jamais de leur faire remarquer ce qui me paraissait défectueux dans leurs coutumes et dans leurs prières. Une cloche d'environ 2 pieds de haut et d'autant de diamètre, suspendue à la tour du Couvent, nous appelait au chœur et à tous les Offices de la Communauté. C'est une musique bien extraordinaire dans un désert, et sur-tout parmi les Turcs, que celle du son d'une cloche.

Le 10 Décembre, qui était un Samedi, je me rendis au Monastère d'*Amba-Bichoi*, autrement *Saint-Abisay*, éloigné de celui des Suriens de deux traits d'arbalète. Je n'y restai que deux heures, n'y ayant trouvé que trois ou quatre Religieux sans aucun Prêtre. Je revins donc à mon poste des Suriens; j'y passai le reste du jour. Le lendemain 11, après avoir assisté à l'Office de la nuit, et à la Messe, qui durèrent depuis deux heures de nuit jusqu'au soleil levé, je partis pour le Monastère de la sainte Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs. Le Supérieur de saint Macaire retourna chez lui, et je me fis accompagner d'un ancien Religieux nommé Jean, dont j'ai déjà parlé.

J'appris, en chemin fesant, que la plaine de *Sceté* est nommée par les Arabes *Chaihat*. Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de bœufs sauvages, de gazelles, de loups, de corneilles paraissent tous les matins frai-

chement imprimés sur le sable. Ces animaux rôdent la nuit et disparaissent le jour. La crotte des gazelles sent le musc, mais cette odeur se dissipe après quelques jours.

Nous entrâmes vers le midi à *Elbaramous*, Monastère très-vénérable, non-seulement par le culte de la très-sainte Vierge, qui y est singulièrement honorée des Coptes, mais encore par la demeure d'un grand nombre de Solitaires qui s'y étaient autrefois retirés.

La tradition est qu'il fut bâti par un des deux Macaires. Saint Arsène le choisit pour le lieu de sa retraite. Ce grand serviteur de Dieu avait toujours été homme de bien dans le monde. La réputation de sa vertu excita l'Empereur Théodose à le charger de l'éducation de ses deux enfans, Arcade et Honorius. Comme il s'acquittait de son emploi dans les vues de Dieu, il le fesait avec l'approbation de tout le monde. Lui seul était mécontent de lui-même et de la vie qu'il était obligé de mener à la Cour. Un jour qu'il en était plus peiné, il s'adressa au Seigneur, et lui fit la prière de ce jeune homme, dont il est parlé dans l'Evangile de saint Matthieu : *Seigneur, que dois-je faire pour mériter la vie éternelle ?* Alors il entendit une voix intérieure, mais très-distincte, qui lui répondit : *Arsène, fuyez la Cour.* Il ne lui en fallut pas davantage pour la quitter, et pour venir goûter Dieu seul dans le désert de *Sceté*, qui était en ce temps-là très-fameux.

Il y vécut quarante ans dans un exercice

continuel de toutes les vertus, et particulièrement de l'humilité. Il avait un très-grand don d'oraison ; il passait les jours et une partie de la nuit dans l'Eglise, se cachant derrière un pilier pour n'être vu de personne, et pour être plus recueilli aux Offices divins. Son desir d'être inconnu était si grand, que le Patriarche Théophile l'étant venu visiter, il lui demanda pour toute grâce de ne venir plus chercher Arsène dans sa solitude.

Il mourut en odeur de sainteté, âgé de 95 ans. L'Eglise l'a mis au nombre de ses Saints, et il est particulièrement honoré dans le Monastère d'*Elbaramous*.

L'Abbé Moïse, Ethiopien de nation, fut un des Abbés de ce Monastère, et sa mémoire y est encore aujourd'hui en grande vénération. Les commencemens de sa vie furent bien différens de celle de saint Arsène ; car il vécut assez long-temps dans un continuel brigandage, à la tête d'une troupe de voleurs. Dieu permit qu'il lui arrivât une fâcheuse affaire, qui causa sa conversion. Ayant reconnu son malheureux état, il ne songea plus qu'à aller expier ses crimes par la plus rigoureuse de toutes les pénitences. Il la continua jusqu'à la mort dans ce Monastère de *Sceté*, où il mourut âgé de 75 ans, fort regretté de tous ses disciples, qui l'aimaient et le respectaient comme leur père.

On m'a fort parlé ici de deux de ses disciples, très-recommandables par leur nais-

sance et par leur vertu. On les nomme Maxime et Timothée. On dit qu'ils étaient fils d'un Consul ou d'un autre Grand-Seigneur Grec. C'est en leur mémoire que ce Monastère porte le nom d'*Elbaramous* ou *Piromaous*, mot corrompu de *el Romaous*, qui signifie Monastère des Grecs. A trois ou quatre portées de mousquet de ce lieu, on découvre les tristes restes de dix ou douze édifices sacrés, assez près l'un de l'autre, parmi lesquels on nomme encore le Monastère de Moïse, et l'Eglise des saints Maxime et Timothée.

Le Supérieur d'*Elbaramous* vint me recevoir. Ce Supérieur est un jeune Prêtre qui me parut avoir beaucoup d'esprit, mais peu de science. J'eus une conférence avec lui depuis une heure après-midi jusqu'au soleil couchant, sur les points controversés entr'eux et nous. La prévention de ces Moines schismatiques en faveur de leurs opinions, quelque extravagantes qu'elles soient, est le principal obstacle à lever, quand on veut travailler à leur conversion. Je laisserai à juger de cette extravagance de leurs opinions par celle dont je vais parler, et dont je ne fis que rire, pour en désabuser le jeune Supérieur de ce Monastère, qui en était infatué. Sur la fin de notre conversation, je l'avertis que n'ayant pas encore dit Vêpres, il était temps de les commencer. *La Prière*, me répondit-il, *est défendue à l'heure qu'il est. Pourquoi*, repris-je ? *Parce que c'est précisément l'heure que les Démons font la leur*, me répliqua-t-il ; *le Ciel est présentement fermé*

pour nous, et des Religieux ne doivent pas, d'ailleurs, se trouver en si mauvaise compagnie; mais dans demi-heure d'ici l'Enfer se fermera, le Paradis s'ouvrira, et alors nous dirons nos Vêpres, et Dieu nous écoutera. Comment, lui dis-je, *un homme d'esprit comme vous peut-il donner dans une si ridicule réverie? Où avez-vous vu que les Démons sortent de l'Enfer, qu'ils fassent à Dieu leurs Prières, et que Dieu les écoute? Qui sont les hommes assez insensés pour vous avoir débité de pareilles extravagances, qui ne vous doivent donner que du mépris pour eux? Comment accordez-vous cette prétendue défense d'offrir à Dieu vos Prières à l'heure qu'il est, avec ce que le Sauveur du monde nous enseigne en saint Luc, chapitre 18, qu'il faut toujours prier, et ne se point relâcher? La sainte Vierge, les Apôtres et les Disciples de Jésus-Christ étaient-ils donc dans la mauvaise compagnie des Démons, et le Ciel était-il fermé pour eux, lorsqu'ils passaient les jours et les nuits en Prières pour se préparer à la descente du saint Esprit? Saint Paul avait donc tort d'exhorter les Ephésiens de prier à toute heure et en tous lieux?* Ce Religieux Schismatique, qui avait de l'esprit, comprit le ridicule de sa réponse. Il me dit qu'il voyait bien que j'étais plus savant que lui, et qu'il ferait un voyage exprès au Caire pour conférer avec moi.

Je ne fis pas une plus longue Mission à *Elbaramous*. J'en partis le 12 pour aller

voir le lac de *Nitrie* ou *Natron*, à 2 lieues de ce Monastère, vers le Nord. Ce lac a 2 ou 3 lieues de longueur sur un quart de largeur. On en tire tous les ans trente-six mille quintaux de Natron pour le Grand-Seigneur, qui lui rendent environ trente-six bourses. J'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux pour m'approcher des ouvriers qui travaillent tout nus au milieu du lac avec des barres de fer longues de six pieds, et épaisses comme le doigt. Ils frappaient de ces barres pointues par le bas, comme on fait en France dans les carrières, et fesaient tomber des morceaux de cette matière assez semblables à des pains de savon.

Le Natron est tantôt d'un noir sale; tantôt d'un beau rouge incarnat : le premier est plus estimé. On en chargea ce jour-là vingt ou trente chameaux, et autant d'ânes pour le transporter à *Terrané*, village sur le bord du Nil. On m'assura que, pendant toute l'année, il se fait chaque jour un pareil transport, excepté les deux ou trois mois du débordement du Nil.

Ce lac est à sec pendant le printemps, l'été et l'automne. Il transpire pendant l'hiver une liqueur nitreuse, qui monte quelquefois jusqu'à quatre ou cinq pieds de hauteur. Cette liqueur est d'un rouge obscur ou couleur de sang. Le fond du lac est toujours ferme et uni comme un marbre, quand même il est couvert d'eau. On y trouve en quelques endroits du sel blanc. Le Religieux avec qui j'étais en fit sa provision pour son Monastère.

Le 13 nous nous embarquâmes, le Frère Jean et moi, sur la grande mer du désert; mais une mer sans eau, comme ils l'appellent *Bhar bela ma*. Nous prîmes avec nous un Arabe pour nous servir de guide.

A mesure qu'on avance dans cette plaine ou lac sans eau, le fond se creuse profondément et se perd en certains endroits comme dans des abîmes. Ensuite ce fond se relève et s'étend en canaux larges, qui aboutissent à d'autres creux et à d'autres abîmes. Rien, en effet, ne ressemble davantage à un lac desséché, que ces enfoncemens différens. Sur le dos de la plaine et au bord de ces vastes fossés, on voit de distance en distance des mâts couchés par terre, avec des pièces de bois flotté, qui paraissent venir du débris de quelque bâtiment; mais quand on y veut porter la main, tout ce qui paraissait bois, soit mâts entiers, soit ais brisés, se trouve être de pierre. A quoi doit-on attribuer ce changement, sinon à la vertu du nitre de ce climat? J'ai compté plus de cinquante de ces mâts pétrifiés, et les gens du pays m'ont assuré que j'en verrais des centaines si je marchais plus avant. Le Royaume de *Fejam*, qui n'est pas loin de ce lac, contient des pétrifications plus admirables, dont M. le Maire, notre Consul, a été témoin. J'ai porté au Caire avec moi quelques morceaux de ce bois pétrifié, pour m'être garants du fait.

La métamorphose du bois en pierre, n'est pas la seule merveille dont on parle dans la

plaine de *Bhar bela ma* ; le sable s'y change en pierre d'aigle : cette pierre se trouve dans une infinité d'endroits, à deux ou trois doigts au-dessous de la surface de la terre, et dans de petites carrières ou mines de quelques pas de long et de large, éloignées les unes des autres d'un demi-mille ou environ. Il est à croire que, dans ces lieux, la terre pousse de son sein une espèce de matière métallique, qui fermente avec le sable brûlant qu'elle rencontre; en fermentant, elle s'arrondit bizarrement, et s'attache un nouveau sable voisin plus grossier; puis elle se cuit, s'endurcit peu-à-peu, et se noircit par la chaleur du soleil. Ainsi se forme cette pierre creuse, sonnante et raboteuse, qui porte le nom d'aigle.

Il est à remarquer que toutes les aëtites ou pierres d'aigle ne sont point noires dans leur principe ; elles sont quelquefois violettes, ou jaunes, ou cendrées. L'aëtite, dans sa mine, a trois qualités, qu'elle perd hors de là : elle est tendre et cassante comme un œuf; elle est muette, c'est-à-dire, qu'elle ne sonne point; elle est d'une couleur vive et peu foncée; mais après avoir été exposée à l'air, elle se durcit peu-à-peu, comme le corail. L'argile renfermé dans son sein, venant à se dessécher, occupe moins de place, et par conséquent elle sonne quand on la remue; sa couleur, d'ailleurs jaunâtre ou violette, se brunit et s'obscurcit : j'en ai fait l'épreuve moi-même dans la mine la plus fameuse de toutes, qui a bien un quart de

lieue de long sur cent pas de large, et dont toutes les aëtites sont d'un jaune brillant. A mesure que je grattais la terre avec les doigts, de quatre pierres que je touchais j'en cassais trois, jusqu'à ce que, devenu plus circonspect par mon expérience et par l'avis de mes compagnons, je fouillais plus doucement et ne gâtais rien ; je portais à mes oreilles l'aëtite fraîchement tirée pour la faire sonner, elle ne rendait aucun son. Mais quelques jours après, plusieurs de ces pierres furent comme autant de petits grelots. Elles perdirent peu-à-peu leur couleur dorée, et se teignirent les unes en couleur brune, les autres en violet, ou même en couleur noire.

Pour connaître si la mine est bonne, voici l'observation qu'on fait. Si la terre que vous grattez est chaude, moite et bigarrée de diverses couleurs, alors les pierres d'aigle se présentent à foison, et toutes excellentes. Au contraire, l'argile est-elle sèche, froide, et de couleur uniforme, vous n'y rencontrerez rien, ou peu de chose.

Les Naturalistes anciens ont débité bien des fables sur la pierre d'aigle : quelques-uns se sont imaginés une espèce de propagation, et le docteur Etmuler paraît être de ce sentiment. La pierre d'aigle est nommée par les Arabes *maské*, c'est-à-dire, retenante, vraisemblablement parce qu'elle retient dans sa concavité une espèce de gravier qui, étant desséché et détaché de toutes parts, rend la pierre sonnante lorsqu'on l'agite. Il n'est pas

pourtant essentiel à cette pierre d'avoir des concavités.

Dans la même plaine de *Bhar bela ma*, je parcourus un vaste monceau de sable, qu'on nomme la colline des pierres d'aigle, parce qu'elle en est toute couverte, non pas par petits cailloux, mais par de gros rochers de la matière même des petites pierres d'aigle, à cela près qu'ils ne sont pas creux. Je ne sache aucun des auteurs qui ont traité de ces pierres, qui ait fait mention de ce désert où elles se trouvent si abondamment.

Après avoir parcouru une partie du *Bhar bela ma*, je revins à saint Macaire le 14 Décembre, et à Etris le 15, pour tenir ma parole aux habitans de ce lieu. Je passai trois jours avec eux. Ils me témoignèrent une joie toute extraordinaire de me revoir. Ils ne demandaient pas mieux que d'entendre mes instructions. Pour les rendre utiles à tous, j'assemblai les femmes et les filles à certaines heures, et les hommes et les garçons à d'autres; je leur fis à tous le Catéchisme, pour leur apprendre les principes de notre créance, qu'ils ne savaient qu'à demi, et d'une manière très-confuse. Je leur appris l'Oraison Dominicale, que la plupart d'entr'eux ignoraient; je la leur fesais réciter en public. Ces pieux exercices fesaient croître leur ferveur et ma consolation. Plusieurs d'entr'eux me demandèrent à se confesser, parmi lesquels était un Diacre marié, et le Mebacher ou receveur d'un Aga, Seigneur d'*Etris*, d'*Oüardan*, et d'autres Villages voisins. Ces

deux derniers firent une abjuration publique de l'hérésie ; les autres, à proprement parler, ne savaient ce qu'ils croyaient. Je crus devoir me contenter de leur faire promettre qu'ils honoreraient désormais l'Eglise de saint Pierre, qu'ils croiraient tout ce que l'Eglise Catholique croyait, et qu'ils écouteraient les instructions de ses Ministres.

Après mes trois jours employés à *Etris* à faire des catéchismes, des prières publiques, et à entendre des confessions, le Receveur de l'Aga voulut me conduire lui-même à *Oüardan*. Nous y arrivâmes le 18. Pour ne point perdre de temps, j'assemblai, dès le soir même, toutes les familles Chrétiennes de ce village, et je fis tous les exercices de ma Mission, et avec autant de fruit qu'à *Etris*. On me donna avis qu'il y avait dans ce village un colombier rempli de plusieurs papiers pleins de caractères magiques, qu'ils avaient achetés de quelques Religieux Coptes et schismatiques. J'en fis, sans résistance, l'usage que j'en devais faire, et j'attachai à leur place une Croix de Jérusalem, que les Coptes révèrent avec beaucoup de dévotion.

Le 21 Décembre, jour de saint Thomas, je fis célébrer la fête de ce grand Apôtre, le plus solennellement que je pus. Je me sentis, dans le saint sacrifice de la Messe, extraordinairement pressé de demander à Dieu, par son intercession, la conversion des Chrétiens de la basse Egypte occidentale, que j'étais venu visiter et instruire.

Ma petite Mission finie, et mon temps de

retourner au Caire approchant, je pris congé de mon nouveau disciple le Receveur de l'Aga, Seigneur d'*Etris*. Il me donna mille marques d'amitié, de confiance, et de reconnaissance du service que je lui avais rendu. Il me promit de persévérer dans la pratique de notre sainte Foi qu'il venait d'embrasser, et de maintenir les saints exercices de piété et de Religion que j'avais établis à *Etris* et à *Oüardan*.

Après nous être embrassés, il me donna un guide, et des lettres de recommandation adressées à ses amis sur ma route, ensuite de quoi nous nous quittâmes; je passai par plusieurs Villages marqués sur ma carte.

Je vis à *Terrané* le natron qu'on y conserve en gros monceaux et en piles. J'arrivai à *Abou el chaoui*, où je logeai chez le Receveur d'un Bey, qui me donna un nouveau guide pour les jours suivans. Je continuai ma route jusques à la ville de *Damanehour*, où j'arrivai le 23 Décembre.

Le Receveur du Bey *Mahemet Surquas*, me reçut chez lui. Je visitai la Ville, qui est un fort agréable séjour. Les Coptes y ont une Eglise; je crois que c'est la seule qu'ils aient dans cette partie occidentale, depuis le Caire jusques à Alexandrie; ils n'en ont point à *Rozette*. Les Chrétiens sont dispersés dans les Villages, mais sans Temple, sans Ministre, et sans instruction.

Damanehour n'a que trois Prêtres pour plusieurs Chrétiens. Je ne trouvai pas ces trois Prêtres mieux instruits que leurs disci-

ples. Ils assistèrent volontiers à mes instructions. Je répondis à plusieurs de leurs questions, et j'eus tout sujet de bénir Dieu de la docilité des maîtres et des disciples.

Le Receveur du Bey me demanda une instruction particulière pour sa nombreuse famille, et pour ses amis. Je les assemblai chez lui; il me fit continuer mon instruction bien avant dans la nuit. Tous écoutèrent la parole de Dieu avec une si grande avidité, que quoique je fusse très-fatigué, et du chemin que j'avais fait, et de plusieurs heures d'instruction, je ne pensai pas à prendre du repos.

Ce Receveur prétendait me retenir plusieurs jours; mais je lui demandai mon congé avec instance, lui promettant que je reviendrais dans quelque temps, pour connaître par moi-même les fruits de ma visite. Il me donna deux hommes du Bey pour m'accompagner jusqu'à *Deirout*, port du Nil, à quatre ou cinq lieues de *Damanehour*.

Je traversai cette brillante campagne que le Nil fertilise par ses inondations. Le lin était déjà fleuri, les fèves prêtes à nouer, le blé, l'orge, les lentilles, tout cela fort haut. Le tabac et le coton commençaient à poindre; ce qui n'était pas occupé par les grains, était couvert de barsim et de sainfoin. Des chevaux et d'autres bêtes de somme le broutaient.

Après cette belle campagne, j'entrai dans une autre entrecoupée de marais et d'étangs,

qui mettent la patience d'un Voyageur à l'épreuve. J'eus de l'eau quatre ou cinq fois jusqu'à mi-corps, et une fois jusqu'au cou. Après bien des fatigues, j'abordai à *Deirout*; je m'y embarquai sur un bateau après soupé, et nous nous trouvâmes à *Rozette* avant minuit de la fête de Noël. Je n'osai mettre pied à terre que le jour ne parût; mais, dès le grand matin, je me transportai à l'Eglise des Français, où je célébrai mes trois Messes, et assistai aux autres Offices; j'allai ensuite visiter le Patriarche Grec d'Alexandrie, nommé Samuel, qui y était venu pour changer d'air et rétablir sa santé.

Les Maronites et les Coptes, qui surent mon arrivée, vinrent aussitôt me voir, et me demandèrent avec instance à se confesser. Je les préparai de mon mieux à faire leurs dévotions.

Le jour des innocens je me rendis par terre à Alexandrie, où j'avais appris que tous les bâtimens Français étaient arrivés. J'allai incontinent faire Mission sur ces vaisseaux, et inviter les passagers et les hommes de l'équipage à s'approcher des Sacremens pour la bonne fête. Je m'y trouvai très-à-propos pour plusieurs d'entr'eux, qui avaient grand besoin de se réconcilier avec Dieu. Ils suivirent mon conseil, se confessèrent, et reçurent le Sacrement de l'Eucharistie avec une piété très-exemplaire. Pendant mon séjour à Alexandrie, j'allai visiter l'Eglise de saint Marc, respectable par son ancienneté; elle est entre les mains des Prêtres Coptes, et

par conséquent très mal-propre. Celle de sainte Catherine, qui est desservie par les Grecs, est très-ornée par leurs soins et leurs libéralités. M. de Montreuil, vice-Consul, et M. Barthélemi Blanc me firent toutes sortes de bons traitemens. Ils me donnèrent leur table et leur maison, et n'oublièrent rien pour me remettre de mes fatigues passées.

Je partis d'Alexandrie le jour des Rois, pour repasser à Rozette. Messieurs Guis, frères, de la Ciotat, dont l'aîné des deux avait été autrefois mon condisciple en Philosophie, me reçurent chez eux avec toute la politesse et la bonté possibles. Ils me chargèrent de provisions pour mon retour. Je m'embarquai sur le Nil le 14 Janvier. Le vent contraire ne nous permit d'arriver à Boulacq que le 21 à l'entrée de la nuit, et le lendemain Dimanche, je vins célébrer la sainte Messe au Caire.

Voilà, Monseigneur, un petit récit de mon voyage dans les déserts et les campagnes de la basse Egypte, à l'occident du *Delta*. Je puis dire, en quelque manière, comme le Patriarche Jacob, qu'avec un simple bâton j'ai osé traverser, non sans bien des périls et des fatigues, un pays d'infidèles, pour y chercher la brebis égarée. Ce bâton, sur lequel je me suis appuyé, est le même que celui qui fesait la force et la consolation du Prophète-Roi (1), je veux dire la Providence

(1) Psalm. XXII. *Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt.*

divine, sur laquelle je me suis soutenu uniquement dans ma route; c'est elle qui m'a inspiré, comme à Moïse, le desir de visiter mes frères, qui gémissent dans l'esclavage, et dont la visite m'a causé une très-grande consolation.

C'est dans le même esprit, et par les mêmes motifs, que j'ai entrepris un second voyage dans l'île du *Delta*, dont je vais, Monseigneur, avoir l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime.

Je partis du Caire le 11 Mai 1714, accompagné d'un Diacre, Surien Catholique d'*Alep*, homme très-sage, très-zélé, et très-propre à me servir de second dans ma course évangélique.

Nous étant embarqués ensemble sur le Nil, le 11 au soir, nous ne pûmes arriver que le 13 au matin à *Dagoué*, petit bourg à une journée du Caire, sur la rive droite du bras du Nil, qui descend à *Damiette*. Nous restâmes même tout le jour à manœuvrer et à voguer vis-à-vis *Dagoué*, notre bateau échouant à tout moment sur le sable, les eaux étant fort basses. Pendant cet embarras je mis pied à terre pour aller visiter sept ou huit maisons de Chrétiens, qui habitent ce bourg. Le temps me permit de leur faire une instruction. Le profit fut qu'ils me promirent de se préparer pour se confesser à mon retour, n'ayant pas eu occasion de le faire depuis plusieurs années. L'expérience m'a appris que tous ces Coptes n'ont besoin que d'être instruits, pour embrasser la Foi

orthodoxe,

orthodoxe. Mais il faut les cultiver; car ils sont du nombre de ceux dont parle saint Paul (1), qui se laissent aisément emporter çà et là, et à tout vent, en fait de doctrine, n'ayant pas assez de lumières pour discerner le bon grain du mauvais, que les ennemis de l'Eglise leur présentent.

Je retournai le soir à mon bateau, et nous démarrâmes, dès ce soir même, de *Dagoué*. Ce petit bourg, qui n'a rien de considérable par lui-même, est célèbre par la demeure d'un insigne voleur nommé *Habib*. Cet homme, qui s'est rendu redoutable par tout le Pays, pille et ravage impunément, par terre et par eau, tout ce qu'il trouve en son chemin. Chaque bâtiment qui descend à Damiette, ou qui monte au Caire, lui paie un tribut. Outre cela, il choisit tout ce qu'il y a de meilleur parmi les marchandises, et se l'approprie sans dire pourquoi; qui que ce soit n'ose lui résister; et ce qui est étonnant, c'est que le Pacha, avec ses sept corps de milice, et vingt-quatre Sangiacs du Caire, sait tout ce brigandage, et n'a pas la hardiesse de s'y opposer. Nous avions sur notre bord deux ou trois Janissaires, qui emmenaient avec eux une troupe d'esclaves noirs, de l'un et de l'autre sexe. Un grand vaurien Arabe, qui est l'homme de confiance et de main de l'insigne voleur *Habib*, vint tout seul, un bâton à la main, visiter tous ces esclaves. Il emmena ceux qu'il trouva à

(1) Ephes. IV. 14.

son gré, et les conduisit au Sérail de son Maître. Nos Janissaires se contentèrent de gronder, et le laissèrent faire.

Cet *Habib*, dont je viens de parler, était autrefois pêcheur; de pêcheur qu'il était, il s'est fait chef d'une troupe de vagabonds Arabes, et les commande depuis vingt à trente ans. Il loge à *Dagoué*, dans une espèce de palais assez propre, sur le bord de la rivière. Il a deux ou trois cens chevaux dans ses écuries, et autant de Cavaliers toujours prêts au brigandage. Plusieurs milliers d'Arabes lui obéissent, et les deniers publics, qu'on porte du village au Divan du Caire, sont très-souvent enlevés par ses gens. Il a une adresse admirable pour s'enfuir, quand il est attaqué par des forces supérieures. On me demandera ici, comment il se peut faire que des Puissances ne se joignent pas ensemble pour le détruire? Je répondrai qu'il a un moyen sûr de se maintenir dans le petit Royaume qu'il s'est fait. Il envoie tous les ans de riches présens de son butin, aux principaux Beys, ou Sangiacs du Pays, et moyennant ces libéralités, ils le laissent maître de tout ce qu'il veut. D'ailleurs, il est d'un secours toujours prêt pour venger les querelles particulières qu'ils ont les uns contre les autres. Il n'y a que trois mois qu'il ravagea un grand village appartenant à *Ismain* Bey, et qu'il y massacra une centaine de personnes, et cela à la sollicitation de *Gaithas* Bey, ennemi d'*Ismain* Bey.

Le 16 Mai, après être sorti de ce coupe-gorge,

nous abordâmes à *Mansoura*, petite ville sur la droite du Nil, célèbre par la défaite et la prison de saint Louis, Roi de France. Nous en partîmes à dix heures du matin. Nous traversâmes la rivière pour passer au *Delta*, et continuant notre route par terre, nous arrivâmes sur le midi à *Démaie*, village qui n'est habité que par des Mahométans. C'est en ce lieu que se fait le sel ammoniac le plus estimé de toute l'Egypte.

Ce sel se fabrique dans des fours, dont le dessus est fendu en long, et en plusieurs endroits. On pose sur ces fentes vingt ou trente bouteilles de verre rondes, d'environ un pied et demi de diamètre, avec un cou d'un demi-pied. On ferme bien ces bouteilles, on les remplit de suie avec un peu de sel marin, et d'urine de bestiaux. Ensuite on élève un plancher de terre grasse et de brique, qui couvre tout, excepté le haut du cou des bouteilles, qui est à l'air. Alors le feu se met dans le four, et y est entretenu continuellement pendant trois jours et trois nuits. Le flegme des matières contenues dans les bouteilles s'exhale, et les sels acides et alkalis se rencontrant, et s'accrochant les uns aux autres proche du cou, forment une masse blanche et ronde. L'opération étant finie, on casse toutes les bouteilles, et on en tire ces masses qu'on nomme sel ammoniac. Il est à remarquer que la suie dont j'ai parlé, est produite par la fumée de ces mottes à brûler, qu'on nomme *gellée* en Arabe. Elles sont formées de la fiente des animaux. Toute

autre fumée ne serait pas propre à se condenser en sel ammoniac.

De *Démaie* nous poursuivîmes notre chemin jusqu'au village de *Bolquas*, et de-là jusqu'à *sainte Gemianne*, où nous arrivâmes au soleil couchant. Depuis *Bolquas*, en tirant vers le Nord jusqu'à la mer, c'est une plaine d'une ou deux journées de long et de large, couverte toute l'année de bufles à milliers, de bœufs, et de moutons. Des Bouviers et des Bergers les gardent. Les eaux du Nil l'inondent la moitié de l'année, et la fertilisent. Elle ne produit pourtant que des herbes de pâturage, et quelques broussailles. Au milieu de la plaine s'élève une ancienne Eglise à 22 dômes, dont l'aspect est fort riant de près et de loin. Elle est dédiée à sainte *Gemianne*; c'est ainsi qu'on nomme cette Sainte communément, mais son véritable nom est *Damianne*, ainsi que je l'ai lû dans tous les Martyrologes Coptes et Arabes.

Cette Sainte était fille unique du Gouverneur de *Pharamia*, nommé Juste. Elle fut martyrisée sous l'Empereur Dioclétien à la tête de quarante Religieuses, dont elle était Abbesse, et dans le même lieu où l'on voit encore son Eglise, et les restes de son Couvent. La mort de cette illustre Vierge arriva le 18 Janvier. Sa Fête, et la Dédicace de son Eglise se célèbre le 18 Mai. Jusques-là la tradition des Coptes ne contient rien que de raisonnable; mais voici les visions dont ils se repaissent aujourd'hui.

Ils soutiennent que plusieurs Martyrs, avec

la sainte Vierge Reine des Martyrs, et sainte *Gemianne*, descendent du Ciel en plein jour dans l'Eglise de cette Sainte, et se font voir au peuple plusieurs fois l'année, mais beaucoup plus visiblement le jour de la Fête de la Sainte au mois de Mai. L'extravagance de cette opinion a pour fondement certaines ombres formées par la réflexion des rayons du soleil. La Catoptrique explique de quelle manière ces ombres se forment, sans recourir à un miracle. Voici donc tout le mystère. Il y a joignant l'Eglise et à son couchant, une grande citerne au milieu d'une plate-forme, où s'assemblent continuellement ceux qui y viennent puiser de l'eau. Le soleil dont les rayons frappent tout ce monde assemblé sur la plate-forme, réfléchit confusément leurs images sur la blancheur des murs du dôme de l'Eglise, qui ne reçoit son jour que par une petite fenêtre d'un pied ou deux en carré. Ce miracle est aussi commun, qu'il est naturel. Cependant les Coptes transportés de joie, et d'admiration, s'écrient à la vue de ces images réfléchies : *Voilà les Saints du Paradis qui viennent en foule nous rendre visite.* Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les différentes couleurs des habits des hommes et des femmes, qui se promènent sur la plate-forme, venant à s'y peindre sur les murs intérieurs du dôme, nommé par excellence le dôme des apparitions, les peuples à la vue de ces nouveaux objets qui se remuent et qui marchent, pour ainsi dire, à mesure que les hommes et les femmes font de différens mou-

vemens, se mettent à crier et à saluer les Saints qu'ils s'imaginent voir. Si l'objet est vert, ils le prennent pour saint *George*, et le saluent ; si l'objet est rouge : *Voilà saint Menas, Martyr*, disent-ils, *saluons-le* ; si l'objet est jaune, ils le prennent pour saint *Victor*, et lui adressent le salut. Ils affectent ces différentes couleurs à ces différens Saints, parce qu'ils leur sont ordinairement représentés ainsi colorés dans leurs tableaux.

Mais lorsque les puiseurs d'eau en répandent autour de la citerne, et que la réflexion de cette eau vient à se peindre sur les murailles de la Chapelle, ce peuple ignorant et grossier ne se tenant plus de joie, s'écrie : *Voilà la Reine du Ciel revêtue de son grand manteau blanc. Non*, s'écrient les Arabes, *c'est sainte Gemianne*, et ils la saluent, en se prosternant à terre. Ainsi, les avis étant partagés, tous crient, contestent et chantent des hymnes ; c'est un charivari effroyable, causé par l'ignorance et la superstition des Coptes, mais qui fait pitié à ceux qui la connaissent.

Vous me demanderez, Monseigneur quelle était ma contenance pendant ce spectacle : D'un côté, je ne pouvais m'empêcher de rire de tant d'extravagances, dont j'étais témoin, et de gémir de l'autre de la stupide crédulité de ces pauvres Coptes aveugles, et conduits par d'autres aveugles. Je n'osais pas cependant parler, car je n'eusse pas été en sûreté au milieu d'une populace enivrée de ces folles préventions, si j'avais voulu rompre le silence pour leur en découvrir le ridicule ;

mais des soldats Turcs et Arabes, que la curiosité avait fait venir à cette Fête, firent beaucoup mieux que je n'aurais pu faire pour les détromper, car ils allèrent fermer la fenêtre du dôme des apparitions, et firent écarter tout le monde, qui était exposé au soleil sur la plate-forme, et alors tous les Saints prétendus disparurent. Ainsi finit ce miracle si célèbre parmi les Coptes.

La plaine qui environne de toutes parts l'Eglise de Sainte-Gemianne était couverte, depuis sept ou huit jours, de tentes, sous lesquelles campait une infinité de Chrétiens et de Mahométans. Le Lieutenant du Gouverneur de la Province y avait son grand pavillon avec une garde de Cavalerie, pour empêcher le désordre. On égorgeait continuellement des veaux, des cabris, et des agneaux. Toutes sortes de denrées y étaient vendues, poisson, viande et eau-de-vie. On voyait en différentes parties de la plaine des courses à cheval, l'exercice du javelot, la lutte, les danses et les festins; mais je vis peu de pratiques de dévotion pour une Fête si solennelle parmi les Coptes. Leurs Prêtres accourus de plusieurs villages du *Delta*, ne songeaient qu'à se réjouir; ils parcouraient les tentes pour manger et boire; j'en eusse fait autant, si je les eusse crus.

Comme il m'était très-important d'être bien avec eux pour n'être pas mal avec leur peuple, et me conserver un libre accès chez eux pour les instruire, je me joignis aux uns et aux autres pour prendre mes repas en leur

compagnie, et avoir occasion de leur dire un mot à propos sur leurs erreurs : mais le temps était peu favorable à mon dessein ; ils étaient plus d'humeur à avaler sept ou huit grands verres d'eau-de-vie, qu'à m'écouter. Ils trouvaient même fort mauvais que je ne busse que de l'eau. J'avais beau leur dire que leur boisson ruinait leur santé, et n'édifiait pas leurs disciples ; sur la fin du repas plusieurs n'étaient plus en état de m'entendre.

Je ne laissai pas d'avoir quelques conférences avec ceux qui me parurent les plus capables d'entendre raison. Je les fis convenir qu'ils étaient dans l'erreur sur plusieurs articles de la Religion, et que plusieurs de leurs cérémonies étaient autant d'abus et de superstitions. Ils me promirent que dans le voyage qu'ils font tous les ans au Caire, ils me viendraient voir, pour s'instruire avec moi des dogmes Catholiques, et prendre les moyens de désabuser leurs Paroissiens de leurs fausses imaginations. C'est ce qui me fit prendre dès-lors la résolution d'établir à mon retour au Caire des conférences pour les Ecclésiastiques Coptes. Je cherche présentement les moyens d'exécuter ce projet, persuadé comme je le suis, que si avec le secours de Dieu nous venons à bout de faire entrer les Pasteurs dans le bercail de Jésus-Christ, leurs brebis les y suivront incontinent après.

Cette Fête Coptique étant finie le 19 Mai, on plia les tentes, et tout le monde décampa deux heures avant le jour. Je partis de mon côté avec mon compagnon, et nous arrivâ-

mes avant le lever du soleil à *Bessath Ennessara*, village où il y a une chapelle dédiée à saint Georges. Les habitans prétendent avoir dans leur Eglise des apparitions de Saints beaucoup plus distinctes que dans celle de sainte *Gemianne*. Un jeune Copte du Caire, bon Catholique que j'avais avec moi, voulut faire entendre à ses camarades que ces sortes d'apparitions n'avaient rien de surnaturel ; il fut traité d'hérétique et d'excommunié.

Le 20 nous nous embarquâmes à *Diast*, et nous remontâmes le Nil jusques à *Mansoura*. Cette ville étant très-peuplée de Coptes, qui sont sans instruction et sans Eglise, je crus devoir y séjourner cinq ou six jours. Les Grecs de la ville de Damas qui se sont établis à *Mansoura*, et à qui j'avais été particulièrement recommandé, me reçurent chez eux avec beaucoup de charité. Ils prirent soin eux-mêmes d'assembler les Chrétiens de la ville, qui apprirent mon arrivée avec joie. Ils vinrent me la témoigner, et me dirent que Dieu m'avait envoyé tout exprès pour entendre leurs confessions, qu'ils n'avaient pu faire depuis plusieurs années à aucun de leurs Prêtres, pour les raisons qu'ils m'expliquèrent.

Je ne perdis point de temps. Je commençai mes instructions sur les avantages et la nécessité du Sacrement de Pénitence, et je leur enseignai les moyens de s'en approcher dignement et avec fruit. Nous fîmes ensemble l'examen de conscience sur les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, sur les sept

péchés mortels, et sur les différens devoirs de leur état.

Je m'appliquai sur-tout à leur faire bien comprendre les motifs qui devaient exciter dans leurs cœurs une douleur sincère de leurs péchés, et la résolution de ne les plus commettre, et d'éviter, à quelque prix que ce fût, les occasions les moins dangereuses d'y retomber.

Après avoir passé quelques jours dans ces préparations au Sacrement de Pénitence, j'entendis les confessions de plusieurs d'entre eux, et je donnai la sainte Eucharistie à ceux qui me parurent les mieux disposés.

Je vis avec une consolation que je ne puis exprimer, la ferveur que Dieu mettait dans ces bonnes gens. Ils me donnèrent de leur part toutes sortes de marques de reconnaissance du service que je leur rendais.

Après avoir ainsi instruit les pères et mères, je les priai de m'amener leurs enfans pour leur faire le Catéchisme. Cet exercice est un des plus importans de nos Missions, et que notre Compagnie nous recommande très-instamment. Je m'en acquittai dans cette occasion pour prémunir de bonne heure ces jeunes enfans contre les fausses opinions que leurs maîtres d'école leur enseignent.

Ce fut dans cette Ville de *Mansoura* que je vis pour la première fois des fours où l'on fait éclore les poussins. Ces fours sont rangés l'un sur l'autre en différens étages, dans un double rang qui forme une espèce de dortoir. On fait un feu modéré dans un des étages;

les autres sont couverts des œufs qu'on veut faire éclore. Ils s'échauffent doucement durant vingt-un ou vingt-deux jours, après lesquels toutes les coques s'entr'ouvrent, et les poussins sortent.

Le 25 au soir je me rendis par eau à *Sammanoud*, gros Bourg dans le *Delta*, sur le bord du Nil, à trois ou quatre lieues de *Mansoura*, en venant au Caire. C'était autrefois une Ville Episcopale, nommée en latin *Sebennytus*, voisine de la Ville de *Busiris*, au rapport des anciens Géographes. J'y trouvai un grand nombre de Chrétiens, avec une Eglise du nom de *Saint-Abanoud*, jeune Egyptien, qui, à l'âge de douze ans, répandit son sang pour Jésus-Christ, sous l'Empereur Dioclétien. La foi, le courage et l'innocence de ce jeune Martyr me fournirent une ample matière pour faire des instructions aux Chrétiens de cette Ville, concitoyens de ce jeune Saint.

Le 27 du même mois j'allai à la grande *Mehallé*, capitale de la Garbie, l'une des deux Provinces du *Delta*. Le *Delta* se divise en deux Provinces ou Gouvernemens, qui sont la *Garbie* et la *Menoufie*; celle-ci, au Midi; l'autre, au Nord. Cette capitale de la Garbie, est plus grande que Damiette et que Rozette. Elle est entourée d'une infinité de Villages, dans une vaste plaine couverte de blé, d'orge, de riz, de palmiers, de safran bâtard et d'autres plantes et légumes. Elle est la résidence d'un Bey ou Sangiac, Gouverneur de la Garbie. Il s'y fait un

grand commerce de toile. Un petit canal du Nil portant bateau, qui sort du bras du Nil de Damiette, vers la pointe méridionale du Delta, fait toute la richesse de cette Ville. Il arrose la *Menoufie*, la Ville de *Mehallé*, toute la Garbie, et va se jeter dans la mer vers *Brullos*. Les Chrétiens de Mehallé, qui sont en grand nombre, n'y ont qu'une petite Eglise ou Oratoire inconnu aux Turcs. Ils ne peuvent s'assembler et faire des prières publiques qu'à *Sammanoud*, à deux lieues de là. Le *Mechaber* ou Receveur du Bey me reçut chez lui. J'y demeurai deux jours pour y faire ma Mission, qui, grâces à Dieu, n'y fut pas inutile. Le *Mechaber* disait tout haut, après mes instructions, que la Doctrine catholique que je leur prêchais était bien plus raisonnable que celle qu'on leur avait enseignée.

La fabrique du sel ammoniac se fait à *Mehallé* comme à *Démaic*; mais il n'est pas si bon. Cette Ville a aussi des fours pour faire éclore des poussins.

Le 29 je retournai à *Sammanoud*. Je logeai chez le Curé de Saint-Abanoud, homme plus modéré et plus savant que le commun des Prêtres Coptes. Voici pourtant les questions qu'il me fit : il me demanda si nous croyons la divinité du Fils et du S.t Esprit; si nous admettions les Sacremens de Baptême, d'Eucharistie et de Pénitence ; si nous recevions les Epîtres de saint Paul, l'Epître catholique de saint Jacques, l'Apocalypse ; si nous reconnaissions 150 Pseaumes

de David, et si nous observions les jeûnes. Il me soutenait opiniâtrément que nous adorons deux Dieux, parce que nous admettons deux natures en Jésus-Christ. Il voulait, comme un point de foi, que le Sauveur eût été attaché à la croix avec cinq cloux, un pour les deux pieds, deux pour les deux mains, et deux autres pour les deux bras. Il me reprocha que nous, Latins, et les Grecs, nous commettions un grand crime, en entrant dans les Eglises avec les souliers aux pieds. Il me fallut répondre publiquement à toutes ces questions. Telle est l'ignorance des Coptes sur tous les points de notre Religion. Ils sont Chrétiens : la difficulté est de les rendre Catholiques. C'est une œuvre qui dépend premièrement de la miséricorde de Dieu, et ensuite de la patience et des soins continuels des Missionnaires que Dieu leur envoie.

Le 31 Mai, qui était cette année le jour de la Fête-Dieu, je me transportai au Village de *Bhabeit*, c'est-à-dire, en Arabe, maison de beauté. J'y vis, en effet, les restes d'un des plus beaux, des plus vastes et des plus anciens temples d'Egypte ; toutes les pierres sont d'une longueur et d'une épaisseur énorme, toutes de marbre granit, ornées la plupart de sculptures, qui représentent en demi-relief des hommes et des femmes, et toutes sortes de hiéroglyphes. Plusieurs de ces pierres portent la figure d'un homme debout, un bonnet long et pointu en tête, tenant deux gobelets dans les deux mains, et les présentant à trois ou quatre filles qui

sont pareillement debout, l'une derrière l'autre. Ces filles ont un javelot dans une main, et un bâton plus court dans l'autre, et sur la tête, une boule entre deux cornes longues et déliées. D'autres pierres sont embellies de diverses images hiéroglyphiques d'oiseaux, de poissons et d'animaux terrestres. Un pilier d'un beau granit, fort haut et fort massif, ayant dans sa partie supérieure quatre entaillures aux quatre faces, paraît avoir été construit pour soutenir les arcades et les voûtes de ce grand édifice. Chaque face du pilier présente aux yeux une tête de femme gravée plus grande que nature. Ces gravures n'ont souffert aucune injure, ni du temps, ni du soleil, ni des Arabes.

Hérodote, avec toute l'antiquité, parle d'un temple construit au milieu du *Delta*, dans la ville de Busiris, consacré à la Déesse Isis, femme d'Osiris, si respectée par les Egyptiens. Il paraît plus que probable que ce temple, dont je viens de décrire les restes, était ce temple même de la Déesse Isis, et que la ville de Busiris, dont parle Hérodote, est la ville même de *Bhabeit*, située au milieu du *Delta*, proche *Sebennytus* ou *Sammanoud*. Mon opinion est d'autant plus croyable, que dans tout le reste de l'île, il est inouï qu'on ait trouvé aucun vestige, ni grand ni petit, d'aucun monument de marbre ou de pierre, qui puisse convenir à d'autres divinités qu'à la Déesse Isis.

Les ruines de ce temple, que je dis être le

temple de la Déesse Isis, auprès de *Bhabeit*, ont environ mille pas de tour. Elles sont à une lieue du Nil, et à deux ou trois lieues de *Sammanoud* et de la grande *Mehallé*, vers le Nord, à vingt-cinq ou trente lieues du Caire. Dans ces ruines on ne trouve ni brique, ni plâtre, ni ciment, ni pierre commune. On ne voit que grosses masses de marbre granit.

Les étrangers ne viennent point en cette Ville, et n'en sortent pas en sûreté, à moins qu'ils n'aient pris des mesures pour se mettre à couvert des insultes des Arabes. La raison de ce peu de sûreté est l'extravagante persuasion où ils sont, qu'on ne vient chez eux que pour fouiller et enlever les trésors qui sont, disent-ils, cachés sous les débris du temple, et c'est pour eux un prétexte légitime de ne laisser aux voyageurs que leur chemise.

Etant bien et dûment avertis de ces favorables traitemens des Arabes du pays, nous prîmes en gens sages nos précautions. J'avais avec moi mon Chrétien d'Alep, et deux domestiques du Cheik Soliman, riche marchand Turc de *Sammanoud*, connu pour tel, et accrédité dans le pays. Comme nous étions à contempler ces restes du Paganisme, trois voleurs à cheval vinrent fondre sur nous, la lance à la main. *Que faites-vous là*, nous dirent-ils d'une voix féroce? *Nous cherchons*, répondirent tout doucement mes compagnons, *une pièce de marbre pour servir de meule au moulin à huile du Cheik-*

Soliman. Cette parole de mes compagnons, soit qu'elle fût, en effet, un ordre de leur maître, soit une pure défaite, leur fit changer de ton. *Vous êtes les bien-venus*, nous dirent-ils, *mais n'apportez-vous rien avec vous ?* Comme nous ne leur répondîmes qu'en montrant nos vieux et méchans habits: *Je vois bien*, nous dit l'un d'eux, *que vous n'êtes pas si riches que votre maître, et qu'il n'y a rien à gagner avec vous.* Ils passèrent ensuite leur chemin, et nous le nôtre, bien contens d'être défaits de leur compagnie.

Le 1.er Juin après midi, nous mîmes à la voile à *Sammanoud*, et le 3, à quatre heures du soir, ayant un vent favorable, nous débarquâmes à *Boulac*, qui est le port du Caire. Mon intention avait été de repasser par *Dagoué* pour tenir ma parole aux Chrétiens de ce bourg, dont j'avais été très-satisfait; mais les passagers qui étaient avec moi dans le bateau, ne voulurent jamais souffrir qu'on mît pied à terre, appréhendant de se trouver la nuit dans cette caverne de voleurs, où règne le fameux *Habib* dont j'ai parlé. Nous vînmes donc en droiture au Caire.

A mon retour je commençai par remercier Dieu de la protection qu'il m'avait accordée pendant toute ma course Evangélique. Après m'être acquitté de ce premier devoir, je n'eus rien de plus pressé à faire que d'aller visiter les Coptes de cette ville.

Les visites que je venais de rendre à leurs frères de la basse Egypte, dont ils avaient reçu de toutes parts des nouvelles qui m'étaient

favorables, avaient augmenté leur bienveillance pour moi. Ils m'en donnèrent mille marques dans notre première entrevue : mais ce qui m'a été le plus avantageux, et ce qui me le sera de plus en plus pour leurs instructions, c'est qu'ils me voyaient beaucoup mieux instruit de la doctrine Coptique, et par conséquent plus en état de la combattre. Je le ferais, ce me semble, plus aisément, et avec plus de succès, si j'avais à faire à des hommes habiles, ou du moins dociles. Mais il y a bien du désavantage à avoir pour adversaires des gens grossiers, ignorans, durs et entêtés dans leurs opinions, tels que sont la plupart des Coptes. Je ne me sens pas cependant rebuté, par la grâce de Dieu, de la difficulté de mon ouvrage. Au contraire mon zèle s'anime à la vue de l'état déplorable où l'infidélité, et plus encore le défaut d'instruction a réduit ces malheureux Chrétiens. Le desir que j'ai de contribuer à leur salut, m'a fait entreprendre un troisième voyage pour aller visiter les Chrétiens de la haute Egypte. L'espérance d'en réconcilier un seul avec l'Eglise Romaine, m'était un motif suffisant pour m'exposer tout de nouveau aux risques d'une si pénible entreprise. Mais je me confiai en la bonté divine, qui voulut bien se servir d'un instrument aussi vil que je le suis, et me protéger dans l'exécution d'un dessein que je ne formais que pour sa gloire, et pour le salut de ces peuples, qui ont eu part au mérite de son sang. Je souhaite, Monseigneur, que le récit de ce troi-

sième voyage puisse être agréable à V. A. S.

Je m'embarquai au vieux Caire le 3 Septembre 1714, sur un petit bâtiment appartenant à un Prince Arabe qui commande à *Doüer*, *Der*, *Aboutigé*, *Settefé*, et à plusieurs autres villages circonvoisins éloignés du Caire d'environ soixante-quinze lieues. L'Intendant de sa maison nommé *Mallem-Fam*, Copte à demi-Catholique, et qui m'a toujours témoigné une amitié singulière, m'avait invité à le venir voir, et à lui porter quelques remèdes pour le guérir d'un mal dont il se plaignait depuis long-temps. Il crut me déterminer plus efficacement à cette visite, en me mandant qu'il me donnerait des facilités pour aller visiter la fameuse Eglise des martyrs à *Assena*, dans le fond du *Saïd*. Je ne voulus pas perdre en effet une si belle occasion de prêcher sans bruit, et en sûreté, la foi orthodoxe dans ces lieux hérétiques de la haute Egypte. Ce voyage était un beau prétexte pour faire taire les mal intentionnés, en leur disant que j'allais en pélerinage au Sanctuaire d'*Assena*, pélerinage fort ordinaire et fort en réputation dans ce pays.

Je choisis pour mon compagnon de voyage un Arménien Catholique d'Alep, nommé Michel. Nous nous mîmes sur l'eau, avec un bon vent, le 3 Septembre après midi, et nous nous trouvâmes le lendemain, à la pointe du jour, proche la ville de *Benisoüef*. Un brigantin des corsaires du Nil sortant de dessous le cap d'une petite île, venait fondre sur nous; mais nos gens, qui n'étaient

qu'au nombre de vingt, prenant incontinent les armes, et tirant sur ces voleurs, en les chargeant en même-temps d'injures avec grand bruit, les obligèrent à virer de bord, sans oser nous attaquer. Nous continuâmes notre route, laissant à notre droite *Halabié* village, *Bebé*, *Fechne*, deux gros bourgs, *Abougergé* village, et la ville de *Menié*, que quelques-uns disent sans raison être l'ancienne Thèbes, à quarante-cinq lieues du Caire. A notre gauche, nous laissâmes *Cheik Abou Ennour*, *Cherouné*, *Gerabié* et le *Mont des oiseaux*, ainsi nommé à cause de la multitude d'oiseaux de toutes espèces, qui y font entendre continuellement leurs ramages. Nous restâmes deux heures sur l'ancre à *Souadi*, le cinquième au matin, à une lieue au-dessus de *Menié*.

C'est à *Souadi* que commencent les grottes de la basse Thébaïde. La perspective que forment les divers rangs et les bisarres ouvertures de ces grottes, l'immense étendue du Nil, qui unit par une seule nappe d'eau les deux chaînes de montagnes qui bordent l'Egypte à son levant et à son couchant, la multitude des bâtimens à rames et à voiles, dont ce fleuve est couvert, le nombre prodigieux de villes et de hameaux, les forêts d'acacias, de sycomores et de palmiers, qui font briller leur verdure au-dessus des flots: tout cela présente aux yeux un spectacle qui les charme. Je ne suis point surpris que les Romains aient eu la curiosité de faire des voyages en Egypte, pour jouir du plaisir de voir

tous ces différens tableaux que la nature, plus habile que tous les Peintres du monde, a voulu peindre elle-même en ces lieux.

Ces grottes, dont je viens de parler, s'étendent jusqu'à *Manfelouth*, du même côté, c'est-à-dire, au levant du Nil. On ne voit qu'une campagne toute sabloneuse, à quelques endroits près, où il y a des habitations. Elle n'a qu'une demi-lieue de largeur, depuis le pied de la montagne jusqu'au Nil; mais les terres qui sont au couchant de cette rivière, sont très-fertiles, et s'étendent à cinq ou six lieues vers les montagnes, qui les bornent. Voici en peu de mots le plan de l'Egypte.

Le Nil coupe une plaine de cinq ou six lieues de largeur, plus ou moins, serrée entre deux montagnes. La partie la plus étendue et la plus abondante, est ordinairement à l'Occident. La plus étroite et la plus stérile est à l'Orient. Au-delà des deux rangs de montagnes, ce ne sont que des déserts et des sables qui aboutissent, d'un côté, à la mer Rouge, et de l'autre, au Royaume de *Barca*.

Depuis *Souadi*, avançant toujours vers le Midi, nous découvrîmes, sur notre droite, *Bini*, *Hassan*, *Rouda*, *Baïadié*, la ville de *Mellavi*, à cinquante-cinq lieues du Caire, *Massara*, *Tarout*, *Escherif* où le canal de Joseph prend sa source, *Missara*; et le 6, au matin, nous aperçûmes la ville de *Manfelouth*, à dix lieues de *Mellavi*, ensuite *Sellam*, où toutes les maisons sont couronnées de creneaux, de perchoirs et de tours,

qui servent de retraite aux pigeons. Toutes les villes et villages de la haute et basse Egypte ont des colombiers sur les toîts de la plupart des maisons, ou dans un coin de la basse-cour, avec cette différence que les colombiers de la haute Egypte représentent une tour carrée, et que ceux de la basse Egypte sont composés de plusieurs tourelles faites en cône, et construites en rond. On dit communément dans le *Saïd*, qu'un père de famille qui est à son aise, ne donnerait pas sa fille en mariage à un jeune homme qui n'aurait pas chez lui un colombier.

Après avoir quitté *Sellam*, nous passâmes devant *Monquabat*, la ville de *Siouth*, à soixante-dix lieues du Caire, le bourg de *Quathiá*; et le même jour 6 Septembre, nous abordâmes après midi à *Aboutigé*, distante de trois lieues de *Siouth*.

Le Prince Arabe, nommé *Hamed Abouaith*, qui commande dans ces quartiers, était à *Der*, et son Intendant était demeuré malade à *Settefé*. Son valet, qui m'était venu prendre au Caire, alla porter à son maître la nouvelle de mon arrivée. Pour arriver à *Settefé*, il fut obligé de marcher trois lieues dans l'eau jusqu'à la ceinture, et même quelquefois jusqu'au cou. Les hommes de ce pays sont accoutumés à cheminer dans ces plaines d'eau comme dans des plaines de terre; ils en connaissent toutes les routes, et c'est une nécessité pour eux d'en être bien instruits, le Nil étant six mois à croître et à décroître; savoir, depuis le mois de Juillet et d'Août,

jusqu'en Novembre et Décembre. Ce valet de l'Intendant nous amena le lendemain un bateau plat, sur lequel nous passâmes, et j'arrivai le soir à *Settefé*. L'Intendant qui m'attendait avec impatience, me reçut avec toutes sortes de démonstrations d'amitié, surtout lorsque je lui présentai les remèdes que je lui avais apportés. Après quelques heures de conversation, je lui demandai la permission d'aller visiter les Chrétiens, et de faire les fonctions de ma Mission. Il me le permit aisément. Je rendis mes premières visites au Curé de *Settefé*, ainsi que j'avais fait à *Aboutigé*. Je trouvai tous ces Curés aussi ignorans les uns que les autres. J'en vis un à *Aboutigé*, qui n'avait que vingt ans, et que son oncle, Evêque du lieu, avait ordonné Prêtre à dix-sept, quoiqu'il ne sût pas lire l'Evangile en Arabe, ni le Pseautier en sa langue ; ce qui est une preuve d'une grossière ignorance. Les Ecclésiastiques de *Settefé* font leurs occupations de tenir un livre de compte dans des greniers publics, où l'on serre le froment, les fèves et les lentilles ; ou bien ils ont la direction des moulins à huile, qui sont fort communs dans le pays. Ces fonctions ordinaires des Curés et des Prêtres donnent à juger des instructions que les peuples en reçoivent, et de quelle nécessité il est d'envoyer des Missionnaires en tous ces quartiers pour instruire les pasteurs et leurs troupeaux.

A l'occasion des moulins à huile dont je viens de parler, je dirai qu'il ne faut pas

croire que ces moulins soient pour faire de l'huile d'olive. On ne trouve ici que celle qu'on y porte de Syrie, de Grèce et de Barbarie. Les oliviers sont très-rares dans tout le pays. L'huile dont on se sert pour s'éclairer ou pour manger, est faite de *sèsame*, qu'on appelle *sirege*, c'est-à-dire, huile à éclairer; ou de *carthame*, en Arabe *zeit-helou*, c'est-à-dire huile douce; ou de *lin*, en Arabe *zeit-char*, c'est-à-dire, huile forte, ou de graine de laitue sauvage, dont le nom Arabe est *selgeam*. On mêle quelquefois les graines de laitue et de carthame dans un même moulin pour les moudre ensemble. L'huile d'olive appelée en Arabe *zeit-thaieb*, c'est-à-dire, huile excellente, est très-rare dans le *Saïd*, comme je l'ai déjà dit.

Je commençai ma Mission à *Aboutigé* et à *Settefé* par l'instruction des enfans, que j'assemblai, tantôt dans les écoles, tantôt dans la maison de *Mallem-Fam*. Comme cet Intendant de la maison du Prince avait très-bon sens, et était assez bien instruit des vérités catholiques, il m'aidait à convaincre d'erreur les Prêtres et les anciens de ces deux Bourgades. Leur erreur au sujet du baptême est si extravagante, qu'on ne la pourrait croire, si l'on n'en était pas témoin oculaire, ainsi que je l'ai été.

Ils ne baptisent les garçons qu'après quarante jours de leur naissance, et les filles qu'après quatre-vingt. La cérémonie du baptême ne doit jamais être faite, selon eux, que dans l'Eglise. Si par malheur un

enfant est en danger de mort avant le terme de quarante jours pour les garçons, et de quatre-vingt pour les filles, on appelle un Prêtre dans la maison, qui fait sur le malade quarante-deux onctions, ni plus ni moins, avec de l'huile bénite : si l'enfant guérit, on lui confère le baptême après ces quarante jours ; s'il meurt avant le terme, ils l'abandonnent à son sort. Je n'ai pas laissé de crier sur tous les toits des maisons des villes et des bourgades de la haute et basse Egypte, et d'annoncer à haute voix ces paroles de Jésus-Christ : *Nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit saint* (1). A ce texte si formel de l'Evangile, ils m'opposaient l'onction dont parle l'Apôtre saint Jacques dans son Epître Catholique. J'avais beau leur répondre que cette onction est le sacrement des malades baptisés, dont parle l'Apôtre, mais qu'il s'agit ici du sacrement de baptême institué par Jésus-Christ, pour effacer dans un enfant nouveau-né la tache originelle du péché ; que dans l'institution de ce sacrement, le Sauveur du monde n'avait fait mention que de l'eau, et non pas de l'huile. Plusieurs d'entr'eux ne concevaient pas, on ne voulaient point concevoir ces raisonnemens. Ceux cependant qui savaient lire en Arabe, et qui lisaient avec moi dans nos saintes écritures ces passages si clairs et si distincts, furent obligés d'avouer qu'ils

(1) Joan. chap. III, v. 5.

avaient

avaient tort, et que j'avais raison, et me promirent de changer leur malheureuse pratique, qui fermait le Ciel à une infinité d'enfans.

Je n'omettrai point ici une aventure qui m'arriva à *Settefé*. Deux Chrétiens de *Der* qui m'avaient vu avec mon compagnon à *Aboutigé*, vinrent trouver le Prince *Hamed*, et lui dirent que deux Francs étaient arrivés à *Settefé* pour clouer les bords du Nil avec des cloux magiques, et pour détourner par leurs enchantemens le débordement de ce fleuve.

Ce Prince se trouva fort embarrassé d'une telle déposition ; mais heureusement pour lui et pour nous, un soldat du Caire, qui nous y avait vus et connus, et qui par hasard se trouva présent à cette accusation, accusa lui-même ces hommes d'être des calomniateurs, et répondit au Prince de nos personnes, l'assurant que nous n'étions venus en ces quartiers, que pour faire du bien à tout le monde. C'est ainsi que la Providence prit soin de notre justification. Ce soldat étant ensuite revenu à *Settefé*, nous raconta lui-même cette histoire burlesque.

La vérité est que dans le *Saïd*, les Européens passent pour être chimistes, et chercheurs de trésors. J'avais déjà été averti au Caire de cette opinion qu'on avait de nous.

Je séjournai dix jours à *Settefé*, catéchisant, exhortant et prêchant en particulier et en public. J'eusse bien voulu y faire plus de fruit que je n'en fis. Dieu ne le permit

pas. La dureté et l'obstination des Coptes y est plus grande que par-tout ailleurs, et elle fut toujours un obstacle à mes instructions. J'aurais été bien content, si j'avais pu obtenir de *Mallem-Fam*, mon hôte et mon ami, de faire une profession publique de la Religion Catholique; mais le respect humain l'emporta sur la vérité connue. Voyant donc tous mes efforts inutiles, je pris la résolution de prendre congé de lui; ce que je fis le dix-neuvième Septembre, en secouant la poussière de mes souliers.

Toute la campagne étant couverte du débordement du Nil, je fus obligé d'aller attendre sur la pointe d'une longue levée, qui aboutit au grand lit du fleuve, la commodité d'un bâtiment qui devait passer au pied de cette levée. Il y arriva le 20 Septembre. Nous nous embarquâmes à la pointe du jour sur ce vaisseau, qui fesait voile vers le Midi. J'avais des lettres de recommandation pour la ville d'*Assena*, et pour plusieurs autres lieux de ma route. Nous côtoyâmes à notre droite les bourgs de *Kimam*, *Selamoun*, *Themé*, où réside un *Cachef*, ou commandant, *Koum elarab*, *Mechta*, *Chahtoura*, *Cheik Zeineddin*, *Tahta*, gouvernée par un autre *Cachef*, à quatre-vingt-dix lieues du Caire. Nous laissâmes à notre gauche l'ancienne ville de *Kau* à demi-ruinée, où l'on voit encore un vieux temple de Payens. Je vis avec plaisir plusieurs petits champs élevés sur les bords de la rivière, dont les chaussées servent de rempart pour

défendre le *dora*, c'est-à-dire, le millet d'Inde contre l'inondation du Nil.

Le *dora* ou millet d'Inde croît à la hauteur de huit ou dix pieds sur une tige nouée et ligneuse, comme le roseau. Sa graine est à la cime, formant un bouquet bien rangé, et unique sur chaque tige. On fait du pain de cette graine pour les paysans. Le dora est mûr en Novembre et Décembre. Sitôt qu'il est mûr, on fait percher des enfans tout autour sur des monceaux de gazon, pour écarter les oiseaux par le bruit de leur voix et le claquement continuel de leurs frondes. Ces enfans continuent cet exercice jusqu'à ce que le millet soit en état d'être coupé.

Le 21, deux heures avant le jour, on nous débarqua sur le port d'*Akmin*, ville très-jolie, au levant du Nil, à quatre-vingt-quinze lieues du Caire. Elle est gouvernée par *l'Emir Hassan*, qui y fait régner le bon ordre et la sûreté. Les Chrétiens y ont une Eglise la plus propre de toute l'Egypte. D'abord j'allai me présenter à l'Evêque Copte pour lui demander la permission de dire la sainte Messe. Il me la refusa, et sa raison fut que les hosties que j'avais apportées du Caire avec moi, et que je lui fesais voir, étaient cuites depuis plus de quinze jours, d'où il concluait qu'elles n'étaient plus canoniques. Je ne pris point son refus en mauvaise part, sachant que la coutume des Prêtres Coptes est en effet de ne consacrer jamais qu'avec une hostie cuite du jour

même. Je retournai dans la maison de mon hôte, où je célébrai secrètement nos divins mystères sur un autel portatif.

Un Missionnaire ne doit point se rebuter de l'aheurtement des Coptes à leurs coutumes ; au contraire il doit travailler auprès d'eux avec patience, leur ouvrir souvent l'Evangile, pour lequel ils ont un grand respect, et leur répéter fréquemment les mêmes vérités, pour vaincre peu-à-peu leur opiniâtreté dans leur ignorance, sans leur donner jamais lieu de croire qu'on ait du mépris pour eux.

Etant à *Akmin*, je me souvins de la commission que M. le Maire, notre Consul au Caire, me donna avant mon départ. *Informez-vous*, me dit-il, *de la vérité des faits que les voyageurs nous racontent ici du serpent d'*Akmin, *et quel peut être le fondement de toutes les fables qu'on débite à son sujet.* Voici donc ce que j'en appris d'un Ecclésiastique chez qui je logeai, nommé *Seman abou Salomé*, le plus savant sans contredit de tous les Coptes de la haute Egypte. Il me dit que le serpent en question se nomme *Haridy* ; que l'opinion des Chrétiens et des Turcs est que ce serpent est possédé de l'esprit qui mit à mort les sept premiers maris de Sara. La grande raison qu'ils en apportent, est la prétendue merveille de ce serpent *Haridy*, qui ayant été coupé en pièces dans un bain public en présence de l'*Emir*, et ayant été mis ensuite durant deux heures sous une espèce de cou-

vercle, en sortit ressuscité. Ce miracle, et plusieurs autres de cette nature, qu'on me raconta, me firent aisément juger que tous ces faits, prétendus miraculeux, ne sont que des tours artificieux d'un Bateleur Turc, qui nourrit deux ou trois serpens sur une montagne voisine de Romélie, où il attire les voyageurs par l'espérance d'y voir tout ce qu'on leur raconte du fameux serpent *Haridy*.

On me proposa, comme aux autres, de monter sur cette montagne pour en être témoin; mais je répondis à ceux qui m'en firent la proposition, qu'il ne fallait point sortir du Caire pour voir de pareils miracles, et que dans la place de Romélie, vis-à-vis le château, on voyait souvent des Bateleurs et des Charlatans, qui y apportent des serpens privés, avec lesquels ils font mille tours d'adresse, qui ne surprennent et ne trompent que les sots. Je me souviens d'avoir lu dans Lucien, qu'un fameux Bateleur, nommé Alexandre d'Abonotique, nourrissait du temps de Marc-Aurèle deux grands serpens de Macédoine, avec lesquels il fesait des tours surprenans. Voilà tout ce qu'on doit penser du serpent *Haridy*, si célèbre dans l'Egypte.

Je séjournai cinq ou six jours à *Akmin*, lisant et expliquant sans cesse aux Chrétiens mon Livre des Evangiles. Si l'Evêque du lieu, dont j'ai parlé, osait se déclarer Catholique, ses Diocésains suivraient son exemple; mais le respect humain le retient ainsi que plusieurs autres.

Avant que de partir d'*Akmin*, j'allai saluer *Mallem Seliman Gennami*, premier *Mebacher*, c'est-à-dire, premier Receveur et Secrétaire de l'*Emir*. J'en avais reçu toutes sortes de marques d'amitié. Un de Messieurs ses frères, que je vis dans sa maison, porte le nom d'un Saint qui m'avait été inconnu pour tel jusqu'à présent, et qui ne se trouve en effet dans aucun Martyrologe excepté celui des Coptes. Ce frère se nomme Pilate. Il ne faut pas croire que les Coptes prétendent que ce nouveau Saint soit quelque Confesseur ou Martyr qui ait porté ce nom ; mais ils soutiennent que le Patron du frère de *Mebacher* est le Pilate même, ce Juge inique, et esclave de sa fortune, qui livra le Rédempteur du monde à la mort, et ils prétendent que ce perfide politique reconnut enfin son crime, et le lava dans les eaux du Baptême, et ensuite dans son propre sang, étant mort Chrétien et Martyr. La lecture de la Légende apocryphe, qui fait mention de cette conversion prétendue, occupe dans les Eglises une partie de la nuit du Vendredi au Samedi Saint. J'en ai été témoin plus d'une fois.

Le 26 Septembre nous nous embarquâmes sur un bateau qui allait à *Assena*. Ayant fait voile, nous passâmes assez loin de *Souhage*, qui est sur le bord occidental de la rivière. Nous abordâmes deux heures après à *Memchié*, qui est situé sur le même bord. Ces deux gros bourgs ou petites villes sont gouvernés par deux différens *Cacheſs*, c'est-

à-dire, Gouverneurs. Nous nous arrêtâmes à *Memchié*. Les Chrétiens me conduisirent au marché, où j'espérais trouver une plus grande affluence de peuple. J'y assemblai en peu de temps mon auditoire ; je fis le Catéchisme aux enfans, et une instruction aux personnes plus âgées. Je profitai de tout le loisir que me donna le Patron de notre barque. Pendant que j'étais ainsi occupé, les voyageurs avec qui j'étais, allèrent faire leurs provisions, et entr'autres celle d'une espèce de pâte singulière, nommée *Nedé*, qui ne se trouve qu'à *Memchié*. C'est ce qui a fait nommer ce bourg *Memchié el Nedé*. Cette pâte se fait de grains de froment. On les fait germer, en les trempant dans l'eau pendant quelques jours ; on les laisse sécher ensuite, et étant séchés, on les broie sous la meule ; puis on les jette dans une chaudière pleine d'eau pour les faire cuire jusqu'à une certaine consomption. De tous ces apprêts il se forme une espèce de confiture très-douce et agréable, quoique sans sucre et sans miel. Les gens du pays en font grand cas, et en sont fort friands. Ce rob, ou cette confiture, ressemble entièrement par le goût, par la couleur, par la consistance, au rob fait avec le moût.

Nous démarrâmes de *Memchié* sur le soir, et nous arrivâmes avant le jour au port de *Girgé*, capitale du *Saïd*, à cent lieues du Caire, et à l'Occident du Nil. Ce nous fut un très-grand contre-temps de trouver le nouveau *Cachef* ou Gouverneur d'*Assena*,

qui s'embarquait pour aller se rendre à son poste. Si-tôt qu'il nous aperçut, il fit tirer sur nous quelques coups de feu, pour nous obliger à l'escorter, et à recevoir sur notre borde une partie de son équipage. Il fallut céder au plus fort, et marcher à sa suite. Dix barques rangées sur deux lignes l'accompagnaient. Sa galiote tenait le centre. C'est ainsi que ce Gouverneur, comme un petit Amiral, fesait route sur le Nil au bruit des tambours, qui se fesait entendre de bien loin.

On dit que tous les autres *Cachefs* en usent à-peu-près de même, lorsqu'ils naviguent sur ce fleuve. Il ne faut pas aussi s'étonner qu'on les fuie du plus loin qu'on découvre les banderoles qui flottent au haut des mâts et au bout des vergues de la galiote du *Cachef*. A ce signal le Pilote cherche promptement la première île ou le premier golfe pour s'y enfoncer et s'y cacher.

Pour notre malheur nous n'en pûmes faire autant; ainsi bon gré malgré, il fallut nous joindre à ces barques et le suivre. Nous côtoyâmes à notre droite *Bardis*, gouverné par un chef d'Arabes nommé *Mahemet abou Jousef*, dont la juridiction s'étend sur *Beliené* et sur *Cheik esseïd*, où nous mangeâmes de grosses dattes rouges, les plus belles et les plus succulentes que j'eusse encore vues. Nous vînmes ensuite jeter l'ancre vis-à-vis *Beliené*, où nous restâmes toute la nuit. Dès le grand matin nous fûmes éveillés par le bruit d'un convoi funèbre,

dont voici quelle étoit la marche et l'appareil.

Le corps mort était sur une espèce de brancard, porté par plusieurs hommes sur leurs épaules. Les parens et les amis du défunt l'environnaient par honneur ; suivait après une longue file de femmes couvertes de grands voiles blancs traînans jusqu'à terre ; des troupes de danseuses, payées pour cette cérémonie, les entre-coupaient. Ces danseuses fesaient claquer leurs doigts sur leurs mains ou sur des tambours de basque, en sautillant et chantant : les autres soupiraient, pleuraient et se lamentaient en jetant de grands cris, ou plutôt des hurlemens, comme des femmes qui se désespèrent, ce qui formait un plaisant contraste. Les parentes et les amies qui voulaient paraître les plus affligées, se jetaient et se roulaient à tout moment par terre, ramassant à pleine main la poussière, et la répandant sur leurs têtes. La mère du défunt, et quelques autres femmes qui l'accompagnaient, descendirent sur le bord du fleuve, et paîtrissant de la boue avec de la terre et de l'eau, s'en barbouillèrent le visage, et s'en couvrirent la tête et leur grand voile blanc, qui est la marque de leur deuil. Alors les unes redoublèrent leurs hurlemens et les autres recommencèrent leurs danses et leurs chants. Jamais je n'avais encore été spectateur d'un tel appareil tragi-comique. On m'assura dès-lors que les pompes funèbres des Mahométans dans toute l'Egypte supérieure, étaient semblables à celle-ci. J'en ai été en

effet témoin dans la suite plus d'une fois.

Le 28 nous laissâmes à notre droite *Bhageoura* et *Hou*, deux résidences de *Cachefs*. La première, qui est à cent dix lieues du Caire, est gouvernée par un chef d'Arabes, nommé *Hamet abou Jousef*. La deuxième, qui est éloignée de deux petites lieues, a un cimetière un peu élevé. On y vient enterrer les morts de *Bhageoura* et de plusieurs villages d'alentour, parce que leur terrain étant trop bas, ne pourrait pas mettre les sépulcres à couvert de l'inondation.

Le 29 Septembre nous vîmes sur notre gauche *Quassr*, *fau*, portant le titre de *Cacheflik* ou Gouverneur de *Cachef; Samatha*, *Quena*, autre *Cacheflik* à cent dix-huit lieues du Caire, où se fait le transport des marchandises qui débarquent à *Cosseir* sur la Mer rouge, anciennement Bérénice. Les Nubiens y amènent quantité d'esclaves noirs, pour les vendre ensuite dans le reste de l'Egypte.

Vis-à-vis de *Quena* on découvre *Dendera* au couchant du fleuve. C'était autrefois un Evêché, nommé *Tentiris*, très-célèbre par le voisinage de l'île de *Tabenne*, où saint Pacome avait son principal monastère, et d'où il venait souvent à *Dendera*.

Assez loin de cette ville on voit un temple des anciens Egyptiens d'une grandeur et d'une hauteur surprenante, et un Auteur Arabe rapporte que ce Temple a autant de fenêtres que l'année a de jours, et que ces fenêtres sont tellement disposées, que cha-

cune répondant à un degré du Zodiaque, reçoit l'un après l'autre les rayons naissans que le soleil y darde chaque jour. Je n'ai point été témoin de ce fait; mais j'ai vu auprès de *Dendera* une forêt qui mérite qu'on en parle. C'est une forêt de *Doums*, ou dattiers sauvages. Cet arbre, que l'on ne voit en Egypte que depuis *Girgé*, en tirant vers la Nubie, a cela de singulier sur tous les autres arbres, que son tronc se divisant, et se fourchant en deux parties égales, chaque branche se subdivise en deux autres, qui se partagent chacune en particulier et de même façon en deux autres égales parties, jusqu'à ce qu'elles parviennent à la cime des dernières branches. Ce ne sont que ces dernières branches qui produisent des feuilles semblablables à celles des Palmiers. Le fruit, qui est de la couleur de son écorce, est gros comme une petite grenade. La chair en est si dure, qu'une hache bien affilée ne l'entame qu'avec peine. Les paysans, à qui la nature a donné apparemment des dents plus tranchantes, trouvent le moyen d'en venir à bout, et en font leurs délices. Ce fruit a cela de commun avec les figues du sycomore, qu'il croît par pelotons au milieu des branches et éloigné des feuilles; son noyau sert de poignée aux vilebrequins. Cette forêt de *Doums*, qui est très-vaste, offre un aspect charmant. Si je savais que ces arbres pussent croître en France, j'en enverrais des fruits.

Malgré la beauté de cette forêt, qui récréait nos yeux, nous nous ennuyions fort

de l'honneur que nous avions d'escorter le Gouverneur d'*Assena* ; mais enfin notre Patron trouva moyen soit par prières, soit par adresse, de nous dégager de la gênante compagnie où nous étions. Il mit promptement à la voile dans le milieu de la nuit. Nous nous sauvâmes à la faveur des ténèbres, et nous vînmes mouiller à la pointe du jour au port d'*Abnoub*, à quatre lieues de *Quena*. Ce bourg et les environs obéissent à un Prince Arabe, nommé *Jousef*, fils du Commandant de *Bhageoura*, mais avec dépendance du Pacha et des Puissances du Caire, qui commandent à tous les Chefs des Arabes, qui ont des Gouvernemens particuliers.

Dès que j'eus mis pied à terre, je me rendis au *Chouné*, c'est-à-dire, au magasin public du froment et des légumes. Ces *Chounés* sont de grandes cours fermées, où les grains sont entassés en divers monceaux, et exposés à l'air. Des enfans à gage y font sentinelle le long du jour contre une armée d'oiseaux, que ces grains attirent de toutes parts. Ces enfans, malgré leurs clameurs et les industries dont ils se servent pour les mettre en fuite, ont toutes les peines du monde à défendre leur terrain. Ces oiseaux, plus fins que ces enfans, s'aguerrissent contre tous leurs stratagêmes, et trouvent toujours des instans pour surprendre la vigilance de ces jeunes sentinelles, et pour dérober des grains.

Comme je me disposais à faire le Catéchisme, une troupe d'Ecrivains Coptes m'aborda, pour me faire des questions sur nos

coutumes, et sur notre créance différente de la leur. Les raisonnemens étant inutiles avec eux, je me contentai de leur ouvrir l'Evangile, et de leur opposer les textes contraires à leurs opinions ridicules et à leurs pratiques extravagantes. Ils me dirent entr'autres choses, qu'ils étaient fort scandalisés de ce que les Latins méprisaient le feu du ciel, qui en descend, disent-ils, chaque année, le Samedi-Saint, dans l'Eglise du saint Sépulcre à Jérusalem, et qu'ils appellent *Nour*, c'est-à-dire, feu saint du Sépulcre de Jésus-Christ.

Voici l'histoire de ce prétendu feu saint. Foulcher de Chartres, Aumônier de Baudouin I, second Roi de Jérusalem, raconte un miracle dont tout le peuple de Jérusalem était témoin de son temps, et dont il avait été témoin lui-même. Il dit que le Samedi-Saint, veille de Pâques, Dieu voulant honorer le Sépulcre de Jésus-christ, et animer la foi des Fidèles, fesait descendre visiblement du Ciel une flamme de feu dans le saint Sépulcre; que cette flamme allumait les lampes éteintes, selon la coutume de l'Eglise, dès le Vendredi-Saint; que cette flamme voltigeant d'un côté et d'autre, allumait très-souvent les autres lampes de l'Eglise. Il ajoute que du vivant de son maître, Dieu voulant éprouver la foi des Chrétiens, ou punir peut-être leur relâchement, retarda de quelques heures l'événement de ce miracle, qui ne s'accomplit que le jour même de Pâques, et qu'après une procession solennelle

au Temple de Jérusalem, où le Roi assista à la tête de tous les Chrétiens, marchant tous, nu-pieds, fesant des prières à haute voix, et avec larmes et gémissemens.

Baronius et Sponde font mention de ce même miracle, comme d'un fait certain, dont on ne sait pas cependant le commencement ni la fin, et qui continuait encore pendant le règne de Baudouin II. Plusieurs Auteurs en ont parlé avant Baronius, et n'ont pas eu plus de peine à croire ce feu miraculeux, que celui dont parlent les saintes Ecritures, qui descendait miraculeusement du ciel, ou pour consumer les holocaustes, ou pour punir les impies.

Le Pape Urbain II, dans sa harangue prononcée dans le Concile de Clermont, l'an 1095, excite par ce miracle les Princes Chrétiens à unir leurs armes pour recouvrer une terre que Dieu honorait d'un si grand prodige.

Il y a quelque apparence qu'il cessa un peu après les premiers Rois de Jérusalem : le zèle des Princes Chrétiens s'étant ralenti, et les Catholiques ayant dégénéré de la piété de leurs pères.

Les Catholiques avouent de bonne foi la cessation de ce fameux miracle ; mais les Schismatiques ont trouvé un très-grand intérêt à le perpétuer dans l'opinion des peuples. Les Prêtres, les Evêques et le Patriarche Grec, sont les premiers à abuser de la crédulité populaire, et ils s'en trouvent bien ; car la fausse espérance de voir, le jour du

Samedi-Saint, descendre ce prétendu feu du ciel, excite la curiosité de sept ou huit mille pélerins, qui accourent de toutes parts à Jérusalem pour en être spectateurs, et qui sont toujours une ressource assurée, qui produit à ces chefs des Schismatiques des fonds suffisans pour subsister, et pour payer au Turc le tribut ordinaire. Plusieurs de nos Missionnaires ont été témoins de ce que je vais dire.

Dès le Vendredi-Saint on ouvre les portes de l'Eglise du saint Sépulcre. C'est à qui y entrera les premiers pour s'y préparer une place avec des nattes, qu'ils étendent pour y passer la nuit. La foule et la confusion augmentent le Samedi matin ; car dès la pointe du jour une multitude de jeunes gens de métier, d'ouvriers et de villageois, ne sont pas plutôt entrés dans cette vaste Eglise, qu'ils se mettent à courir, crier, chanter, danser autour du saint Sépulcre. Les querelles se forment et s'échauffent ; on se bat à grands coups de poings et de pieds. Le Turc survient pour mettre le holà, frappant d'un gros bâton à droite et à gauche. Le désordre cesse et recommence à l'instant, jusqu'à ce que la cérémonie de la procession commence.

L'heure de la commencer étant venue, le Clergé sort dans un grand ordre du chœur des Grecs. Plusieurs bannières cramoisies, assez semblables aux nôtres, ouvrent la procession. On voit paraître ensuite des cierges d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaire. Les bannières et les cierges sont portés par des

Clercs, qui marchent doucement sur deux lignes. Ils sont tous revêtus de tuniques de différentes couleurs, traînantes jusqu'à terre, ce qui leur donne beaucoup de grâce. Les Diacres suivent les Clercs, portant parcillement la marque de leur dignité. Les Prêtres marchent après les Diacres, et les Evêques et les Archevêques après les Prêtres, revêtus tous de magnifiques chapes de différens draps d'or, fermées par-devant, selon l'ancien usage des Eglises d'Orient.

Le Clergé Grec, comme le plus noble et le plus nombreux, a le pas, et tient le premier rang. Le Clergé Arménien le suit dans le même ordre. Le Surien, le Copte, le Géorgien, l'Abissin, marchent après le Clergé Arménien. Le Patriarche des Grecs ferme la procession. Il est couvert d'une longue robe enrichie de fleurs d'or. Cette robe a par-dessus elle une très-magnifique chape relevée par-devant, et soutenue par deux Evêques qui marchent à ses côtés. Il a la thiare en tête, moins haute que celle de nos Souverains Pontifes. Il a à la main gauche son bâton pastoral, et dans la droite une petite Croix, dont il bénit continuellement le peuple. Plusieurs Evêques et plusieurs Diacres l'environnent et l'encensent sans cesse. La procession fait dans cet ordre trois fois le tour du saint Sépulcre ; les assistans chantant à haute voix, et répétant ces seuls mots, *eleison*, *eleison*.

A la fin du troisième tour de la Procession, le Patriarche des Grecs et un Archevêque

Arménien député par son Patriarche, entrent seuls dans le saint Sépulcre, et ferment la porte après eux. Plusieurs janissaires sont gagés pour la garder, et pour en défendre l'entrée à un peuple infini, qui se presse et s'entre-pousse pour voir de plus près le feu qui doit paraître. Les Diacres et les Prêtres qui s'arrêtent à la porte du saint Sépulcre, excitent les assistans à crier et à chanter bien haut. Les clameurs ou plutôt les hurlemens redoublent. Le Patriarche des Grecs et l'Archevêque Arménien député, profitent de ce tumulte pour battre le fusil, sans être entendus au-dehors, et pour tirer d'un caillou le prétendu feu du Ciel, dont ils allument promptement les lampes du saint Sépulcre.

Les lampes étant ainsi miraculeusement allumées, les portes du saint Sépulcre s'ouvrent. Le Patriarche et l'Archevêque paraissent portant en main deux paquets de petits cierges allumés. Le Patriarche monte sur un Autel près la Porte du Sepulcre ; des Diacres lui soutiennent les bras ; chacun s'empresse de venir prendre de ce feu miraculeux. Une infinité de cierges en sont à l'instant allumés, au bruit des acclamations de joie, qui retentissent de toutes parts. Tous révèrent et adorent ce feu miraculeusement descendu du Ciel. A ce premier faux miracle, ils en joignent un second pareil. *Ce feu*, disent-ils, *éclaire, mais ne brûle point.* On remarque cependant qu'ils ont grand soin de l'éloigner de leurs barbes ; mais malgré leur soin on les voit assez souvent flamber.

Voilà l'histoire de ce fameux feu du Ciel, que les Schismatiques nous reprochent de ne point mettre parmi nos articles de foi, et dont les Turcs même raillent les premiers, sans que tant de preuves d'une imposture si grossière, et si visible, puissent dessiller les yeux de ce pauvre peuple abusé.

Après cette digression que je n'ai faite que pour faire plaisir aux Lecteurs, qui n'ont jamais entendu parler de ce miracle, tel qu'il était dans son origine, et tel qu'il est aujourd'hui; je reprends, MONSEIGNEUR, le récit de mes courses Evangéliques, et je reviens à *Abnoud* à quatre lieues de *Quena* dont j'étais sorti.

J'avais l'honneur de dire à V. A. S. que j'y fus d'abord saisi par une troupe d'Ecrivains Coptes, qui se piquent d'en savoir beaucoup plus que leurs compatriotes. Pendant que je répondais à toutes les différentes questions qu'ils me firent, et que je leur exposais, en particulier, tout ce qui leur devait faire découvrir l'évidente fausseté de leur prétendu feu céleste, les Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, avertis de mon arrivée, s'assemblèrent en grand nombre au lieu où j'étais. Je leur déclarai d'abord que j'étais venu les visiter pour apprendre par moi-même, s'ils avaient conservé la foi de leurs pères, et s'ils la mettaient en pratique. J'interrogeai les grands et les petits sur les principaux articles du Catéchisme; et je leur fis ensuite mon instruction sur différens points de morale, dont ils avaient besoin, en ayant été secrète-

ment averti par les plus vertueux Catholiques de ce Bourg. Ils me témoignèrent combien ils m'étaient obligés de mon zèle pour eux, et entre autres *Mallem Georgios abou Chahaté*, Receveur général du Chef des Arabes, qui me fit toutes les instances possibles pour me retenir chez lui; mais je fus obligé de prendre mon congé pour continuer ma route.

Nous allâmes passer la nuit à l'ancre proche *Baroud*, à une lieue d'*Abnoud* sur le même côté, c'est-à-dire, à l'Orient du Nil.

Le 1.er Octobre 1714, nous arrivâmes à *Nequadé* sur le bord Occidental du fleuve, à 125 lieues du Caire. J'allai chez l'Evêque de *Nequadé* nommé Jean, qui est aussi Evêque de *Coptos*, *Quous*, et d'*Ebrim*. *Coptos* et *Quous* sont deux villes anciennes à demi ruinées, à l'Orient du Nil. Elles sont habitées par un grand nombre de Chrétiens. C'est de la ville de *Coptos* que la Nation *Copte* tire son nom. Elle est à cinq lieues de *Nequadé*, et *Quous* n'en est qu'à une lieue. *Ebrim* est la capitale de la Nubie. On ne trouve dans ses habitans aucun reste du Christianisme. J'avais des lettres de recommandation pour l'Evêque de *Nequadé* de la part de *Mallem Georgios abou Mansour*, c'est-à-dire, de Maître George, père de Mansour, le plus accrédité des Coptes du Caire, et Fermier général du Gouverneur de *Nequadé*, et de plus son puissant Patron.

Nous avions fait connaissance avec ce Prélat dans un voyage qu'il fit au Caire il y a quinze ans, en compagnie de l'Evêque Marc son

prédécesseur et son père, pour assister à une assemblée d'Evêques, où le Patriarche devait faire la composition et bénédiction du saint Chrême appelé par les Arabes *Meiroum*.

A l'occasion de ces deux Prélats, père et fils, j'aurai l'honneur de dire à V. A. S. que la coutume des Coptes est de n'admettre à l'Episcopat que des Prêtres, qui aient été mariés, et qui soient demeurés veufs. Leur Patriarche est le seul qui doive avoir toujours vécu dans le célibat et dans le cloître.

Pour revenir à l'Evêque Jean, j'avais cru que mes fortes recommandations auprès de lui, jointes à l'amitié qu'il savait que le feu Evêque Marc son père avait toujours eue pour nous, me procureraient un bon accueil. Je m'étais trompé ; j'en fus reçu avec une politesse très-froide. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. J'opposai à son froid une grande joie de le voir, et de lui rendre mes respects. Je lui offris mes services, et je le suppliai de me permettre de faire à *Nequadé* les fonctions ordinaires des Missionnaires. Il ne crut pas devoir me refuser, sachant que les Chrétiens m'attendaient depuis longtemps. Il en fut bientôt témoin lui-même ; car deux heures après mon arrivée, les Chrétiens ayant été avertis que j'étais chez l'Evêque, vinrent m'y trouver en foule, et entre autres plusieurs Ecclésiastiques.

Après nos salutations de part et d'autre, ils commencèrent à me proposer plusieurs difficultés sur la Religion, et plusieurs cas de conscience. J'ouvris alors le Livre de l'Evangile,

que nous portons toujours dans nos Missions. *Voici*, leur dis-je, *notre règle de foi*; *consultons-là, elle est la vérité même, elle décidera toutes nos difficultés.* J'allai chercher dans ce saint Livre les passages qui contenaient la décision des points de controverse dont il s'agissait dans leurs questions. Ils virent en saint Jean, chapitre 3, la condamnation de l'usage où ils sont de se servir d'huile pour la matière du Sacrement de Baptême, contraire à l'institution de Jésus-Christ qui ordonne l'usage de l'eau. Ils me promirent de s'y conformer. Je leur fis voir dans plusieurs autres textes de l'Evangile les anathêmes que Dieu prononce contre les vices dominans dans *Nequadé* plus qu'ailleurs, et même dans les Ecclésiastiques. Cette conférence se fit en présence de l'Evêque, qui y avait part, disait-on; et c'est la part qu'il y avait et que j'ignorais, qui causa d'abord la réception peu gracieuse qu'il me fit.

Notre conférence finie, plusieurs Prêtres me prièrent au nom de l'assemblée de leur continuer les mêmes conférences pendant mon séjour avec eux. J'employai dix jours à ma Mission, fesant chaque jour le Catéchisme et des instructions dans différentes maisons, où j'étais invité, et où l'on invitait les amis de la famille. J'avais souvent à combattre l'avarice, l'ivrognerie, et les autres vices qui marchent à la suite de ce dernier. Pour leur en inspirer de l'horreur, je profitai de plusieurs accidens, qui arrivèrent alors tout-à-coup.

Des débordemens d'eau ayant ruiné peu-à-peu les fondemens de plusieurs maisons, il ne se passait pas de jour qu'il ne s'en écroulât quelqu'une. Plusieurs personnes furent écrasées sous leurs ruines, et d'autres en furent dangereusement blessées.

Un gros bateau chargé de moutons, de toute sorte de grains, et de plusieurs autres denrées, que l'Evêque Jean envoyait au Caire, pour *Mallen Georgios*, son Patron, et pour son Patriarche, fit naufrage à une journée de *Nequadé*; plusieurs Passagers périrent avec le Vaisseau. Ces tristes évènemens jetèrent la terreur dans toute la Ville. Je m'en servis pour faire comprendre à tous mes auditeurs les dangers où nous sommes continuellement exposés, le malheur de s'y trouver en péché mortel, la nécessité de faire au plutôt pénitence à l'exemple des *Ninivites*, pour appaiser la colère de Dieu. Je passai dix jours entiers dans l'exercice des différentes fonctions de ma Mission. Dieu en tirera, s'il lui plaît, sa gloire.

Ma Mission étant finie, j'allai prendre congé de l'Evêque, et ses ordres pour les autres Villes et Bourgs de son Diocèse, par où je devais passer pour arriver à *Assena*, qui devait être le terme de ma Mission.

Le Prélat m'opposa plusieurs raisons, pour me détourner du dessein d'aller plus loin; l'inondation du Nil, les courses des voleurs Arabes, où j'allais m'exposer, furent les principales; mais il me cachait les véritables, que ses confidens me découvrirent,

et entr'autres la crainte qu'il avait que je n'allasse enlever, par une science magique, les prétendus trésors enterrés sous les ruines des vieilles Eglises. Les Coptes, et particulièrement les Ecclésiastiques, ont une inclination singulière pour l'étude de la science Magique et de la Chimie. Ce bon Evêque me croyait si habile dans cet art, qu'il me fit proposer par son neveu, qui était Prêtre, de lui apprendre en secret la manière de faire de l'or. Je lui dis tout ce que je pus, pour bien faire entendre à l'oncle et au neveu, que je n'avais étudié que la science du salut, et que c'était la seule science nécessaire à un Ecclésiastique. Ils ne furent pas trop contens de ma réponse, et si peu contens, que mes amis me conseillèrent de ne pas m'exposer à leur ressentiment, en demeurant plus long-temps dans le Diocèse du Prélat. Je quittai donc, non sans peine, la pensée d'aller à *Assena*, qui est l'ancienne *Siène*, et aujourd'hui le terme d'un fameux Pélerinage dans la haute Egypte. J'y aurais eu la consolation de voir les restes de plusieurs monumens sacrés, qui sont encore, de nos jours, des témoins qui rappellent le souvenir de tant d'illustres Confesseurs de la Foi de Jésus-Christ, qui y ont souffert le martyre sous l'Empereur Dioclétien. Sainte Hélène leur fit bâtir une Eglise, et des tombeaux, qui se voient à demi-lieue de la Ville. Je renonçai pareillement à aller visiter trois anciens Monastères, qui sont au pied de la montagne du Couchant, et qu'on nomme le Monastère de la

Croix, celui du *Synode*, et celui de *saint Victor*.

Sitôt que le Prélat eut appris que mon intention était de prendre le chemin du Caire, dans la crainte qu'il eut que je n'y allasse porter à *Mallem Georgios*, son Patron et mon ami particulier, des plaintes de sa conduite à mon égard, il vint m'embrasser, se plaignant de ce que je le quittais sitôt. Il n'y a pas de paroles grâcieuses qu'il n'affectât de me dire, pour me déguiser ses sentimens; il voulut même faire un régal à plusieurs de ses Ecclésiastiques en ma considération, disait-il.

Je demeurai encore un jour avec lui pour m'y trouver. Le festin se fit en nombreuse compagnie. Il y fut bu beaucoup d'eau-de-vie; et il y parut dans les conviés, dont plusieurs trouvèrent fort mauvais que je préférasse l'eau du Nil à leur boisson, qui les brûlait.

Le lendemain j'allai rendre mes devoirs à l'Evêque, et je pris congé de lui pour aller visiter les Chrétiens de la ville de *Quous*, à une lieue de *Nequadé*, comme je l'ai déjà dit. Je leur donnai une journée entière. C'est en cette ville que je vis une grande quantité de vaisseaux et d'ustensiles de cuisine de toutes façons, faits de pierre de *Baram*; chaudrons, marmites, casserolles, plats. Cette pierre, que les Coptes appellent *Baram* (1),

(1) La carrière de cette pierre est au pied d'une montagne, entre Assena et Assouan, au Levant du Nil, proche le tropique du Cancer. On en fait les ustensiles

est

est, en effet, une espèce de pierre tendre, qui se durcit au feu, et qui lui résiste. Les riches, comme les pauvres, s'en servent dans leurs ménages; car l'usage en est très-commode, et le service très-propre.

Après une journée passée à *Quous*, j'en partis le lendemain matin 10 Octobre, et je repassai le Nil, pour aller joindre une barque qui descendait ce fleuve, et qui venait du fond de la Nubie. Elle était chargée d'alun, de séné, de dattes, de doums, et de graines d'acacia, appelées *Quarad* en Arabe, de gomme arabique, de bois à brûler, et de charbon. L'alun se tire d'une montagne à trois journées d'*Ebrim*, Capitale de la Nubie au Sud-est. Le séné qui vient de la Nubie, est de deux espèces; l'une a les feuilles larges, et est moins bonne; l'autre les a courtes, et est aussi estimée que le séné d'Arabie. Le *Quarad*, ou graine d'acacia, sert aux Corroyeurs et aux Tanneurs, pour préparer les peaux. L'acacia, d'où viennent ces graines, se nomme *Santh*. Ses fleurs sont sans aucune odeur. J'ai vu en Egypte et en Syrie une autre espèce d'acacia, nommé en Egypte *Setené*, et en Syrie *Saissaban*, dont les fleurs sont agréables, et très-odoriférantes. On cueille la gomme arabique sur l'acacia de la première espèce.

Je trouvai sur la barque où je fus reçu, un Noir de la ville de *Carné*, Capitale du

---

de cuisine, qu'on apporte, toutes les semaines, au marché de *Quous*.

Royaume de *Bornéo* en Afrique, fort honnête homme, à cela près qu'il se mêlait de magie, et qu'il en était fort entêté. J'appris de lui que le fleuve Niger, qui traverse son pays, et qui donne le nom au pays des Nègres, ou qui prend son nom de ces peuples, s'appelle chez eux *Bhar el Gazal*, c'est-à-dire, rivière de la Gazelle, et qu'il y a un canal nommé *Bhar el Azuraq*, ou rivière bleue, qui communique du Niger au Nil, sur-tout au temps des inondations.

Nous avions aussi sur notre bord plusieurs Nubiens, et entr'autres trois Marchands qui se disaient *Chérifs*, c'est-à-dire, descendans du faux Prophète Mahomet. Nous vivions avec eux en parfaite société. L'un d'eux avait un livre de sortiléges, qu'il lisait sans cesse avec une application étonnante. Il nous disait que c'était le livre des livres, et je suis sûr qu'il n'y entendait pas plus que moi, qui n'y entendais rien. Le second gardait un Ramadan perpétuel, c'est-à-dire, qu'il ne mangeait ni ne buvait jamais pendant le jour; mais il se dédommageait pendant la nuit du jeûne du jour. Ainsi, il fesait toute l'année ce que les Mahométans ne pratiquent que dans le mois du Ramadan. Le troisième était un Paysan, qui se raillait continuellement de la science magique de l'un, et des jeûnes de l'autre.

Malgré la belle humeur de ce Paysan Nubien, qui réjouissait tous les Passagers, nous ne laissions pas d'avoir de l'inquiétude de temps en temps, et le jour et la nuit.

Notre barque qui était chargée, beaucoup plus qu'elle ne le devait être, de ballots de toutes sortes de marchandises, entassés les uns sur les autres, ressemblait à une tour, sur laquelle une grande partie des Voyageurs était montée. Au premier choc de notre bateau contre un banc de sable, aussi ordinaire dans le Nil que dans la rivière de Loire, notre petit bâtiment penchait tout-à-coup, et se remplissait d'eau; il fallait alors le vider promptement, et déployer les voiles pour s'aider du vent, et se remettre en grande eau et hors de danger. C'est pour l'éviter autant qu'il est possible, que l'on ne descend jamais le Nil que de jour.

La nuit survenant, nous avions une autre inquiétude. Le Nil a ses voleurs aussi bien que les grands chemins par terre. Ce sont d'habiles plongeurs, filoux de leur métier, qui sont toujours parfaitement bien instruits de la navigation des Voyageurs. Ils étudient le temps où ils jettent l'ancre de leur bateau, et alors ils leur donnent de fréquentes alarmes. Ces filoux sont Arabes, accoutumés à nager entre deux eaux comme des poissons. Ils ont une petite outre attachée sous l'estomac, et un couteau à la main pour couper les cordes.

Dans cet équipage, ils épient le moment où tout le monde est endormi. Alors ils abordent le bâtiment tout doucement, et dans le silence de la nuit, ils coupent habilement les cordes qui lient les ballots les uns aux autres, et ils ont souvent

Universitas CANADIANA Ottawa

l'adresse d'en tirer quelques-uns à eux; ils les font flotter sur l'eau, et les vont mettre incessamment en sûreté. S'ils sont aperçus, et découverts à la faveur de la lueur de la lune et des étoiles, ils en sont quittes pour faire le plongeon dans l'eau. On les voit disparaître avec leur butin, et alors on n'a que la consolation de les charger d'injures, et ils ont la joie, lorsqu'ils se sont éloignés de la portée des coups, de montrer la tête sur la surface de l'eau, et de faire voir aux Passagers un visage riant et moqueur du coup qu'ils viennent de faire.

Pour nous autres, bien instruits que nous étions de la bonne volonté de ces honnêtes gens, nous veillions tour-à-tour, et nous fesions sentinelle sur notre bord; mais notre vigilance néanmoins n'empêcha pas qu'une belle fourrure d'un Turc, mon voisin, ne lui fût enlevée pendant qu'il dormait; réveillé qu'il fut, il chercha sa fourrure, mais elle était déjà bien loin.

Le 16 Octobre, après six jours d'une lente et ennuyeuse navigation, notre barque mouilla au port de *Girgé*, Capitale de la haute Egypte, sous le gouvernement d'un Bey ou *Sangiac*, nommé aujourd'hui *Mahemet el Asser*. J'allai descendre, avec mon compagnon, chez un Prêtre nommé Paul, à qui j'étais très-recommandé par une Lettre de ses amis, que je lui rendis. Il me reçut avec amitié, et voulut me loger chez lui; mais j'en sortis dès le lendemain : car j'expérimentai la veille, qu'il fallait lui tenir longue compagnie à

table, et qu'il y buvait plus que de raison, ce qui ne m'accommodait pas.

Heureusement pour moi un Curé de la ville, homme de bien, et plus éclairé que ses Confrères, ayant su mon arrivée, vint me chercher, et m'ayant trouvé, nous nous fîmes beaucoup d'honnêtetés l'un à l'autre. Après quelque entretien, je pris la liberté de lui demander quel était l'état du Christianisme et des Chrétiens dans cette Capitale. *Hélas! mon Père,* me dit-il en soupirant, *l'hérésie et la corruption des mœurs qui sont ordinairement ensemble, ont tout perdu: Dioscore et Sévère sont ici de grands Saints; et comme l'erreur va toujours en croissant, si Dieu ne la confond et ne la détruit, la grossiéreté de nos peuples les a fait tomber dans d'anciennes et nouvelles erreurs, sur-tout à l'égard des Sacremens; et le malheur est que ceux qui devraient les éclairer, ou sont aveugles eux-mêmes, ou ont des intérêts particuliers de les laisser dans les ténèbres de leur ignorance.*

Les hommes quittent leurs femmes, et croient pouvoir, en sûreté de conscience, en épouser d'autres, avec la seule bénédiction des Prêtres et le consentement de leurs Prélats, qui y trouvent leur profit. Les garçons et les filles n'approchent des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie, que lorsqu'ils doivent être mariés. Les gens mariés passent pour l'ordinaire les années entières sans en approcher, et vivent cependant dans le désordre, dans l'ivrognerie, dans les haines et

avec le bien d'autrui : de là vient que la parole du Sauveur ne se vérifie ici que trop souvent : Vous me chercherez et vous ne me trouverez point, et vous mourrez dans votre péché. *Voilà. mon Père*, m'ajouta-t-il, *l'état malheureux de nos Coptes, dont on peut dire ce que le Prophète Osée* (1) *disait des pécheurs de son temps :* « Ils ont péché par une corruption, qui a gagné le fond du cœur, et qui les a rendus insensibles à leurs malheurs. »

Ce bon Curé, nommé Joseph, voyant que son discours m'affligeait sensiblement, ajouta, pour me consoler, qu'il y avait dans la Ville un petit nombre de gens de bien, qu'il avait toujours cultivés, et qu'il me priait de leur faire des instructions pendant que je serais à *Girgé*. J'acceptai volontiers la proposition qu'il me fit. Dès le lendemain il me vint prendre, et me conduisit dans une salle, où je trouvai 30 ou 40 personnes qu'il y avait assemblées. Elles me témoignèrent toutes une grande joie de me voir et de m'entendre, m'assurant qu'elles attendaient depuis long-temps avec impatience des Missionnaires. Ayant ensuite demandé qu'on fît un peu de silence, j'ouvris mon livre des Evangiles, je leur en expliquai plusieurs endroits, m'étendant particulièrement sur les matières que le Curé Joseph m'avait dit être les plus nécessaires. On m'interrompait de temps-en-temps pour m'interroger. Je

(1) Osée, chap. IX. v. 9.

tâchai de satisfaire à toutes leurs questions. L'un d'eux me demanda la différence qu'il y avait entre la Foi divine et la Foi humaine. Je lui répondis que croire un article sur la seule parole d'un homme ou de plusieurs, quelque doctes et parfaits qu'ils fussent, ce n'était là qu'une Foi humaine; et que croire un article sur la parole de Dieu ou de son Eglise, c'était une Foi divine. J'en fis l'application sur la créance des différentes sectes de l'Asie et de l'Afrique. Je les exhortai de plus, dans mes instructions, à conserver, au péril de leur vie, la Foi de leurs pères, qui était celle de l'Eglise Apostolique, à se préserver des vices qu'on reprochait à leurs concitoyens, et sur-tout à ne point abandonner l'usage fréquent des Sacremens, qui les conserverait dans la crainte de Dieu, et qui entretiendrait la pureté de leurs mœurs.

A ce sujet, ils me dirent qu'ils avaient été souvent interdits par leur Evêque et par leur Patriarche, pour avoir parlé ouvertement contre les désordres criants et impunis de leur Nation. Je finissais mes exhortations, qui duraient depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures du soir, en les excitant à avoir recours à la prière pour la conversion de leurs compatriotes, par une pratique publique et constante des vertus chrétiennes.

Je demeurai à *Girgé* jusqu'au 23 Octobre. Dans une terre aussi sèche et aussi stérile que celle où j'étais, je ne laissai pas,

par la miséricorde de Dieu, d'y recueillir quelques fruits, et d'y jeter, avant que d'en sortir, de nouvelles semences de la parole de Dieu, dont j'ai vu de bons effets depuis mon retour au Caire ; car quelques Coptes de *Girgé*, étant venus en cette Ville pour leurs affaires particulières, ils m'ont apporté des lettres signées de plusieurs familles que j'y avais vues. Leurs lettres m'assurent qu'elles conservent fidèlement le souvenir de mes instructions, qu'elles s'en entretiennent souvent, et qu'elles tâchent de les mettre en pratique. Je leur ai fait mes réponses sur plusieurs nouvelles questions qu'elles m'ont faites dans leurs lettres, et je leur ai envoyé une grande image de Notre-Dame pour être placée dans la salle de leur assemblée.

Avant que de partir de *Girgé*, j'allai pour saluer le Gouverneur ; je vis dans sa cour un jeune lion enchaîné, des autruches, des oies, qu'on appelle de Pharaon, des pintades ou poules d'Afrique, des gazelles et plusieurs autres animaux très-curieux et familiers, dont elle était remplie.

Je vis aussi à la porte de l'Eglise de saint Michel, à demi-lieue de la Ville, et au-delà du Nil, un arbre de *Mirobolan*, l'unique de cette espèce qui soit dans toute l'Egypte.

Je partis de *Girgé* le 23 Octobre. Nous abordâmes le lendemain à *Akmin*. Nous y restâmes deux jours. Je les employai à aller visiter nos Chrétiens. Ces deux jours étant passés, nous nous embarquâmes pour *Siouth*,

et à *Siouth* nous remontâmes dans notre barque pour descendre à *Manfelouth*.

Manfelouth est un des dix Evêchés des Coptes, qui sont : *Nequadé*, uni à *Coptos*, *Girgé*, *Aboutigé*, *Manfelouth*, *Archemounain*, *Benessé*, le *Faïoum*, *Menouf* dans la *Menoufie*, et *Jérusalem*. L'Evêque de Jérusalem est le grand-Vicaire né du Patriarche. Sa juridiction s'étend sur les provinces de *Charquie*, *Garbie* et *Behëire*, et sur toutes les villes de *Mehallé*, *Mansoura*, *Damiette*, *Rozette*, *Demanehour* et *Alexandrie*.

Les Evêques de ces Villes sont, à proprement parler, d'honnêtes fermiers du Patriarche. Ils stipulent avec lui de lui donner chaque année une somme à forfait, et mettent ensuite à leur profit tout ce qu'ils exigent de leurs diocésains, au-delà de la somme qui doit revenir au Patriarche. Par exemple, l'Evêque de *Jérusalem* fait une pension au Patriarche de 12,000 medins, c'est-à-dire, 900 liv. Celui de *Menouf* paye 6,000 medins, c'est-à-dire, 450 livres, et ainsi des autres.

Je ne fus pas plutôt à *Manfelouth*, que j'allai rendre mes respects à l'Evêque, et lui demandai ses pouvoirs. Il me les donna volontiers, à condition que je le viendrais voir tous les jours. J'obéis à ses ordres. Ce Prélat avait de bonnes intentions, mais peu de capacité ; il voulait s'instruire, mais il ne voulait pas paraître avoir besoin d'instruction. Pour m'accommoder à son génie,

j'avais grand soin en conversant avec lui, de lui répéter souvent, que je ne doutais pas qu'il ne sût parfaitement tout ce que je lui disais des articles de la Foi catholique, des erreurs des Coptes, de la matière et de la forme des Sacremens, et de la conduite qu'un Ministre des autels devait tenir avec les pécheurs. Il me paraissait toujours très-content de moi à la fin de nos entretiens, parce qu'il était persuadé par mes discours, que je le croyais très-savant. J'étais aussi très-content de lui, parce que je le voyais disposé à mettre en pratique tout ce que nous avions dit.

La considération que ce bon Prélat me témoignait m'attira bientôt celle de la Ville. On venait me chercher de tous côtés ; mais c'était bien plutôt pour me demander des remèdes corporels que les spirituels. Les Missionnaires passent dans le Levant pour être très-habiles en Médecine ; le fondement de cette opinion, c'est la distribution gratuite qu'ils font des remèdes que le feu Roi avait la bonté de leur envoyer chaque année, thériaque, confection d'hyacinthe, quinquina, emplâtres, et d'un grand nombre de pilules que les filles de sainte Geneviève, établies par feue Madame de Miramion, leur donnent chaque année.

Il est incroyable combien nous tirons d'avantages de ces remèdes. Ils nous ouvrent la porte chez les Seigneurs Turcs, qui, en considération du soulagement qu'ils en reçoivent, nous accordent leur protection pour

faire nos fonctions avec plus de liberté. Ils donnent occasion à de saintes industries pour conférer le Baptême à des enfans moribonds, qui, autrement, auraient le malheur de mourir sans ce premier Sacrement; et, au surplus, ils nous font écouter favorablement des Chrétiens schismatiques et catholiques, qui trouvent assez souvent la guérison de leurs ames, en ne cherchant que celle du corps. Nous espérons, MONSEIGNEUR, que Votre Altesse Sérénissime aura la bonté de nous accorder la même quantité de remèdes que nous recevions de la libéralité et de la bonté du feu Roi.

J'avais porté avec moi plusieurs de ces remèdes, j'en distribuai une partie à ceux qui me parurent en avoir un plus grand besoin; mais je leur dis en même-temps qu'il y avait parmi eux des malades, dont les maladies étaient bien plus dangereuses que celles pour lesquelles ils me demandaient des remèdes. Ils comprirent aussitôt ce que je voulais leur dire. Je les priai de s'assembler tous les jours, eux et leurs familles, à certaines heures, dans des maisons chrétiennes que je leur nommai. Je n'avais pas de lieu plus commode pour leur faire des instructions. Leur Eglise, dédiée aux saints Anges, Michel et Gabriel, où ils s'assemblent pour prier, étant éloignée de trois milles de la Ville, dans un Village nommé *Benikelb*.

Ils ne manquèrent pas de se trouver le lendemain en grand nombre, à la maison

où était notre rendez-vous. Je commençai à l'ordinaire, par faire le Catéchisme aux enfans. Je me fis faire ensuite, par deux ou trois bons Catholiques attitrés, différentes questions sur les malheureuses suites des maladies de l'ame, dont je leur avais parlé, et sur les remèdes qu'on y devait apporter promptement. Nos conférences se fesaient à merveille et avec fruit, lorsqu'elles furent interrompues par les préparatifs de l'entrée du nouveau Bey, *Mehemet-Abasa*, qui venait prendre possession de son nouveau Gouvernement. Son entrée se fit le 4 Novembre. Le cérémonial des jours suivans me fit comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, ou plutôt pour le service de Dieu. Ainsi je pris le parti de me retirer de *Manfelouth*, après avoir salué l'Evêque, et je m'embarquai pour aller à *Mellavi*.

Cette Ville, avec son territoire, est une seigneurie consacrée à la *Mecque*, capitale de l'Arabie. Les deniers qu'on y lève sont fidèlement envoyés à cette Capitale, par les soins d'*Ismaïn-Bey*, fils d'*Ajoüas*, Bey du Caire.

En arrivant à *Mellavi* j'allai descendre chez *Ibrahim-abou-Bechara*, premier *Mechaber* ou Fermier général d'*Ismaïn-Bey*. Je trouvai près de lui toutes les facilités que je pouvais desirer, pour faire dans la Ville, pendant deux ou trois jours, les exercices de ma petite Mission, et il y fut lui-même d'un bon exemple.

J'en partis le 8 Novembre pour aller à

Achemounain, à deux lieues de *Mellavi*, vers le Nord-Ouest. *Achemounain* n'est à présent qu'un Bourg, mais les vastes ruines d'un grand nombre de Palais, dont on voit encore les marbres et les colonnes de granit, marquent assez son ancienne splendeur. Après avoir parcouru les débris de plusieurs de ces Palais, je fus frappé de loin par la majesté d'un portique à douze colonnes. J'en approchai de plus près; je trouvai le travail magnifique, délicat, et si entier que, quoique sa construction ait été faite pendant les règnes des Pharaons, et avant la conquête de Cambise, Roi des Perses, il semble cependant que les ouvriers ne viennent que de le finir. Les colonnes ont trois pas ou sept pieds et demi de Roi de diamètre sur sept ou huit fois autant de hauteur. Elles ne sont d'aucun de nos cinq ordres d'architecture, dont l'invention est postérieure à la construction de ces colonnes. Ce sont proprement douze massifs ronds de pierre qui soutiennent un plancher carré, long et isolé. Chaque massif ou chaque colonne est de trois pièces. La première, qui pose sur une base à moitié enterrée, est couverte d'hiéroglyphes gravés. Entre ces hiéroglyphes on distingue près de la base la figure d'une pyramide avec sa porte ouverte. La deuxième et la troisième pièces sont canelées et peintes de rouge et de bleu. La tête de chaque colonne finit par un simple cordon sans chapiteau, et toutes ensemble portent vingt pierres carrées longues, dont une moitié occupe le dessous du

plafond. Deux de ces pierres, beaucoup plus épaisses et plus grandes que les autres, forment, au milieu du portique, une espèce de fronton carré. D'une colonne à l'autre on compte quatre pas, excepté néanmoins qu'au milieu, depuis la troisième jusqu'à la quatrième, il y en a six. Entre les deux rangs, qui sont de six colonnes chacun, la distance est aussi de quatre pas; de sorte que, compris les diamètres et les entre-deux des colonnes, le portique a quarante pas de long ou cent pieds de roi, et de large, dix pas ou vingt-cinq pieds de roi. La hauteur des colonnes avec l'entablement est d'environ cinquante-cinq ou soixante pieds de roi. Il règne tout autour une frise chargée de riches bas-reliefs, de mystères hiéroglyphiques. Ce sont des animaux terrestres, des insectes, des oiseaux du Nil, des obélisques, des pyramides, des hommes assis gravement sur des siéges. Devant chacun de ces hommes on voit un personnage debout, qui leur présente je ne sais quoi; vous diriez que ce sont des Rois qui reçoivent des placets de la main de leurs Ministres. Il y a plus de cinquante de ces figures humaines dans les deux faces de la frise. Le relief y est partout bien net et bien conservé. La corniche et la frise ne sont point peintes; mais le dessous de l'architrave, tout au long de la colonnade, est d'une couleur d'or qui brille et qui éblouit. Pour couronner un si beau dessein, on a représenté le firmament dans le plafond. Les étoiles n'y sauraient être mieux

gravées, ni l'azur paraître plus frais et plus vif.

Cet ouvrage est fort ancien, et d'une magnifique simplicité. Les Grecs et les Romains, qui ont possédé l'Egypte, n'ont pas été les inventeurs des hiéroglyphes; à peine les entendaient-ils. Hérodote, qui vivait plus de cent ans avant Alexandre le Grand, décrivant dans son deuxième Livre son voyage en Egypte, parle de ces caractères mystérieux, comme ayant été inventés dans des âges si éloignés, que leur antiquité les avait rendus dès-lors inintelligibles. Cambise, Roi de Perse et ses successeurs, ayant fait la conquête du Royaume d'Egypte, ne purent souffrir que leurs nouveaux Sujets adorassent l'eau comme une Divinité, pendant que leurs nouveaux maîtres étaient adorateurs du feu. Ils se déclarèrent contre la Religion et la Divinité des Egyptiens, et contre ces sortes d'images symboliques, jusqu'à exterminer de ce Royaume les Prêtres qui avaient la science de ces sortes d'images, qui leur étaient odieuses; d'où l'on peut conclure, avec quelque probabilité, que le portique dont je parle, enrichi de tant de figures hiéroglyphiques, est plus ancien que les Romains, les Grecs et les premiers Persans.

Permettez-moi, Monseigneur, d'ajouter à cette description le récit moins sérieux de ce qui m'arriva à l'occasion de cet ancien monument. L'Arabe qui m'accompagnait me tira en particulier et me dit à l'oreille, afin que personne ne l'entendît: *N'allumes*

pas ici ton encensoir, me dit-il, *de peur que nous ne soyons surpris sur le fait, et qu'il ne nous arrive malheur. Que veux-tu dire*, lui répondis-je, *je n'ai ni encensoir, ni encens, ni feu? Tu te mocques de moi*, me répliqua-t-il, *un étranger comme toi ne vient point ici par pure curiosité. Et pourquoi donc*, repris-je? *Je sais*, m'ajouta-t-il, *que tu connais par ta science l'endroit où est caché le grand coffre plein d'or que nos pères nous ont laissé. Si l'on voyait ton encensoir, l'on croirait bientôt que tu serais venu ici pour ouvrir notre coffre par la vertu de tes paroles et de tes encensemens.* Ce discours me donna alors l'intelligence de ce qui m'avait été dit si souvent sur ma route, et de ce que je n'avais pu comprendre jusqu'à présent. *Ne nous enlevez pas*, me disait-on, tantôt en riant, tantôt fort sérieusement, *ne nous enlevez pas notre trésor caché dans le portique d'Achemounain.*

J'appris donc à cette occasion que dans le pays on est persuadé que les deux grosses pierres, qui forment un fronton au-dessus de l'entablement, renferment un coffre qui contient des sommes immenses en or, et que tous les habitans voisins sont en garde contre les étrangers, capables, disent-ils, de leur enlever leurs trésors par la force de leurs enchantemens. De-là vient que mon conducteur, craignant pour ma vie, me donna par amitié un avis qu'il croyait me devoir être si salutaire.

Je ne regrettai point la perte de ce pré-

tendu trésor caché ; mais je regrettai fort de n'avoir trouvé aucune inscription qui pût m'indiquer le nom de l'auteur d'un si rare monument, le temps de sa construction, et la signification de toutes ces différentes figures gravées.

Les Arabes appellent grossièrement cette colonnade *Melab elbenat*, c'est-à-dire, le lieu des récréations des Princesses ; comme si sa destination eût été pour la promenade des filles du Roi qui la fit bâtir.

Après avoir considéré long-temps cette antiquité, qui ne pouvait contenter que la curiosité de mes yeux, je renonçai à pouvoir en apprendre davantage, et je m'en allai le lendemain matin, 9 Novembre, au village de *Bajadié*, à une lieue de *Mellavi* sur le Nil. Les habitans y sont tous Chrétiens, sans aucun mélange de Mahométans, ce qui n'est nulle part ailleurs ; aussi sont-ils très-dociles. Après leur avoir fait mon instruction, je les quittai le soir, à leur grand regret, pour repasser la rivière, et pour aller coucher dans l'ancien Monastère de saint Jean le Petit, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Ce Monastère n'en a plus que le nom. Des familles chrétiennes s'y sont établies, et en ont fait une cinquantaine de maisons, qu'ils habitent autour de l'Eglise.

Le 10 Novembre, de grand matin, je commençai la visite des grottes de la basse Thébaïde. Elle s'étendent depuis *Saüadi* près de *Menié*, jusques vers *Manfelouth*, c'est-à-dire, l'espace de quinze à vingt lieues.

Elles sont creusées dans la montagne du levant du Nil, fesant face à la rivière, qui baigne le pied de cette montagne, ou qui ne s'en éloigne que d'une petite demi-lieue, ou d'une petite lieue tout au plus.

Je demandai aux gens du pays ce qu'ils savaient par tradition de l'origine de ces grottes, et de l'usage qu'on en avait fait anciennement. Je ne trouvai personne qui m'en pût rendre raison ; mais quiconque aurait vu en France quelques-unes de nos carrières, jugerait aisément à la seule vue de ces grottes, ce que j'en ai jugé moi-même. Il jugerait que ces grottes ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne qui côtoye le Nil ; qu'on a ensuite fouillé ce terrain pour en tirer des pierres qui devaient servir à la construction des villes voisines, des pyramides, et d'autres grands édifices. Il verrait de plus ce que j'ai vu, que les pierres qu'on en a tirées, ont laissé, pour ainsi parler, des appartemens vastes, obscurs, bas, et qui forment une espèce d'enfilade sans ordre et sans symétrie ; que les voûtes de ces concavités basses et inégales sont soutenues de distance en distance par des piliers, que les ouvriers ont laissés exprès pour les appuyer.

Rien ne ressemble donc plus à des carrières que ce qu'on appelle aujourd'hui grottes ; et il est hors de doute qu'elles ont été carrières dans leur origine.

En effet Hérodote nous apprend que le Roi Cleopos employa cent mille hommes,

l'espace de dix ans, à ouvrir des carrières dans la montagne du levant du Nil, et à en transporter les pierres au-delà du fleuve ; que pendant dix autres années suivantes, les mêmes cent mille hommes furent occupés à élever une pyramide construite de ces pierres tendres, et blanches en sortant de la carrière, mais qui peu-à-peu se durcissent à l'air et brunissent.

Avant que nous en venions à dire de quelle manière, dans la suite des temps, l'esprit de pénitence fit de ces profondes et obscures carrières de saintes et édifiantes grottes, qui servirent de demeure à des hommes qui ne voulaient plus être comptés au nombre des vivans : je ne dois point oublier de parler d'un petit Temple placé au milieu de ces carrières, orné de plusieurs peintures hiéroglyphiques, qui le rendent très-agréable à la vue.

Ce petit Temple est d'une figure carrée, de quatre ou cinq toises de longueur sur un peu moins de largeur, et encore moins de hauteur. La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout est peint, mais avec des couleurs si brillantes et si douces, qu'il faut les avoir vues pour le croire.

En effet, pourrait-on jamais s'imaginer que les dehors de la porte, exposés aux injures du temps, eussent conservé jusqu'à nous, comme je les ai vues, des figures entières, avec presque tous leurs traits et toute la vivacité du coloris ?

Au côté droit on voit un homme debout

avec une canne de chaque main, appuyé sur un crocodile, et une fille auprès de lui, ayant une canne à la main.

On voit à la gauche de la porte un homme pareillement debout, et appuyé sur un crocodile, tenant une épée de la main droite, et de la gauche une torche allumée. Au-dedans du Temple, des fleurs de toutes couleurs, des instrumens de différens arts, et d'autres figures grotesques et emblématiques y sont dépeints. On y voit aussi d'un autre côté une chasse, où tous les oiseaux qui aiment le Nil sont pris d'un seul coup de rets; et de l'autre on y voit une pêche, où les poissons de cette rivière sont enveloppés dans un seul filet. Le dessein de toutes ces imaginations est tout-à-fait joli.

Au fond du Temple on a creusé une niche dans le mur assez profonde, élevée de six ou sept pieds, large de quatre, peinte et enjolivée comme tout le reste. C'est un grand dommage que la voûte de ce petit édifice si curieux, soit fendue, et en partie tombée. Je ne doute pas que ces débris ne soient du fait des Arabes, de ces extravagans chercheurs de trésors, excités par l'espérance d'en trouver un caché dans les entrailles de ce roc.

Les peintures hieroglyphiques du Temple dont je viens de parler, sont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carrières; car les Grecs et les Perses, usurpateurs de l'Egypte, et ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les auteurs.

Nous remarquâmes dans ces carrières d'autres endroits destinés à la prière des anciens Egyptiens, et d'autres destinés à la sépulture des morts. Ce sont des trous dans l'épaisseur du roc de six pieds de long et de deux de large ; c'est justement la mesure d'un cercueil. Pour trouver ces cercueils, il faut quelquefois descendre dans un puits peu profond, et qui a des trous de part et d'autre, pour la commodité de ceux qui descendent. Le fond de ce puits aboutit à une espèce d'allée carrée et faite dans le roc, et par conséquent très-obscure. On observe aisément une parfaite conformité du puits de ces carrières, avec ceux qu'on trouve dans les pyramides et dans les cimetières, où les momies sont renfermées. C'est de ces carrières, percées par les premiers Pharaons pour fonder des habitations aux vivans et des sépulcres aux morts, que les successeurs d'Alexandre, et les Romains après lui, ont tiré cette quantité prodigieuse de pierres qui leur était nécessaire pour l'établissement de leurs colonies.

Mais la Providence divine les réservait pour être un jour, sous le règne de Constantin et des Princes Chrétiens, les seuls témoins d'une rigoureuse pénitence.

Tout le monde sait que l'horreur de ces ténébreuses cavernes, que l'on appelle aujourd'hui les grottes de la Thébaïde, fut autrefois l'attrait de ces hommes appelés de Dieu, qui, à l'imitation du Prophète Elie et de saint Jean-Baptiste, vinrent de toutes

parts s'y enfermer pour y exercer de saintes rigueurs contre leur propre corps, qu'ils regardaient comme leur plus cruel ennemi.

A la vue de ces grottes, partagées en différentes cellules très-petites, et pratiquées dans les voûtes des carrières, dont les portes et les fenêtres n'ont pas plus d'un pied en carré, mon imagination me dépeignait dans chaque cellule ces saints et fameux Anachorètes, les Macaires, les Antoines, les Pauls, comme si je les avais eu présens à mes yeux.

Je me représentais les uns prosternés en terre, et baignant de leurs larmes leur Crucifix entre leurs mains. Je croyais en voir d'autres avec des visages hâves, et desséchés par des veilles, par des jeûnes continuels, et par les macérations de leurs corps, pour attirer la miséricorde de Dieu sur les pécheurs et sur eux-mêmes. D'autres me paraissaient tout absorbés en Dieu, et goûtant par avance les délices du Ciel.

J'avoue que ces grands objets qui m'étaient ainsi représentés, saisirent si fort mon ame, qu'elle ne pût s'empêcher d'envier le sort de ces Anges de la terre, de ces colonnes de la Religion, de ces grands modèles de sainteté; je ne pouvais me retirer de ces lieux. Je grimpai avec peine dans tous les coins que ces courageux Solitaires avaient pu habiter. J'y trouvai d'espace en espace des Croix, des Images, des Oratoires, ouvrages de leurs mains. Tous ces objets m'inspirèrent de grands sentimens de piété et de mépris du monde.

Je marchais tout le long de ces grottes, m'entretenant dans ces pensées, et adorant les voies cachées de la Providence divine, qui a permis que ces saints lieux, si respectables par la piété de ces fervens Chrétiens soient infectés aujourd'hui du Mahométisme et du Monothélisme.

Agité que j'étais de toutes ces réflexions, j'arrivai vers la pente d'un vallon qu'on nomme le vallon du *Bufle*. La perspective en est des plus charmantes. Une centaine d'ouvertures de grottes, rangées les unes après les autres en différens étages sur les deux faces du vallon, en font la forme et la longueur.

J'étais dans la compagnie de deux Prêtres et de quatre autres Chrétiens. Ils me conduisirent à une ancienne Eglise taillée dans le roc, qui est en grande vénération parmi eux. Quoiqu'elle soit de la dépendance des deux Prêtres qui me la fesaient voir, ils en étaient encore à savoir la signification des caractères Grecs et Coptes tracés sur la muraille au bas de quelques tableaux. Il fallut que je leur lusse, et que je leur expliquasse non-seulement le Grec, mais aussi le Copte, qui est leur langue naturelle, et qu'ils ne savent lire que dans leur Bréviaire, et non pas même sans beaucoup hésiter. Ces tableaux, à demi effacés, représentaient le massacre des Innocens, la fuite de Jésus-Christ en Egypte, les noces de Cana. Ces tableaux n'avaient pas été peints par d'excellens Peintres; mais j'admirai un Camayeu bien en-

tier, fait d'une seule couleur jaunâtre, de deux pieds environ de diamètre. Une tête d'homme y était très-distinctement représentée avec ces mots : OAGIOK KOLLOYTHOC, qui veulent dire Saint Colluthus. Je ne sais si ce Colluthus, qualifié Saint, aurait été en effet ou Serviteur de Dieu, du nombre de nos anciens Anachorètes, ou bien cet hérésiarque que le célèbre Hosius convainquit dans un Concile d'Alexandrie tenu quatre ou cinq ans avant celui de Nicée.

Continuant ma route avec mes compagnons, une voûte d'environ cent pas de long sur autant de large, chargée de quantité d'écriture faite à la main, m'arrêta tout court, pour la considérer. Cette écriture n'est d'aucun caractère, soit Turc, soit Arabe, soit Hébreu, soit Grec, soit Latin, soit Copte. Ces six langues ne me sont point étrangères. J'entrevoyais, ce me semblait, des lettres Hébraïques et d'autres Coptiques ; ce n'était cependant ni les unes ni les autres. J'eus beau les étudier toutes pendant une heure entière, je ne pus deviner en quelle langue elles étaient écrites : mais j'admirai la patience que ces bons Hermites avaient eue de transporter des échafauds d'un endroit à un autre, pour crayonner un si long ouvrage.

Je ne fus pas plus savant sur le sujet et la matière de ces écritures, que je l'étais sur la langue, en laquelle elles étaient composées. Je me figurais néanmoins que ces solitaires s'étaient apparemment occupés à transcrire

transcrire des psaumes, ou quelques endroits de nos saintes Ecritures.

Mais pour revenir au caractère des lettres, après les avoir une seconde fois attentivement considérées, il me vint en pensée que des Religieux Ethiopiens, ou Syriens, ou Chaldéens auraient pu venir se retirer dans ces grottes, et former ces écritures en leurs idiômes. Prévenu de cette idée, je consultai à mon retour au Caire mes Alphabets, et je tombai d'abord sur celui de l'ancienne langue Syriaque, bien différente de la moderne. Il me parut alors que les lettres écrites sur la voûte de cent pas de long, et dont j'avais encore les idées assez fraîches, avaient une grande ressemblance avec les lettres que j'avais sous les yeux. Je me souvins en même-temps d'un trait du livre neuvième de l'Histoire Ecclésiastique de Nicéphore qui dit que du temps de l'Empereur Justinien, les Abissins, avaient deux langues en usage, la leur propre, et la Syriaque. Le même Auteur ajoute qu'ils avaient appris celle-ci des Syriens chassés de leur pays par Alexandre le Grand, et réfugiés en Abissinie. Je sais de plus de très-bonne part que les Abissins ont encore aujourd'hui plusieurs livres écrits en langue Syriaque ancienne, qu'ils entendent, et qu'ils estiment; d'où je conclus, que si la voûte dont j'ai parlé, est écrite dans cet ancien langage, comme cela peut être, il y a sujet de croire que les Moines d'Ethiopie et de Syrie ont été également les Auteurs de ce pénible ouvrage. Si

jamais je retourne en la basse Thébaïde, je l'examinerai tout de nouveau pour faire plaisir aux savans amateurs de l'antiquité.

Après avoir parcouru ces célèbres Solitudes de la Thébaïde, qui furent autrefois l'asile de ces fervens serviteurs de Dieu, qui y vivoient d'une vie plus angélique qu'humaine, j'allai prendre un peu de repos au Monastère de saint Jean, dont j'ai parlé. Après y avoir passé deux jours, je me trouvai en état de continuer ma route ; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons, qui se trouvèrent si fatigués, qu'ils n'osèrent s'engager à me suivre. Ainsi je fus obligé de prendre de nouveaux guides. Je partis avec eux, et nous nous avançâmes vers le Nord entre le Nil et la montagne des grottes, qui n'en est éloignée que de deux milles. Nous marchâmes environ une heure sur une plaine de sable, qui nous conduisit sur les ruines de deux Villes, qui sont près l'une de l'autre. La première paraît avoir été comme le faubourg de l'autre ; son circuit est de deux milles environ. Elle ne contient que des restes de masures assez communes. La seconde Ville qui est deux fois plus grande que la première, présente d'abord aux yeux des édifices publics d'une magnificence royale : ils furent en effet l'ouvrage de l'Empereur Adrien.

Les Historiens nous ont appris l'amour ou plutôt la folle passion que ce Prince eut pour le jeune *Antinoüs*. Il la fit paraître excessive pendant la vie de ce favori ; mais elle

éclata plus que jamais après sa mort. Il mourut dans un voyage qu'Adrien fit en Egypte, à l'exemple d'Antoine, d'Auguste, de Germanicus, et de Vespasien, qui eurent la curiosité d'être eux-mêmes témoins des richesses, et de la beauté de ce Royaume. Les Historiens ne conviennent pas entr'eux des causes et des circonstances de la mort d'*Antinoüs*. Les uns disent qu'il mourut de maladie naturelle, d'autres prétendent qu'il s'immola pour son Prince dans un sacrifice, d'autres enfin soutiennent qu'il se noya, en naviguant sur le Nil avec son Maître.

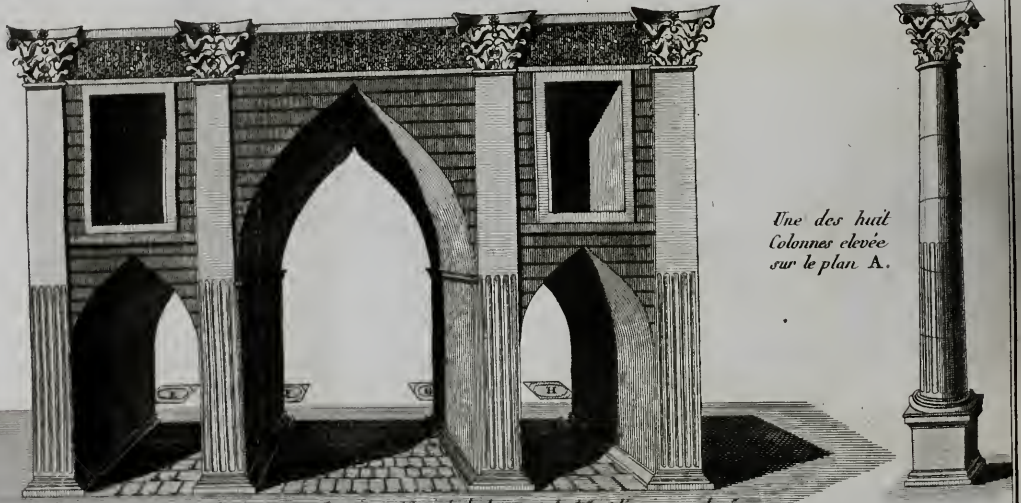
De quelque manière qu'arriva cette catastrophe incertaine, il est constant, au rapport de tous les Historiens, que la douleur que l'Empereur en conçut, fut sans borne, et qu'elle alla à des excès sans exemple. La passion qu'il eut pour ce jeune homme, et les regrets qu'il eut de sa mort, lui firent inventer tout ce que son autorité et sa puissance pouvaient exécuter pour immortaliser le nom de son *Antinoüs*. Il lui fit construire et dédier des Temples; il institua des Jeux en son honneur. Les Grecs pour lui complaire soutinrent qu'il avait rendu des Oracles, qu'on sait avoir été secrètement composés par Adrien même. Ce Prince fit ensuite célébrer avec une pompe somptueuse les cérémonies de son Apothéose. Non content de tout cela, il fit bâtir une petite, mais magnifique Ville sur le bord du Nil, près du lieu où l'on prétend que ce jeune homme expira, et il donna à cette ville le nom d'Antinoé ou Antinopolis.

On parle diversement de la situation de cette Ville, de l'ordonnance de ses édifices, de sa figure, et de sa grandeur. Je l'ai vue, j'ai été long-temps au milieu de tout ce qui nous en reste. J'ai observé avec grande attention tout ce qui m'a paru en mériter. Je vais, Monseigneur, exposer ici fidèlement à V. A. S. mes exactes observations.

La ville est carrée; elle n'a de diamètre qu'environ 2000 pas communs. Deux grandes et longues rues, qui se croisent par le milieu, et qui vont toutes deux d'une extrémité de la Ville à l'autre, en forment la figure. Ces deux rues croisées ont de largeur dix-huit pas ou quarante-cinq pieds de roi, et vous conduisent à quatre grandes portes de la Ville. Outre ces deux grandes rues, qui la partagent en quatre parties égales, il y en a plusieurs autres de traverse moins larges, mais aussi longues, toutes tirées au cordeau, et placées d'espace en espace pour donner aux maisons des issues commodes. C'est ce qu'il est aisé de reconnaître par les vestiges qui en restent.

Les deux grandes rues, et les autres de traverse, avaient toutes de chaque côté leur petite galerie de cinq à six pieds de large, et de la longueur de leur rue. Ces petites galeries étaient voûtées. Leurs voûtes étaient appuyées d'un côté sur des colonnes de pierre d'ordre Corinthien très-délicatement travaillées, et étaient posées de l'autre sur le toît des maisons, que l'art avait construites exprès.

PORTE DU MIDI DE LA VILLE D'ANTINOÉ DANS LA HAUTE EGYPTE A 52. LIEUES DU CAIRE.



Une des huit Colonnes elevée sur le plan A.

La longueur de tout ce batiment est d'environ 66 pieds, la hauteur de 45 et l'epaisseur de 15 ou 20.

Ces 8 Colonnes sont de pierres, le fust de chacune est juste de 35 pieds de hauteur en 5 pieces égales, le diametre à proportion.

A B C D E F G H *sont les plans des 8 Colonnes* A B C D.

Canu fecit.

Les voûtes des galeries des deux grandes rues, plus larges que celles des rues de traverse, étaient soutenues par plus de mille colonnes rangées sur la même ligne ce qui devait faire un spectacle aussi agréable aux yeux que magnifique.

On peut dire que cette Ville était un continuel peristyle; d'où l'on peut juger que l'Empereur Adrien avait eu autant d'égard à la commodité des Citoyens, qu'à la magnificence d'un monument qu'il voulait laisser à la postérité. Car par le moyen de ces galeries, qui ornaient toutes les rues, on allait dans tous les quartiers de la Ville à couvert des ardeurs du soleil, et des autres injures de l'air.

De toutes ces voûtes, et de ce nombre prodigieux de colonnes qui les soutenaient, il n'en reste aujourd'hui que des morceaux çà et là, et qui servent seulement de témoins de ce qu'elles étaient autrefois.

Pour ce qui est des quatre grandes portes de la Ville, dont j'ai déjà parlé, celles qui étaient au septentrion et au levant, sont ruinées au point de n'être plus reconnaissables par leurs formes : les deux autres du côté du midi et du couchant sont assez entières. J'en ai dressé un plan élevé très-exact pour mieux faire entendre la description que j'en fais (1).

La porte qui est au midi, et qui est représentée par la seconde figure ci-jointe, est une espèce d'arc de triomphe, qui a trois grandes

(1) Planche II.

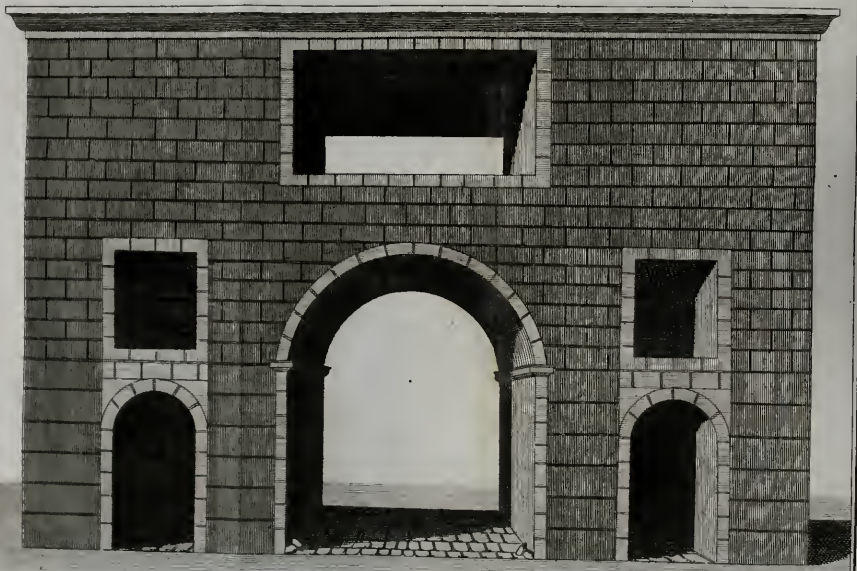
portes voûtées, qui servent de trois passages. La porte du milieu a environ vingt-deux pieds de roi de largeur, et quarante de hauteur. Elle se fermait par deux grands battans de bois couverts de fer, qui ont été dans la suite des temps transportés au Caire pour y fermer une voûte qu'on appelle *Bab Ezzouailé*, proche le Palais du Grand Prévôt. Les deux portes qui sont aux côtés de la plus grande, qui est au milieu, ont environ vingt-quatre pieds de haut, sur dix ou douze de large. Elles ont au-dessus d'elles une ouverture carrée moins grande, que les deux portes qui sont au-dessous.

La largeur de tout cet édifice est d'environ soixante-six pieds, l'épaisseur de quinze ou vingt, la hauteur de quarante-cinq. Les deux façades sont enrichies de huit pilastres corinthiens en bas reliefs, canelés depuis le milieu jusques à leur base. La saillie des angles de leurs chapiteaux est si grande, qu'elle a donné occasion aux Maures d'appeler cette porte *abou elqueroum*, c'est-a-dire le père des cornes.

Vis-à-vis de ces huit pilastres, et à cinq ou six pas de-là, huit colonnes corinthiennes de pierre blanche avaient été élevées de quatre pieds de fût. Chaque fût était de cinq pièces égales, et canelées depuis le bas jusques au milieu. Le temps a respecté les deux colonnes posées sur leurs piédestaux marquées *A* et *B* qui regardent la Ville; les deux autres marquées *C* et *D* sont plus qu'à moitié détruites. Pour ce qui est de celles

PORTE DU COUCHANT DE LA VILLE D'ANTINOË A 52 LIEUES DU CAIRE.

Tous l'Edifice à de façade à peu près 50 pieds, de hauteur 35. et d'épaisseur 24. avec 2 Escaliers pratiqués dans le mur aux deux coins, pour monter aux trois fenêtres ou plate-formes.



Canu fecit

qui regardent la campagne, et qui sont marques *E*, *F*, *G*, et *H*, on n'en voit pas même les ruines.

La porte au couchant, dont on voit l'Architecture dans la troisième figure ci-jointe (1), est aussi entière que celle du midi, mais bien plus massive, et d'un goût différent. Elle a pareillement trois portes ou trois grands passages voûtés. La voûte du milieu est de seize pieds de large, et d'environ vingt pieds de haut. Les deux autres ont moitié moins d'élévation et de largeur. Il y a pareillement au-dessus des trois portes voûtées trois grandes ouvertures carrées, qui font une espèce de plate-forme. Celle du milieu est beaucoup plus grande que les deux autres; on y monte par deux escaliers d'environ cinquante marches pratiquées dans l'épaisseur des murs des deux côtés. Ce monument entier a environ cinquante pieds de façade, trente-cinq de hauteur, et quarante-cinq de profondeur. Les gens du pays le nomment *Qualâa*, c'est-à-dire Château, parce que c'est un bâtiment solide.

A quelques pas de cette grande porte de la Ville, qui est au couchant, comme je l'ai déjà dit, on rencontre un superbe portail, qui fait l'entrée d'une cour de trente ou quarante pas en carré, fermée de hautes et fortes murailles crenelées avec un degré taillé dans le mur à côté du portail. Ce portail paraît avoir été construit pour y poser un corps-de-

(1) Planche III.

garde. Les Arabes donnent à ce portique et à cette grande tour le même nom qu'ils donnent au portique d'*Achemounain*, savoir *Melab Elbenat*, c'est-à-dire maison de plaisance des Princesses.

La magnificence d'Adrien en faveur de son favori Antinoüs, ne se borna pas à la construction de ces quatre grandes portes, et de toutes les galeries des rues, dont j'ai parlé. On voit encore en différens quartiers de la Ville les décombres de plusieurs Palais, et de Temples. Il n'est plus possible de juger quelle était alors leur structure. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres et de colonnes de toute sorte de marbre.

Je trouvai à cent pas de la grande porte du couchant, quatorze colonnes de granit, qui sont encore debout; et un peu plus loin quatre autres colonnes de porphyre. Ce que le temps avait épargné, a été détruit par les Turcs, pour en enlever de gros morceaux de marbre bien travaillés, et des colonnes dont ils ont voulu orner leurs Mosquées.

J'ai vu dans plusieurs de leurs Mosquées le mauvais usage qu'ils ont fait de ces richesses, plaçant sans ordre ces marbres et ces colonnes, une grande près d'une petite, la Corinthienne avec la Dorique. J'en ai été particulièrement témoin dans un fameux Oratoire de *Dervis*, nommé le *Chek-Abadé*. C'était anciennement une Eglise dédiée à saint *Ammonius*, Evêque d'*Assena*, et martyrisé à *Antinoé*. Les Turcs en ont fait une petite Mosquée, et ont cru la bien

orner, en la remplissant de différentes colonnes placées les unes sur les autres avec confusion.

Il faut cependant convenir que nous leur sommes très-obligés de n'avoir point touché à une colonne de Sévère Alexandre, qu'ils nous ont laissée toute entière. Dans la grande rue, qui va du Sud au Nord de la ville d'*Antinoé*, il y a une place à l'endroit même où cette grande rue est traversée par une autre moins grande, qui va de l'Est à l'Ouest. Aux quatre coins de cette place, ou de ce carrefour, il y avait quatre grandes colonnes de pierre d'ordre Corinthien. De ces quatre il n'en reste plus qu'une avec trois piédestaux des autres. Cette colonne qui nous reste (1), et dont je donne ici la figure, a quatre pieds de diamètre ; son fût est en cinq pièces. La première pièce voisine de la base est de trois pieds et demi de hauteur, entourée de feuillages de chêne, ce qui lui donne beaucoup de grâce. Les quatre autres pièces ont sept pieds chacune : son chapiteau est surmonté d'une pierre carrée de trois pieds de haut, et de deux de large. Cette pierre servait apparemment d'appui à une statue, qui était posée dessus. Le piédestal est de treize pieds de haut, composé de huit assises de pierre. C'est sur la quatrième, cinquième et sixième pierres, qu'on lit l'inscription grecque suivante. Elle contient treize lignes, dont le temps, ou les Arabes ont effacé plus

(1) Planche IV.

de la moitié. Voici ce que j'en ai pu déchiffrer :

. ΑΤΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΜΑΣΚΡΙ ΑΥΡΗ-
[ΛΙΩΙ
ΣΕΟΥΗΡΩΙ ΑΛΕΞΑΝΤΡΩΙ ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΥ-
[ΤΥΧΕΙ
*. ΤΙΝΟΕΩΝ ΝΕΩΝ ΕΛΛΗΝΩΝ ΠΡΥΤΑ-
[ΝΕΥΟΝΤΟΣ
ΑΥΡΗΛΙΟΥ .....
..... ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΟΙΟΥ ...
.....
.....
ΕΠΙ ΤΟΝ ΣΤΕΜΜΑΤΩΝ ΚΑΙΟΣΧΡΗΜΑ...
.....
.....

C'est-à-dire,

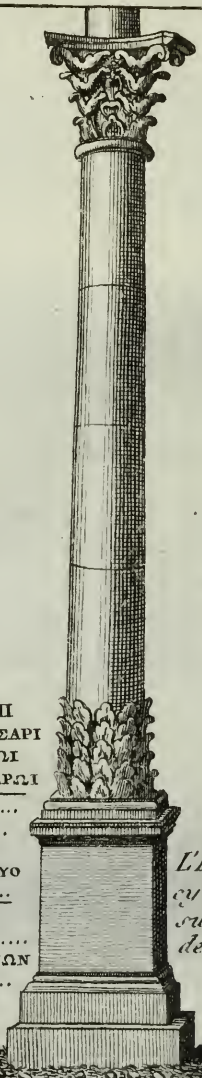
Pour la prospérité. A l'Empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre Pieux Heureux.... Aurélius étant Préfet des nouveaux Grecs d'Antinoé.... Et Apollonius.... sur ces monumens.... Caïus Chrèmes.

Sitôt que j'aperçus cette Inscription, je pris mes tablettes pour la transcrire. La crainte où j'étais que les Arabes ne me surprissent dans mon opération, et qu'ils ne me prissent pour un Enchanteur, ou un Nécromancien, en me voyant écrire sans encre et sans plume, cette crainte, dis-je, me fit tellement hâter, que je ne transcrivis que les

COLONNE D'ALEXANDRE SÉVÈRE,

dans les ruines de la ville d'Antinoë à 52 lieues du Caire vers le Sud.

Cette Colonne est de Pierre d'ordre Corinthien son fust à 31 pieds et demi de hauteur, le diametre a proport.n Il est en 3 pieces la p.re piece est embellie de feuillages de chene



ΑΙΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙ
ΜΑΡΚΩΙ ΑΥΡΗΛΙΩΙ
ΣΕΟΥΗΡΩΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΩΙ

ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΥΤΥΧΕΙ.....
.....
ΤΙΝΟΕΩΝ ΝΕΩΝ
ΕΛΛΗΝΩΝ ΠΡΥΤΑΝΕΥΟ
ΝΤΟΣ ΑΥΡΗΛΙΟΥ.....

ΚΑΙ ΑΠΟ ΑΔΡΙΑΝΟΥ
.....
ΕΠΙ ΤΩΝ ΣΤΕΜΜΑΤΩΝ
ΚΑΙΟΣ ΧΡΗΜΑ.....

L'Inscription grecque cy à côté est gravée sur le pied d'Estal de cette Colonne

Cassas Fecit

mots dont les lettres étaient les plus reconnaissables.

L'Inscription qui était sur deux des quatre piédestaux, est entièrement effacée; celle qui était sur les deux autres, s'est un peu mieux conservée, à quelques mots près, qui ne paraissent plus. C'est de l'Inscription informe de ces deux piédestaux, que j'ai extrait celle que je donne ici.

Sur cette Inscription il y a quatre remarques à faire.

La première, est que la même Inscription avait été gravée sur les quatre piédestaux; d'où il faut conclure que ces quatre colonnes avaient été érigées à l'honneur de Sévère Alexandre. Son nom y est distinctement gravé, comme je l'ai écrit avec un petit *omega.*

La seconde réflexion, est que selon toutes les apparences, ce mot *tinoeon* a été tronqué, et qu'il faut y ajouter les deux lettres initiales *an*, qui feront en entier ce nom *antinoeòn.*

Comme rien ne résiste au temps, qui corrompt et détruit tout, il a corrompu l'ancien nom de la ville d'*Antinoé*, que les Arabes appellent aujourd'hui *Ansiné.* J'ai consulté à ce sujet un ancien Dictionnaire Copte Arabique, dont les Prêtres Coptes se servent; j'y ai trouvé que la ville ruinée, où est le *Cheik Abadé*, c'est-à-dire, l'Oratoire de *Dervis*, nommé en Arabe *Ansiné*, est traduite en Copte *Antinoé.*

La troisième remarque à faire, est que les

quatre colonnes placées dans une des grandes rues de la ville d'*Antinoé*, ont été élevées après une des victoires de Sévère Alexandre ; peut-être après celle qu'il remporta en personne contre Artaxercès Roi des Perses, en l'année 233 de Jésus-Christ. Ces branches de chêne qui environnent le bas de la colonne, semblent être un symbole de son triomphe.

Les noms d'Aurélius, d'Apollonius, de Caïus Chrèmes exprimés dans l'Inscription, sont les noms des Magistrats de la Ville, et de l'Architecte, ou d'un Officier de l'empereur, qui tous présidèrent à la construction de ce monument en l'honneur de leur Maître.

La dernière remarque à faire, est que dans cette Inscription les Habitans d'*Antinoé* sont appelés les nouveaux Grecs. Je n'en vois point d'autre raison que celle-ci, qui est qu'Adrien dès l'an 175 s'étant fait initier aux mystères de Cérès Eleusine à Athènes, avait peut-être fait venir de cette Ville, ou de quelqu'autre Ville de Grèce, des Prêtres et des Ministres pour desservir dans sa nouvelle colonie d'*Antinoé* les Temples qu'il avait consacrés à la mémoire d'Antinoüs.

Ce jeune homme que l'Empereur avait voulu diviniser, mourut l'an 132 de Jésus-Christ. La Ville qui portait son nom, se remplit bientôt après de Fidèles. Elle devint un Evêché suffragant de Thèbes Eusèbe nous a conservé une lettre écrite aux Antinoïtes par saint Alexandre Evêque de Jérusalem, sur la fin du troisième siècle. Pallade nous assure que sur la fin du quatrième, la

Ville était si peuplée de Chrétiens, qu'il y avait douze Couvens de Vierges consacrées à Dieu.

Cette célèbre Ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de masures, à l'exception de ces antiquités dont j'ai donné les figures, et dont la solidité a résisté au temps et à l'avarice des Arabes. Elle est située à cinquante-deux lieues du Caire, à trois de *Meliavi*, vers le Nord-Est, sur le bord Oriental du Nil, proche ce fameux Monastère de *Dervis*, dont j'ai parlé.

Malgré toutes ces ruines d'*Antinoé*, je ne laissai pas que d'en sortir avec regret, son antiquité me la rendant chère et respectable. Je la quittai pour aller passer la nuit au Monastère de saint Jean. Je traversai une plaine, qui est au Levant, entre la montagne et la Ville. Elle est couverte de superbes Mausolées dressés à peu de frais des ruines voisines. Les Turcs de la ville de *Mellavi*, et de plusieurs autres endroits, ont leurs sépulcres dans cette plaine.

Etant arrivé au Monastère de Saint-Jean, j'assemblai toutes les familles qui occupent présentement ces lieux, où de saints Moines solitaires chantaient autrefois jour et nuit les louanges de Dieu. Je leur fis mes instructions.

J'en allai faire autant au Monastère de l'Archange saint Michel, qui n'est habité, comme celui de saint Jean, que de quelques familles nombreuses et Chrétiennes. Je les trouvai dans l'un et l'autre Monastère dispo-

sées à m'écouter. Nous fimes tous ensemble les exercices ordinaires de la Mission.

C'est dans ces occasions, que nous remarquons avec admiration et consolation, la patience et la miséricorde infinie de Dieu, qui attend plusieurs années les momens marqués par sa Providence, pour approcher du Royaume de Dieu des ames qui en étaient éloignées.

Je partis de ces Monastères le 15 Novembre pour me transporter à la fameuse Eglise de la Croix, dite autrement le Monastère d'*Abouphané*, ou l'Abbé Phanos, qui est le même que l'Abbé Etienne, dont Rufin, Prêtre d'Aquilée, fait mention dans son récit de la vie des saints Solitaires, qu'il avait vus et visités souvent dans la Nitrie. Il dit que ce saint Solitaire Etienne était Libyen de Nation, qu'il avait passé soixante ans dans le désert, qu'il avait reçu du Ciel une grâce singulière pour consoler les ames affligées qui venaient chercher auprès de lui du soulagement. Il loue sur-tout la patience héroïque de ce saint homme, et dit que Dieu ayant voulu éprouver sa vertu, permit qu'il tombât malade d'un cancer, qui le fesait extraordinairement souffrir; que saint Ammon et saint Evagre le vinrent visiter dans cet état, et qu'ils furent témoins que ce second Job continuait à faire des corbeilles de feuilles de palmier, pendant que les Chirurgiens lui fesaient de douloureuses incisions, et enlevaient des lambeaux de sa chair; qu'enfin sa tranquillité pendant des heures entières de souffrances,

était toujours aussi grande que si c'eût été, non pas sa propre chair, mais la chair d'un corps étranger qu'on eût découpé. Le même Rufin ajoute, que ces deux saints Moines Ammon et Evagre l'étant venus visiter, et lui témoignant la compassion qu'ils avaient de son état, il leur répondit en ces termes : *Dieu, mes Frères, ne m'a jamais fait que du bien, et il m'en fait encore aujourd'hui; car mon corps ayant mérité de grands châtimens en l'autre vie, il veut bien le châtier légèrement en celle-ci, pour m'assurer un bonheur éternel à la fin de ma carrière.* Voilà les grands exemples de vertu que ces grottes de Nitrie m'ont mis devant les yeux. Dieu me fasse la grâce d'en profiter.

L'Eglise de la Croix, que les Grecs appellent le Monastère de l'Abbé Phanos, est située à six ou sept lieues de *Mellavi*, au pied de la montagne du couchant. Elle est ornée de vingt-une colonnes de marbre d'ordre Gothique. Onze de ces colonnes soutiennent la nef, et les dix autres environnent l'autel. Les murailles sont peintes de haut en bas d'une infinité de croix, toutes de différens dessins, et de différentes couleurs, ce qui fait un objet agréable aux yeux. J'en remarquai une terminée par quatre fleurs de lys très-bien dessinées. Il faut que ces fleurs de lys y aient été peintes avant le huitième siècle, c'est-à-dire, avant la conquête de l'Egypte, par Omar, second Calife des Mahométans; car ces nouveaux Maîtres n'auraient jamais permis aux Chrétiens de bâtir une Eglise,

pour y faire les saints exercices de notre Religion.

Je cherchai inutilement dans toute l'Eglise quelqu'inscription qui pût m'instruire de quelque point chronologique ou historique. Je trouvai seulement dans la voûte du grand autel, et autour d'une grande croix, ces deux mots Grecs en lettres Capitales : *Xylon Zoék*, qui signifient bois de vie.

En allant à l'Eglise de la Croix, je passai par *Achemounain*, où j'examinai de nouveau toutes les particularités du portique, pour le dessiner sur le papier avec toute la fidélité, et l'exactitude possible. La première figure ci-jointe est trait par trait semblable à l'original.

Je fus fort étonné de voir ce portique couvert d'un nombre prodigieux de grues. Les gens du Pays me dirent qu'elles ne manquaient jamais chaque année de revenir en ce temps des terres du Nord, qu'elles se reposaient sur ce portique en arrivant, et qu'elles vont ensuite hiverner sur les bords du Canal de Joseph, sans pénétrer plus avant vers le midi, trouvant sur les bords de ce Canal la température de l'air, et les pâturages qu'elles aiment.

Le Canal dont je viens de parler s'appelle le Canal de Joseph. La tradition étant qu'il a été autrefois ouvert par le Patriarche Joseph, fils de Jacob. Il tire ses eaux du Nil, et de plusieurs sources qu'il renferme dans son sein. Son origine est au village de *Tarout Escherif* à trois ou quatre lieues au Sud de

PORTIQUE DE LA VILLE D'ACHEMOUNAIN A 55. LIEUES DU CAIRE VERS LE SUD.

Les 12. Colonnes de ce Portique sont de pierre en 3. pieces terminées par un simple cordon sans Chapiteau, leur diamètre est juste de 7 pieds et demi de Roi; leur hauteur environ 6 fois autans. Elles soutiennent un plancher double composé de 20 pierres 10. dessus et 10. dessous. La longueur de tout le Portique est juste de 40. pas ou 100 pieds de Roy, et la largeur de 10 pas ou 25. pieds de Roy. La Gravure des Ieroglyphes s'y est parfaitement bien conservée, les couleurs sont tant soit peu d'éteintes sur les colonnes: mais a l'architrave et au platfond, elle sont encore d'un éclat surprenant.

Cauu fecit.

Mellavi. Il fait et entretient l'abondance dans cette belle campagne, qu'il arrose jusques au *Faïoum*, et va ensuite se perdre dans le lac *Manis*, ou de *Caron*. Je fus obligé de guéer deux fois ce Canal pour le passer ; l'eau était si haute qu'elle me montait plus qu'à mi-corps en le passant.

Diodore de Sicile rapporte que ce lac fut autrefois creusé par les ordres d'un ancien Roi d'Egypte, appelé *Miri*. Ceux qui se piquent ici d'être savans dans l'antiquité, disent que les anciens Egyptiens portaient leurs corps morts avec grande cérémonie sur le bord de ce lac ; que le convoi y étant parvenu, un des amis de la famille fesait l'éloge du défunt ; qu'ensuite les femmes payées pour pleurer le mort, redoublaient leurs cris et leurs lamentations ; que ces cérémonies finies, on mettait le corps dans une barque pour passer ce lac, et pour l'aller enterrer dans une terre voisine, et destinée à sa sépulture. Ils ajoutent que les bateliers de cette barque s'appelaient Caron, qu'on leur payait une petite monnaie pour le droit du passage.

Voilà les idées fabuleuses qui ont passé des Egyptiens chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, et de chez les Grecs en Italie, où les Italiens non-seulement les ont adoptées, mais les ont encore enrichies de leurs nouvelles imaginations. Ils sont cependant obligés de convenir qu'ils n'ont parlé comme ils ont fait de leurs lacs sulfurés, que les oiseaux n'osent traverser, de leurs gouffres affreux, qui vomissent des tourbil-

lons de feux et de flammes, de leurs champs élysées près les délicieuses campagnes de Bayes, qu'après avoir appris ce que les Egyptiens avaient dit avant eux de leur Lac Mœris, de la Barque de Caron, et des ames qu'il passait aux enfers.

J'ai cru, MONSEIGNEUR, devoir cette petite digression à l'Egypte où je suis, et à l'occasion du Lac Mœris dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Je quittai ce Lac pour aller à la ville d'*Abousir*. Je n'en vis que les ruines, et un antique Aqueduc de brique rez terre, qui vient, dit-on, de fort loin. J'allai passer la nuit au bourg de *Quassr*, proche l'ancienne ville de *Hour*, sur le Canal de Joseph. Le Curé de ce bourg me reçut chez lui avec toutes sortes de démonstrations de bienveillance. Il me prévint d'abord obligeamment, et m'invita à faire des instructions à ses Paroissiens. Il prit soin lui-même de les rassembler tous dans l'Eglise. Il m'instruisit de leurs plus grands besoins spirituels. Il appuyait mes paroles des siennes. Je trouvai un bon peuple, susceptible de tous les sentimens de piété et de religion, que je tâchais avec la grâce de Dieu de lui inspirer.

Ce fut dans ce Bourg qu'il plut à sa bonté divine de me donner la plus sensible consolation que j'aie eue pendant mon voyage. J'avais avec moi, pour mon compagnon et pour mon guide, un Copte, Orfèvre, nommé Victor, très-bien instruit dans sa Religion Coptique, et par malheur, jusqu'à présent

pour lui, très-scrupuleusement attaché aux erreurs de sa Secte. Etant seuls en chemin, je les combattais de mon mieux. Tous mes entretiens avec lui étaient de continuelles instructions, mais dont je ne voyais aucun fruit. Le moment où Dieu voulait le produire n'était pas encore venu. Il vint enfin ce moment que je demandais à Dieu avec ardeur.

Pendant que je fesais une de mes instructions à ce bon peuple du bourg de *Quassr*, le Seigneur parla en même-temps au cœur de Victor. Sa parole fut un rayon de lumière, qui dissipa les ténèbres de l'erreur qui l'aveuglait. Il me vint trouver sur le soir, et en m'embrassant : *Il faut me rendre*, me dit-il, *mon cher Père. L'instruction que vous venez de faire m'a pleinement convaincu; je me trouve comme un homme qui sort d'un cachot obscur, et qui voit le jour. Me voilà prêt à professer les vérités que vous m'avez enseignées, et à condamner les fausses opinions dans lesquelles j'avais été élevé, et auxquelles j'étais si fort attaché.*

Je laisse à penser quelle fut la joie dont je me sentis saisi dans ce moment. Je l'embrassai de bon cœur. *Mais savez-vous, mon Père*, m'ajouta-t-il, *par où a commencé ce changement en moi? Pendant que vous instruisiez les habitans de ce Bourg, je remarquai sur leurs visages qu'ils étaient touchés de ce que vous leur disiez, et j'ai comme entendu une voix intérieure qui me disait : toi seul as le cœur plus dur qu'une pierre. Cette parole m'a confondu tout-à-coup, et cette*

confusion opère mon changement. Recevez donc ici, et avant que de sortir de ce Bourg, recevez, mon Père, mon abjuration. J'admirai la conduite de Dieu sur cet Artisan. Ne pouvant douter de la sincérité de ses sentimens, je lui dis, comme saint Philippe à l'Eunuque de la Reine Candace : *Si vous le voulez tout de bon, je ne vois rien qui puisse mettre obstacle à votre résolution.* Je lui fis donc faire publiquement l'abjuration de ses erreurs, et il fit profession de la Religion Catholique et Romaine.

Je partis avec mon nouveau disciple, bien content du séjour que j'avais fait dans le bourg de *Quassr*. J'eus tout le temps, pendant le reste de mon voyage, de le bien affermir dans l'état où Dieu venait de le mettre.

Nous repassâmes ensemble le Canal de Joseph et le vieux Aqueduc. Nous allâmes au bourg de *Touna*, proche les ruines de la ville de *Babain*, qui sont au Midi de celles d'*Abousir*. Nous traversâmes ces ruines, et une longue plaine de sable, qui nous conduisit à un monument singulier, que mon conducteur voulut me faire voir, et qui mérite, en effet, d'être vu.

C'est un sacrifice offert au Soleil. Il est représenté en demi-relief sur une grande roche, dont la solidité a bien pu défendre ce demi-relief contre les injures du temps ; mais elle n'a pu résister au fer, dont les Arabes se sont servis pour détruire ce que l'on voit tronqué dans la figure de ce sacri-

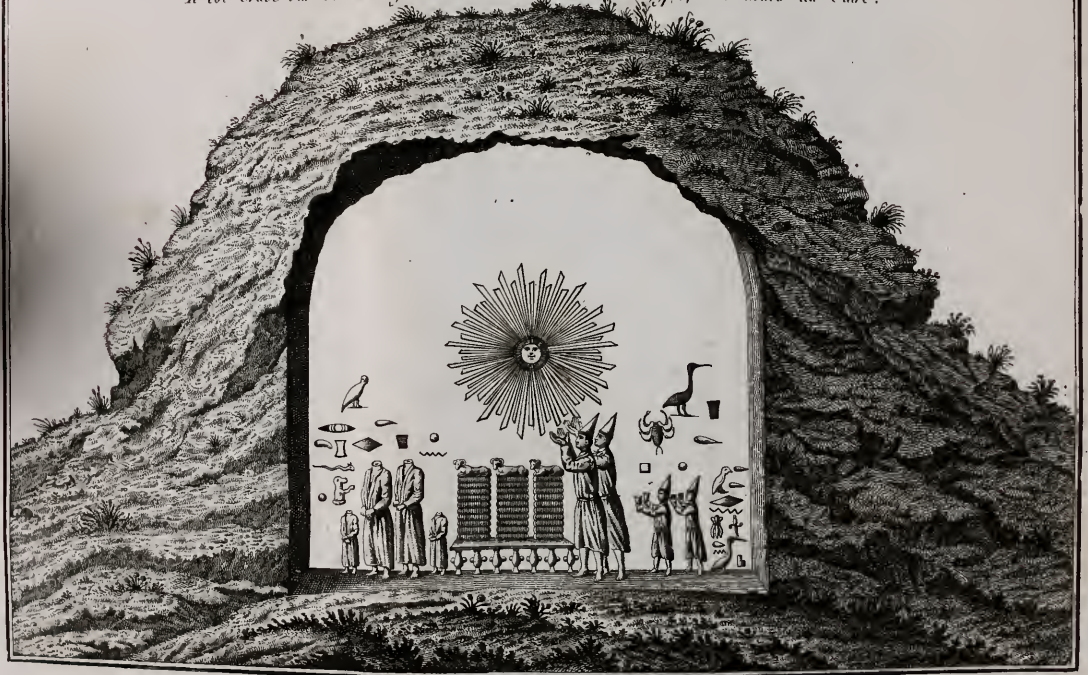
L.

55 lieues du Caire.

Canu fecit, Rue St. Jacques. N.° 4

SACRIFICE OFFERT AU SOLEIL.

Il est Gravé sur la Montagne de Babain dans la haute Egypte, à 55 lieues du Caire.



Cann fecit, Rue St. Jacques, N.° 4

fice (1). Je l'ai dessiné tel que je l'ai vu. La roche, dont j'ai parlé, fait partie d'un grand roc, qui est au milieu d'une montagne. Il a fallu et bien du temps, et un pénible travail pour venir à bout de faire dans ce roc, une ouverture de cinq ou six pieds de profondeur, sur une cinquantaine de largeur et de hauteur. C'est dans cette vaste niche creusée dans le roc, que toutes les figures qui accompagnent ce sacrifice au Soleil, sont renfermées.

On voit d'abord un Soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou de vingt pieds de diamètre. Deux Prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leurs adorations. L'extrémité de leurs doigts touche l'extrémité des rayons du Soleil. Deux petits garçons, ayant la tête couverte comme les Prêtres, sont à leur côté, et leur présentent chacun deux grands gobelets pleins de liqueur. Au-dessous du Soleil, il y a trois agneaux égorgés, et étendus sur trois bûchers, composés chacun de dix pièces de bois. Au bas du bûcher sont sept cruches avec des anses. De l'autre côté du Soleil, opposé au côté des deux Sacrificateurs, il y a deux femmes et deux filles en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, et un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau qui les ont décapitées. Derrière les deux petits garçons, il y a une

(1) Planche V.

espèce de cadre chargé de plusieurs traits hiéroglyphiques. Il y en a d'autres plus grands, qui sont sculptés dans les autres parties de la niche.

Je cherchai de tous côtés quelqu'inscription, ou autre chose, qui pût me donner l'intelligence de toutes ces différentes figures, et de l'usage qu'on en a voulu faire, ou qui pût du moins m'apprendre l'année où cet ouvrage a été fait, et le nom de son Auteur. Je n'ai pu rien découvrir; ainsi je laisse aux Savans, curieux des antiquités, à deviner ce qui m'est demeuré inconnu.

Après avoir employé autant de temps qu'il en fallait pour dessiner fidellement la représentation de ce sacrifice, qu'on dit être un sacrifice offert au Soleil, j'allai passer la nuit à *Mellavi*, et j'y arrivai un des jours de jeûne pour les Coptes. Ces peuples jeûnent tous les Mercredis et Vendredis de l'année, sans préjudice de leurs quatre Carêmes : mais l'ennemi du salut des hommes n'y perd rien; car ceux d'entr'eux qui sont à leur aise, après avoir jeûné le jour jusqu'à se faire un scrupule de prendre une goutte d'eau avant midi, ne s'en font point de manger et de boire pendant toute la nuit.

Nous prîmes, mon disciple et moi, pour nos instructions, des jours qui ne fussent point ainsi partagés entre des abstinences et des intempérances. Je m'élevai particulièrement contre cette monstrueuse manière de jeûner. La raison était pour moi : mais c'est le malheur des riches de n'avoir pas la force

de la mettre en pratique; ainsi il n'y eut que les pauvres Artisans et autres semblables qui m'écoutèrent avec fruit.

Ayant appris qu'un *Mebacher* partait pour le Caire, je me joignis à lui. Nous nous embarquâmes sur le Nil, de grand matin, le 19 Novembre; nous avions à notre droite les grottes de la basse *Thébaïde*, qui nous formaient une vue très-agréable jusqu'auprès de *Menié*.

Nous continuâmes notre navigation toute la nuit, et nous nous trouvâmes le lendemain, à midi, devant *Bebé*. Notre *Mebacher* fit débarquer un de ses valets, pour aller porter un paquet de cierges à l'Eglise de S. Georges. La tradition du Pays est qu'une partie du corps de ce saint Martyr est conservée dans son Eglise à *Bebé*. *J'envoie*, me dit le Mebacher, *un présent de cierges à S. Georges, pour obtenir sa protection et son intercession auprès de Dieu*. Ce fut à ce sujet qu'il me fit une histoire qui passe parmi les Chrétiens d'Egypte, pour être très-véritable, mais dont je ne me fais pas cependant garant. Voici comme il me la conta.

On pria autrefois très-instamment, me dit-il, *un Patron de barque Mahométan, de charger sur son bord une grosse meule destinée pour un moulin de l'illustre saint Georges de* Bebé; *l'infidelle n'en voulut rien faire. Il mit à la voile en fesant des imprécations contre le Saint. A cet instant, et au grand étonnement de tous ceux qui étaient présens, la pierre, qui était d'une*

grosseur extraordinaire, sauta dans le Nil, et flottant sur l'eau comme un morceau de liège, suivit côte à côte le bâtiment du Mahométan, et vint aborder avec lui auprès de Bebé.

Les Chrétiens, témoins de ce fait surnaturel, crièrent au miracle; ils tirèrent sans peine à bord cette grosse meule, qui ne reprit sa pesanteur naturelle, que lorsqu'elle eut été remise à sa place dans le moulin du glorieux Martyr saint Georges.

Quoi qu'il en soit de la vérité de ce prétendu miracle, que les Coptes ne croient pas moins certainement que l'Evangile, il est très-sûr qu'il fait un très-mauvais effet sur leurs esprits; car l'idée qu'ils ont d'une miraculeuse protection de Dieu sur eux, les endurcit dans leur incrédulité.

Comme nous ne mîmes pas pied à terre, je ne vis point l'Eglise de saint Georges. Nous avançâmes vers *Benisoüef*, approchant toujours du Caire. Plus nous en approchions, plus la vue des pyramides qui se découvraient les unes après les autres, rendait notre navigation agréable. La première pyramide que nous aperçûmes fut celle de *Meidon*. Nous en aperçûmes deux autres ensuite vis-à-vis *Dachour*. La première est aussi grande que celles qui sont près du Caire. Sur le soir, le gros temps nous fit relâcher proche le village de *Lathf*. Nous démarrâmes pendant la nuit. Le lendemain matin nous vîmes de loin les pyramides de *Saccara*.

Les rayons du soleil qui éclairaient ces masses

masses prodigieuses en hauteur et en largeur, et qui nous en fesaient distinguer toutes les parties; le Nil qui roule ses eaux en serpentant, et qui offrait continuellement à nos yeux de nouvelles perspectives ; les deux côtés de ce fleuve ornés d'un grand nombre de Villages, qui se suivent les uns après les autres ; les campagnes fertilisées par les eaux du Nil, qui les arrosent, et qui entretiennent un vert toujours naissant dans les feuilles des arbres de différentes espèces ; les deux chaînes de montagnes qui accompagnent le Nil, et que la nature semble avoir placées, comme de continuels remparts, pour arrêter les débordemens du Nil; tous ces différens objets forment au-delà de ce que j'en puis dire, et de ce qu'on peut imaginer, des points de vue aussi surprenans, qu'ils sont agréables aux yeux.

Saccara est un village dont les habitans sont occupés d'ordinaire à fouiller des terres, pour découvrir les ouvertures des puits, qui conduisent à des grottes creusées autrefois pour les tombeaux des anciens Egyptiens : car jamais ils n'ensevelissaient les corps morts dans les villes, pour y conserver toujours un air pur et sain.

La plaine de *Saccara* était une terre destinée à ces sépultures. On y voit plusieurs de ces puits et de ces grottes. Les Paysans en ont tiré une si grande quantité de momies, qu'ils n'y en trouvent aujourd'hui que rarement. Les linges qui enveloppent ces momies marquent la distinction de leurs per-

sonnes. Les uns sont noirs et communs, les autres sont peints ou dorés.

Outre tous ces petits sépulcres qui sont dans la plaine de *Saccara*, on y voit encore trois grandes pyramides qui y ont été élevées, dit-on, par un ancien Roi d'Egypte, dont on ne sait pas le nom. La plus haute, qui est à l'Occident du Nil, en a deux autres à ses côtés, dont l'une est bâtie de pierres blanches, et l'autre de pierres noires. Quelques gens du Pays prétendent que le même Roi qui avait fait construire la plus haute pour sa sépulture, avait fait bâtir les deux autres pour deux de ses femmes, dont l'une était née blanche et l'autre noire. Un peu plus loin, on aperçoit deux autres pyramides, dont l'une est pareillement de pierres blanches, et plus grande que la seconde, qui est de pierres noires. C'est vouloir deviner que de chercher des raisons de ces deux différentes couleurs.

Plus nous approchions du Caire, plus nous découvrions de nouvelles pyramides. Celles qui sont dans la plaine de *Moknan* sont en grand nombre; mais les plus fameuses de toutes, pour leur hauteur, leur circonférence et leur construction, sont les trois grandes pyramides de *Gizé*, que l'on mettait autrefois au nombre des sept merveilles du monde.

Notre lente navigation me donna tout le temps de les contempler; mais il ne me fut pas possible de vérifier les mesures des hauteurs et des largeurs que les Voyageurs leur

donnent. Les uns disent que la plus haute et la plus large est composée de deux cens vingt-sept degrés inégaux entr'eux; d'autres prétendent qu'elle a deux cens quatre-vingt-six toises quatre pieds de hauteur; que chaque côté de sa base a cent treize toises quatre pieds, et chaque face du piédestal deux cens soixante et dix toises cinq pieds de long. Je ne sais si l'on croira ce que Pline dit des dépenses qui furent faites en raves et en oignons pour la seule nourriture des ouvriers. Il prétend qu'elles allèrent à huit cens talens.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il a fallu et bien du temps et bien du monde pour construire ces masses énormes, qui n'ont aujourd'hui de beauté, que cette prodigieuse hauteur et épaisseur; mais elles pouvaient autrefois être regardées comme une des merveilles du monde, lorsqu'elles étaient revêtues en dehors des plus beaux marbres de l'Egypte, et qu'en dedans elles contenaient de grandes salles qui en étaient incrustées. On les appelait les salles du Roi et de la Reine. Ces marbres ont été enlevés par les derniers Rois d'Egypte, qui en ont orné leurs palais : il n'en reste plus que quelques morceaux d'un côté et d'un autre, qui sont des marques visibles de leur ancienne magnificence.

A deux ou trois cens pas de la grande pyramide, et presque vis-à-vis du vieux Caire, à l'Occident, proche le rivage du Nil, nous vîmes la tête du Sphinx, dont les Voyageurs ont tant parlé. Le reste du corps

est enterré sous le sable. A juger de sa grosseur par ce qu'on voit de sa tête, il faut qu'elle soit énorme. Je ne serai cependant pas caution de tout ce que Pline en rapporte. Il dit que la tête de ce monstre a douze pieds de circuit, quarante-trois pieds de longueur, et en profondeur, depuis le sommet de la tête jusqu'au ventre, cent soixante et douze pieds. On croit, ajoute le même auteur, que le Roi Amasis y a été enterré.

La fable a fait rendre des oracles à cette figure monstrueuse, qui était la Divinité champêtre des habitans; mais ces oracles étaient une frauduleuse invention de leurs Prêtres, qui ayant creusé sous terre un canal aboutissant au ventre et à la tête de cette prétendue Divinité de pierre, avaient trouvé moyen d'entrer dans son corps, d'où ils fesaient entendre d'une voix sépulcrale des paroles mystérieuses, pour répondre aux voyageurs qui venaient consulter l'oracle.

Comme nous ne vîmes qu'en passant ce fameux sphinx, je n'en peux rien dire de plus. Nous continuâmes notre route, et nous achevâmes en peu de temps notre navigation depuis *Gigé* et *Adavie* jusqu'au Caire, où nous entrâmes le 23 Novembre 1714.

Mon retour au Caire finit, Monseigneur, le récit que j'ai eu l'honneur de faire à V. A. S. de mes trois voyages dans la Haute et Basse-Egypte. Le peu de bien que j'y ai fait pour l'instruction et le salut des Coptes, m'a fait comprendre que nous en ferons de bien plus grands, lorsque la Providence divine

nous aura mis en état d'augmenter les ouvriers de son Evangile, et qu'elle aura assuré leur subsistance, qu'ils ne doivent pas demander ici pour de bonnes raisons.

Notre Compagnie en France a plusieurs sujets disposés à passer les mers. Leur zèle et leur inclination les tiennent toujours prêts à partir au premier signe de leurs Supérieurs. Ils seront ici favorablement reçus des Puissances qui gouvernent les vastes Royaumes du Levant, sur-tout s'ils y viennent avec la réputation d'avoir la protection de V. A. S. Car les hauts et puissans Seigneurs Turcs sont parfaitement instruits de toutes les rares qualités qui lui ont gagné l'estime, la confiance et l'amour de tous les Français. Ils parlent ici, comme on fait en France, de l'intrépidité qu'elle a fait paraître dans les combats sur mer, où elle a commandé pour le service de la France et de l'Espagne. Ils savent avec quelle intelligence supérieure, et avec quel sang-froid elle donnait ses ordres, pendant que la mort enlevait à ses côtés des Seigneurs que la France ne cessera jamais de regretter. Ils ont appris depuis ce temps-là la sagesse de sa conduite, la solidité de ses avis dans des conseils de la régence, et dans celui de la marine où elle préside. Ils sont informés de son esprit de justice dans la distribution des grâces, ayant toujours plus d'égard au mérite des personnes qu'à toutes les recommandations qu'elles se procurent.

Enfin, ils n'ignorent point ce qu'on dit

en France de sa bonté et de sa douceur, de sa politesse et de son affabilité, qui lui attachent les cœurs de tous les Officiers, et qui leur font aimer l'honneur de servir sous ses ordres. Ce sont là les titres, MONSEIGNEUR, qui nous assurent les grands avantages que nous retirerons de la part qu'on saura ici que V. A. S. voudra bien continuer de prendre aux succès de nos fonctions évangéliques. Au reste, notre succès fera son mérite devant Dieu, et il sera pour nous un motif continuel de lui demander qu'il daigne la combler de toutes ses bénédictions. C'est au nom de tous nos Missionnaires que j'ai l'honneur de l'assurer ici de leurs sentimens et de leur respectueuse reconnaissance. Je m'estime heureux en mon particulier de pouvoir lui témoigner la mienne, et le profond respect avec lequel je suis, etc.

Au Caire, le 1.er *Mai* 1716.

CARTE DES DESERTS DE LA BASSE THEBAIDE

aux environs des Monasteres de S.t Antoine et de S.t Paul Hermites avec le plan des lieux par ou les Israelites ont probablement passé en sortant d'Egypte

au Caire en 1717

Montagne de l'Arabie Petrée

Mer Rouge

Le Caire

Plaine de Baquara ou de la Vache

Plaine de Sannaur ou du Chat

Plaine de l'Araba ou des Chariots

Mont Sinay

Echelle de 15 lieues de France

A. Eglise de S.t Pierre et S.t Paul Apôtres.
B. Eglise S.t Antoine.
C. Eglise avec une cloche d'environ un pied et demi de diametre.
D. Tour ou sont les livres et les provision du Monastere.
E. Pont levis de la Tour.
F. Fenêtre par ou l'on fait entrer les personnes et les provisions en les tirant avec une corde.
G. Les Cellules des Religieux
H. Le Moulin
I. Le Grand jardin
K. Chapelle de S.t Marc Religieux disciple de S.t Antoine.
L. Vigne.
M. Datiers.
N. Abricotiers.
O. Carouges.
P. Oliviers.
Q. Trois sources d'eau un peu salée qui sortent de la Montagne et entrent dans le jardin par dessous la muraille et le long d'une voute.
R. Petit jardin avec sa Vigne.

PLAN DU MONASTERE DE S.T ANTOINE

habité par les Religieux Coptes

Mont Colzim

A. Eglise et grotte de S.t Paul
B. Cloche de l'Eglise. C. La Tour.
D. La Fenêtre par ou l'on entre au lieu de porte. E. les Cellules.
F. le Moulin G. le Jardin
H. Source un peu salée.

Religieux Copte de la Basse Thebaide.

PLAN du MONASTERE DE S.T PAUL 1.er HERMITE

habité par les Religieux Coptes

Mont Colzim

Canu fecit

LETTRE

Du Père Sicard, Missionnaire en Egypte, au Père Fleuriau.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Nos occupations continuelles pour satisfaire aux diverses fonctions de la Mission, m'ont empêché jusqu'à présent de vous faire le récit de mon voyage dans le désert de la *Basse-Thébaïde*.

Je profite du repos et du loisir que je suis venu chercher au *Caire*, pour tenir la parole que je vous ai donnée, de mettre par écrit tout ce qui m'a paru digne de vous être mandé.

M. *Joseph Assemanni*, Maronite de nation, originaire du mont Liban, vint en Egypte, et arriva au Caire, il y a près d'un an. Le motif de son voyage était de faire, en ce pays, la recherche des vieux manuscrits *Arabes* et *Coptes*, et de les acheter à quelque prix que ce fût pour en enrichir la bibliothèque du Vatican, dont il est Bibliothécaire.

Nous le reçumes dans notre maison, où nous lui fîmes tout le bon accueil qui nous fut possible. Je lui fis offre de le conduire

dans les sacristies des Eglises les plus considérables de cette Ville. Je l'accompagnai à sa prière dans les Monastères du désert de *saint Macaire*. Nous trouvâmes dans tous ces lieux un assez grand nombre de livres très-rares. Il prit ceux qui lui convenaient.

Après cette première recherche, il partit pour la *Syrie*. On l'assurait qu'il y trouverait d'excellens manuscrits syriaques. Il me dit en partant qu'il reviendrait en cette Ville le plutôt qu'il pourrait, et me fit promettre qu'à son retour je parcourrais avec lui les montagnes de la *Basse-Thébaïde*, pour y continuer la recherche des livres *Coptes* et *Arabes*.

Quelques mois s'étant écoulés, M. *Assemanni* revint au *Caire*. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il me proposa de faire avec lui le voyage aux *déserts de la Thébaïde*, dont il m'avait déjà parlé. Il y avait déjà long-temps que je souhaitais le faire, pour mieux connaître les Religieux Coptes des Monastères de *saint Antoine* et de *saint Paul*, qui sont Schismatiques. Je m'étais déjà proposé d'avoir quelques conférences avec eux, pour juger des espérances qu'on pourrait avoir de leur conversion. Je savais, à n'en pas douter, que leur retour à la Foi orthodoxe, et celui de leur Patriarche, étaient d'autant plus important et avantageux, qu'ils seraient infailliblement suivis de celui de toute la Nation.

Je desirais d'ailleurs examiner de près tout ce que je ne savais que sur le témoignage

d'autrui, du *désert de la Thébaïde* et des Monastères qui y sont renfermés.

Ces motifs me firent prendre la résolution d'accompagner M. *Assemanni*.

Nous partîmes du *vieux Caire* le 23 Mai 1716. Le bruit de notre départ commença à donner quelques inquiétudes aux Schismatiques. Ils allèrent trouver leur Patriarche, et lui firent craindre les mauvais effets de nos entretiens avec les Moines Schismatiques du désert. Ils voulurent même l'engager à mettre opposition à notre voyage. Mais le Patriarche se contenta de me faire prier de ne traiter, dans mes Conférences, d'aucune doctrine contraire à celle de *Dioscore*. Je le fis assurer que je ne prêcherais que sur les points fondamentaux de la Religion de Jésus-Christ, et les maximes de son Evangile, sur la nécessité du salut, sur l'horreur du péché, sur la nécessité des bonnes œuvres, sur l'amour de Dieu et du prochain. Avec cette déclaration, le Patriarche nous donna ses lettres de recommandation pour être charitablement reçus dans ses Monastères, et pour y visiter les bibliothèques.

Nous mîmes à la voile sur une petite barque qui remontait le *Nil*.

Le lendemain de notre embarquement, qui fut le 24 Mai, nous arrivâmes à la ville de *Benisonet*, située sur la rive occidentale du Nil, à vingt lieues du *Caire*. Je vous ai parlé de cette Ville dans ma carte du cours du Nil.

Nous partîmes de *Benisonet* le 25 pour aller au village de *Baiad*, qui est à l'Orient du fleuve. Nous prîmes dans ce Village des guides pour nous conduire au *désert de saint Antoine*, qui était un des principaux objets de notre voyage. Nous sortîmes de *Baiad* le 26 Mai, montés sur des chameaux, et escortés de deux chameliers. Nous marchâmes au Nord le long du Nil l'espace d'une ou deux lieues, et ensuite nous tirâmes à l'Est pour entrer dans le célèbre *désert de saint Antoine* ou de la *Basse-Thébaïde*.

Ce désert est si fameux, qu'il n'y a personne qui n'en ait entendu parler; mais peu de gens connaissent sa véritable situation, son étendue et le genre de vie des Solitaires qui l'habitent encore aujourd'hui, ou dumoins on n'en a qu'une idée confuse.

Comme j'ai eu l'avantage d'aller sur les lieux, et que je m'y suis donné le temps d'en examiner tout ce qui mérite attention; je vais tâcher, mon Révérend Père, de vous faire un détail exact, non-seulement des noms et de la construction des Monastères, mais encore des montagnes, des vallées, des mines de sel et de talc, des arbres, des simples, des animaux, et généralement de tout ce qu'il y a de remarquable dans ces vastes déserts, où régnait autrefois une pénitence bien différente de celle que l'on y voit aujourd'hui, et que le schisme a défigurée.

La carte que je vous envoie et que vous avez sous les yeux suppléera aux obscurités de ma plume.

Cette carte, qui vous représente *Benisonet* sur une des rives du Nil, et *Baiad* sur l'autre rive opposée, vous dépeint une plaine sablonneuse, qui s'étend jusqu'à la gorge de *Gébéi*. Nous marchâmes au travers de cette plaine pour entrer dans cette gorge fermée par deux montagnes, dont la plus haute, qui est à droite, porte le nom de *Gébéi* ou de la *Citerne*; l'autre, qui est à gauche et plus basse, est nommée *Hajar-Moussoum* ou *Pierre marquée*.

Dans ce vallon il y a trois ou quatre réservoirs d'eau, peu éloignés les uns des autres, et naturellement creusés dans le roc. Les pluies qui les remplissent entraînent avec elles une craie qui rend les eaux blanchâtres. Nous arrivâmes sur le midi au premier réservoir, qui est une espèce de citerne. La chaleur était excessive, et nul arbre, dans ce vallon, ne nous offrait de l'ombre. On voyait seulement quelques petits buissons épars çà-et-là, et quelques herbes qui ne nous pouvaient être d'aucune utilité.

Nous avions cependant besoin de repos. Nous trouvâmes heureusement une grande roche qui s'avançait à son sommet, et qui défendait des ardeurs du soleil une mousse épaisse qu'elle avait à ses pieds. Nous profitâmes de cette bonne rencontre pour laisser passer à l'abri de cette roche, la grosse chaleur du jour.

Sur les trois à quatre heures du soir nous nous remîmes en chemin, et nous prîmes courage pour monter jusqu'au sommet du *mont*

Gébéi. Nous y parvînmes en une heure de temps. Nous découvrîmes alors une plaine d'une étendue prodigieuse, qui s'ouvrait à nos yeux de tous côtés. Cette plaine s'appelait autrefois *Baquara* ou *de la Vache* : on la nomme aujourd'hui *Sannour* ou *du Chat;* son terrain est pierreux et stérile, ainsi que l'est celui de tout le désert. Les pluies qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs torrens ; mais leur lit demeure sec tout l'été.

Nous y choisîmes une place la moins incommode, pour y passer la nuit du 27 Mai. Nous nous servîmes des provisions de bouche que nous portions avec nous. Elles consistaient en biscuit, fromage et poisson salé. Notre souper fut bientôt prêt et bientôt fait. Comme nous avions plus d'envie de dormir que de manger, le sommeil nous saisit sur le sable, et ne nous quitta que le lendemain matin.

Nous partîmes de ce lieu 2 heures avant l'aurore. Nos provisions avaient été faites à propos ; car dans toute la plaine de *Sannour* et dans les montagnes qui la forment, on ne voit que quelques *acacias* sauvages, qui portent autant d'épines que de feuilles. Leurs feuilles sont si maigres qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un voyageur qui cherche à se mettre à l'abri du soleil brûlant.

La vaste plaine de *Sannour*, où nous marchions, se termine au *mont Keleil* ou *Bien-aimé*. Cette longue montagne s'ouvre vers

son milieu, et se sépare en deux pour former une gorge et donner un passage à une autre plaine qu'on nomme l'*Araba* ou plaine des *Chariots*.

Cette plaine, sur laquelle j'ai fait plus de quinze lieues vers le *Nord* et le *Nord-Est*, s'étend bien plus loin du côté du *Sud*. Elle est bornée à l'*Ouest* par les *monts Keleil* et *Askan*; et à l'*Est* par le *mont Colzim*.

Nous traversâmes le *mont Keleil* par cette gorge, dont nous avons parlé. Nous laissâmes à droite les ruines d'un Monastère qui était à l'entrée de la plaine des *Chariots*. Nos guides nous firent avancer deux lieues au-delà, pour trouver le fond d'un torrent desséché, qui nous devait servir de lit pour y passer la nuit. Le gîte, tout mauvais qu'il était, nous fit beaucoup moins souffrir que la soif. Nos quatre chameaux avaient été chargés chacun d'une *outre* pleine d'eau: nous en avions vidé deux; nous comptions sur les deux autres; mais nos chameliers, je ne sais pour quelle raison, les avaient frottées d'une huile de lin si puante, que l'eau qu'elles contenaient en fut infectée à un tel excès, que nous aimâmes beaucoup mieux souffrir notre soif que de la soulager avec cette eau.

Nous partîmes le lendemain 28 avant le jour. l'aurore nous fit découvrir une touffe de palmiers qui était au pied du *mont Keleil*, et éloignée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que ces palmiers ombrageaient un petit marais dont

l'eau, quoi qu'un peu salée, était bonne à boire. Nous y courûmes. L'avidité avec laquelle nous en bûmes ressemblait à celle des *Israëlites*, lorsqu'ils s'empressaient de boire l'eau qui sortait du rocher.

Ce petit soulagement, dans notre extrême altération, nous donna de nouvelles forces. Nous doublâmes le pas pour arriver de bonne heure au Monastère de *saint Antoine*.

Quelques petites éminences nous en cachaient la vue ; nous les franchîmes, et tout-à-coup nous aperçumes ce célèbre et ancien monument. Notre diligence fût si grande, que nous y arrivâmes avant midi.

Pour vous donner, mon Révérend Père, l'idée la plus juste qu'il me sera possible, de ce lieu si vanté et si peu connu, j'en ai dressé le plan, et vous le trouverez à la marge de la carte qui est sous vos yeux.

Il faut vous faire remarquer d'abord que la vue de ce Monastère, et de tout ce qui l'environne, ne vous présente que des objets affreux à la nature, lesquels vous remplissent d'une sainte horreur.

Vous voyez un grand nombre de cavernes éparses sur les *monts Colzim*, *Keleil* et *Askar*. On remarque aisément qu'elles ont été creusées par des hommes. A peine les rayons du soleil peuvent-ils y entrer. Entre les hautes montagnes, on ne voit qu'une vaste plaine aussi stérile que déserte. C'est dans cette plaine, au pied du *mont Colzim*, à l'aspect de la *mer rouge* renfermée entre le *mont Colzim* et les montagnes de l'*Arabie*

pétrée, que le Monastère de *saint Antoine* est situé.

Regardant avec attention toutes ces cavernes obscures, je m'imaginais en voir sortir les *Antoines*, les *Pauls*, les *Hilarions*, les *Paphnuces*, les *Ammons*, et tous ces fameux Pères du désert qui s'étaient condamnés à une vie laborieuse et pénitente pour faire la conquête du Royaume de Dieu.

Nous ne leur avons trouvé ici, pour successeurs, que des Coptes schismatiques, qui passent leurs jours dans le Monastère de *saint Antoine*.

Nous nous présentâmes pour y entrer; nous en cherchions la porte, mais nos guides nous dirent que nous n'en trouverions point. En effet, la crainte continuelle où l'on est que les Arabes, grands voleurs de leur métier, ne viennent surprendre les Monastères, pour les piller, oblige à n'y faire aucune porte ordinaire.

Cet usage est observé, non-seulement dans le Monastère de *saint Antoine*, mais encore dans ceux du *mont Sinaï* et de *saint Monnas*, dont *saint Pithirion* fut supérieur, au rapport de *Rufin* dans son histoire.

Nos chameliers, qui savaient ce qu'il fallait faire en cette occasion, prirent des pierres; et à force de les jetter dans le jardin des Moines, et de crier à tue-tête, ils s'en firent entendre. Dans le moment nous vîmes paraître quelques Moines sur le parapet d'un mur très-exhaussé.

Ils nous firent connaître par leurs gestes

et le ton de leurs voix, que nous étions les bien-venus. En même-temps, ils nous descendirent une *jarre* d'eau, sachant, par expérience, que les Pélerins qui arrivent à leurs murs, sont toujours pressés d'une violente soif. Nous profitâmes de cet acte de leur charité dont nous avions besoin. Ils nous descendirent ensuite un grand panier. Nos chameliers nous placèrent dedans, et incontinent les Moines qui étaient sur une espèce de parapet, nous enlevèrent de terre par le moyen d'une poulie qui nous guinda jusqu'à une haute fenêtre par laquelle nous entrâmes dans le couvent.

Le Supérieur, averti de notre arrivée, vint nous saluer gracieusement. Je lui annonçai le mérite de M. *Assemanni*. Après les premières civilités, nous allâmes à l'Eglise pour y faire notre prière. Le Supérieur et ses Religieux nous y conduisirent. Ils nous menèrent ensuite dans une chambre assez propre, mais très-pauvre. A l'instant deux Moines étendirent une grande nappe de cuir sur une natte à plate-terre. Ils la couvrirent de cinq ou six plats qui ne contenaient que le même mets. Ce mets était une pâte cuite dans l'eau, avec de l'huile de *Sesane*, sur laquelle ils versèrent deux ou trois cuillerées de miel. Le Supérieur nous invita à nous mettre à table, c'est-à-dire, à nous accroupir les pieds croisés l'un sur l'autre à la mode du pays. Le besoin de nourriture nous donna assez d'appétit pour en manger. On nous servit ensuite à chacun deux tasses, l'une pleine de vin,

et l'autre de café. L'un et l'autre nous furent donnés par distinction et par magnificence.

Après nous être reposés quelque temps nous allâmes visiter tout le Monastère dont je vous fais ici la description conforme à ma carte ci-jointe.

Au milieu d'une assez grande cour intérieure, il y a deux Eglises, ou plutôt deux Chapelles, qui n'ont que vingt ou trente pas de long, et beaucoup moins de large. Leur antiquité fait tout leur mérite ; car elles sont obscures et grossièrement bâties. Leurs murs sont chargés de peintures très-enfumées par la quantité d'encens qu'on brûle dans ces Chapelles pendant les Offices divins. L'une de ces Eglises est dédiée aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, et l'autre à saint Antoine.

A la vue de ces Eglises, il est tout naturel de se rappeler ce que la tradition nous apprend de ces saints Solitaires, et de dire avec une sorte d'émotion : *Ici le grand saint Antoine a prié ; ici Macaire, successeur de saint Antoine, a prié ; ici Postumien, successeur de saint Macaire, et Père de cinq mille Solitaires, a prié.*

Ces deux Eglises se communiquent par une petite galerie qui conduit de l'une à l'autre. Cette galerie porte un petit clocher avec sa cloche, qui n'a qu'un pied et demi de diamètre. Les Turcs n'en souffriraient pas ailleurs ; mais, dans les déserts, ils n'y prennent pas garde.

Près des Eglises, il y a une tour carrée,

dont la porte est placée plus haut que le rez-de-chaussée d'environ trois toises.

Cette tour est une espèce de fortification et un lieu de sûreté, où les Moines renferment leurs livres et tout ce qu'ils ont de précieux, dans la crainte continuelle où ils sont que les Arabes ne viennent escalader leurs murs pour les voler, ce qui leur est arrivé plus d'une fois. C'est par la même raison qu'ils ont pratiqué dans cette tour une petite Chapelle où ils serrent leurs vases sacrés, et où ils feraient leur prière dans le cas d'une irruption dont ils seraient menacés. On entre dans cette tour par un petit pont-levis appuyé sur une terrasse voisine. J'ai vu de pareilles tours dans les Monastères du désert de *Nitrie*.

Les cellules des Religieux sont bâties le long de la cour, et rangées à-peu-près comme ma carte les représente. Il y a environ trente cellules ; elles sont presque toutes séparées les unes des autres, et elles forment de petites rues. Le réfectoire, le four, le puits dont un cheval tire presque continuellement de l'eau, et les autres petits bâtimens destinés aux offices domestiques, ont leurs rues particulières. Ces cellules, ces offices et ces rues paraissent être une petite ville située au milieu d'un grand désert. Le silence y est régulièrement observé jour et nuit.

Le Monastère a son jardin, qui est assez grand. La cour, dont je viens de parler, et le jardin qui l'environne, forment un

carré, qui peut avoir neuf ou dix arpens. Les Moines cultivent dans leur jardin toutes sortes d'herbes potagères pour leur usage. Ils y ont planté des *dattiers*, des *oliviers*, des *carouges*, des *lentisques*, des *pêchers*, et des *abricotiers*. Ils nous invitèrent à cueillir nous-mêmes de leurs fruits.

Nous vîmes aussi dans leur jardin deux vignes, qui leur donnent un petit vin clairet. Ils le réservent pour les hôtes qu'ils veulent distinguer et régaler. Mais pour eux, ils n'en boivent qu'aux quatre grandes Fêtes de l'année. L'eau est leur boisson ordinaire. Elle leur vient par trois canaux différens, qui la reçoivent au pied du *Mont Colzim*, où en est la source ; ces canaux la conduisent par-dessous les terres et les murs jusques dans les offices et les jardins du Monastère, qui en sont arrosés.

L'eau est claire, elle est cependant chargée d'une salure, qui ne nuit pas à la santé, et à laquelle on s'accoutume. Les eaux du pays ont presque toutes la même qualité.

Vers le milieu du jardin, il y a une petite Chapelle dédiée à *Saint Marc*, hermite, et l'un des Disciples de *saint Antoine*. C'est un petit hermitage, où les Moines vont faire leurs Prières particulières. Cette Chapelle a deux autels : quelques inscriptions, qu'on lit sur les murs, donnent à connaître, que des Latins y ont célébré la sainte Messe.

Après avoir fait la description du Monastère, il faut parler des Religieux qui l'habitent.

Ils n'étaient que quinze Moines dans la maison, lorsque nous y entrâmes. Il n'y avait de Prêtre entr'eux, que le Supérieur, et un autre Moine. Leur habit consiste dans une chemise de laine blanche, une tunique de laine brune et une veste de serge noire à grandes manches ; cette tunique couvre les autres habits. Ils ont à leur tête un capuce noir et très-étroit, et portent sur leur capuce un bonnet de laine, rouge ou violet. Le bonnet est entouré d'un turban rayé de blanc et de bleu. Ils sont ceints d'une ceinture de cuir. Leurs souliers sont rouges ou noirs. Ils les quittent lorsqu'ils entrent dans l'Eglise et dans leurs Cellules, dont le rez-de-chaussée est couvert de nattes. Ils ne portent point de bas ; leur tête est toujours rasée ; ils ne se découvrent jamais, pas même à l'Eglise, soit qu'ils assistent aux mystères divins, soit qu'ils les célèbrent.

Pour ce qui est du règlement de leur vie, voici ce que j'en ai appris. Ils ont pour règle de garder l'obéissance, la pauvreté et la chasteté ; de ne jamais manger de viande dans le Couvent ; de jeûner toute l'année, à l'exception des Samedis, des Dimanches et du temps Paschal ; de réciter debout les heures Canoniales à la façon des Orientaux, pouvant cependant s'appuyer sur un bâton qui a une traverse en haut, dans la forme d'un T ; de se rendre au chœur à minuit pour psalmodier ; de coucher vêtus sur une simple natte ; de se prosterner tous les soirs cent cinquante fois la face contre terre, les

bras étendus, et de faire le signe de la Croix autant de fois qu'ils se relèvent de terre.

Ils appellent ces prosternations *Metanoé*, c'est-à-dire *Pénitence*.

Mais entre ces Religieux *Coptes*, il y en a qui font profession d'une vie plus parfaite. Ils sont distingués des autres Moines par une espèce de *Pallium* ou *Scapulaire* de cuir, qu'ils appellent l'habit Angélique, et qu'ils nomment *Ashim* du mot Grec *Ethema*, qui signifie *habit*.

Ce *Pallium* ou *Scapulaire* descend du haut des épaules sur le dos, et sur la poitrine, sous la tunique. Cet habit a quatre bouts, qui sont tissus de croix, et qui se croisent les uns sur les autres en plusieurs manières.

Les aspirans à une plus haute perfection que leurs frères, et qui portent par distinction cet habit Angélique, dont nous venons de parler, sont obligés à des jeûnes et à d'autres austérités plus rigoureuses, entr'autres à trois cens prosternations chaque nuit et à autant de signes de croix.

Je demandai combien il y avait de religieux dans le Monastère, qui eussent obtenu la permission de porter l'*Ashim*. On me répondit qu'il n'y en avait que trois ou quatre. Nous ne les vîmes point, parce qu'ils observent une plus sévère retraite.

Si une vie aussi pure et aussi pénitente que celle de ces Moines du désert de *saint Antoine*, avait pour fondement une Foi pure et orthodoxe, nous n'aurions que des

louanges à leur donner, et à bénir Dieu des successeurs que la Providence aurait donnés aux anciens Solitaires de la *Thébaïde*. Mais ces sacrés asiles de la vertu, autrefois arrosés des larmes et teints du sang de ces généreux martyrs de la pénitence, sont habités aujourd'hui par des hommes infectés du *Monothélisme* et *Monophysisme*, des hommes qui croupissent dans une ignorance crasse, entêtés cependant de leurs sentimens, prévenus contre les Catholiques, donnant dans toutes sortes de superstitions, se mêlant de sortilèges, croyant avoir le pouvoir de préserver des maladies, d'enchanter les serpens, et de faire mille autres extravagances.

Voilà les successeurs de ces astres lumineux, qui éclairaient autrefois la *Thébaïde* et le monde entier. *Le Seigneur a renversé ces Autels vivans, dont le parfum lui était si agréable; il a frappé de malédiction ces bienheureuses demeures, où l'on accourait de toutes parts, pour y apprendre la science de la sainteté.* Tristes effets du schisme.

J'eus plusieurs conférences avec le Supérieur du Monastère, qui se nomme *Synnodius*. Ce Supérieur n'est à proprement parler que le Vicaire du Couvent; car il y a un Supérieur général, non-seulement du Couvent de *Saint-Antoine*, mais encore de celui de *saint Paul*, dont nous parlerons bientôt. Le Supérieur général fait sa demeure à *Bouche*, village au couchant du Nil. Il a soin d'envoyer à ces deux Couvens, qui sont

sous sa juridiction, les provisions de *blé*, de *lentilles*, d'*oignons*, d'*huile de lin* et de *sesame*, d'*encens*, de *cire*, et autres semblables choses, qui leur sont nécessaires.

Le Supérieur général qui gouvernait alors, s'appelait *Marc*. Il était en querelle avec son Patriarche, lorsque j'étais au *Caire*, où le Patriarche fait sa demeure. Le sujet de la querelle était une somme de huit ou dix mille écus que *Marc*, disait-on, avait amassée, et qu'il gardait soigneusement : son Patriarche le trouvait mauvais, et voulait lui faire rendre compte de cette somme.

Pour revenir à *Synnodius*, je trouvai dans ce Religieux plus d'esprit que de science, quoiqu'il se crût savant. Pour ne le point effaroucher, je me contentais de lui faire quelques questions, comme pour m'éclaircir de mes doutes sur ses opinions erronées et schismatiques. Mais il ne songeait qu'à répondre à sa pensée, et à invectiver contre l'Eglise Latine, sans vouloir entendre une bonne raison. Il aimait beaucoup mieux me parler d'astrologie, et de la transmutation des métaux ; il en fesait le seul objet de ses études. Je compris alors qu'il fallait se contenter de le plaindre, et demander à Dieu qu'il le guérît de son entêtement.

Il se trouva beaucoup plus docile, lorsque nous le priâmes de nous faire voir la tour, qui est fermée à tous les Etrangers. Mais moyennant quelque petits présens de quincailleries, nous lui persuadâmes de nous y conduire. Notre curiosité n'était que pour

voir et examiner leurs manuscrits. Nous y trouvâmes trois coffres qui en étaient pleins ; c'est tout ce qui avait pu échapper des pillages du Monastère en différens temps, nous les feuilletâmes les uns après les autres. Les manuscrits ne contenaient, pour la plupart, que des prières et des homélies en langues *Coptique* et *Arabique*. L'Abbé *Assemanni* ne trouva que trois ou quatre manuscrits dignes du Vatican. Il les acheta du Supérieur à l'insu des Moines, qui s'y seraient opposés, nonobstant l'inutilité de ces livres, dont ils ne font aucun usage.

Après avoir eu tout le loisir de visiter, et de connaître le Monastère de *Saint-Antoine*, nous proposâmes au Père *Synnodius* d'aller en sa compagnie visiter le Couvent de *Saint-Paul*. Il nous dit qu'il ne nous conseillait pas d'entreprendre ce voyage, parce que nous tomberions infailliblement entre les mains des *Arabes* nommés *Abaldé*, qui infestent les bords de la *mer Rouge*. Il nous expliqua que ces *Arabes Abaldé* étaient originaires des environs d'*Assaoüan* et de *la Nubie ;* qu'ils étaient ennemis jurés d'autres *Arabes* nommés *Benioüassel :* que ceux-ci habitent le rivage du *Nil* vers le *Caire ;* qu'ils se livraient assez souvent des combats les uns contre les autres, et que depuis peu les *Abaldé* avaient massacré une grosse troupe de *Benioüassel*.

Je répondis au Père *Synnodius* que ma curiosité de connaître par moi-même les productions, les dimensions, et le mouvement

ment de la *mer Rouge*, était plus grande que ma crainte des Arabes, et que nous avions d'ailleurs confiance en la protection de Dieu.

Le Père *Synnodius* se rendit à notre empressement. Nous chargeâmes nos chameaux de nos provisions nécessaires, et nous nous mîmes en chemin le 29 Mai sur les cinq heures du soir. Nous marchions vers le nord par la plaine de l'*Araba*, ayant à notre droite le *mont Colzim*, et à notre gauche celui d'*Askar*, éloignés l'un de l'autre d'environ 18 milles, et de 30 milles ou environ de la *mer Rouge*.

La plaine où nous étions, était coupée d'une infinité de torrens desséchés en été et couverts en plusieurs endroits de petites éminences, qui sont ordinairement des minières d'ocre de différentes couleurs, jaune, rouge, verte, brune.

Comme nous marchions assez près du *mont Colzim*, nous aperçûmes à son pied de vastes creux et de grands quartiers de pierres détachés et dispersés çà et là. Le Père *Synnodius* dit que ces grosses parties de pierre que nous voyions, avaient été tirées de trois carrières de marbre, qui étaient en *Cilicie*, dont l'une était de marbre noir, l'autre de marbre jaune, et la troisième de marbre rouge.

On trouve sur le même *mont Colzim* deux autres carrières, dont l'une donne du marbre jaune, et l'autre fournit du granit le plus estimé et le plus recherché de tous les mar-

bres : cette dernière carrière est près d'un vallon nommé *Tine* ou du *Figuier*, ainsi appelé parce que ce vallon est fertile en fruits de cette espèce. Il est arrosé d'une fontaine d'eau douce, où les *chamois*, les *gazelles*, les *tigres* et les *autruches* viennent continuellement boire.

Comme nous voyagions dans la plaine qu'on nomme *Araba*, qui signifie en Arabe *Char*, je voulus savoir l'origine de ce nom. On me dit qu'autrefois tout ce pays étant habité par un grand nombre de saints Solitaires, on voyait passer continuellement des *chariots* chargés de toutes sortes de provisions que la piété des fidèles Egyptiens procurait à leurs frères, qui vivaient pauvrement dans le désert, et que pour cette raison cette plaine était surnommée la *plaine des Chars*.

Il y a encore ici une autre remarque à faire, qui est que les Rois *Pharaons*, les *Persans*, les *Grecs*, successeurs d'Alexandre, et les *Romains*, après leur conquête d'Egypte, tirèrent des montagnes de la *Thébaïde* une grande quantité de beaux marbres, dont parle *Ptolomée*, et les firent voiturer par la plaine d'*Araba* pour bâtir ces superbes monumens, dont nous voyons et admirons encore aujourd'hui les restes. Cette seule raison suffit pour avoir donné à la plaine *Araba* le nom de la *plaine des Chars*.

Nous marchâmes au clair de la lune jusqu'à deux heures après minuit, et nous nous arrêtâmes dans le lit d'un torrent qui

était à sec, pour y prendre un peu de repos.

Nous étions vis-à-vis le *mont Aquabé*, qui signifie *montée rude et fatigante*, comme elle l'est, en effet. Les gens de pied prennent ce chemin de traverse pour arriver en moins de dix heures du Monastère de *saint Antoine* à celui de *saint Paul*. Il en faut quinze avec des montures, par la nécessité où l'on est de faire un grand détour pour chercher un passage par la gorge du *mont Colzim*.

On doit être surpris que n'y ayant qu'une très-petite lieue du Monastère de *saint Antoine* à celui de *saint Paul*, il en faille faire quinze pour aller de l'un à l'autre; mais on n'en est plus étonné, lorsqu'on voit sur les lieux, que ces deux Monastères, dont l'un est au pied du *mont Colzim*, à son couchant, et l'autre à son levant, ne sont séparés que par une seule roche, mais si escarpée, qu'elle est inaccessible. Cette roche, par sa prodigieuse hauteur, se voit de fort loin, et semble avertir le pélerin du grand détour qu'il doit prendre, pour parvenir du Monastère de *saint Antoine* à celui de *saint Paul*. Si *saint Jerôme*, qui a pris soin de nous faire le détail des fatigues de *saint Antoine* pour venir visiter *saint Paul*, avait été témoin oculaire, comme je le suis, de tous ces lieux, il aurait expliqué, sans doute, ce qui fut cause que *saint Antoine* marcha deux jours entiers pour arriver à la grotte de *saint Paul*, quoique la grotte de l'un ne fût séparée de celle de l'autre que de l'épaisseur d'une roche.

Nous continuâmes notre route, côtoyant toujours le *mont Colzim*, jusqu'à ce que nos guides nous firent traverser par un chemin dont la pente était assez douce, soit pour monter d'un côté, soit pour descendre de l'autre.

Etant parvenus à l'endroit le plus haut de la montagne, nous nous y arrêtâmes quelque temps pour contempler avec plaisir la *mer Rouge*, qui était à nos pieds, et le célèbre *mont Sinaï*, qui bornait notre horizon. Mais pour voir de plus près cette fameuse mer, nous mîmes pied à terre, M. *Assemanni* et moi. Nous crûmes, à vue de pays, que nous n'avions que peu de chemin à faire : nous fîmes cependant deux mortelles lieues pour arriver au bord de la mer.

Nous la considérâmes attentivement, nous rappelant la mémoire des merveilles que le Grand-Maître de l'Univers avait autrefois opérées en faveur de son peuple. Nous crûmes devoir en ce lieu, offrir au Seigneur, à l'exemple des Israëlites, nos actions de grâces de tous les bienfaits que nous recevons continuellement de sa divine Providence.

Nous vîmes sur les bords de cette mer un grand nombre de divers coquillages, qui y sont jetés par la violence des flots. Nous ramassâmes les plus beaux et les plus rares. Nous y trouvâmes aussi quelques pièces d'*albâtre* et des morceaux d'une espèce de *corail blanc*, nommé *chab* en Arabe. Ces morceaux ont de petits rameaux bruts, et parsemés de petits trous. Nous emportâmes avec nous ce qui nous

parut mériter place dans les cabinets des curieux.

Pendant que nous nous occupions de ces curiosités, nos chameliers nous joignirent avec le Père *Synnodius*. Je profitai de sa compagnie pour m'instruire sur tous les objets que nous avions devant les yeux.

Nous avions en perspective quatre chaînes de montagnes et la *mer Rouge*, qui les séparait. Ces montagnes sont celles d'*Oreb* et de *Sinaï*, celle de *Colzim*, celle de l'*Huile*, celle de l'*Arabie-Pétrée* vers *Gorondel*.

Les monts d'*Oreb* et de *Sinaï* étaient les plus éloignés de nous. Le Père *Synnodius* nous dit que nous en étions à soixante milles. *Oreb* est la plus haute et au Nord. *Sinaï* est la plus basse et au Midi. *Colzim* était près de nous et à notre Couchant. *Giabal-Ezzeit*, qui, en Arabe, signifie le *mont d'Huile*, se montrait distinctement à nous, quoique dans un lointain. On y trouve plusieurs sources de l'*huile de Pétréol*, ce qui lui a donné le nom qu'elle porte. Cette montagne est une suite du *mont Colzim*, qui a une très-longue étendue.

Les montagnes de l'*Arabie-Pétrée*, qui bornaient notre vue du côté du Nord, donnent des bornes à la *mer Rouge*. Son rivage, nommé aujourd'hui *Gorondel*, est l'endroit où les *Israëlites* traversèrent la *mer Rouge* à pied sec, et où *Pharaon* et son armée furent engloutis dans ses flots.

Ce passage, qu'un prodige inouï rendit autrefois si favorable au peuple de Dieu, est

aujourd'hui très-dangereux par le continuel bouillonnement des eaux qui entrent dans le golfe.

J'examinai alors, le plus soigneusement qu'il me fut possible, la route que les *Hébreux* dûrent tenir pour venir de *Memphis* à la *mer Rouge;* j'observai leur passage à travers cette mer, et je suivis, pour ainsi-dire, tous leurs pas. A mon retour au *Caire* je fis un nouvel examen de toutes mes connaissances. J'étudiai les textes de l'Ecriture, je lus les Historiens ecclésiastiques et profanes qui en ont parlé. Je consultai la tradition des gens du pays, qui en sont le mieux instruits; et après avoir comparé ce que j'ai vu sur les lieux avec tout ce que j'ai appris des livres et de la tradition, je me suis fait l'idée qui m'a paru la plus sûre de tous les passages des *Israëlites*, soit par terre, soit par la *mer Rouge;* et j'en ai dressé une dissertation que j'ai l'honneur de vous envoyer, et que je soumets à vos lumières et à celles de nos savans, qui sont plus capables que je ne le suis, de juger de la vérité de mes connaissances.

Après cette courte digression, je reprends, s'il vous plaît, la suite de notre voyage. Ce fut le 30 Mai, veille de la Pentecôte, que nous étions sur le bord occidental du *golfe d'Arabie.* On le nomme de différens noms; car on l'appelle *mer de Colzim, mer de l'Iement ou de la Mecque, mer Rouge.* Je ne m'arrêterai point à justifier l'étymologie de ce dernier nom. Je dirai seulement qu'il ne le doit point à la couleur de ses eaux: j'as-

surerai, au contraire, pour l'avoir vu, que ses eaux, depuis son rivage jusqu'à deux ou trois milles en pleine mer, sont d'un vert de pré. Elles reçoivent cette couleur de la quantité de *mousse marine*, qui croît sous les flots. Si vous portez votre vue plus loin, vous n'y apercevrez point d'autre couleur que celle qui est ordinaire à toutes les mers.

Pendant que je fesais mes observations, mes compagnons s'occupèrent à pêcher. Ils tendirent un long filet, le traînèrent, et firent une copieuse capture de toutes sortes de poissons : ils en pêchèrent un entr'autres, qui fesait plaisir à voir. Il avait les nageoires jaunes comme de l'or ; son corps était bariolé de raies bleues et dorées. Nos chameliers nous en préparèrent pour en manger ; nous en trouvâmes le goût excellent. Le Père *Synnodius* fit une bonne provision de ce poisson, et de plusieurs autres, qu'il fit saler pour son Couvent. Le sel se trouve ici en abondance sous le sable ; on n'a que la peine de creuser un demi-pied pour en avoir.

Après que notre pêche nous eut donné de quoi dîner, nous remontâmes sur nos chameaux pour nous rendre au Monastère de *saint Paul*. Nous y arrivâmes vers les six heures du soir. Les Arabes appellent ce Monastère *Deir il memoura*, ce qui veut dire *Monastère des Tigres*.

Les gens du pays lui donnent ce nom sur la tradition qu'ils ont chez eux, que *saint Antoine* s'étant trouvé à la mort de *saint*

Paul, et voulant mettre son corps en terre, *deux tigres*, sortis des forêts voisines, vinrent creuser la fosse où ce grand serviteur de Dieu fut enterré. *Saint Jerôme*, dans la relation qu'il nous a faite de la mort de ce saint Père des Hermites, dit que ce furent *deux lions* qui lui rendirent ce service. Quoi qu'il en soit, le prodige n'en est pas moins grand. Ce qui est certain, c'est que dans les déserts d'Egypte on voit rarement des lions: mais pour ce qui est des tigres, des chamois ou boucs sauvages, des autruches, des gazelles et des renards, ils y sont communs. Les tigres font une guerre continuelle aux chamois: ces derniers ont des cornes redoutables aux tigres. Un Religieux de *saint Paul* me fit présent de la corne d'un chamois qui avait quatre palmes de long.

Le Monastère de saint Paul, où nous arrivâmes, est situé à l'Orient, dans le cœur, pour ainsi parler, du *mont Colzim*. Il est environné de profondes ravines et de côteaux stériles, dont la surface est noire. Leur élévation dérobe au Monastère la vue de la *mer Rouge*, qui n'en est éloignée que de deux ou trois lieues: les *monts Oreb* et *Sinaï* en sont à vingt lieues.

Le bâtiment du Couvent est un carré long, tel que je l'ai dessiné dans ma carte.

Il est accompagné d'un jardin, mais beaucoup plus petit que celui de *saint Antoine*. Il contient les mêmes plantes. Il est arrosé d'une eau salée qui le traverse; elle sort d'un rocher voisin, et est conduite sous une voûte

que j'ai mesurée. Sa longueur est de soixante-dix pas. Elle passe par-dessous les murs de l'enclos du Couvent, pour y faire entrer l'eau, qui s'y distribue dans les endroits où elle est nécessaire. Les Moines n'ont que de cette eau pour boire, et ils en boivent, toute salée qu'elle est. C'est apparemment dans la même eau que le *saint Anachorète Paul* détrempait le pain, que, selon l'ancienne tradition, un corbeau ne manqua jamais de lui apporter chaque jour, pendant l'espace de 60 ans.

L'Eglise du Couvent n'est ni grande ni belle; mais ce qui la rend très-recommandable, c'est de renfermer dans ses murs la grotte où *Paul*, ce célèbre Patriarche de tous les solitaires, mort au monde et à lui-même, n'avait aucune autre communication qu'avec son Dieu.

Cette grotte obscure et rustique inspire l'amour de la solitude, le mépris des grandeurs du siècle, le desir des biens éternels, et une confiance entière en la bonté de Dieu, qui prend un soin particulier de ses serviteurs. *Paul* et *Antoine* en eurent une preuve bien sensible, lorsqu'étant ensemble, et employant le jour et la nuit à chanter les louanges de Dieu, et à s'entretenir de ses miséricordes, le Seigneur, en faveur d'*Antoine*, doubla la subsistance ordinaire de *Paul*.

Nous entrâmes dans ce Monastère de la manière dont nous étions entrés dans celui de *saint Antoine*, c'est-à-dire, par le moyen

d'une poulie qui nous enleva de terre jusqu'à une haute fenêtre qui sert d'entrée dans le Couvent.

Les Religieux nous y attendaient. Après nous avoir salués, ils allèrent processionnellement dans leur Eglise. Ils récitèrent quelques prières, ensuite nous rejoignirent, et nous introduisirent dans leur réfectoire, où ils nous présentèrent un repas à-peu-près comme celui qu'on nous avait fait à *saint Antoine*.

Nous employâmes le reste du jour à visiter les cellules, le jardin et les autres bâtimens du Monastère. Ma carte les représente rangés comme ils le sont. Le Supérieur nous fit voir la bibliothèque ; mais les bons livres et les manuscrits en ont été enlevés.

Je savais qu'il y avait dans le Monastère un Moine originaire de la Haute-Egypte, dont je connaissais les parens ; je le demandai, on me l'amena ; mais le Supérieur et quelques autres Moines s'attroupèrent autour de moi, dans la crainte, comme je le vis bien, qne ce Moine ne se laissât gagner par des Latins. Nous prîmes ce moment, M. *Assemanni* et moi, pour leur faire des questions capables de leur donner quelques justes inquiétudes sur leur état. Entr'autres questions, nous leur demandâmes s'ils ne conservaient pas toujours précieusement les sentimens dans lesquels leurs Pères, *Paul* et *Antoine*, dont ils étaient les successeurs, avaient vécu, et dans lesquels ils

étaient morts ; s'ils ne se fesaient pas honneur d'être enfans de l'Eglise de Jésus-Christ ; s'ils ne reconnaissaient pas que son Eglise était son corps mystique, dont son Vicaire en terre était le chef, et les fidèles les membres.

A ces questions, ils nous répondirent ce que d'autres schismatiques nous ont dit ailleurs, que l'Eglise était la sainte Vierge, l'Evangile, le saint Sépulcre, la Jérusalem céleste, les Sacremens, les Evêques et les Docteurs de leur Nation.

Telle est l'ignorance de ces pauvres solitaires. Mais ce qui les rend plus dignes de pitié, c'est qu'ils joignent à leur ignorance une opiniâtreté, et une bonne opinion d'eux-mêmes, fondée sur leur vie dure et austère. En effet, ils macèrent leurs corps de jeûnes continuels et de rudes travaux ; ils ne les interrompent que pour psalmodier ; ils couchent sur la dure ; ne vivent que de légumes mal apprêtés ; ils ne boivent du vin que très-rarement ; ils observent un silence rigoureux, et une retraite continuelle.

Etat déplorable du Schismatique, qui nourrit son orgueil par ces fausses et apparentes vertus ! la simplicité, l'humilité et la docilité que l'Evangile de Jésus-Christ demande, ne se trouvent que dans le vrai Catholique.

Comme nous nous trouvâmes dans le Monastère de *saint Paul*, la veille de la Pentecôte, qui était cette année le 31 Mai, les

Moines commencèrent l'Office le lendemain ; savoir : Vêpres, Matines, qui se dirent à minuit, la Messe, qui fut célébrée à l'aurore, et dirent d'autres prières, par lesquelles les *Coptes* et la plupart des Chrétiens du Levant finissent le temps pascal. Après None du même jour, ils firent l'ouverture d'une cérémonie qu'ils appellent *les Prosternations*. Elle commence par des prières fort longues et fort dévotes ; en priant ils se prosternent à tous momens, implorant les miséricordes de Dieu. Ils appellent cette cérémonie *aïdel sejoud*, c'est-à-dire, *la fête des Adorations* ou *Prosternations*. Ils l'appellent aussi *aïdel ansera*, la *fête de l'origine*, pour faire entendre que le jour de la Pentecôte fut celui de la naissance du Christianisme, et le commencement de la prédication de l'Evangile.

L'Eglise où ils font leurs prières et toutes leurs cérémonies, n'a pas plus de 30 pieds de long et moins de large. Comme elle est fort enfoncée dans le roc, elle n'est éclairée que par son petit dôme. Ses murs, depuis la voûte jusqu'en bas, sont chargés d'une peinture très-grossière, qui représente quelques histoires des saintes Ecritures. On n'a pas oublié d'y peindre les deux tigres qui creusèrent la fosse où *saint Antoine* déposa le corps de son père en Jésus-Christ. Le Moine qui avait fait ces peintures, nous dit qu'il n'avait jamais appris à peindre ; son ouvrage en était une preuve évidente. Nous lui demandâmes où il avait pris ses différentes cou-

leurs. Il nous répondit qu'il les avait tirées des terres colorées qui se trouvent dans les côteaux voisins.

Toutes les prières et cérémonies de la Fête étant finies, nous prîmes congé du Supérieur et des Religieux, et nous nous rendimes sur le bord de la mer, où nos chameliers nous attendaient.

Nous nous donnâmes le loisir, M. *Assemanni* et moi, de faire quelques observations sur la *mer rouge*. Cette mer hausse et baisse régulièrement deux fois par jour, comme l'Océan : ces deux mers ne se communiquent que par un passage très-étroit, que les Arabes appellent *Bab el mandel*. Le lit de la *mer Rouge* n'étant pas fort large, son flux et reflux n'est pas grand ; mais il croît considérablement dans les marées, soit lors des nouvelles ou pleines lunes, soit vers les équinoxes.

Le 11 Juin 1716, et le 11 de la lune, nous étions sur la côte Occidentale de la mer à vingt lieues du *mont Sinaï*, et à vingt-cinq du fond du Golfe, proche *Suez*. Nous y remarquâmes que les flots étaient montés la veille, depuis six heures du soir jusqu'à minuit, de cent pas, et qu'ils s'étaient retirés d'autant de pas, depuis minuit jusqu'à six heures du matin.

En fesant nos observations, nous regardions avec grand plaisir les bords de la mer, qui sont charmans. Nous les quittâmes avec regret, pour nous rendre au couvent de *saint Antoine*, où le Père *Synnodius*, qui avait pris les devans, nous avait donné rendez-vous.

Nous y arrivâmes avant le coucher du soleil. le Père *Synnodius*, que nous avions à demi converti dans nos entretiens avec lui, nous fit alors meilleur accueil qu'il ne nous l'avait fait à notre première arrivée dans son Monastère.

Nous lui proposâmes de nous conduire le lendemain à la *grotte de saint Antoine*, pour y dire la sainte Messe : il s'y engagea très-volontiers.

Cette grotte est éloignée d'un mille du Couvent, et est située vers le milieu du *mont Colzim*. Nous partîmes de grand matin, portant avec nous nos ornemens d'autel. Le Père *Synnodius* se chargea du vin pour nos Messes.

Le chemin du Couvent de *Saint-Antoine* à sa grotte, n'est pas aisé. Il nous fallut d'abord traverser un grand fossé humecté d'eau, et rempli de palmiers, de joncs et d'herbes sauvages. Nous grimpâmes ensuite par des rochers moitié *pierre* et moitié *talc*. Le *talc* est très-commun en Egypte.

Vers le milieu de la montagne, nous nous arrêtâmes sur les débris de la cellule du bienheureux *Paul le Simple*, que nous pouvons appeler le Thaumaturge du désert. *Saint Antoine* lui adressait les possédés et les malades qu'il ne pouvait guérir; et Dieu accordait à la prière du Disciple humble et simple, ce qu'il paraissait refuser à l'éminente sainteté de son maître.

Après bien des circuits et des peines, nous arrivâmes à la grotte où ce glorieux Père des

Anachorètes offrit à Dieu un continuel sacrifice de sa vie, et où nous espérions pouvoir offrir le saint Sacrifice de nos autels.

Cette grotte est un enfoncement que la nature a fait dans le roc. On y pénètre par une fente de dix ou douze pieds de haut, et d'environ trois pieds de large. Son enfoncement est un réduit sombre et étroit, qui ne peut avoir de profondeur qu'une douzaine de pas. Un corps peut à peine s'y étendre pour y prendre du repos. A un des côtés de la grotte, il y a une espèce de gradin, sur lequel étant monté, on peut appuyer ses bras sur une avance de pierre, qui sert d'accoudoir.

Ce gradin regarde l'Orient et, selon la tradition, il servait d'oratoire, où le saint passait debout les jours et une grande partie des nuits en prières. Nous nous disposions dans ce lieu solitaire, qui inspire de la dévotion, à commencer la sainte Messe, lorsque le Père *Synnodius* me présenta le vin qu'il nous avait apporté. La couleur et l'odeur m'arrêtèrent tout-à-coup. Je lui demandai quel était ce vin. C'est, me dit-il, le vin d'*Abaréké*. Quel vin me donnez vous, lui répondis-je? Ce n'est pas du vin tel que le demande le sacrifice de la sainte Messe. En effet, ce prétendu vin n'est qu'un extrait que nos Coptes tirent des raisins secs qu'on leur apporte de Grèce, et qu'ils font tremper dans l'eau pour en extraire ce vin, qu'ils appellent *Abaréké*, qui veut dire en Arabe, *Bénédiction*.

Ce vin, m'ajouta le Père *Synnodius*, est bien plus doux que tout autre vin, et nous

n'en usons point d'autre à l'autel. Je me contentai de lui dire alors que ce vin ne pouvait être la matière du Sacrement.

Nous fîmes nos prières en ce lieu de dévotion, et nous descendîmes de la montagne, comme Abraham, sans avoir consommé le sacrifice que nous espérions offrir au Seigneur.

Le Père *Synnodius* nous fit remarquer deux petites grottes, qui sont au-dessus de celle de *saint Antoine*, et qui en sont éloignées de cinq ou six toises.

Elles sont si escarpées, et le talus en est si rude, qu'aucun de nous ne voulut se hasarder d'y monter. On dit que *saint Antoine* s'y retirait très-souvent pour se cacher aux yeux des hommes qui venaient le chercher de bien loin pour le consulter.

En descendant la montagne, nous cueillîmes diverses herbes assez curieuses ; savoir, 1.° du *séné*, qui a de petites feuilles comme le *séné* d'Arabie, et qui a de plus une infinité de fleurs blanchâtres, qui contiennent une graine noire et mince ; 2.° de *l'oseille* sauvage à feuilles rondes, et à fleurs incarnates. Nous en mangeâmes, et nous la trouvâmes agréable au goût ; 3.° des *câpriers*, dont le fruit ne le cède point en grosseur aux plus grosses dattes ; 4.° du *bois de scorpion*, ainsi nommé à cause de la tortuosité de sa racine. Les Religieux nous assurèrent que sa racine, mise en poudre, est un antidote contre la morsure des animaux venimeux, et un remède pour appaiser les inflammations des yeux. Les Droguistes la vendent

au *Caire*, et en vantent la vertu et les effets.

Avant que de rentrer dans le Monastère, nous allâmes voir cette carrière de marbre jaune, dont j'ai déjà parlé. Nous y trouvâmes quantité de masses brutes, qui paraissaient avoir été taillées depuis long-temps.

Nous rentrâmes enfin dans le Monastère de *Saint-Antoine*. Je n'y fus pas plutôt de retour, que j'allai trouver le Père *Synnodius*, avec mon nouveau Testament en main. Je lui fis lire le vingt-sixième chapitre de saint Mathieu, où l'Evangéliste nous rapporte les circonstances dans lesquelles le Sauveur du monde, par un excès d'amour pour nous, institua la divine Eucharistie, sous les espèces du pain et du vin, tel qu'il sort de la vigne.

Je lui fis voir de plus que c'est sur l'action de Jésus-Christ, donnant à ses disciples, sous les espèces de l'un et de l'autre, son corps à manger et son sang à boire, que le Concile de Florence, et l'Eglise universelle, avaient déclaré, que notre pain et notre vin usuels, dont la substance était miraculeusement changée par les paroles sacramentelles dans la propre substance du corps et du sang du Sauveur, étaient la matière nécessaire du Sacrement; d'où je concluais que leur prétendu vin, étant plutôt de l'eau que du vin, ne pouvait être une matière suffisante dans le sacrifice de nos autels.

Comme le Père *Synnodius* me parut assez convaincu de ces preuves, je pris occasion de lui exposer, sur d'autres matières, la doc-

trine Catholique, si contraire aux opinions du schisme; mais le schisme a cela de malheureux, qu'il aveugle l'esprit, endurcit le cœur, et empêche l'un et l'autre de se rendre, dans les choses mêmes qui paraissent les plus évidentes. Ainsi je ne sais ce que je puis espérer de mon entretien avec ce Religieux schismatique.

Si j'en jugeais par les marques qu'il me donnait d'affection et de confiance, j'en aurais meilleure opinion que je n'en ai. Il nous fit toutes les instances possibles pour nous engager à différer notre départ. Mais étant obligés de nous en retourner au *Caire*, nous prîmes congé de lui et de ses Religieux.

Après les avoir quittés, nous entrâmes dans la plaine d'*Araba*; nous y passâmes une nuit bien incommode.

Le lendemain, nous nous remîmes en chemin. Nous apperçumes au soleil levant des *gazelles* qui bondissaient sur le sable; mais ce qui arrêta le plus ma vue, ce fut une infinité de cailloux qui couvraient le chemin pendant l'espace de deux petites lieues. Parmi ces cailloux, il y en avait de rouges, de gris, de bleuâtres et de noirs. Leur surface, exposée à l'air, était ondée en relief, comme un tissu de broderie; la partie qui touchait la terre était unie.

Si la chose méritait qu'on en cherchât les causes, je dirais que le nitre de la terre délayé par la rosée, s'attache à l'extérieur de ces cailloux; qu'ensuite, l'agitation de l'air porte insensiblement, sur la surface de ces

cailloux, les parties du nître les plus légères, et en forme des sillons, que la chaleur du soleil pétrifie.

Nous traversâmes toute la plaine de l'*Araba*, et nous gagnâmes le mont *Keleil*. Nous mîmes pied à terre pour herboriser le long d'un torrent, qui est à sec pendant l'été, et qui ne laisse pas d'entretenir en tout temps quantité de plantes, dont on ferait un grand usage en Europe. Les principales sont, 1.° une herbe purgative nommée ici *namanié*; sa racine produit une infinité de tiges et de branches velues qui aboutissent à des têtes bourrues semblables à celles de la dent de Lion; 2.° Le *rable*, autre plante qui a une bonne odeur, et dont les Arabes mangent très-volontiers; 3.° la *chékáa*, dont on fait un parfum; sa tige est épineuse et ses feuilles dentelées; son fruit est petit et triangulaire, il porte trois grains; 4.° la *mechetha*, c'est-à-dire, *peigne*, en arabe. On lui donne ce nom, parce que ses branches sont épineuses et ses feuilles raboteuses.

Nous fîmes quelques provisions de ces différentes plantes, pour les porter au *Caire*. Chemin fesant nous aperçumes un lézard nommé *oüaral*: nos Chameliers le poursuivirent; mais il gagna bientôt son trou.

Cet animal ressemble au crocodile, à l'exception qu'il est plus petit, n'excédant pas la longueur de trois à quatre pieds, et qu'il ne vit que sur la terre. Comme il est fort friand du lait de chèvres et de brebis, il se sert d'un èxpédient pour les traire. Il

entortille fortement, avec sa longue queue, une des jambes de la chèvre ou de la brebis, et la suce tout à son aise.

Ayant traversé le *mont Keleil*, nous entrâmes dans la plaine de *Baquara*. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain au soir nous entrâmes à *Baïad*. De *Baïad*, nous allâmes à *Benisonet*, qui est au-delà du *Nil*. Nous le passâmes en bateau; car sur le *Nil*, soit en *Egypte*, soit dans la *Nubie* et dans la *Fongi*, il ne faut chercher aucun pont. On en a seulement construit quelques-uns sur de petits bras du *Nil*, qui se remplissent d'eau au temps des inondations.

Nous trouvâmes à *Benisonet* l'Evêque de *Bhénessé*, nommé *Amba Ibrahim*. Il nous reçut avec amitié, quoique *Copte*, c'est-à-dire, prévenu contre les *Francs*, et entêté de ses opinions superstitieuses et schismatiques.

Après un jour de repos, nous nous embarquâmes sur le *Nil* pour nous rendre au *Caire*. Nous y arrivâmes heureusement. La première chose que nous fîmes à notre retour, fut d'aller offrir à Dieu nos actions de grâces de toutes celles que nous en avions reçues pendant tout notre voyage dans le désert.

Arrivant en cette ville, nous apprîmes de M. notre Consul et de nos Français, que M. le Comte de Morville venait d'être chargé du Ministère de la Marine.

Vous ne pouvez douter, mon Révérend Père, de ma joie particulière et de celle de nos Missionnaires, qui espèrent trouver

dans sa personne toute la protection que S. A. S. Monseigneur le Comte de Toulouse a toujours bien voulu donner à nos fonctions évangéliques.

Après avoir pris toute la part que nous devons prendre à la place que M. le Comte de Morville occupe présentement, jouissez aussi, mon Révérend Père, de la satisfaction de savoir de nous ce que nous apprenons ici de nos Français et des Etrangers qui ont eu l'honneur de le voir à *la Haye*, où il était Ambassadeur.

Ils nous disent qu'ils entendaient continuellement louer son habileté dans le maniement des affaires, sa droiture dans ses négociations, sa politesse, sa douceur, sa modestie dans toutes ses manières, son esprit cultivé par les Belles-Lettres, joint à un goût merveilleux pour bien juger de tous les ouvrages de l'art; qualités qui lui ont gagné l'estime et la confiance des Ministres des Cours Etrangères, et celles de leurs maîtres.

C'est son amour pour les belles choses qui me fait espérer qu'il verra avec plaisir tout ce que l'*Egypte* a conservé de ses anciens et superbes monumens. J'ai commencé, par ordre du Roi, d'en faire la recherche. Mon premier soin a été de dresser la carte de l'*ancienne Egypte*. Je vous l'ai envoyée, et vous m'avez fait l'honneur de me mander qu'elle avait été présentée à Sa Majesté par Monseigneur le Garde-des-Sceaux.

Dans les heures que nos emplois de Missionnaire nous laissent libres, je m'occupe

à dresser un plan de l'ouvrage que je médite. Lorsqu'il sera dans l'état où il doit être, je vous l'enverrai, et vous aurez la bonté de me faire savoir si l'intention du Roi est que j'exécute tout ce que je promets dans mon projet. Nous nous recommandons tous à vos saints Sacrifices.

Je suis avec respect, mon Révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SICARD, Jésuite.

* Ma Lettre écrite, et prête à vous être envoyée, nous apprenons, mon Révérend Père, que le Roi a honoré M. le Comte de Morville du Ministère des affaires étrangères.

Quelque joie que nous ayons de la nouvelle marque que le Roi lui donne de sa confiance, en l'admettant dans ses conseils les plus secrets et les plus importans, je vous avoue, mon Révérend Père, que nous regretterions tous son Ministère de la Marine, si nous n'apprenions en même-temps que ce changement, bien loin de nous priver d'un protecteur, nous en donne deux.

Nos Missions n'oublieront jamais tout ce qu'elles doivent à la protection dont M. le Comte de Pontchartrain les a toujours honorées. Nous nous flattons que M. le Comte de Maurepas, son fils, qui a d'ailleurs de si étroites liaisons avec M. le Comte de Morville, entrera dans les sentimens de ce Seigneur et dans ceux de M. son père.

Ainsi, mon Révérend Père, nous n'avons

qu'à demander à Dieu la conservation de nos deux Ministres ; c'est un devoir dont nous nous acquittons chaque jour, avec tout le zèle et toute l'affection que les intérêts de la Religion nous demandent.

LETTRE

Du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Egypte, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que M. le Comte de Morville verrait avec plaisir le plan de mon ouvrage sur l'Egypte ancienne et moderne.

J'ai fait toute la diligence possible pour le satisfaire. Je vous l'envoie aussi détaillé qu'il a été nécessaire pour donner une idée juste et nette de toutes les connaissances que j'ai tâché d'acquérir sur les lieux.

J'ai divisé en treize Chapitres tout ce que j'ai à dire sur les matières contenues dans mon plan. J'y joindrai des cartes géographiques, et les figures des monumens antiques, que je ferai dessiner.

Vous aurez la bonté, mon Révérend Père, de communiquer ce projet à M. le Comte de Morville et à M. le Comte de Maurepas. S'ils ont pour agréable que je l'exécute, ils verront la nécessité de me donner un Dessinateur habile, et de lui faire toucher exactement ses appointemens.

Ma profession m'a appris depuis long-temps à me contenter de peu pour mon entretien et ma subsistance : mais eu égard à ce pays-ci et à ses habitans, qui ont de quoi rebuter tout homme qui ne chercherait pas purement la gloire de Dieu, il est très-important que la personne qui me sera envoyée pour travailler avec moi, soit excitée, par des avantages temporels, à aimer un emploi dont l'exercice sera très-laborieux; c'est ce qu'il sera aisé de reconnaître par la lecture de ce projet.

PLAN

PLAN D'UN OUVRAGE

Sur l'Egypte ancienne et moderne, en treize Chapitres, avec des Cartes géographiques, et les Dessins de plusieurs Monumens antiques.

CHAPITRE PREMIER.

Ce Chapitre contiendra les anciennes *Dynasties* et les noms des diverses Nations qui ont dominé en *Egypte*: la division sous les *Pharaons* en trente *Nomes*: la division sous les *Romains* en *Provinces*: la division *Ecclésiastique* en *Métropoles* et *Evêchés*: les dix *Evêchés* qui restent aux *Coptes*: la division sous les *Turcs* en trente-neuf *Cachefliks* ou *Gouvernemens* des *Bachas*: les vingt-quatre *Beys* ou *Sangiacs*: le nombre des corps de Milice: la manière dont les villes et villages sont achetés et gouvernés; comment les terres sont ensemencées, et mises tous les ans à l'encan: les mœurs, les sciences et les coutumes des anciens Egyptiens, et ce que les modernes en ont retenu: la Religion des uns et des autres: la fertilité et l'étendue de l'*Egypte*.

ESTAMPES.

Carte générale de l'*Egypte antique et moderne*.

CHAPITRE II.

Ce Chapitre comprendra la province de *Beheiré*, *Alexandrie* et les bords de la Mer, jusqu'à *Rosette* exclusivement.

Là on verra *Alexandrie* ancienne avec ses faubourgs de *Racotis*, de *Necropolis*, de *Nicopolis*, etc. Ses temples, ses collèges, le *Serapeum*, l'*Iseum*, etc. Sa bibliothèque, ses palais, ses citernes, son phare, ses ports, etc. La liste de ses Rois, de ses Patriarches, etc. Ses révolutions : ce qu'elle est aujourd'hui : son commerce ; le tarif des marchandises d'entrée et de sortie : la *Colonne de Pompée :* les *Aiguilles de Cléopatre :* les Eglises de *sainte Catherine*, de *saint Marc*, etc. Nous parlerons ensuite des bords de la Mer et de ses îles, depuis la tour des Arabes jusques vers *Rosette :* de la situation maritime des anciennes villes *Paroetonium*, *Plinthina*, *Eleusina*, *Schedia*, *Antylle*, *Teposiris*, *Archandre*, *Tarichée*, *Tonis*, *Canopus*, etc. Nous traiterons de la *Beheiré*, de ses deux gouvernemens, *Damanehour* et *Terrané ;* du canal de *Cherafié* ou de *Cléopatre*, qui porte ses eaux à *Alexandrie ;* des lacs de la *Mareste*, de la *Madié*, de la *Beheiré ;* du petit lac de *Natron*, à l'Ouest de *Damanehour*. Nous ferons mention de l'*Ichneumon*, des *Autruches*, des oiseaux *Rakams*, des *Caméléons* et autres animaux rares ; du

coton, du *lin*, du *tabac*, des *cannes de sucre*, de l'*indigo*, du *barnouf*, des *hermodates*, et semblables plantes.

ESTAMPES.

Carte particulière de la province de *Beheiré*, et des bords de la Mer. Plan d'*Alexandrie*, de la *Colonne de Pompée*, d'une *Aiguille de Cléopatre*. Dessins de la plante de *coton*, *du lin*, etc. De l'*Autruche*, de l'*Ichneumon*, du *Rakams*, du *Caméléon*.

CHAPITRE III.

Le Delta avec Rosette et Damiette; les sept embouchures du Nil.

Nous tâcherons de découvrir les vestiges des sept embouchures du *Nil*, les ruines de *Tanis*, *Saïs*, *Bute*, *Mendès*, *Atarbethis*, *Thamaïs*, *Héraclée*, *Peluse*, *Xoïs*, *Sebennytus*, *Busyris*, *Cercassore*, *Momemphis*, *Nicii*, etc. Les îles *Chemmis* et *Prosopis*, mentionnées par *Hérodote :* les Temples de *Latone*, d'*Isis*, etc. Nous parlerons des canaux et lacs modernes : des provinces *Menutié* et *Garbié :* des villes de *Damiette*, *Rosette*, *la grande Mehallé;* des *Arabes de Balkim*, et autres peuplades d'*Arabes;* des Eglises de *sainte Gemiane* et autres qui restent aux *Coptes;* du *sel ammoniac;* des poulets éclos dans les fours; de la manière

d'arroser les terres avec des machines à bascule; des *colombiers;* des *pélicans;* des *ibis;* des *canards;* des *oies du Nil;* des *poules de ris;* des *pintades;* des *saksak;* des *abougardans* et autres oiseaux curieux; du *bouri* et de la *boutarque* qu'on tire de ce poisson; des *sycomores;* des *nabques* ou *lotus;* des *palmiers;* des *cassiers;* des *figuiers* d'*Adam;* des *figuiers d'Inde;* du *riz;* du *carthmum;* du *nenuphar;* du *colquas* ou *arum;* du *hebelazis;* de la *meloukié;* de la *bamié* et autres plantes singulières.

ESTAMPES.

Carte particulière du *Delta;* route détaillée du *Caire* à *Rosette*, par *le Nil; autre* route du *Caire* à *Damiette.* Plans du temple d'*Isis* à *Bhabeit;* de l'Eglise de *sainte Gemiane;* d'un four à poulets; d'un four pour le *sel ammoniac;* d'une machine à puiser l'eau du *Nil.* Figures des oiseaux et plantes rares.

CHAPITRE IV.

L'Isthme de Suez.

L'on y trouvera la province d'*Augussamnica*, aujourd'hui *Charquié;* les villes de *Calliopé, Atribis, Pharboetus, Bubassis,* fameuse par son temple d'*Arthémis* et son *cimetière des Chats; Lychnos, Daphné,*

Magdole, Ostracina, Rhinocorura, Heropolis, Arsinoé, Clespatris, etc. Le *lac Sirbon;* le *mont Cassius*, où *Pompée* fut tué et enseveli ; la ville de *Mansoura*, où le Roi *saint Louis* fut défait ; le canal qui aboutissait du *Nil* à la *mer Rouge;* le commerce de *Suez;* les vaisseaux que *Ptolémée Philadelphe* y entretenait. On fera voir que *Suez* est plus près du *Caire* que les Géographes n'ont coutume de le placer. Nous donnerons la description du *café ;* celle du *chameau*, du *dromadaire*, et de la plante *hanné.*

ESTAMPES.

Carte particulière de l'*isthme de Suez;* figures du *chameau*, des plantes du *café et* du *hanné.*

CHAPITRE V.

Le grand Caire, Memphis, et leurs environs.

Nous décrirons le *grand Caire*, son étendue, le nombre de ses habitans, de ses maisons, mosquées, marchés, etc. Ses coutumes pour la justice, la police, le commerce ; la nourriture ; les bains; les mariages ; les enterremens ; les processions, sur-tout celle du *grand pavillon de* la *Mecque;* la *caravane de la Mecque ;* la religion des Turcs ; les différentes sectes des Chré-

tiens schismatiques, principalement les *Coptes;* les *jardins*; les *étangs;* le *calits* ou *canal du Caire*, nommé par les Anciens *fossa frajana;* le *château;* le *puits de Joseph;* l'aqueduc; l'île de *Rouda*, à la tête de laquelle est la tour de *Mékias*, ou mesure du *Nil;* le *vieux Caire*, autrefois *Babylone;* *Girgé*, autrefois *Memphis*; ses *pyramides*, leur nombre, leur mesure, leur destination, etc. Le *sphynx;* les *catacombes des momies* et des oiseaux embaumés. Nous marquerons la gorge des montagnes par où les *Hébreux* firent route vers la *mer Rouge;* les villes de *Ramessès*, de *Sethé*, de *Gessen*, d'*Héliopolis*, d'*Onion*, de *Trojæ Civitas*, asile des Troyens fugitifs; les ruines des anciens Monastères. Pour la Botanique, le *lobaka*, le *zenzelakt*, *safsaf*, espèce de saule; le *sateira;* le *mach*, espèce de haricot de l'*iemen;* le haricot du *frezzan;* l'*abdellaui* et le *domairi*, deux sortes de melons.

ESTAMPES.

Carte topographique du *Caire* et de ses environs. Plan du *Caire*, du *puits de Joseph*, de l'*aiguille d'Héliopolis*, du *Sphinx*, de la *grande pyramide* pour l'extérieur; coupe de l'intérieur. Plan des souterrains des *momies* et des oiseaux embaumés. Figures des arbres et plantes. Portrait d'un *Egyptien*, d'une *Egyptienne*, d'un *Soldat*, d'un *Juge*, etc.

CHAPITRE VI.

Désert de Sceté ou de S. Macaire.

Étendue de ce désert. Nombre de ses anciens Monastères; ce qu'il en reste à présent : différence des Religieux *Coptes* d'avec les *Anachorètes* des temps passés : *lac de Nitrie*; *Barbelama*, ou mer sans eau; bateau pétrifié : mines de *pierres d'aigle*; sables divers; *ocre rouge*; *sel gomme* ou *pyramidal*; jonc pour les nattes; *tamarinde*; *gazelles*; *hyènes*; *bœufs sauvages*, etc. Temple de *Jupiter Ammon.*

ESTAMPES.

Carte de ce désert. Plan des Monastères. Portrait d'un Religieux *Copte*. Figure du *sel pyramidal*, de l'*hyène*, du *bœuf sauvage*, de la *gazelle.*

CHAPITRE VII.

Ce Chapitre contient l'étendue du *Caïre* jusqu'à la tête du *canal de Joseph*, où sont compris l'île *Héracléopolis* et les *trois labyrinthes.*

Vous y verrez les villes modernes de *Beni-*

souef, du *Fraioum*, de *Bhenessé*, de *Menié*, de *Mellaui;* le puits du Monastère de *Jarnous;* les anciennes villes d'*Aphroditopolis;* une autre *Busiris;* une autre *Arsinoé; Crocodilopolis*, *Héracléopolis*, *Oxyrinchus*, *Hermopolis*, *Cynopolis*, *This* ou *Thinis*, qui a donné son nom à une dynastie des *Thinistes : Antinoé*, capitale de la *basse Thébaïde;* le *canal de Joseph*, jadis *fossa Thineos*; les lacs *Maurus* et *Mœris*, celui-ci doux, et l'autre salé; les *trois labyrinthes* (contre la prévention commune qu'il n'y en avait qu'un), dont les ruines subsistantes cadrent juste avec la relation de *Diodore de Sicile;* les fameuses *grottes sépulcrales de Benihaffan;* des cavernes au levant du *Nil;* plusieurs *pyramides;* une *aiguille de granit;* des sacrifices gravés en relief sur la face des monts de *Touna* et de *Téhené*; les Monastères des *saints Georges*, *Hour*, *Jean le petit; épitaphes de la Poulie*, *de la Poutre*, et autres; deux inscriptions, une grecque et l'autre arabe à *Ilahoum;* une autre grecque sur le mont *Téhené*; une arabe à *Menié;* une troisième grecque à *Antinoé;* une coptique au Monastère de la *Poutre*. Nous aurons occasion de traiter du *crocodile*, du *tarsé*, de la *variole*, du *bolti*, du *facaca*, espèce d'*orbis marin*, et autres poissons; des *grues*, des *hanas*, espèce de *hérons;* des *archanges, bichots*, *beccassines;* des *farfours* ou *canards* à tête bleue; du *papyrus* et autres joncs du *Nil;* des fruits du *Fayoum;* du *vin des Coptes* pour leurs Messes; des *Myrobolans*.

ESTAMPES.

Carte de l'*île Héracléopolis*, et de la province du *Fayoum*, du *lac Maurus*, et du *petit Labyrinthe*. Plan du *grand Labyrinthe*, du *petit portique d'Hermopolis* ou *Achemomain*, de la *colonne de Sévère Alexandre* à *Antinoé*, de deux portes entières de cette Ville, du sacrifice au Soleil vers *Touna*, des grottes de *Béni Hassan;* portraits du *crocodile*, des oiseaux rares, etc.

CHAPITRE VIII.

Désert de la Thébaïde, ou de S.-Antoine, avec le passage des Israëlites par la mer Rouge.

Noms des montagnes, vallées, plaines, sources d'eau, carrières de *talc*, carrières de *marbre* noir, jaune, rouge, et moucheté dans ce désert. Monastères de *Saint-Antoine* et de *Saint-Paul*, la proximité de leur situation, et l'éloignement de l'un à l'autre par le détour des chemins; cellules dans les rochers; idée des anciens solitaires; caractère des *Coptes* qui leur ont succédé; *mer Rouge;* sa longueur, sa largeur, son flux et reflux, sa navigation; le *corail blanc*, les *champignons pétrifiés*, les *conques tigrées*, les *oursins* si délicatement tournés, et autres curiosités de cette mer. Qu'est-ce qu'*Azion-gaber* d'où les flottes de *Salomon* fesaient

voile vers *Ophir ?* Lieu du *passage des Hébreux* à travers les flots. Animaux qui fréquentent ces solitudes, sur-tout le *tigre*, le *chamois*, l'*autruche*, la *gazelle*, le *quatha*, espèce de *perdrix*, l'*ouaral*, espèce de *crocodile terrestre ;* simples particuliers.

ESTAMPES.

Carte du *désert de la Thébaïde* avec la *route des Israélites sortant d'Egypte.* Vue des monastères de *Saint-Antoine* et de *Saint-Paul* ; portrait du *tigre*, du *quatha*, de l'*ouaral*, des *conques*, des *oursins*, du *corail blanc.*

CHAPITRE IX.

Etendue depuis la tête du Canal de Joseph, jusqu'à la tête du Canal Abouhomar au-delà de Girgé, Capitale de la Haute-Egypte.

J'AI découvert les antiques cités d'*Apollinopolis magna*, de *Lycopolis*, *Veneris Civitas*, *Antoepolis*, *Penopolis*, *Prolemaïs magna*, *Abydus* avec son *palais de Memnon*, et son *Temple d'Osyris* ; l'ancien *Canal Lycus*, aujourd'hui *Abouhomar ;* une inscription grecque dans le Temple d'*Anthée :* une latine dans le Temple de *Jupiter* vers *Manfelouth.* Nous parlerons des villes modernes de *Manfelouth*, *Siouth*, *Abouthige*, *Kau*, *Akmim*, et de son serpent révéré du

Peuple; de *Girgé*, des monastères de *Saint-Mennas*, de *Saint-Sennodius*, de *Saint-Paëse*, du *Moharray* sanctifié par la présence de JÉSUS-CHRIST, au rapport de *Rufin*; de certains prétendus possédés chez les *Coptes* et les *Turcs*, de la navigation sur le *Nil*, des voleurs plongeurs, des bateaux de Calebace, de l'ancienne *Oasis* à présent *Elovah*; des *Barbarins* qui amènent les esclaves noirs, portent la poudre d'or, les dents d'éléphant, et les cornes d'une espèce de *licorne*. Nous expliquerons les quatre sortes d'*acacias*, le *seissaban*, le *fetené*, le *santh* et le *sial*, les différentes huiles en usage, excepté celle d'olives.

ESTAMPES.

Carte particulière du Pays mentionné dans ce Chapitre. Vue du *Temple* d'*Anthée*; vue du *Palais de Memnon à Abydus*, du monastère de *Saint-Mennas*; figure des bateaux à Calebace, et des différens *acacias*.

CHAPITRE X.

Etendue depuis Girgé et l'Abouhomar, jusqu'à Thèbes exclusivement.

L'ON y remarquera les ruines de *Diospolis parva*, d'*Apollinopolis parva*, de *Coptos*, de *Bérénice*, de *Myoshormos*, de *Tentira* avec son magnifique *Temple de Vénus* encore entier, et sa *Chapelle d'Isis*, son bois de

dattiers, et un autre de *doums*, qui est une espèce de *dattiers sauvages*; une inscription grecque au *Temple de Vénus*, une autre grecque au *Temple d'Apollon de Quous*; l'*île Tabenne* avec les restes du monastère de *Saint-Pacôme*, les monastères de *Saint-Victor, de la Croix, du Synode Saint-Palémon*; les burlesques imaginations des *Coptes* sur les merveilles de leurs Saints; les *Arabes* nommés *Houara*; les *Ababdé*, les *Beniouassel* et autres diverses races d'*Arabes* répandus en *Egypte*; leur manière de gouverner, de vivre, de voler, etc. leur dépendance des *Cachefs* et *Sangiacs Turcs*; leur infatuation pour la magie, les sortiléges, la pierre philosophale, la découverte des trésors, leur travail, leur commerce; les foires réglées toutes les semaines. Nous parlerons du *blé d'Inde*, d'une sorte de long *melon* nommé *herch*, d'une mine d'*émeraude*.

ESTAMPES.

Carte de ce climat particulier. Plan du *Temple de Vénus*, de la *Chapelle d'Isis*. Copie du *buste de Vénus*, de quelques colonnes du Temple, et de quelques portes dans les avant-cours. Vue des restes d'un *vestibule d'Apollon à Quous*. Portrait d'un *Arabe armé et à cheval*. Figure du *doum*, du *herch*.

❀

CHAPITRE XI.

Thèbes.

ETENDUE de cette Ville à cent portes ; sa situation, son élévation du Pôle ; Villages substitués à ses ruines : les divers monumens qui ont échappé à la fureur des siècles, au levant et au couchant du *Nil.*

Au levant du Nil.

1. Le *Château royal :* six ou sept portes encore entières d'une magnificence extrême ; les avenues de ses portes garnies de centaines de *sphynx* et d'autres statues de marbre : le grand salon soutenu par cent douze colonnes, chacune de neuf palmes de haut, et quinze de diamètre : six obélisques de granit et de porphyre : à l'entrée du salon, des appartemens revêtus de porphyre : plus de mille colonnes en différens péristyles : une infinité de sculptures sur les colonnes et les murs : quatre colosses de marbre : deux étangs d'eau nitreuse.

2. *Le Palais et Sépulcre du Roi Osimanduas,* mentionné par Diodore : plusieurs centaines de colonnes sculptées et non sculptées : deux bastions, où sont gravés les combats et triomphes de ce Roi : deux obélisques de granit, et deux *sphynx* de marbre noir au devant des bastions : ruines de sa bibliothèque : plusieurs salles et temples à demi-

entiers ; la chambre de son sépulcre entière : quai sur la rivière.

Au couchant du Nil.

3. Les deux colosses dont parle Strabon, chargés d'inscriptions grecques et latines.

4. Restes du *Palais de Memnon*, et sa Statue colossale.

5. Deux sépulcres royaux accompagnés de plusieurs Temples, cours, galeries, et d'une infinité de colonnes.

6. Sept autres sépulcres de Rois dressés dans de vastes et magnifiques grottes de la montagne, dont Diodore fait mention.

7. Plusieurs autres tombeaux creusés dans le roc.

8. Les cent écuries décrites par Diodore. Nous parlerons aussi de l'*île Louis*, et de deux autres îles ordinairement couvertes de *crocodiles*, enfin des superbes ruines de *Madamot* au nord-est de *Thèbes*.

ESTAMPES.

Vue de *Thèbes* et des plaines d'alentour ; vue du Château royal ; plan des avenues des portes ; dessin de chaque porte en particulier ; plan du grand salon, d'une de ses colonnes en particulier ; des six obélisques, principalement des deux petits de porphyre ; des appartemens de porphyre ; d'un des péristyles ; vue du *Palais d'Osymanduas ;* vue des deux bastions avec leurs obélisques et leurs *sphynx ;* plan d'un sépulcre et de quelque salle, ou temple ; plan des

deux colosses au couchant ; du *Palais de Memnon* et de sa statue ; vue des deux grands sépulcres royaux ; plan particulier des deux chambres sépulcrales ; plan des sept autres tombeaux des Rois creusés dans le roc ; de ce qui reste des cent écuries ; des trois îles infestées de *crocodiles ;* des ruines de *Madamot.*

CHAPITRE XII.

Etendue depuis Thèbes jusqu'aux premières Cataractes, et au bout de l'Egypte.

Nous trouverons l'antique ville d'*Hermotis*, aujourd'hui *Armant ;* une autre *Veneris Civitas*, aujourd'hui *Tot ;* une autre *Crocodilopolis*, aujourd'hui *Démocrat ; Latopolis*, aujourd'hui *Asphoun ; Lucinæ Civitas*, c'est *Assena : Accipitrum Civitas*, c'est *Arfou ;* une autre *Appollinopolis*, c'est *Mansourié ; Syene*, c'est *Assouan ; Elephantina*, c'est une île voisine d'*Assouan ;* les *Cataractes*, et la manière d'y naviguer. Nous décrirons les restes des Temples de *Jupiter* et *d'Apollon* à *Armant*, desquels Strabon fait mention ; les restes du *Temple de Vénus à Tot ;* le joli *Temple du Poisson Latus* encore entier à *Asphoun ;* le beau *Temple de Lucine* aussi entier, tout sculpté en dedans et en dehors à *Assona ;* le célèbre *Temple des Dieux* à *Arfou ;* celui d'*Apollon* à *Mansourié ;* les diverses formes de

chapiteaux d'un goût Pharaonique, qui couvrent les colonnes de tous les Temples de la *Thébaïde ;* le monastère et les tombeaux des Martyrs, dressés par *Sainte-Hélène* au-dehors d'*Assena*, avec leurs inscriptions grecques ; monastères de *Saint-Pacôme* et autres ; les carrières de pierres de *Baram* ; les carrières de marbre blanc ; la fameuse carrière de marbre granit proche d'*Assouan*, qui ne fut jamais (selon la grossière idée de certains Auteurs) une pierre fondue. Nous parlerons en passant de *la Nubie*, d'*Ebrin* sa Capitale, jadis *Prenoris*, et des autres places que les Turcs y possèdent. Nous traiterons à fond du *Nil*, de sa source, des causes de ses inondations, des royaumes qu'il parcourt, de l'île *Meroé* si renommée, de ses autres îles, de ses cataractes, de ses écueils, de ses canaux, etc.

ESTAMPES.

Cartes depuis *Thèbes* jusqu'aux *Cataractes ;* plan des *Temples de Jupiter* et d'*Apollon* à *Armant*, du *Temple de Latus* à *Asphoun*, de celui de *Lucine* à *Assena*, de celui des *Dieux* à *Arfou*, et d'*Apollon* à *Mansourié*, des chapiteaux du vieux temps, du monastère des Martyrs, de la carrière de granit.

CHAPITRE XIII.

Récapitulation générale par plusieurs Listes qui peuvent servir de Table.

1. Liste des différentes dynasties, et des Souverains qui ont régné en Egypte.
2. Des trente *Nomes* anciens.
3. Des Provinces selon la division des Ptolémées et des Romains.
4. Des trente-neuf *Cachefliks* ou gouvernemens sous les Turcs.
5. Des vingt-quatre Beys.
6. Des sept Corps de milice.
7. Des anciens Evêchés mentionnés dans les Conciles et ailleurs.
8. Des dix Evêchés qui restent aux *Coptes*.
9. Des anciens monastères des déserts de la *Thébaide*, supérieure et inférieure, de *Sceté*, et le long du *Nil*.
10. Des monastères d'à-présent, de ceux qui sont habités par des Religieux, et de ceux qui ne le sont pas.
11. Des anciennes Villes dont il reste des vestiges.
12. Des Villes modernes.
13. Des Bourgs et Villages, sur-tout le long du *Nil*, et des canaux.
14. Des Temples qui restent entiers, ou à demi-ruinés.
15. Des inscriptions grecques, des latines, des coptiques, et des arabes.

16. Des principaux hiéroglyphes, et de l'ancienne Langue des *Egyptiens*.
17. Des canaux du *Nil*.
18. Des embouchures antiques et modernes.
19. De ses îles, des *Cataractes*.
20. Des lacs d'*Egypte*, des *Birkes* ou étangs passagers.
21. Des fontaines et puits.
22. Des montagnes.
23. Des grottes sépulcrales, et autres.
24. Des pyramides.
25. Des péristyles et des colonnes détachées.
26. Des obélisques.
27. Des animaux terrestres singuliers.
28. Des oiseaux curieux.
29. Des poissons du *Nil*, et des productions singulières de la *mer Rouge*.
30. Des plantes particulières.

une carte exacte ; ou, pour mieux dire,

ROUTE des HEBREUX,
POUR
Passer la Mer Rouge,
conforme à l'Ecriture.

Extrait des Memoires du Pere Claude Sicard Missionnaire Jesuite en Egypte 1727.

Cano fecit

LETTRE

Du Père Sicard, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire au grand Caire, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

Sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Lorsque j'entrepris d'aller visiter les Monastères de saint Antoine et de saint Paul hermite, j'eus l'honneur de vous mander que le principal motif de mon voyage était d'examiner de près et à loisir la route que les Israélites avaient pris par ordre du Seigneur, pour sortir de l'Egypte, et dont on sait qu'ils sortirent en traversant la mer Rouge.

Je crois l'avoir découverte, cette route, et je suis convaincu que les Auteurs, tant anciens que modernes, tant Juifs que Chrétiens, qui ont fait prendre aux Israélites un autre chemin que celui dont je vais vous parler, pour arriver aux bords de la mer, ne se sont trompés, que parce qu'ils n'avaient pas une carte exacte, ou, pour mieux dire, une

connaissance parfaite de la Basse-Egypte, de la situation et de la disposition des lieux. L'Ecriture-Sainte néanmoins suffisait pour les redresser et pour leur faire voir que leur système ne s'accordait nullement avec le Texte sacré.

Voici donc quel est mon sentiment : je vous laisserai à juger si je pense juste ou non, en jetant les yeux sur la carte que j'ai dessinée et que je vous envoie, et en confrontant ma dissertation avec ce que Moïse a rapporté de la fuite des Israélites et du fameux passage de la mer Rouge.

Je prétends que le Roi Pharaon, qui régnait lorsque les Israélites sortirent de l'Egypte, sous la conduite de Moïse, demeurait à Memphis.

Le Texte sacré dit que Moïse, encore au berceau (1), fut exposé au courant du Nil, porté au lieu même (2) où se promenait la fille de Pharaon, et qu'il fut élevé par ses soins : preuve que le lieu de la naissance de Moïse n'était pas fort éloigné de la Ville Capitale de l'Egypte, et que cette Ville était le long des bords du Nil.

Deux choses qui ne peuvent convenir qu'à *Memphis*, et non pas à *Tanis* et aux autres Villes, qui, en différens siècles, ont été Villes Royales et la résidence des Rois d'Egypte. Je suppose qu'*Héliopolis*, qu'on appelle aujourd'hui la *Matarée*, et qui est très-proche du *Caire* et de *Girgé*, a été la Ville où naquit *Moïse* (3). Du-moins Appion, au rapport de Joseph, soutenait que

de temps immémorial les Egyptiens avaient été de ce sentiment-là : d'un autre côté, que *Memphis* ait été le long du Nil, rien de plus clair et de plus sûr. Hérodote, Antonin, Strabon, Pline, Diodore, et généralement tous les Auteurs placent *Memphis* à l'Occident du Nil, et vis-à-vis de *Babylone*, qui est à l'Orient. Ce n'est pas tout (4), *Strabon* met les pyramides à quarante stades de Memphis (5). *Pline* les met tout-au-plus éloignées de la même Ville (*) de 6,000 pas (6). *Diodore* dit que Memphis est un peu au-dessus du *Delta* : *Strabon* en marque la même distance (7) ; savoir : *trium schœnorum* et à l'Occident du Nil (8). Il ajoute que Memphis était vis-à-vis de Babylone. *Étienne de Bysance* (9), parlant de *Latopolis*, dit que c'était un faubourg de *Memphis*, et que ce faubourg était près des Pyramides.

De toutes ces autorités il s'ensuit nécessairement que *Memphis* était où est *Girgé*, et *Babylone* où est le vieux Caire : l'une et l'autre Ville le long du Nil ; *Memphis*, à l'Occident, et *Babylone*, à l'Orient.

Autre preuve que Pharaon demeurait à *Memphis*, et non pas à *Tanis*. Entre les prodiges que Dieu opéra en faveur des Israé-

---

(*) ΣXOINOΣ, mesure particulière aux Egyptiens, de soixante stades selon Hérodote ; par conséquent trois font sept lieues et demie. Quelques Auteurs veulent que chaque mesure fût seulement de trente stades ; d'autres veulent qu'elle fût de cent vingt stades. (Note de l'ancienne Edition).

lites, un des plus marqués dans l'Exode (10) est cette nuée de sauterelles qui fondit tout-à-coup sur l'Egypte. Ces insectes ravagèrent et désolèrent toutes les campagnes, sur-tout les champs et les jardins du Roi. *Pharaon* eut recours à Moïse ; à la prière de Moïse, un vent impétueux de l'Ouest s'éleva, qui dissipa les sauterelles, les enleva et les emporta dans la mer Rouge. Comment accorder ce détail avec la situation de *Tanis*, qui est au Nord de la mer Rouge, laquelle en est à trente lieues ? Naturellement de Tanis, les sauterelles auront dû être emportées dans la Méditerranée, qui n'est éloignée de cette Ville que de six ou sept lieues.

De plus, les Israélites sortirent en trois jours de l'Egypte, traversèrent la mer Rouge et allèrent au *mont Sinaï*. Trois choses marquées distinctement dans l'Ecriture-Sainte. Or, pour aller de Tanis dans la Palestine ou au *mont Sinaï*, il ne faut point traverser la mer Rouge ; le chemin est droit, uni et toujours par des plaines.

Ces trois choses sont encore plus inexplicables en fesant partir les Israélites d'*Elephantine*, de *Tinis*, de *Bubaste*, de *Mendés*, de *Saïs*, de *Xoïs*, de *Sébannytus* ou de quelqu'une des autres Villes Impériales ; car il n'est pas une de ces Villes qui soit éloignée de six, de huit et de dix journées de la mer Rouge, voisine de *Sinaï* : au lieu que rien n'arrête dans le récit que fait le Texte sacré de la marche des Israélites si on la fait commencer à *Memphis*.

En effet, je suis pas-à-pas le Texte sacré. Je vois que Moïse déclare à Pharaon que la volonté du Seigneur est que les Hébreux lui sacrifient dans un désert éloigné de trois journées de toute habitation (11). Je vois que *Moïse* et *Aaron* sortent au milieu de la nuit du Palais de Pharaon pour aller signifier aux Israélites de partir sur-le-champ et à la hâte : ce qu'ils exécutèrent au point du jour. Tout le peuple d'Israël était donc déjà assemblé dans quelque vaste plaine peu distante du Palais de Pharaon (12). Je vois que Pharaon, en permettant aux Israélites de s'éloigner de trois journées, craint qu'ils ne s'enfuyent et qu'ils n'aient dessein de ne plus revenir (13). Plein de cette pensée, il songe à leur défendre de mener avec eux leurs enfans et leurs troupeaux (14). Je vois qu'une multitude innombrable de peuple décampe de *Ramessès*, et qu'en trois jours elle arrive sur les bords de la mer Rouge. L'Ecriture marque les trois campemens, savoir : *Socoth*, *Etham* et *Phihahirot* (15). La nécessité de se dérober au plutôt de l'Egypte ne lui permettait tout-au-plus que de camper pour se reposer pendant la nuit. Je vois enfin que les Israélites, le troisième jour de leur marche, ayant la mer en face, et à droite et à gauche des montagnes affreuses et inaccessibles (16), dit Joseph, tombent dans le désespoir, en viennent aux murmures (17), et reprochent à Moïse de les avoir conduits dans le désert pour les livrer à Pharaon, qui, instruit de la carte de son Empire, jugerait

aisément de l'embarras où ses Esclaves fugitifs devaient se trouver en ce lieu-là, et n'aurait qu'à les poursuivre pour leur ôter toute ressource humaine et tout moyen d'échapper à sa fureur.

Mais avant que d'en venir à l'application que j'ai à faire de ces circonstances à mon système, et d'en montrer la conformité, je dois établir solidement en quel endroit était *Ramessès*, ce lieu si fameux par la donation qu'en fit *Pharaon* à *Jacob* et à ses enfans (19) : ce lieu que les Israélites eurent ordre de bâtir (20), qu'ils accrurent si fort dans la suite : ce lieu, d'où l'Ecriture fait décamper le peuple de Dieu pour se rendre à *Socoth*. Tout dépend de ce point fixe, et c'est comme le fondement de tout le reste.

Sans contredit, *Ramessès* est ce qui s'appelle aujourd'hui *Bessatin*, petit Village à trois lieues du vieux *Caire*, à l'Orient du Nil, au milieu d'une plaine sablonneuse qui s'étend deux lieues depuis le vieux *Caire* jusqu'au *mont Troyen* ou *Tora*, et une lieue depuis le Nil jusqu'au *mont Diouchi*. Je dis encore une fois que *Ramessès* est ce qui s'appelle aujourd'hui *Bessatin*.

Pour peu qu'on ait parcouru l'Egypte, et qu'on ait demeuré au Caire, l'on sait que de temps immémorial les Juifs du Caire se sont fait et se font enterrer près de *Bessatin*. Une pareille tradition est une démonstration à quiconque connaît la Nation juive attachée à ses Traditions jusqu'à la superstition, et qui

qui n'aurait jamais choisi ce lieu-là que dans la pensée de mêler les cendres de ceux qui sont morts dans les siècles postérieurs avec les cendres de leurs ancêtres.

Cette tradition paraît même autorisée par l'étymologie des noms que les Arabes ont donnés aux lieux circonvoisins du cimetière des Juifs.

Le rocher, par exemple, qui est sur le *mont Diouchi*, par conséquent, qui est en face de *Bessatin* et à la vue de *Girgé*, se nomme *Mejanat-Moussa*, c'est-à-dire, lieu où Moïse communiquait avec Dieu, et où, apparemment, ce Législateur, au sortir de chez Pharaon, se rendait pour y adresser publiquement sa prière au Seigneur, et pour en obtenir la liberté de son Peuple.

Un autre exemple, qui est du moins aussi plausible que le premier, c'est que les ruines du Monastère de *saint Arsène* sur le *mont Tora* ou *Troyen*, n'ont point d'autre nom parmi les Arabes que celui de *Mera-vad-Moussa*, ce qui signifie *habitation de Moïse.* Or, personne n'ignore que, selon le Texte sacré, Moïse, dans le campement des Israélites, s'était choisi un poste qui dominait sur tout le camp.

Non-seulement *Bessatin* et la plaine dont je viens de parler, sont le lieu d'où les *Israélites* partirent pour sortir de l'Egypte; mais ils sont encore le lieu où ils s'assemblèrent de toute l'Egypte, et où ils passèrent quelques jours sous des tentes (21), pendant que Moïse demandait à *Pharaon* leur délivrance,

et opérait coup sur coup cette foule de prodiges, qui consternèrent les Egyptiens, et qui leur firent souhaiter avec empressement l'éloignement des Hébreux.

Au reste, quelque grand que fût le nombre des *Israélites*, (car, outre les six cens mille combattans, dont l'Ecriture fait mention, il y avait peut-être trois fois autant de femmes, d'enfans et de vieillards, ce qui ferait deux millions quatre cens mille ames: et c'est faire monter le nombre des Israélites aussi loin qu'il peut aller); cette armée néanmoins pouvait camper facilement dans la plaine de *Bessatin*, je veux dire de *Ramessès*; j'en ai fait le calcul, et souffrez que je vous fasse en peu de mots le détail de cette supputation.

La plaine a une lieue de largeur, savoir: depuis le *mont Diouchi* jusqu'au Nil; et deux lieues de longueur depuis le *Caire* jusqu'au *mont Troyen;* deux lieues font 6,000 pas géométriques, autrement 12,000 pas communs.

Que deux mille hommes soient rangés de front dans cette longueur, ils auront chacun six pas communs de distance de l'un à l'autre par les côtés. Dans la largeur, qui est de trois mille pas géométriques, qu'on mette douze cens files ou rangs de deux mille hommes chacun, laissant cinq pas communs d'une file à l'autre, il est évident que deux millions quatre cens mille hommes sont placés et campés commodément, et que chaque file ayant de distance jusqu'à son voisin, cinq

pas d'un côté et six pas de l'autre, il restait assez de terrain vide pour les chameaux et autres bêtes de somme, pour les tentes, les lits, les ustensiles de cuisine, et les autres choses nécessaires à un campement.

Cette plaine a cela encore de particulier, qu'elle est le long du Nil; par conséquent, les Israélites étaient à portée d'avoir de l'eau en abondance, et des provisions par le moyen des barques qui montaient et qui descendaient le Nil. Elle est sablonneuse, par conséquent propre à camper et à y dresser des tentes. Elle est inculte et stérile, par conséquent, cette multitude infinie de peuple ne pouvait ni incommoder personne, ni faire aucun tort aux biens de la terre, puisqu'elle n'est ni habitée ni cultivée. Elle n'est séparée de Memphis que par le lit du Nil; par conséquent, Moïse pouvait aisément, en peu de temps, aller à la Cour de Pharaon, et en revenir au camp recevoir les ordres de ce Prince, et les apporter aux Israélites.

On aurait beau chercher dans le reste de l'Egypte une autre plaine, je doute fort qu'on en pût trouver une seule, à qui toutes ces choses ensemble pussent convenir; comme elles conviennent à la plaine de *Ramessès*. Quand je dis dans le reste de l'Egypte, j'entends cette partie de l'Egypte qui est à l'Orient du Nil, et entre ce fleuve et la mer Rouge.

Le bon sens veut que le rendez-vous marqué par Moïse aux Israélites ait été de ce côté-là. Comment deux millions quatre cent

mille hommes avec un bagage infini auraient-ils pu passer le Nil le jour de leur départ, s'ils avaient été campés dans une plaine au Couchant de ce fleuve? cette marche aurait sans doute du merveilleux, et serait inexpliquable. Au lieu que le Texte sacré parle bien d'un départ précipité et fait à la hâte, mais fait avec ordre, sans confusion, dans un chemin uni, où le peuple de Dieu ne trouva nul obstacle.

Je viens à présent au chemin que les Israélites ont dû prendre, et ont pris effectivement pour aller en trois jours de la plaine de *Bessatin* à la *mer Rouge*.

Je ne perds point de vue, ou plutôt je suis toujours exactement ce que le Texte sacré nous dit du décampement et de la route que le peuple de Dieu prit pour sortir de l'Egypte.

La première cérémonie de la manducation de l'Agneau Pascal et des Pains azymes se fit à *Ramessès* (22). Les linteaux et les jambages des portes, c'est-à-dire, des cabanes ou des tentes que les Israélites avaient dressées pour camper, furent teints du sang de l'Agneau. L'Ange exterminateur passe et met à mort les premiers-nés des Egyptiens et ceux même des animaux, et ne fait aucun mal dans tous les lieux qui sont marqués du sang de l'Agneau. La consternation se répand de tous côtés, et jusques dans le Palais de Pharaon. Ce Prince, alarmé et troublé par les cris de ses sujets, qui craignent pour eux le même sort qu'ont eu les premiers-nés,

appelle Moïse et lui ordonne de faire partir promptement cette multitude de peuple campée à *Ramessès*. L'ordre est donné à Moïse et porté au camp en moins d'une heure (23). Ce temps-là suffit pour aller et pour revenir de *Bessatin* à *Girgé*, et de *Girgé* à *Bessatin*. Les Hébreux pressés par leur propre intérêt, par les instances des Egyptiens, et par les ordres de Pharaon, vont à la faveur de la Lune, qui était pleine, et à *Memphis* et à *Leté*, faubourg riche et considérable de Memphis, emprunter des vases d'or, d'argent et de riches habits (24).

Quelques jours auparavant, ils avaient commencé à faire de pareils emprunts (25). Loin de trouver des gens qui les rebutassent, lorsqu'ils demandaient quelque chose, c'était à qui les préviendrait, et chacun se dépouillait avec joie de ce qu'il avait de plus précieux, pour sauver sa vie, et pour éloigner un peuple dont la présence lui était fatale (26). En un mot, ils firent tant de diligence, et les circonstances leur furent si favorables, qu'au point du jour ils furent prêts à marcher, et à prendre la route que Moïse leur marquerait. Ils n'avaient pas eu le temps de faire cuire le pain nécessaire pour le voyage, et ils se contentèrent d'envelopper dans leurs manteaux la pâte qui n'était point encore fermentée (27). Ce qui me fait croire que leurs manteaux étaient à-peu-près semblables à ceux dont se servent aujourd'hui les Arabes.

Le manteau d'un Arabe est une pièce

d'étoffe longue, peu large, sans couture, garnie aux deux bouts de cordons tressés, qui servent à lier le manteau entier, ou un coin seulement, dans lequel l'on met ce que l'on veut porter, comme dans un sac.

Les Israélites attendent donc le signal pour marcher et pour prendre la route qui leur sera marquée par Moïse; car ils avaient devant eux deux routes, et ce sont les seules qui mènent de *Memphis* et de *Ramessès* à la *mer Rouge;* savoir: la vallée qui est entre le mont *Tora* et le mont *Dioüchi*; et l'autre est la plaine qui mène de Babylone, ou du vieux *Caire* à *Arsinoé*, aujourd'hui *Suez*. Le chemin par cette plaine était le plus court et le plus facile; mais il fallait que Moïse parlât, et lui seul pouvait déterminer quelle route l'on devait choisir.

Quand Moïse n'aurait agi que selon les vues humaines, il n'avait garde de conduire les Israélites par la plaine qui aboutissait à *Arsinoé*. Il connaissait le caractère de Pharaon, Prince défiant, qui n'aurait jamais souffert que ses Esclaves prissent une route si propre à s'évader, puisqu'en trois jours ils auraient été hors des bornes de ses Etats, et hors de son pouvoir. Il avait signifié à Pharaon, qu'il allait dans un désert, où les Israélites, loin de la vue des Egyptiens et sans crainte, pussent répandre le sang des animaux, que l'Egypte révérait comme ses Dieux (28). Et cette plaine était une des plaines les plus fréquentées de l'Egypte.

Aussi n'ai-je jamais pu concevoir comment

de savans hommes, après avoir détaillé la marche des Israélites par la plaine jusqu'à *Arsinoé*, autrement *Suez*, les font rebrousser chemin, rentrer dans l'Egypte, et prendre une vallée étroite et longue de sept lieues. Il était naturel de les faire marcher droit vers la Palestine, par les vastes déserts qui mènent à *Sinaï*, à *Gazé* et à *Hebron*, sur-tout puisqu'ils étaient poursuivis par les troupes de Pharaon. Le chemin est uni, nulle montagne, nul défilé, nul obstacle pour une marche; au lieu que la vallée qui va de *Suez* à *Beelsephon*, le long de la mer, est si étroite, qu'elle a tout-au-plus un quart de lieue de largeur. La marche d'un peuple infini par cette vallée est donc une chose, je ne dis pas nullement vraisemblable, mais même impossible et chimérique.

Je dis donc que Moïse, outre ces raisons, instruit comme il l'était par le Seigneur même, ordonna aux Israélites de marcher, de prendre l'autre route, et d'entrer dans la vallée qui est au-dessous du mont *Tora*, du côté du désert de la *Thébaïde*, sans s'écarter ni sans s'avancer vers la Haute-Egypte, ou vers le Midi. En effet, pour peu qu'ils se fussent détournés du chemin qui les conduisait directement à la mer Rouge, il leur aurait été impossible d'y arriver en trois jours. L'énumération que je vais faire de toutes les circonstances de cette route, sera la preuve de ce que j'avance.

Je puis en parler avec certitude. En mil sept cent vingt, je fis le même voyage que les

Israélites, en compagnie de M.r Fronton, Drogman de France au Caire. Nous partîmes au mois de Mars, et à la pleine Lune : nous campâmes à *Ramessès*, à *Socoth*, à *Etham*, à *Phihahiroth*. Nous ne mîmes que trois petites journées à aller de *Bessatin*, que j'ai dit être *Ramessès*, à *Phihahiroth*, connu aujourd'hui sous le nom de *Thouaireq*, et nous n'en mîmes pas davantage à revenir au grand Caire.

Par notre marche, nous jugeâmes qu'il y avait, de l'un à l'autre, vingt-six ou vingt-sept lieues françaises ; et nous conclûmes qu'il avait été facile aux Israélites, de faire chaque jour huit à neuf lieues. La traite n'est point excessive pour des gens accoutumés au travail le plus dur, à la faim, à la soif, et aux rigueurs d'une longue servitude, et qui de plus espèrent, par cette route, pouvoir recouvrer bientôt leur liberté, sur-tout trouvant un chemin uni et commode, et dans un temps favorable, qui était celui de l'équinoxe, où l'air est doux et la chaleur supportable, et d'ailleurs tempérée par la colonne de nuée qui les ombrageait.

Quoi qu'ils fussent plus de deux millions d'ames, et qu'ils menassent avec eux leurs troupeaux et quantité de bêtes de charge, ils pouvaient marcher plusieurs mille personnes de front dans l'endroit le plus étroit de cette vallée, par où ils commencèrent à défiler, et qui est entre le mont *Diouchi* et le mont *Tora*. La vallée a au moins une lieue de largeur, et plus on avance, plus elle

est large ; et j'ai souvent remarqué que la largeur allait à deux ou trois lieues.

Pour ce qui est des vivres, ils ne devaient point en manquer. La terre y est couverte de *Prêle*, de *Genêt*, de *Tamaris*, d'*Aber*, qui est une herbe semblable au *Romarin*, dont les chameaux sont passionnés, et de toutes autres sortes d'herbes. Ce ne sont qu'arbustes, dont plusieurs sont secs, et dont les Israélites pouvaient faire du feu, pour cuire la pâte qu'ils portaient. Enfin, sous ces arbustes, et sous ces différentes herbes, il y a au Printemps une quantité si prodigieuse de gros limaçons, que l'on peut dire qu'on ne fait pas un pas sans marcher dessus. Ils sont excellens, ces limaçons, et un peuple qui n'a rien autre chose, peut en faire sa nourriture. L'eau seule aurait manqué aux Israélites; mais avant de partir, ils en avaient puisé dans le Nil, et ils en avaient chargé leurs chameaux et les autres bêtes de somme qu'ils menaient.

Selon toutes les apparences, *Moïse* avait eu ordre de *Pharaon*, lorsqu'ils auraient passé la gorge des monts *Diouchi* et *Tora*, de s'enfoncer vers le Sud, ou vers le Sud-Est, dans les déserts qu'on nomme aujourd'hui les déserts de *saint Antoine*, ou de la *Thébaïde*, et de vaquer en ce lieu-là, avec son armée, à ses sacrifices et aux autres actes de sa religion. L'unique but du défiant Pharaon était d'éloigner ses Esclaves du voisinage de *Suez*, par où ils pouvaient se sauver dans l'Arabie. Moïse qui avait d'autres vues, et

qui voulait faciliter aux Israélites une prompte évasion, les conduisit à l'Est par le vallon de *Degelé*. Les Arabes, dans leur langue, ont donné à ce vallon un nom qui signifie *tromperie :* peut-être pour faire allusion à la ruse dont se servit Moïse dans cette occasion.

Je ne m'étonne plus présentement de ce que l'on vint dire sur-le-champ à Pharaon, que les Israélites fuyaient. Ce sont les termes du texte sacré (29). Si Moïse avait fait tenir la route qui lui avait été marquée, l'expression de fuir paraîtrait souffrir quelque difficulté. On ne fuit point, lorsque l'on va où l'on a permission d'aller : mais du moment que les Israélites changeaient de route, et marchaient droit à l'Est, au lieu de défiler vers le Sud, on avait raison de soupçonner qu'ils songeaient à fuir, et non pas à sacrifier. Je ne donne cette explication du mot fuir, que comme une conjecture, quoiqu'elle soit très-naturelle, et qu'elle donne au passage de l'Ecriture une clarté qu'il n'a pas autrement.

Pharaon, sans rien examiner, sans attendre que les trois jours qu'il avait accordés à Moïse fussent expirés ; sans réfléchir sur le massacre des enfans premiers nés, dont le sang fumait encore, sur le seul et premier rapport qu'on lui fit, court à la vengeance, ordonne à ses troupes de se rassembler ; et dès le lendemain, part à leur tête de *Memphis*, pour poursuivre les Israélites. Il marche avec tant de précipitation, qu'il fait en deux

jours le chemin que les Israélites n'avaient pu faire qu'en trois.

Si nous en croyons *Joseph* l'historien, l'armée de Pharaon était composée de deux cens cinquante mille combattans. Je n'ai nulle peine à le comprendre. Hérodote dit formellement que les Rois d'Egypte avaient quatre cens dix mille hommes de troupes réglées pour la garde du Royaume ; savoir : deux cent cinquante mille *Calasires*, et cent soixante mille *Hermotibyes ;* et que ces troupes étaient dispersées dans les quinze Provinces qui sont dans le *Delta*, peu éloigné de *Memphis*, et dans les deux Provinces de la *Thébaïde*, *Thèbes* et *Chemmis*.

Sans témérité, ne puis-je pas même avancer qu'une partie de ces troupes était au Levant du Caire, campée dans la plaine qui s'étend entre *Héliopolis*, *Babylone*, et le mont *Diouchi*, à deux lieues du camp des Hébreux? Pharaon était trop politique et trop soupçonneux, pour n'avoir pas pris cette précaution, en cas que les Israélites qu'il voyait s'assembler en si grand nombre à *Ramessès*, un peu malgré lui, vinssent à se révolter.

Supposé que ce Monarque eût pris une pareille précaution, est-il surprenant qu'il se soit mis à la tête de deux cent cinquante mille hommes?

Je reviens aux Israélites. Leur première station fut la plaine de *Gendeli*, où il y a une petite source d'eau potable. Je dis que *Gendeli* est le *Socoth* de l'Ecriture. Ces deux noms ont trop de rapport l'un à l'autre

pour en douter. *Gendeli*, en Arabe, signifie un *lieu militaire ;* et *Socoth*, en Hébreu veut dire les *pavillons* sous lesquels campe une armée. Ils y firent cuire sous la cendre leurs gâteaux azymes (30). Cette plaine est à neuf lieues de *Bessatin*, et à moitié chemin de *Ramlié*, où il fallait nécessairement qu'ils fissent halte le lendemain.

La seconde station fut la plaine de *Ramlié*, autrement l'ancien *Etham*, distante, comme je l'ai dit, de *Gendeli*, de neuf lieues, et à-peu-près de huit de la *mer Rouge*. Elle forme comme un amphithéâtre de cinq à six milles de diamètre, étant bordée de toutes parts de coteaux. Le gros de l'armée occupa la plaine, et les chefs dressèrent leurs tentes sur les hauteurs.

(31) Le texte sacré dit qu'*Etham* était à l'extrémité du désert ; ce qui convient à *Ramlié*. En effet, au sortir de *Ramlié*, c'est tout autre pays, c'est un défilé très-étroit qui dure deux lieues, et qui aboutit à la plaine de *Bedé*, que l'on doit plutôt appeler les environs de la mer Rouge, où elle finit, que le désert.

(32) Le texte sacré, en rapportant la marche du troisième jour, dit que les Israélites revinrent sur leurs pas. C'est sur ce passage que se fondent ceux qui font passer Moïse par *Suez*, et ensuite le long de la Mer jusqu'à *Phihahiroth*, et à qui je fais voir, si je ne me trompe, que cette marche n'a jamais pu se faire en un jour, par une armée de deux millions d'hommes poursuivis par un ennemi.

Comment les Israélites retournèrent-ils donc sur leurs pas étant à *Ramlié*, c'est-à-dire, à *Etham ?* Le voici. Un peu avant que d'arriver à *Etham*, on côtoie une montagne qui insensiblement ne laisse plus au sortir d'*Etham* qu'un défilé, où à peine vingt hommes passeraient de front. Ce défilé est à l'Est, et le droit chemin pour aller à la mer Rouge. Il n'était pas de la prudence de s'y engager, et un jour entier n'aurait pas suffi pour le passer. Que fait Moïse par l'ordre de Dieu? Il commande à son armée de tourner le dos au défilé, d'avancer un peu à l'Ouest; ensuite de prendre à gauche, de couler le long de la montagne, d'entrer dans un vallon spacieux, qui, après avoir tiré au Nord, se tourne à l'Est, et se termine à la plaine de *Bedé*. Ce circuit qu'il fallait faire, que j'ai examiné sur les lieux, et que j'ai désigné exactement dans ma carte, que l'on peut consulter, alongeait le chemin de près d'une lieue; mais, malgré cela, la journée n'était, tout-au-plus, que de neuf lieues, et n'était pas plus forte et plus pénible que les deux précédentes.

Que si quelques troupes plus dégagées que les autres passèrent dans le défilé, elles rejoignirent le gros de l'armée au débouché du défilé dans la plaine de *Bedé*.

La plaine de *Bedé*, qui, en Arabe, signifie *prodige nouveau* (on voit à quel prodige les Arabes ont voulu faire allusion), a six lieues en longueur jusqu'à la Mer. Ce fut à l'extrémité de cette plaine que les Israélites vin-

rent camper sur le bord de la Mer, près les sources de *Thouaireq*.

Or, ces sources de *Thouaireq* sont ce que le texte sacré appelle *Phihahiroth*, et qu'il marque avoir été la troisième station des Israélites. Outre la ressemblance parfaite qu'il y a entre cet endroit de la plaine de *Bedé* et *Phihahiroth*, et ses environs, tels que le texte sacré nous les décrit, j'en trouve la preuve dans la langue Arabe. Cette langue a conservé, pour ainsi dire, la tradition de tous les faits de ce fameux passage.

Phihahiroth en Hébreu signifie *bouche* des *trous*, *Thouaireq* en Arabe signifie plusieurs *petits trous*, *fosses* ou *conduits*. Ce qui convient à *Touaireq*, qui n'est autre chose, que trois ou quatre sources d'eau salée renfermée dans de petits réservoirs d'un roc dur, caché sous le sable, qui n'ont que trois ou quatre pas de long, fort peu de profondeur, et dont l'ouverture est très-étroite.

Beelsephon en Hébreu signifie *idole du Septentrion : Eutaqua* est au Septentrion, par rapport au campement du peuple Juif sur le bord de la mer, et sur cette montagne, selon le *Thalmud*, s'élevait une fameuse idole adorée par les Egyptiens. Que si les Arabes ont donné à *Beelsephon* le nom d'*Eutaqua* qui signifie *délivrance*, la tradition n'en est que plus certaine, et que mieux établie ; puisque ce fut au pied de cette montagne, que les Hébreux trouvèrent leur délivrance et la fin de tous leurs maux, en passant la mer.

Magdalum ou *Migdol* en Hébreu signifie

tour, lieu élevé. *Kouaibé* en Arabe signifie *cap, éminence*; et cette montagne est au Sud, au pied de laquelle, proche le rivage de la mer, j'ai remarqué qu'il sortait un torrent d'eau chaude, salée, minérale, et qui se précipite d'abord dans la mer. Strabon en parle (33) presque dans les mêmes termes: et il me paraît que Diodore (34) a voulu marquer cette source d'eau salée, quoiqu'il dise en général que ceux qui vont d'*Arsinoë* le long de la mer à la plaine de *Bedé*, trouvent à droite plusieurs sources abondantes d'eau salée, qui se précipitent aussitôt dans la mer.

Ce serait ici mon révérend Père, où votre révérence aurait besoin de deux plans; l'un, qui représentât le camp des Israélites, l'autre le camp de Pharaon. Je vais suppléer à ce défaut le mieux qu'il me sera possible.

La plaine de *Bedé*, comme j'ai déjà dit, a six lieues de long, et cinq à six de large vers le centre, et n'en a que trois sur le bord de la mer. Les Israélites étendirent le plus qu'ils purent le front de leur armée le long du rivage devant *Magdalum*. Les Egyptiens au contraire se campèrent vis-à-vis de *Beelsephon*, (35) soit parce qu'ils virent que les Israélites, qui étaient arrivés les premiers, s'étaient placés le long de la mer, comme le dit le texte sacré, (36) soit parce qu'ils espéraient par-là être plus à portée d'observer la marche des Israélites, s'ils tentaient de s'enfuir du côté de *Suez*.

Un coup d'œil à présent sur la carte, vous mettra en partie au fait: du moins vous

verrez par l'espace qu'occupaient les deux armées, que les Israélites étaient environnés et entourés de telle sorte, qu'ils étaient véritablement renfermés. (37) Les deux montagnes *Beelsephon* et *Magdalum*, la mer en face, et derrière eux les troupes de Pharaon, formaient une espèce de circonvallation humainement insurmontable. Car ce défilé qui mène à *Arsinoë* ou *Suez*, je le répète encore, est si étroit, que vingt personnes auraient peine à y passer de front ; ainsi il est peu propre à servir de passage à une armée immense comme celle des Israélites, qui outre cela aurait été bientôt coupée par les troupes de Pharaon.

A la vue de cette triste situation, dit le texte sacré, (38) les Israélites furent consternés, se crurent perdus sans ressource, se désespérèrent, et reprochèrent à Moïse de ne les avoir conduits dans cette solitude, que pour les faire périr ; comme s'il n'y avait point de tombeau en Egypte, et si dans l'Egypte ils n'auraient pas pu être également enterrés.

Alors Dieu fit voir qu'il était le maître absolu de la nature et des élémens. Il voulut même ne se servir que de la faible main d'un mortel pour ouvrir aux Israélites un chemin au milieu du sein de la mer. Il commande à Moïse de prendre sa baguette et d'en donner un coup à la mer, afin, dit le Seigneur, que les Egyptiens connaissent que je suis le vrai Dieu, le Dieu tout-puissant. (39) Moïse frappe ; et les flots de la mer obéissent, ils

se séparent, ils s'élèvent, ils demeurent suspendus, et le fond de la mer se trouve à sec. Il commande à l'armée de marcher entre les eaux par ce chemin nouveau et merveilleux.

Tous marchent avec confiance, et sans différer un moment; l'ordre du Seigneur, la joie inopinée de se voir un passage libre, la nouveauté du chemin, la grandeur du miracle, la crainte même de tomber entre les mains des Egyptiens, tout contribuait à les soutenir, et à les encourager.

Mais en quel endroit de la mer passèrent les Israélites, et à quelle heure commencèrent-ils à défiler?

Fondé sur le témoignage du texte sacré (40), je dis que la traverse dût se faire près de *Thouaireq*, qui n'est qu'à un demi-mille du rivage, et vers la pointe voisine du mont *Eutaqua*, en tirant droit à l'est. La raison que j'en ai, est que la mer, en cet endroit, n'a que quinze à dix-huit milles de largeur, au lieu qu'en la passant vers *Kouaibé*, ou en s'éloignant tant soit peu au Sud, on aurait eu plus de trente milles à faire, la mer ayant là au moins cette largeur.

J'avoue que je ne devrais point m'arrêter à rapporter et à examiner les sentimens des *Rabbins*; on en connaît le faux, et peu de gens y ajoutent foi. Mais la digression ne sera pas longue, et par ce seul fait l'on jugera quel fond il y a à faire sur le *Thalmud*.

Pour expliquer comment les Israélites se trouvèrent renfermés près de *Phihahiroth*, et comment ils purent aller de *Phihahiroth*

à la mer, le *Thalmud* fait du mont de *Magdalum* et du mont de *Beelsephon* un seul mont continu et non interrompu. Il ajoute que cette montagne avait deux bouches, qui étaient fermées; qu'elles étaient adorées par les Egyptiens, et qu'elles rendaient des oracles; que ces deux bouches étaient *Phihahiroth*, et que la montagne s'ouvrit tout-à-coup pour donner passage à leurs Pères. Le texte sacré n'en dit pas un mot, et il ne faut que des yeux, quand on est sur les lieux, pour voir que cette narration est une pure invention des Rabbins.

Je dis, en second lieu, que les Israélites partirent d'auprès de *Touhaireq* entre six et sept heures du soir, quelque temps après le soleil couché, puisqu'on était alors à l'équinoxe de Mars. Avant que d'entrer dans le sein de la mer, ils formèrent un front de deux ou trois lieues de largeur, ils marchèrent soit par douze colonnes, chaque Tribu formant sa colonne, soit par douze rangs de front, chaque rang assigné à une Tribu, mais l'une derrière l'autre.

A mesure qu'ils avançaient, un vent sec et brûlant séchait la mer devant eux; ou pour parler le langage sacré, le vent enlevait la mer, et la fesait disparaître, (41) et ils arrivèrent à la troisième veille, dit l'Ecriture, (42) c'est-à-dire, à trois heures du matin, à l'autre bord de la mer dans le désert de *Sur*, qu'on nomme aujourd'hui *Sedur*.

Origène a cru que les eaux de la mer se divisèrent non en deux, mais en douze ou-

vertures différentes, de sorte que chaque Tribu passait entre deux barrières d'eau, sans voir et sans avoir aucune communication avec les Tribus voisines. Cette opinion est très-singulière, et n'a été suivie que de *saint Ephiphane*, de *Tostat*, de *Genebrard* et de quelques Rabbins. Aussi le savant *Théodoret* la traite-t-il de *Rabbinisme*, et avec raison, vu que le texte sacré (43), à le prendre à la lettre, ne peut être et ne doit être entendu que d'un seul passage, que d'un seul chemin ouvert aux enfans d'Israël. Les eaux, dit l'Ecriture, étaient suspendues, de sorte qu'elles étaient comme un mur à droite et à gauche; ce que Sedulius a mis bien élégamment en trois Vers (44).

Pervia divisi patuerunt cærula ponti,
Ingeminum revoluta latus: nudataque tellus,
Cognatis spoliatur aquis.

Origène n'a pu penser comme il a fait, parce qu'il a trouvé au Pseaume cent trente-cinquième (45), que la mer fut séparée en divisions; ce qui fait à la vérité une équivoque, mais qui ne décide rien, et qui ne marque pas plus la mer partagée en douze, que la mer partagée en deux. Cette division même de la mer en douze endroits différens a je ne sais quoi qui révolte.

J'ai dit que les Israélites partirent environ vers sept heures du soir. J'ai cru que l'heure de leur arrivée à l'autre bord de la mer était comme une époque sûre de l'heure de leur départ. Ils arrivèrent à trois heures du matin;

le Texte Sacré y est formel (46). Ils avaient cinq ou six lieues à faire d'un bord de la mer à l'autre. Ils avaient grand nombre de bestiaux et beaucoup de bagage. Il leur fallait donc sept à huit heures pour faire le trajet, par conséquent, partir entre six et sept heures du soir.

Mais aussi cet espace de temps leur suffisait. L'armée était divisée par rangs, par Tribus, par familles ; elle marchait en ordre ; elle fesait un front de deux à trois lieues de largeur ; elle avait un grand jour par le moyen de la lune, qui était dans son dix-septième, et par une colonne de feu, qui suivait le camp, et qui remplissait de lumière tout l'hozrion. Elle n'avait pas un seul malade (47) : elle avait un chemin uni, ferme, doux, parsemé de plantes vertes ou de plantes pétrifiées. Une armée, dis-je, quelque nombreuse qu'elle soit, avec toutes ces circonstances, fait aisément cinq à six lieues en sept à huit heures.

Ne soyez point surpris, mon Révérend Père, de ce que j'ai mis que le fond de la mer Rouge est parsemé de plantes vertes et de plantes pétrifiées. J'ai cherché à dire la vérité, et je n'ai point prétendu orner et embellir ma narration par le récit de choses inouies, et qui toutes fabuleuses qu'elles sont plaisent et divertissent. D'autres ont dit la même chose avant moi. Le Sage (48) le dit, mais en termes généraux. Strabon (49) et Pline vont plus loin, et font une mention particulière de ces arbustes, et de ces pétrifi-

cations. Voulez-vous pour le croire des témoins oculaires, je vous en servirai ; car j'ai vu à *Thouaireq*, au Sud du golfe, à *Tour* et au-delà, plusieurs de ces plantes, qu'un suc pétrifique endurcit dans la mer Rouge.

Il est temps que je finisse par la dernière circonstance du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge.

Pharaon, campé au Nord, derrière *Thouaireq* et le mont *Eutaqua*, ne pouvait voir, sur-tout le jour finissant, que la mer s'était ouverte, et que les premières troupes des Israélites défilaient. Ce Prince ne songeait qu'à passer la nuit sous ses tentes pour délasser ses troupes de la fatigue qu'elles avaient eue dans une marche forcée. La nuit survint, et les Israélites étaient déjà avancés, lorsqu'enfin le bruit de tant d'hommes et de tant d'animaux, qui étaient en mouvement, redoubla et se fit entendre aux Egyptiens. La première pensée de Pharaon fut, que ses esclaves saisis de crainte cherchaient, malgré l'heure indue qu'il était, à s'éloigner de lui, à fuir et à gagner la croupe du mont *Beelsephon*, ou le défilé qui est entre le pied de ce mont et la mer, et qui aboutit à *Suez*. C'en fut assez pour déterminer Pharaon à prendre les armes, à se disposer à marcher contre les Israélites, et à les poursuivre par-tout où ils iraient.

Il donne ses ordres, on les exécute, on se prépare à partir. Mais quelque diligence que pussent faire les Egyptiens, un temps considérable dut s'écouler avant qu'ils fussent

prêts. Il fallait atteler six cens chariots, l'Ecriture sainte (50) spécifie ce nombre. Il fallait que cinquante mille hommes de cavalerie allassent chercher leurs chevaux qui étaient à paître dans la plaine. Il fallait que deux cens mille hommes d'infanterie, qui la plupart étaient endormis, ou à se reposer, se rangeassent sous leurs étendards (51): cela se conçoit-il fait en un moment, ou plutôt ne penche-t-on pas à croire qu'il a fallu y employer un temps considérable?

Quoi qu'il en soit, Pharaon part avec ce prodigieux attirail; mais ce prodigieux attirail est ce qui retarde sa marche. Il approche du rivage de la mer. Mais l'Ange du Seigneur qui jusques-là avait porté à la tête du camp d'Israël la colonne de feu qui l'éclairait, la transporte à la queue du camp, la met entre les Israélites et les Egyptiens; et par un nouveau prodige, la colonne répand la lumière du côté des Israélites qui étaient entrés dans le sein de la mer, et d'épaisses ténèbres du côté de Pharaon et de son armée.

Pharaon ne voit plus ni ciel ni terre; il ne distingue plus le chemin qu'il va prendre; mais il entend la voix des Israélites; il se croit en sûreté, allant directement à l'endroit d'où venait le son de ces voix; et, sans s'en apercevoir, il se met entre les flots suspendus de la mer.

Quelques interprêtes de l'Ecriture sainte ont fait sur cela de grands raisonnemens. Etait-il nécessaire que les Egyptiens vissent leur chemin? Est-ce qu'en marchant ils ne

sentaient pas que ce terrain n'était plus ferme, et qu'ils enfonçaient dans la vase ? Est-ce qu'ils ne sentaient pas l'odeur de la mer ? Ainsi ils concluent que toutes les démarches téméraires et insensées que fesait Pharaon étaient autant de miracles que Dieu opérait pour aveugler de plus en plus les Egyptiens.

Je veux croire comme eux qu'effectivement tout cela n'était que la suite de l'aveuglement dont Dieu avait frappé ce Prince : (52) mais cela ne m'empêchera pas de dire que la chose néanmoins pouvait arriver naturellement, puisque le lit de la mer rouge est un sable semblable à celui de la plaine de *Bedé*, sans vase, sans limon, et qui est rempli d'herbes et de plantes. J'ai examiné le fait attentivement et à loisir, au levant, au couchant, à l'endroit même où les Israélites traversèrent la mer, au sud de cette traverse, près de *Gorondel*, et au nord dans l'anse de *Suez*. Par tout j'ai vu un terrain sablonneux parsemé d'herbes, et ne différant en rien du terrain des déserts d'alentour.

La vérité est que les Egyptiens continuèrent à marcher jusqu'à la quatrième veille, dit le texte sacré, (53) c'est-à-dire, jusqu'à trois heures passées du matin. En ce temps-là les Hébreux partageaient la nuit en quatre veilles, comme ont fait les Romains, et la nuit était de douze heures aux équinoxes. Les Israélites étaient sur le rivage de la mer, avant que la troisième veille fût finie, selon l'*Exode*. (54) Le Ciel qui jusqu'alors ne

s'était déclaré contre Pharaon que par d'épaisses ténèbres, dissipe ces ténèbres, ouvre les trésors de sa colère ; (55) du sein de la colonne miraculeuse sortent des feux, des éclairs, des tonnerres, des vents impétueux, qui renversent les charriots des Egyptiens, et les brisent. Dieu porte dans toute l'armée de *Pharaon*, et l'effroi et la mort.

Le jour commence à paraître. *Pharaon* consterné voit les flots de la mer suspendus, et qui, à droite et à gauche, environnent son armée. Il ne trouve plus de salut pour lui que dans une prompte retraite ; tous s'écrient *fuyons*, *fuyons Israël ;* (56) *le Seigneur combat pour lui*, et *il est contre nous :* mais il n'était plus temps ; les iniquités d'Egypte étaient montées à leur comble. Le Seigneur souverainement irrité ne met plus de bornes à sa justice. Il condamne le persécuteur de son peuple choisi et innocent à périr. Il commande à *Moïse* d'étendre la main sur les flots : *Moïse* l'étend ; les flots s'abaissent, se réunissent et reprennent leur situation naturelle ; (57) *Pharaon* est enseveli dans les eaux, et toutes ses troupes périssent avec lui.

Les Israélites virent du rivage ce spectacle étonnant. La mer était couverte des débris des charriots ; les corps d'hommes et de chevaux flottaient au gré des vagues, et étaient portés jusqu'aux pieds des Israélites. A cette vue, ils furent pénétrés des sentimens les plus vifs d'une parfaite reconnaissance ; ils ne songèrent plus qu'à bénir le Dieu d'Israël,

raël, et qu'à lui rendre mille actions de grâces d'avoir mis fin par ses bontés et par ses miséricordes au dur esclavage dans lequel ils gémissaient depuis tant d'années. Alors hommes et femmes entonnèrent ce beau cantique, ce cantique digne de (58) l'immortalité : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire ; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.*

Comme j'ai fait le voyage depuis le lieu où abordèrent les Israélites après avoir passé la Mer, jusques au mont *Sinaï*, je veux dire, depuis le désert *Sur* ou *Etham*, si vous voulez : car en hébreu *Etham* est un nom générique, qu'on donne à tout désert rude, âpre, pierreux, et c'est pour cela que *Ramlié* s'appelait aussi *Etham*. *Sur*, aujourd'hui *Sedur*, et *Ramlié*, l'*Etham* dont il est tant parlé dans l'Ecriture Sainte, sont donc deux déserts distingués, l'un au-deçà de la mer Rouge du côté de l'Egypte, et l'autre au-delà du mont *Sinaï*. Comme j'ai fait, dis-je, le voyage depuis *Sur* jusques aux sources de *Gorondel*, j'espère avant qu'il soit peu en donner à Votre Révérence une relation exacte et fidèle. Vous y verrez que malgré le changement des noms, on reconnaît que *Gorondel* est le *Mara* de la route des Israélites ; que les sources et les palmiers de *Tour* sont *Elim ;* que le vallon *Selé* est *Sin ;* que le vallon des quarante Martyrs est *Raphidim*. Peut-être même que cette seconde dissertation pourra être de quelque utilité au public.

Il n'est point de système qui n'ait ses difficultés, et contre lequel on ne puisse faire quelques objections. Je ne serai donc point surpris, si mon système du passage des Hébreux dans la mer a le même sort que les autres, tout fondé qu'il est sur le texte sacré, et sur la situation des lieux, qui sont sans contredit les deux seuls fondemens, sur lesquels il faut bâtir un système, tel qu'est celui-ci. Je préviens de moi-même trois de ces objections, qui outre qu'elles me paraissent renfermer quelque difficulté apparente, me donneront occasion de développer certaines choses, que je n'ai pu insérer dans ma dissertation.

Je commence par les paroles du Pseaume soixante et dix-septième, qui semble dire le contraire de ce que j'ai avancé. *David* était assurément bien instruit de ce qui s'était passé en Egypte, et de quelle manière le Seigneur avait retiré son peuple des mains de Pharaon. Cependant *David* dit jusques à deux fois dans le Pseaume soixante et dix-septième, que la plaine de *Tanis* (59) fut le théâtre des merveilles opérées en Egypte par la main de Moïse. Il ne parle que de *Tanis*; il ne dit pas un mot de *Memphis*: donc c'est de la plaine de *Tanis* que les Israélites sont partis pour se rendre à la mer Rouge.

Je réponds, que pour peu qu'on ait lû les Pseaumes, on a dû y remarquer, que toutes les fois que le Prophète Roi fait le détail des faveurs dont Dieu avait comblé les en-

fans d'Israël, par exemple, au Pseaume cent-quatrième et au Pseaume cent-cinquième (60), il dit la même chose, et dans les mêmes termes, de la terre de *Cham* qu'il a dite de *Tanis*. Dans le langage de David, *Tanis*, *Cham* et *Egypte* étaient comme autant de termes synonymes, qu'il employait indifféremment. Que s'il fait une mention plus particulière de *Tanis*, c'est parce que cette ville était plus connue des Hébreux que toutes les autres villes considérables de la Basse-*Egypte*, n'étant pas fort éloignée de la *Palestine* : c'est parce que ces vastes plaines, qui s'étendaient depuis *Tanis* jusqu'à *Heliopolis* dans la terre de *Gessen*, aujourd'hui la province de *Charquié*, se nommaient la campagne de *Tanis*. Or les Israélites, quoique répandus en différentes provinces de l'Egypte, avaient sur-tout et de tout temps occupé la terre de *Gessen*. Faut-il donc s'étonner, si Dieu par une protection spéciale voulant conserver son peuple, lors même qu'il désolait l'*Egypte* par tant de fléaux différens, en préserva la campagne de *Gessen*, et ces vastes plaines de *Tanis* ; et si David ayant à mettre devant les yeux des Israélites ces miracles opérés en leur faveur, leur parle de la campagne de *Tanis* ?

Peut-être me saura-t-on gré de marquer à cette occasion, où était cette fameuse ville de *Tanis*. Elle était à une journée sud-ouest de *Peluse*. On en voit encore les ruines au bord du *Lac Manzalé*. Les Hébreux du

temps du Roi *Sedecias*, contre les ordres de Dieu, revinrent a *Tanis* chercher un asile contre les maux dont ils se croyaient menacés par le Roi de *Babylone*. Le prophète Jérémie y fut lapidé et enterré. J'ajoute que du temps de David les Rois d'Egypte tenaient leur siége à *Tanis;* ce qui fesait que *Tanis* était si renommé en ces siècles là, et si connu des peuples voisins de l'Egypte, et sur tout des Hébreux.

La seconde objection est, qu'en fesant traverser aux Israélites la mer Rouge d'un bord à l'autre bord opposé, on leur fait faire un long chemin sans nécessité, et qu'on s'engage par-là dans plusieurs difficultés, qu'on évite en disant que les Israélites ne firent point entièrement la traverse, mais seulement un assez long circuit dans le sein de la Mer entre les flots séparés et suspendus de part et d'autre, pour contenir les troupes de Pharaon, et les submerger, pendant que les Israélites avaient regagné le rivage du même côté dont ils étaient partis. *Tostat*, *Genebrard*, *Grotius*, le Chevalier *Marsham* et quelques *Rabbins* ont embrassé cette opinion, fondés sur ce que la mer est trop large en cet endroit, pour la traverser en aussi peu de temps qu'eurent les Israélites ; et sur ce que le texte sacré ajoute, (61) qu'après leur marche dans la mer, ils se trouvèrent dans le désert d'*Etham*.

Je réponds à ces trois raisons l'une après l'autre, et j'espère faire voir que c'est faute de connaître la situation du pays dont il

s'agit, qu'on les a apportées, ces raisons. En effet tous les Auteurs, qui ont écrit sur cette matière, ne connaissent la plaine de *Bedé*, la mer *Rouge*, les déserts d'*Etham*, et le reste, que par les cartes, par les relations, et par le témoignage de quelques Arabes. De pareils guides ne sont point à suivre : et *Tostat*, ce savant homme, aurait pu se défier de ceux qui assuraient que les ornières des chariots de *Pharaon* paraissaient encore sur le sable, et regarder cela comme une fable, ou plutôt comme un petit conte fait à plaisir.

Souvent un voyageur n'a ni le temps, ni l'habileté nécessaire pour examiner les choses par soi-même, et pour les décrire exactement. Je veux qu'il ne remplisse point son voyage de mensonges, et de faits inventés à plaisir, qu'il se soit borné à dire ce qu'il a vu : il est toujours vrai qu'un voyageur, qui n'a point d'autre but que celui de voyager, parcourt tout superficiellement, et qu'il se trompe presque à chaque pas, quand il en vient à de certains détails, qui demandent de la capacité et de l'exactitude. Les Géographes cependant n'ont point d'autres lumières, que celles qu'ils ont puisées dans de pareilles relations. Non que je prétende blâmer et critiquer en général tous les voyages qu'on a donnés au public. Il y en a qui ont été d'une grande utilité, qui sont parfaitement bien écrits, qui sont remplis de découvertes heureuses, de remarques savantes, sûres, et sur lesquelles on peut compter ;

mais je n'en ai point vu de ce caractère par rapport à cette partie de la Basse-Egypte, qui fait le sujet de cette dissertation.

Je réponds donc 1.° que la mer, dans l'endroit où les Israélites la passèrent, n'a point cette largeur, que les Auteurs que j'ai cités lui supposent, et que l'on voit représentée dans presque toutes les Cartes de Géographie. Sa largeur n'est là que de cinq à six lieues tout au plus. Les yeux seuls suffiraient pour en décider. Mais je ne me suis point contenté de cette preuve; je n'ai rien négligé pour me mettre au fait, et pour ne rien avancer à la légère. 2.° J'avoue que la nuit aurait été trop courte pour traverser ces cinq à six lieues de la mer, si effectivement les Israélites avaient laissé passer les deux premières veilles de la nuit à attendre l'effet de ce vent chaud, qui devait sécher le fond boueux de la mer; et si les deux armées n'avaient commencé à défiler qu'à la troisième veille. Mais si les Israélites sont partis dès la première veille, vers les sept heures du soir, la nuit aura été assez longue, comme je l'ai fait voir ci-dessus fort au long. Ainsi l'objection ne roulera plus que sur une pure supposition, qui est ou fausse, ou faite sans fondement, savoir, sur un fond boueux, qu'il fallait laisser sécher. J'ai déjà dit, que le fond de la mer Rouge n'a point de vase, qu'il est sablonneux, et à peu-près comme le terrain de la plaine de *Bedé :* et de plus Dieu qui avait ouvert un chemin à son peuple au milieu des flots, qu'il tenait

suspendus à droite et à gauche, ne pouvait-il pas sécher en un moment, et non pas en six heures, le limon, et le faire disparaître par le secours d'un vent violent et brûlant, qui dura toute la nuit? Elle est d'ailleurs sans fondement. Le texte sacré a-t-il marqué quelque part, que les Israélites, à la vue de ce chemin tracé dans le sein de la mer, attendirent six heures entières, jusqu'à ce que le fond de la mer fût séché? A-t-il fixé leur départ à la troisième veille? Non; au contraire, il dit que la mer s'ouvrit, et que les enfans d'Israël marchèrent, puisque rien ne les arrêtait que cette boue prétendue et imaginaire. J'ai donc eu raison de les faire partir à la première veille de la nuit, et de dire qu'ils avaient eu plus de temps qu'il ne leur en fallait, pour faire pendant la nuit un trajet de cinq à six lieues.

3.° En vérité, je ne vois pas comment d'habiles gens ont pu conclure que les Israélites n'avaient fait qu'un circuit dans la Mer, parce que l'Ecriture (63) dit qu'au sortir de la Mer, ils marchèrent dans le désert d'*Etham*; *Etham* étant un mot générique, qui signifie tout désert rude et sablonneux. La seule conclusion qu'on peut tirer des paroles du texte sacré, est que le peuple de Dieu, sortant de la Mer, entra dans un désert sablonneux: mais ce désert était-il du côté de l'Arabie, ou était-il du côté de l'Egypte? C'est ce que le texte sacré ne dit point; par conséquent leur preuve est nulle, et ne roule que sur l'équivoque du mot d'*Etham*.

A mon tour, j'aurais une objection bien plus forte à faire contre un pareil système. Car, je demande où cette route circulaire dans la Mer a-t-elle abouti, supposé que les Israélites soient rentrés dans l'Egypte? Est-ce au pied du mont *Eutaqua* ? Est-ce proche *Suez* ? L'un et l'autre me paraît impossible, et hors de vraisemblance, et le paraîtra à quiconque saura la Carte du Pays. Ce ne peut être au pied du mont *Eutaqua*. Cette montagne est fort élevée et fort escarpée, et l'espace qui est entre le pied de cette montagne et la Mer, est si étroit, qu'on aurait peine à y placer deux régimens ; et l'armée d'Israël était de plus de deux millions d'hommes. Ce ne peut être aussi à la plaine de *Suez* : car il faudrait que ce cercle fait dans la Mer, eût été de huit à neuf lieues de long. C'est un fait incontestable que, par ce détour, il y aurait eu cette distance du mont *Eutaqua* à *Suez*.

Mais outre que ce système alonge sans nécessité la route des Israélites dans la Mer de près de quatre lieues, en les fesant aboutir à *Suez*, il les éloigne du mont *Sinaï*, il les expose à retomber entre les mains des Egyptiens. Au lieu que mon système leur fesant traverser le Golfe d'un bord à l'autre, ils n'ont que cinq à six lieues à faire ; ils entrent dans l'Arabie-Pétrée ; ils s'approchent du mont *Sinaï*, et ils n'ont plus rien à craindre de la part des Egyptiens leurs ennemis.

La troisième objection est que, sans recourir à un miracle de la toute-puissance de

Dieu, on peut dire que le passage des Hébreux dans la mer Rouge est arrivé naturellement ; que Moïse a fait passer son armée lorsque la Mer s'était retirée, et que l'armée de Pharaon fut surprise et submergée par la Mer qui remontait. Comme cette objection a été faite non-seulement par des Hérétiques, ou par des personnes qui font gloire d'avoir peu de Religion, mais encore par des Catholiques qui ont de l'érudition, et un fond de Christianisme, je répondrai séparément aux uns et aux autres.

Un hérétique et un libertin conviennent en cela, que tout ce qui combat la Religion, leur plaît ; et quelque faible que soit une chose avancée au hasard par les *Rabbins*, ou par un ou deux Auteurs profanes, elle est toujours forte à leur égard, pourvu qu'elle soit impie, et contraire à la parole de Dieu : mais ils se piquent d'avoir du bon sens, et ils se glorifient d'être les premiers à se rendre, quand on veut bien les payer de raison.

Je leur réponds donc par un raisonnement bien simple, et qui est à la portée de tout le monde. Un effet sensible, qui est vu par des millions d'hommes pendant le cours de leur vie, tous les jours, à de certaines heures réglées, ne peut être inconnu. Le flux et reflux de la mer Rouge, à l'extrémité du golfe proche *Suez*, était tel ; donc il n'a pu être inconnu, et pour le jour et pour l'heure, à tous les Egyptiens, qui demeuraient le long des bords de la mer. Sur les côtes de France, d'Angleterre, de Hollande, il n'y a pas un

enfant qui ne sache, par cette raison, à quelle heure la Mer monte, et à quelle heure elle refoule.

Cela supposé, pour soutenir que, dans le passage des Israélites, il n'y a rien de surnaturel, et pour rapporter le tout au seul flux et reflux que connaissait Moïse, et que Pharaon et toute son armée ignoraient, il faut dire, ou que les deux cent cinquante mille soldats de l'armée de Pharaon n'ont pas trouvé une seule personne à qui ils pussent s'adresser et qu'ils pussent interroger, ou que, comme des insensés, ils ont négligé de prendre cette précaution, et qu'ils se sont engagés à passer une grève dont ils ne connaissaient ni la longueur ni la largeur, ou, qui plus est, qu'aucun Egyptien de la côte n'ait de soi-même averti son Roi et son armée du danger où ils allaient s'exposer, et de ce qu'ils avaient à craindre. Ce sont là de ces absurdités qu'on ne peut débiter qu'à des enfans, ou à un peuple qui n'a jamais rien vu et rien lu.

Je vais plus loin : on a l'expérience que quelque plate que soit une grève, que quelque prompte que soit la Mer à monter, les gens même de pied gagnent la terre, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas éloignés du rivage. Comment toutes les troupes de Pharaon ont-elles donc pu être submergées par la marée, sans qu'il se soit sauvé un seul homme, ni de la cavalerie, ni de l'infanterie ? Le fait, en général, est impossible et incroyable. A plus forte raison, dans le cas dont il s'agit.

Pourquoi? Parce que la Mer, à l'extrémité du Golfe, n'ayant que deux lieues d'un bord à l'autre, et la Mer ne se retirant tout-au-plus qu'à une lieue du bord, il s'ensuit que la grève à sec n'a qu'une lieue de long, et deux lieues de large. Qu'on fasse à présent marcher comme l'on voudra, dans cet espace, deux cent cinquante mille hommes, je défie qu'on ne conçoive pas qu'une grande partie de l'armée n'était pas éloignée d'un des trois bords de la Mer, par conséquent à portée de se sauver à terre, malgré le peu de temps qu'on suppose très-faussement que la Mer met à monter en cet endroit.

Quoique les Catholiques qui ont embrassé cette opinion du passage des Israélites par le moyen du flux et reflux de la Mer, aient un motif bien différent de celui des libertins et des Hérétiques, ils ont cependant les mêmes principes, et je ne crois pas même qu'ils puissent en avoir d'autres; par conséquent je serais en droit de leur dire que je n'ai point d'autre réponse à leur faire, que celle que j'ai faite aux Hérétiques. Mais sûr que je suis de leur Foi et de leur respect pour la parole de Dieu, j'ai une réponse à leur faire à eux en particulier, à laquelle ils n'ont rien à répliquer; savoir: que l'Ecriture-Sainte dit le contraire clairement, formellement; non-seulement une fois, mais autant de fois qu'elle fait mention de ce passage miraculeux.

Car vouloir éluder la force des expressions du texte sacré, par des sens détournés et

imaginaires, c'est aimer à se tromper soi-même ; c'est vouloir agir contre ses propres lumières ; c'est se plaire à dire des choses que l'on rejette au fond du cœur. Ont-ils jamais cru sincèrement, par exemple, que la Mer qui servait aux Israélites comme d'un mur à droite et (64) à gauche, n'était autre chose que la Mer qui se retirait ? Non, sans doute, ils ne l'ont point cru sincèrement ; et quand ils parleront de bonne foi, ils avoueront qu'ils ont bien senti qu'ils avaient l'Ecriture-Sainte contre leur système.

Au reste, c'est à la honte de notre siècle que je me suis cru obligé de m'étendre si au long sur cette matière, et d'établir, par tant de preuves, la vérité du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge : miracle si éclatant, si authentique, si public et si répandu dans l'Univers, que *Diodore* dit que les Nations les plus barbares (*) et les plus éloignées en avaient entendu parler, et le croyaient (65).

Si une fois on en venait à révoquer en doute ce miracle, et à faire voir, même par des raisons apparentes, qu'il a pu être fait naturellement et par des causes physiques, ne pourrait-on pas nier hardiment qu'il y ait eu aucun miracle depuis le commencement du monde ? Aurait-on tort de s'élever contre certains auteurs, qui, en donnant au Public les vies des Saints, ont supprimé les miracles

(*) Les *Ichtyophages*, mangeurs de poissons. *Ixdro*, Peuples le long du golfe Arabique.

que les Saints ont faits, ou qui n'en ont rapporté que de peu autorisés, pour les combattre, et pour les réduire à des effets purement naturels, mais extraordinaires ?

Je souhaiterais que votre Révérence voulût bien me faire l'honneur de me mander les difficultés qu'on lui proposera contre mon système. Je suis homme à écouter tout le monde avec docilité, sur-tout ceux qui n'appuyeront leurs raisonnemens que sur l'autorité de l'Ecriture-Sainte, ou sur une connaissance parfaite de la Basse-Egypte. Parmi ce grand nombre de Doctes qui sont à Paris, il n'est pas possible qu'il ne s'y en trouve quelqu'un qui ait une connaissance parfaite de la situation des lieux dont j'ai parlé; soit parce qu'il aura voyagé en ce pays-ci, ou parce qu'il aura consulté des gens qui auront fait ce voyage. Pour les autres, qui n'auront ni l'un ni l'autre de ces deux secours, ils ont beau avoir une profonde érudition et beaucoup de lecture, ils peuvent dire qu'ils parlent d'un Pays qui leur est inconnu; et leurs objections porteront toujours à faux.

TEXTUS

SACRÆ SCRIPTURÆ

A Patre Sicard allegati, quibus veritatem sui systematis transitûs maris Rubri, et itineris quo ad illud pervenerint Israelitæ clarè solidèque demonstrat.

(1) CUMQUE jam celare non posset, sumpsit fiscelam scirpeam, et linivit eam bitumine ac pice, posuitque intùs infantulum, et exposuit eum in carecto ripæ fluminis. *Exod. cap.* 2.

(2) Ecce autem descendebat filia Pharaonis, ut lavaretur in flumine, et puellæ ejus gradiebantur per crepidinem alvei. *Exod. cap.* 2.

(3) Moses, ut accepi à grandioribus natu Ægyptiis, Heliopolitanus erat. *Joseph. lib.* 2. *cap. contrà Appionem.*

(4) Quadraginta stadiis ab urbe est montanum quoddam supercilium, in quo sunt multæ pyramides, Regum sepulturæ. *Strabo. lib.* 17, *pag.* 555.

(5) Reliquæ tres (nempe Pyramides) sitæ sunt inter Memphim oppidum, et quod appellari diximus DELTA, à Nilo minus quatuor millia passuum, à Memphi sex. *Plin. lib.* 36, *cap.* 12.

TEXTES

DE L'ÉCRITURE SAINTE

Cités par le Père Sicard, dans sa Dissertation, par lesquels il prouve, clairement et solidement, la vérité de son système du passage de la mer Rouge, et du chemin qu'ont tenu les Israélites pour y arriver.

Mais *comme elle vit qu'elle ne pouvait empêcher que ce secret ne se découvrît, elle prit une corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, et l'exposa parmi des roseaux sur le bord du Fleuve.*

En même-temps la Fille de Pharaon vint au Fleuve pour se baigner, suivie de ses filles, qui allaient le long du bord de l'eau.

Moïse, comme je l'ai appris des plus anciens d'entre les Egyptiens, était né à Héliopolis.

A quarante stades de Memphis, il y a une petite élévation où l'on voit plusieurs pyramides, qui étaient la sépulture des Rois d'Egypte.

Les trois autres pyramides sont entre Memphis et le Delta; elles sont tout-au-plus à quatre mille pas du Nil, et à six mille de Memphis.

(6) Ex omne enim terrâ locum elegit commodissimum, ubi Nilus in plures discedens alveos, Delta à figurâ nuncupatum efficit. *Diod. pag.* 32.

(7) Propinqua est etiam Memphis Ægyptiorum regia, tribus schœnis à Delta dissita. *Strabo. lib.* 17, *pag.* 555.

(8) Hinc Pyramides, quæ apud Memphim sunt, in ulteriore regione manifestè apparent, quæ quidem propinquæ sunt. *Strabo. lib.* 17, *pag.* 555.

(9) Letcuspolis urbs Ægypti, est verò pars Memphidis, juxta quam Pyramides. *Steph. Bysant.*

(10) Dominus induxit ventum urentem totâ die illâ et nocte : et manè facto ventus urens levavit locustas. *Exod. cap.* 10, *vers.* 13 --, *et vers.* 19, qui flare fecit ventum ab occidente vehementissimum, et arreptam locustam projecit in Mare Rubrum.

(11) Deus Hebræorum vocavit nos, ut eamus viam trium dierum in solitudinem, et sacrificemus Domino Deo nostro. *Exod. cap.* 5, *vers.* 3.

(12) Vocatisque Pharao Moïse et Aaron nocte, ait : Surgite et egredimini à populo meo, vos et filii Israël : ite, immolate Domino sicut dicitis. *Exod. cap.* 12, *vers.* 31.

(13) Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto; verùm tamen longiùs ne abeatis. *Exod. cap.* 8, *vers.* 28.

Pour bâtir Memphis il choisit l'endroit de toute l'Egypte le plus commode, savoir, celui où le Nil se partageant en plusieurs bras, forme ce qui s'appelle le DELTA.

La ville de Memphis, qui est la demeure des Rois d'Egypte, n'en est pas éloignée, aussi bien que du Delta, dont elle n'est qu'à trois schènes.

De-là (de Babylone) l'on voit distinctement les pyramides, qui sont du côté de Memphis, et qui n'en sont pas éloignées.

Latopolis, ville d'Egypte, peu distante des pyramides, n'est, à parler juste, que comme le faubourg de Memphis.

Le Seigneur fit souffler un vent brûlant tout le jour et toute la nuit; le lendemain au matin ce vent brûlant enleva les sauterelles.... qui, ayant fait souffler un vent violent du côté de l'Occident, enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge.

Le Dieu des Hébreux nous a ordonné d'aller trois journées de chemin dans le désert, pour sacrifier au Seigneur notre Dieu.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Aaron, leur dit: retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les Enfans d'Israël; allez sacrifier à votre Dieu comme vous le dites.

Je vous laisserai aller dans le désert pour sacrifier à votre Dieu; mais n'allez donc pas plus loin.

(14) Respondit Pharao : Sic Dominus sit vobiscum, quomodò ego dimittam vos et parvulos vestros. Cui dubium est quod pessimè cogitetis ? non fiet ità, sed ite tantùm viri et sacrificate Domino. *Exod. cap.* 10, *vers.* 10 et 11.

(15) Profectique sunt filii Israël de Ramesse in Socoth, sexcenta ferè millia peditum virorum absque parvulis : sed et vulgus promiscuum innumerabile ascendit cum eis, oves et armenta et animantia diversi generis multa nimis. *Exod. cap.* 12, *vers.* 37.

Castrametati sunt in Socoth, et de Socoth venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis : inde egressi venerunt contrà Phihahiroth, quæ respicit Beelsephon, et castrametati sunt antè Magdalum. *Lib. Num. cap.* 33, *vers.* 9 *et* 7.

(16) Hi vias omnes obsederunt, quibus effugium Hebræis patere poterat inter rupes et mare conclusis, quo loco mons præ asperis invius ad littus usque procurrit. *Joseph. lib.* 2, *Antiq. Judaïc. cap.* 6.

(17) Et dixerunt ad Moïsen : forsitan non erant sepulchra in Ægypto, ideò tulisti nos ut moreremur in solitudine. *Exod. cap.* 14, *vers.* 11.

(18) Dicturusque et Pharao super filiis Israël : coarctati sunt in terra, conclusit eos desertum. *Exod. cap.* 14, *vers.* 3.

(19) Joseph verò patri et fratribus suis dedit possessionem in Ægypto in optimo

Pharaon lui répondit : que le Seigneur soit avec vous en la même manière que je vous laisserai aller avec vos petits enfans. Qui doute que vous n'ayez en cela un très-mauvais dessein? Il n'en sera pas ainsi; mais que les hommes seulement aillent, et sacrifiez au Seigneur.

Les Enfans d'Israël partirent de Ramessès et vinrent à Socoth, étant près de six cens mille hommes de pied, sans les enfans. Ils furent suivis d'une multitude innombrable de peuple, avec une infinité de brebis, de troupeaux et de bêtes de toutes sortes.

Ils allèrent camper à Socoth, de Socoth ils vinrent à Etham, qui est à l'extrémité du désert. Etant sortis de là ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Béelsephon, et ils campèrent devant Magdalum.

Les Egyptiens s'étaient emparés de tous les passages par où les Israélites auraient pû s'échapper, étant renfermés entre la mer et des montagnes inaccessibles qui s'étendaient presque jusqu'au bord de la mer.

Ils dirent à Moïse : c'est peut-être qu'il n'y avait point de sépulcres en Egypte, et qu'ainsi vous nous avez amenés ici pour mourir dans la solitude.

Car Pharaon va dire des Enfans d'Israël : ils sont embarrassés en des lieux étroits et renfermés dans le désert.

Joseph, selon le commandement de Pharaon, mit son père et ses frères en possession

terræ loco, Ramesses, ut præceperat Pharao. *Genes. cap.* 37, *vers.* 11.

(20) Ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni, Phithom et Ramesses. *Exod. cap.* 1, *vers.* 11.

(21) Urbes tabernaculorum, Phithom et Ramesses. *Exod. cap.* 1, *vers.* 11.

(22) Ite tollentes animal per familias vestras, et immolate Phase, fasciculumque hyssopi tingite in sanguine, qui est in limine, et aspergite ex eo superliminare et utrumque postem. Nullus vestrûm egrediatur ostium domûs suæ usque ad manè. Transibit enim Dominus percutiens Ægyptios: cumque viderit sanguinem in superliminari et in utroque poste, transcendet ostium domûs, et non sinet percussorem ingredi domos vestras, et lædere. *Exod. cap.* 12, *vers.* 21.

(23) Vocatisque Pharao, Moïse et Aaron nocte, ait: Surgite et egredimini à populo meo. *Exod. cap.* 12, *vers.* 31.

(24) Et petierunt ab Ægyptiis vasa argentea et aurea, vestemque plurimam. *Exod. cap.* 12, *vers.* 35.

(25) Dices ergo omni plebi, ut postulet vir ab amico suo, et mulier à vicinâ suâ vasa argentea et aurea. *Exod. cap.* 11, *vers.* 2.

(26) Lætata est Ægyptus in profectione eorum, quia incubuit timor eorum super eos. *Psal.* 104.

Dominus autem dedit gratiam populo co-

de Ramessès dans le pays le plus fertile de l'Egypte.

Les Israélites bâtirent alors à Pharaon les Villes des tentes, Phithom et Ramessès.

Les Villes des tentes, Phithom et Ramessès.

Allez prendre un agneau dans chaque famille, et immolez la Pâque. Trempez un petit faisceau d'hyssope dans le sang que vous aurez mis sur le seuil de votre porte, et vous en aspergerez le haut de la porte et les deux poteaux : que nul de vous ne sorte hors de la porte de sa maison jusqu'au matin; car le Seigneur passera, frappant les Egyptiens, et lorsqu'il verra ce sang sur le haut de vos portes et sur les deux poteaux, il passera le seuil de votre porte, et il ne permettra pas à l'Ange exterminateur d'entrer dans vos maisons et de vous frapper.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Aaron, leur dit : retirez-vous promptement d'avec mon peuple.

Ils demandèrent aux Egyptiens des vases d'argent et d'or, et divers habits.

Vous direz à tout le peuple que chacun demande à son ami, et chaque femme à sa voisine, des vases d'argent et d'or.

L'Egypte, à qui ce peuple était devenu redoutable par les fléaux qu'il lui avait attirés, se réjouit de son départ.

Et le Seigneur fit que son peuple trouva

ram Ægyptiis, ut commodarent eis. *Exod. cap.* 12, *vers.* 36.

(27) Coxeruntque farinam, quam dudum de Ægypto conspersam tulerant: et fecerunt subcinericios panes azymos: neque enim poterant fermentari, cogentibus exire Ægyptiis, et nullam facere sinentibus moram. *Exod. cap.* 12, *vers.* 39.

(28) Abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro: quòd si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent. *Exod. cap.* 8, *vers.* 26.

(29) Et nuntiatum est Regi Egyptiorum, quòd fugisset populus. *Exod. cap.* 14, *vers.* 5.

(30) Et fecerunt subcinericios panes azymos. *Exod. cap.* 12, *vers.* 34.

(31) Profectique de Socoth castrametati sunt in Etham, in extremis finibus solitudinis. *Exod. cap.* 12, *vers.* 20.

Castrametati sunt in Socoth, et de Socoth venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis. *Num. cap.* 33, *vers.* 66.

(32) Loquere filiis Israël: reversi castrametentur è regione Phihahiroth. *Exod. cap.* 14, *vers.* 2.

(33) Calidarum aquarum exitus, quæ amaræ ac falsæ ab excelsâ quâdam petrâ in mare emittunt. *Lib.* 16.

(34) Ab urbe igitur Arsinoë dexteræ continentis littora legentibus crebri plurimis in

grâce parmi les Egyptiens, qui leur prêtèrent ce qu'ils demandaient.

Ils firent cuire la farine qu'ils avaient emportée de l'Egypte toute pétrie, et ils en firent des pains sans levain cuits sous la cendre, parce qu'on n'avait pas pu y mettre le levain, les Egyptiens les contraignant de partir, et ne leur permettant pas d'y apporter le moindre retardement.

Car nous sacrifierons au Seigneur des animaux dont la mort paraîtrait une abomination aux Egyptiens. Que si nous tuons devant leurs yeux ce qu'ils adorent, ils nous lapideront.

Et l'on vint dire au Roi des Egyptiens que les Hébreux s'en étaient enfuis.

Et ils firent des pains sans levain cuits sous la cendre.

Etant sortis de Socoth, ils campèrent en Etham, à l'extrémité du désert.

Ils campèrent à Socoth, de Socoth ils vinrent camper en Etham, qui est tout à l'extrémité du désert.

Dites aux Enfans d'Israël qu'ils retournent, et qu'ils se campent devant Phihahiroth.

Du haut d'un rocher sortent plusieurs sources d'une eau chaude, amère et salée, qui vont aussitôt se jeter dans la mer.

Quand on vient d'Arsinoë, et qu'on va le long de la mer, on voit à main droite

locis amnes in mare precipitantes amaro salsuginis sapore occurrunt. *Diod. lib. n.* 39.

(35) Cumque persequerentur Ægyptii vestigia præcedentium, repererunt eos in castris super mare : omnis equitatus et currus Pharaonis, et universus exercitus, erant in Phihahiroth contrà Beelsephon. *Exod. cap.* 14, *vers.* 9.

(36) Indè egressi venerunt contra Phihahiroth, que respicit Beelsephon, et castrametati sunt antè Magdalum. *Num. cap.* 33, *vers.* 7.

(37) Castrametentur è regione Phihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare contra Beelsephon, in conspectu ejus castra ponetis super mare. *Exod. cap.* 14, *vers.* 2.

(38) Cùmque appropinquasset Pharao, levantes filii Israël oculos, viderunt Ægyptios post se : et timuerunt valdè, clamaveruntque ad Dominum. *Exod. cap.* 14, *vers.* 10.

(39) Et scient Ægyptii, quia ego sum Dominus, cùm glorificatus fuero in Pharaone, et in curribus atque in equitibus ejus. *Exod. cap.* 14, *vers.* 18.

(40) Profectique de Phihahiroth transierunt per medium mare in solitudinem. *Num. cap.* 33, *vers.* 8.

(41) Cùmque extendisset Moïses manum super mare, abstulit illud Dominus, flante vento vehementi et urente totâ nocte, et vertit

in

plusieurs sources d'une eau salée qui coulent et qui se jettent aussitôt dans la mer.

Les Egyptiens poursuivant les Israélites qui étaient devant, et marchant sur leurs traces, les trouvèrent dans leur camp sur le bord de la mer. Toute la cavalerie et les chariots de Pharaon avec toute son armée étaient à Phihahiroth, vis-à-vis de Béelsephon.

Etant sortis de là ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Béelsephon, et ils campèrent devant Magdalum.

Qu'ils se campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdalum et la mer, vis-à-vis de Béelsephon. Vous camperez vis-à-vis ce lieu sur le bord de la mer.

Lorsque Pharaon était déjà proche, les enfans d'Israël levant les yeux, et ayant aperçu les Egyptiens qui les suivaient, furent saisis d'une grande crainte; ils crièrent au Seigneur.

Et les Egyptiens sauront que je suis le Seigneur, lorsque je serai ainsi glorifié dans Pharaon, dans ses chariots, et dans sa Cavalerie.

De Phihahiroth ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert.

Moïse étendit ensuite sa main sur la mer, et le Seigneur l'entr'ouvrit en fesant souffler un vent violent et brûlant pendant toute

in siccum, divisaque est aqua. *Exod. cap.* 14, *vers.* 21.

(42) Jamque advenerat vigilia matutina. *Exod. cap.* 14, *vers.* 24.

(43) Divisaque est aqua. *Exod. cap.* 14, *vers.* 21.

(44) Et ingressi sunt filii Israël per medium sicci maris : erat enim aqua quasi murus à dextrâ eorum et lævâ. *Exod. cap.* 14, *vers.* 22.

(45) Qui divisit Mare Rubrum in divisiones. *Psalm.* 135.

(46) Vigilia matutina. *Exod. cap.* 14, *vers.* 24.

(47) Et eduxit eos cum argento et auro, et non erat in Tribubus eorum infirmus. *Psalm.* 104.

(48) In Mari Rubro via sine impedimento, et campus germinans de profundo nimio. *Sapient, cap.* 19, *vers.* 7.

(49) In tota Rubri maris ora arbores in profundo nascuntur, lauro et oleæ adsimiles, quæ, cùm resorbetur Mare, totæ deteguntur. *Strab. lib.* 16, *pag.* 127.

In Mari verò Rubro silvas virere, laurum maximè, et olivam ferentem baccas. *Plin. lib.* 13, *cap.* 25.

(50) Tulitque sexcentos currus electos. *Exod. cap.* 14, *vers.* 7.

(51) Aderant enim septingenti currus cum equitum quinquaginta millibus et ducenta

la nuit : la mer se sécha. L'eau se divisa (en deux).

La quatrième veille de la nuit, qui finit au matin, étant venue, l'eau se divisa en deux.

Et les Enfans d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche, qui leur servait comme d'un mur.

Qui a divisé la mer Rouge en divisions.

La (quatrième) veille de la nuit, qui finit au matin.

Il tira (de l'Egypte) son peuple chargé d'argent et d'or, sans qu'il se trouvât dans toutes les Tribus un seul malade.

Un passage libre s'ouvrit en un moment au milieu de la mer Rouge, et un champ couvert d'herbes au plus profond des abîmes des eaux.

Tout le long de la côte l'on voit que dans le fond de la mer Rouge il croît des arbres assez semblables aux lauriers et aux oliviers. On les découvre entièrement lorsque la mer s'est retirée.

Il y a dans le fond de la mer Rouge une grande quantité d'arbres, sur-tout de lauriers, et d'oliviers qui portent du fruit.

Il (Pharaon) emmena avec lui six cens chariots choisis.

Il y avait dans l'armée de Pharaon sept cens chariots, cinquante mille hommes de

millia scutatorum peditum. *Joseph. lib.* 2. *Antiq. Judaïc. cap.* 6.

(52) Induravitque Dominus cor Pharaonis Regis Ægypti, et persecutus est filios Israël.

(53) Jamque advenerat vigilia matutina. *Exod. cap.* 14, *vers.* 24.

(54) Cùmque extendisset Moïses manum contra Mare, reversum est primo diluculo ad priorem locum. *Exod. cap.* 14, *vers.* 27.

(55) Et ecce respiciens Dominus super castra Ægyptiorum per columnam ignis et nubis interfecit exercitum eorum : et subvertit rotas curruum, ferebanturque in profundum. *Exod. cap.* 14, *vers.* 24 *et* 25.

(56) Dixerunt ergò Ægyptii : fugiamus Israëlem ; Dominus enim pugnat pro eis contra nos.

(57) Reversæque sunt aquæ, et operuerunt currus et equites cuncti exercitûs Pharaonis, qui sequentes ingressi fuerant Mare : nec unus quidem superfuit ex eis. *Exod. cap.* 14, *vers.* 28.

(58) Tunc cecinit Moïses et filii Israël carmen hoc Domino, et dixerunt : Cantemus Domino ; gloriosè enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare. *Exod. cap.* 15, *vers.* 1.

(59) Coram patribus eorum fecit mirabilia in terrâ Ægypti, in campo Taneos. *Psalm.* 77, *vers.* 12.

Sicut posuit in Ægypto signa sua, et

Cavalerie, et deux cens mille hommes d'Infanterie.

Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, Roi d'Egypte, et il se mit à poursuivre les Enfans d'Israël.

La (quatrième) veille de la nuit, qui finit au matin, était déjà commencée.

Moïse étendit la main sur la mer; et, dès la pointe du jour, elle retourna où elle était auparavant.

Le Seigneur ayant regardé le camp des Egyptiens au travers de la Colonne de feu, et de la nuée, mit toute leur armée en désordre. Il brisa les roues des chariots, et les renversa sur le sable.

Alors les Egyptiens s'entredirent: fuyons les Israélites, parce que le Seigneur se déclare pour eux, et combat contre nous.

Les eaux retournant enveloppèrent tous les chariots et toute l'armée de Pharaon, qui était entrée dans la mer en poursuivant les Israélites, et il n'en échappa pas un seul.

Alors Moïse et les enfans d'Israël chantèrent ce Cantique au Seigneur, et ils dirent: Chantons des Hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

Le Seigneur opéra à la vue de leurs pères de surprenans prodiges en Egypte dans la plaine de Tanis.

Ils ne se souvinrent pas des prodiges opé-

prodigia sua in campo Taneos. *Psalm.* 77, *vers.* 43.

(60) Posuit in eis verba signorum suorum, et prodigiorum in terrâ Cham. *Psalm.* 104, *vers.* 27.

Obliti sunt Deum, qui salvavit eos, qui fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terrâ Cham, terribilia in mari Rubro. *Psalm.* 105, *vers.* 21.

(61) Profectique de Phihahiroth transierunt per medium mare in solitudinem, et ambulantes tribus diebus per desertum Etham, castrametati sunt in Mara. *Num. cap.* 33, *vers.* 8.

(62) Loquere filiis Israël, ut proficiscantur. Tu autem eleva virgam tuam, et extende manum tuam super Mare, et divide illud, ut gradiantur filii Israël in medio Mari per siccum. *Exod. cap.* 14, *vers.* 15 *et* 16.

(63) Transierunt per medium Mare in solitudinem, et ambulantes tribus diebus per desertum Etham. *Num. cap.* 33, *vers.* 8.

(64) Et aquæ eis erant quasi pro muro à dextris et à sinistris. *Exod. cap.* 14, *v.* 29.

(65) Apud Ichthyophagos illorum brevium accolas vetustissima est traditio, totam sinûs regionem, quæ viridis videtur, ingenti quodam refluxu dessicatam fuisse, Mari in opposita littora refuso, et terram detectam usque ad fundum Maris; per gravem denuò æstum undam pristino alveo restitutam esse. *Diod. lib.* 3, *num.* 40.

rés en Egypte dans la plaine de Tanis.

Il les envoya dans la terre de Cham, avec le pouvoir d'y opérer les prodiges les plus surprenans.

Ils ont oublié le Seigneur qui les avait tirés de la servitude ; qui avait fait pour eux les plus grands prodiges dans l'Egypte et dans la terre de Cham ; qui avait, dans la mer Rouge, exercé sur leurs ennemis la plus terrible vengeance.

De Phihahiroth ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert : et, ayant marché trois jours par le désert d'Etham, ils campèrent à Mara.

Dites aux Enfans d'Israël qu'ils marchent ; et pour vous, élevez votre verge, et étendez votre main sur la mer, et la divisez, afin que les Enfans d'Israël marchent à sec au milieu de la mer.

Ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert, et marchèrent trois jours par le désert d'Etham.

Ayant les eaux à droite et à gauche, qui leur tenaient lieu comme d'un mur.

Les Ichthyophages, peuples de ces contrées-là, ont de tout temps cette tradition ; savoir, que cette partie du Golphe qui paraît verte par la multitude de joncs qui y croissent, se trouva à sec, les eaux de la Mer s'étant retirées de part en part. de telle manière que le fond même de la Mer était entièrement découvert, et qu'ensuite par un mouvement contraire, les flots s'étaient réunis, et avaient repris leur cours ordinaire.

LETTRE

Du Père Sicard, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire en Egypte, à Monsieur ***.

Sur les différentes pêches qui se font en Egypte.

MONSIEUR,

Quelqu'envie que j'aie d'exécuter vos ordres, je ne sais s'il sera en mon pouvoir de faire entièrement ce que vous desirez de moi. L'Egypte, dites-vous, a la mer Méditerranée au Nord, la mer Rouge à l'Est ; elle est coupée par le Nil ; elle a une infinité de lacs d'une étendue prodigieuse. Vous avez lu dans plusieurs Auteurs, qu'il y a des peuples entiers dans la basse Egypte qui ne vivent que de poisson : ainsi vous ne doutez point que le poisson ne soit en Egypte en plus grande abondance qu'en tout autre pays de la terre ; sur quoi vous me faites deux questions ; savoir : quel est le commerce de poisson que font les Egyptiens, tant en Egypte que hors de l'Egypte, et quelles sont les denrées qu'ils tirent des pays étrangers ; outre cela, quelles sont les espèces de poissons que l'on pêche, soit dans le Nil, soit dans les lacs.

Le premier article m'est fort inconnu, et

un pareil détail ne convient guère à un Missionnaire, ni à un homme de ma profession. Tout ce que j'ai pu faire a été d'interroger sur cela les plus fameux et les plus habiles Négocians du grand Caire et de quelques autres villes d'Egypte. Ce n'est donc que sur leur rapport que j'ai l'honneur de vous dire que ce sont uniquement les négocians de *Damiette* et de *Rosette*, qui transportent sur les côtes de la *Syrie* la saline qui sort d'Egypte, et que ce sont les seuls Riverains des lacs de *Manzalé*, de *Brullos* et de la *Beheiré*, qui fournissent la saline qui est transportée hors du Royaume; les riverains des autres lacs ne vendent que du poisson frais, qu'ils débitent sur les lieux.

Je conçois qu'une idée aussi générale que celle-là, du commerce que fait l'Egypte du poisson salé, ne vous donnerait pas beaucoup de lumières pour le dessein que vous avez; je vais donc m'étendre plus au long sur certaines particularités qui ont rapport à cela. Je les connais par moi-même, et elles vous mettront en partie au fait, ou du moins elles vous seront de quelqu'utilité pour éclaircir cette matière. Je commence par les trois lacs dont on tire tout le poisson que l'on sale et que l'on fume: au reste ce que je dirai de l'un, vous pouvez le dire des autres, à proportion de leur grandeur.

Le lac de *Brullos* a quinze à dix-huit lieues de longueur, et quatre à cinq lieues de largeur. Il est situé entre *Damiette* et *Rosette*.

Le lac de *Beheiré* n'a tout au plus que

sept lieues de tour, et est situé entre *Rosette* et *Alexandrie*.

Le lac de *Manzalé* commence à l'Est, à demi-lieue de *Damiette*, autrefois *Thamiatis*, et finit au château de *Thiné*, anciennement *Peluse*. Il a vingt-deux lieues de long à l'Est-Ouest, et cinq à six lieues de large au Nord-Sud. Le fond en est boueux et plein d'herbes; il n'y a que quatre pieds d'eau ou environ en quelqu'endroit que ce soit, et il n'est séparé de la mer que par une langue de sable, qui a tout au plus une lieue de large.

Cela n'empêche pas que ce lac n'ait communication avec la mer. Il l'a au Nord par trois embouchures; savoir, par celle de *Thiné*, qui est la plus Orientale, nommée autrefois *Embouchure du Nil Pelusiaque*; par *Eummefurrége*, autrefois nommé la *Tanitique*; et par *Dibié* ou *Pesquiere*, autrefois *Mendésie*.

Outre cette communication avec la mer, le Nil tombe dans ce lac par plusieurs canaux au Sud: c'est ce qui fait que, pendant deux ou trois mois de l'année, c'est-à-dire, pendant l'Automne, qui est le temps de l'accroissement du Nil, les eaux du lac *Manzalé* sont douces, au lieu que dans les autres neuf mois de l'année elles sont salées, et approchantes de celles de la mer. Ce qui n'est pas surprenant, car alors les canaux du Nil sont ou à sec, ou si peu remplis d'eau, qu'à peine en coule-t-il dans le lac.

Tout le monde n'a pas droit de pêcher:

ce droit est affermé ; l'on compte deux mille Pêcheurs. Chaque Pêcheur paie par an cinq cens *medins*, c'est-à-dire, près de quarante francs. L'Aga du lac retire cette somme, et en rend compte au Bacha du Caire. Ce n'est pas tout : le tiers de la pêche, tant fraîche que salée, appartient au *Fisc*, ou trésor royal L'on paie pour le reste certains droits de douane ; de sorte que le tout monte à quatre-vingt bourses par an ; par conséquent, le seul lac Manzalé produit par an quarante mille écus au Grand-Seigneur.

J'ai été supris de voir la quantité de bateaux qui sont employés continuellement à la pêche sur le lac Manzalé ; l'on en compte jusqu'à mille. La vérité est, que ces bateaux sont peu de chose ; ils ont tout au plus quatre brasses de long, et une brasse de large. Ils sont plus plats par-dessous, et pointus par la poupe et par la proue.

La manière de pêcher est particulière et assez divertissante. Les pêcheurs entourent d'une seine, ou long filet, des enceintes de joncs, qu'ils ont plantés dans le lac, pour engager et retenir le poisson. Ces enceintes se nomment *Gabés*. Chaque Pêcheur est propriétaire d'un ou plusieurs de ces *Gabés*. Ce sont autant de divers domaines, dans lesquels tout autre que le propriétaire n'oserait aller pêcher.

Quelquefois ils se contentent de pêcher avec un filet rond. Alors, avant que de se servir du filet, ils jettent dans l'eau, à dix pas d'eux, une corde longue de deux bras-

ses, qui a à un bout une grosse pierre propre à aller au fond, et a l'autre un morceau de bois qui surnage ; ils le couvrent ensuite de leur filet. Le poisson qui s'est rassemblé vers la pierre, comme à une proie qu'il cherche à dévorer, se trouve pris dans le filet.

Vous remarquerez que le lac *Manzalé* est rempli de petites îles couvertes de roseaux, de joncs et de broussailles. Or c'est dans ces îles que les pêcheurs portent leurs pêches lorsqu'ils veulent habiller, saler et boucanner le poisson. Pour le poisson qu'ils veulent vendre frais, ils le portent à *Damiette*, ou aux villes et villages qui sont aux environs du lac.

Ces îles, dont je viens de vous parler, vous enchanteraient par la multitude d'oiseaux différens, et d'une beauté surprenante, qui n'en sortent que pour voler d'une île à l'autre. Le *Pelican*, la *Poule de ris*, la *Macreuse*, la *Poule d'eau*, *l'Oie du Nil* à plumes dorées, le *Canard* commun, le *Canard* à tête verte, la *Sarcelle*, l'*Ibis* noir, l'*Ibis* blanc et noir, le *Cormoran* gris blanc, et le *Cormoran* blanc à bec rouge. le *Chevalier*, le *Plongeon*, la *Grue*, entr'autres oiseaux, y sont à milliers.

Il y a un article dans votre mémoire, qui ne m'occupera pas beaucoup, et je n'ai point à craindre de ne me pas expliquer clairement ; je veux dire les vêtemens des pêcheurs. Ils sont tous, et en tout temps, en simple caleçon, et ont le reste du corps absolument nu, ce que j'attribue à la chaleur du climat, qui est excessive.

Il n'y a pas dans les lacs de *Manzalé*, de *Brullos*, de *Beheiré* une si grande quantité de poissons de différentes espèces, que vous pourriez vous l'imaginer. J'ai examiné la chose de près, et j'ai fait sur cela toutes les perquisitions possibles. Après bien des recherches, j'ai trouvé que le tout se réduisait à sept ou huit sortes de poissons; savoir, le *Queiage*, le *Sourd*, le *Jamal*, le *Geran*, le *Noqt*, le *Karous*, le *Bouri*, autrement le *Muge* et le *Dauphin*.

Le *Queiage*, qui est, sans contredit, le meilleur poisson du lac, est de la grosseur d'une alose, et est vert sous le museau. Le *Sourd* et le *Jamal* sont beaucoup plus gros que le *Queiage*, et sont d'excellens poissons. Le *Geran*, le *Karous*, le *Noqt*, qui a cela de particulier, qu'il est moucheté, peuvent passer pour de bons poissons, ayant ce goût exquis et fin, que donnent naturellement les eaux du lac *Manzalé* à tout le poisson qu'on y pêche. Les *Dauphins* sont des poissons si communs et si connus, que si je vous en parle, c'est parce qu'il y en a une si grande abondance, qu'on pourrait bien dire qu'ils y fourmillent, sur-tout vers les embouchures qui communiquent à la mer. Le *Bouri* néanmoins est encore en plus grand nombre que le *Dauphin*. C'est le poisson dominant du lac, et la quantité en est si prodigieuse, qu'on a peine à le croire.

On sale le *Bouri*, tant mâle que femelle, et on le fait sécher ou au soleil où à la fumée, avec cette différence, qu'on vend quel-

quefois du *Bouri* mâle frais ; mais jamais du *Bouri* femelle, parce qu'aussitôt qu'on l'a pêché, on en lève la *boutargue* ; ainsi il n'est plus temps de l'exposer en vente, et on est obligé de le saler.

On sale aussi le *Queiage*. Ce sont donc là les deux sortes de poissons dont les Egyptiens font proprement leur commerce de poisson salé, aussi-bien que de la *Boutarque*. Ils portent l'un et l autre dans la *Syrie*, en *Chypre*, à *Constantinople*, et ils en fournissent toute l'Egypte en si grande abondance, que des Marchands Européens qui voudraient apporter ici du *Thon*, de l'*Esturgeon*, ou autre poisson salé, pourraient s'assurer qu'ils n'en auraient pas le débit.

Je ne connais en Egypte de poisson salé apporté des pays étrangers que le *Cauiar*, qui vient de la mer Noire. On le vend aux Négocians de *Damiette* et de *Rosette* argent comptant, et non pas en échange.

Vous concevez par-là qu'ils entendent fort peu le commerce, et qu'ils n'en tirent pas un grand profit. En effet, je ne sache pas qu'ils apportent d'autres marchandises de Chypre que du *carrouge*, du *laudanum* et du *vin* ; de Syrie, du *coton* et du *tabac* ; de l'Archipel, des *éponges*. Mais par la mer Rouge, les autres négocians ont de l'*encens*, du *café* et des étoffes des Indes.

Il ne tiendrait qu'à eux de faire par la même mer un grand commerce de perles, et souvent on le leur a proposé. Cela n'est pas de leur goût, et s'ils en font venir, c'est en

petite quantité, et ce n'est même que de la semence de perles. Quand les Européens apportent de l'*ambre jaune* et du *corail*, ils n'achètent ces marchandises que pour les porter au Caire, et de-là dans l'*Iemen* et en *Ethiopie*. En un mot, il serait très-difficile de marquer de quelle sorte de marchandises nos Négocians pourraient faire quelque commerce considérable avec les *Egyptiens*, sur-tout avec ceux de *Damiette* et de *Rosette*. Leur vie frugale et leur éloignement de tout luxe font qu'ils n'ont besoin de rien.

Voilà ce qui regarde le poisson salé, dont l'Egypte fait un commerce réglé.

Le poisson frais est très-commun, et ceux qui demeurent aux environs des lacs en font leur nourriture ordinaire. La chaleur du climat est cause qu'on ne peut le transporter, comme on fait en France, aux villes un peu éloignées. Il serait gâté et puant avant que d'arriver. Le Caire, par exemple, qui est une si belle ville, si marchande et si peuplée, ne tire aucun secours de tant de pêches que l'on fait dans les lacs de *Manzalé*, de *Brullos*, de *Beheiré*, de la *Mareste*, de la *Corne*, *Mœris*, *Cheib*, et dans les deux mers, la mer Rouge et la Méditerranée. Les habitans de cette grande ville, par la même raison, ne voient jamais de marée, et ils ne mangent de poisson frais que celui qu'on pêche dans le Nil, par conséquent, que d'un poisson qui en général n'est ni de bon goût ni d'une bonne qualité. Le Nil a dans son lit beaucoup de limon : les poissons s'en nourrissent et en

conservent l'odeur, entr'autres le *bolti*, qui est une espèce de carpe, le *bouri*, le *bayad*, le *chalbé*, le *ray*, *le chilon*, le *lebis*, l'*alose*, qui sont les principaux poissons du Nil, en sont si infectés, que tout autre que le peuple du Caire n'en mangerait pas.

Les riches du Caire ont de quoi se consoler : le Nil leur fournit quatre espèces de poissons d'un goût exquis, d'une bonté si grande, que les Egyptiens anciennement leur ont élevé des temples et ont bâti des villes de leur nom. Ces quatre espèces sont la *variole*, le *quechoué*, le *bunni* et la *quarmoud*.

La *variole*, que les Arabes nomment *quecher* ou *latés*, est d'une grosseur prodigieuse, et pèse jusqu'à cent et deux cens livres. Vous la connaîtrez mieux sous le nom de AATOE, dont les auteurs font si souvent mention.

Le *quechoué* est de la grandeur d'une alose, et a un museau fort pointu. C'est *l'oxirinchus* des Anciens.

Le *bunni* est assez gros, et j'en ai vu de vingt et trente livres pesant. On ne peut s'y méprendre, et on connaît à sa figure qu'il est le *lepidotus* si vanté par les anciens *Egyptiens*.

Le *quarmoud*, connu dans les Auteurs sous le nom de PHAYOB, est noir, et un des poissons les plus voraces qu'il y ait ; on en trouve d'aussi gros et d'aussi pesant que le *bunni*.

Deux choses augmentent fort l'avantage que les habitans du Caire tirent de cette pêche. La première est que ce ne sont point là de ces poissons passagers que l'on n'a qu'en cer-

tains temps : pendant le cours de l'année, on en trouve en abondance dans le Nil. La seconde est que la pêche en est facile. Quelque gros que soit le *quechoué et le bunni*, on les prend avec un simple filet, et tendu de la même manière que l'on fait en France.

Il ne tiendrait qu'aux Egyptiens de faire une autre sorte de profit, que nous ne négligerions assurément pas ; savoir, de prendre des oiseaux de mer et de rivière, comme sont les *macreuses*, les *plongeons* et autres semblables animaux, dont le Nil est souvent couvert. Mais les Pêcheurs, tant du Nil que des lacs *Manzalé* et *Brullos*, s'attachent uniquement à prendre des *macreuses*. Pour cela le Pêcheur pendant la nuit se met dans l'eau jusqu'au cou, ayant la tête couverte d'un bonnet noir ; il s'approche doucement et sans bruit des *macreuses*, et lorsqu'il en est proche il jette sur elles son filet.

Mon dessein était d'en demeurer là et de finir ma lettre, qui n'est déjà que trop longue, d'autant plus que je ne vous dirai rien davantage sur la pêche que l'on fait tant en Egypte, que dans le Nil en particulier.

Mais j'ai fait réflexion que les oiseaux et les monstres, qui sont plus proprement du Nil, et dont les Européens n'ont point assez de connaissance, méritent bien que je vous en fasse un article séparé ; vous m'en saurez gré, et je suis surpris que vous ne m'ayez pas vous-même interrogé sur ce point. Cependant, pour ne vous point ennuyer par le récit de choses, qui ne sont peut-être pas de votre

goût, ou du moins que vous ne regardez que comme de simples curiosités, auxquelles vous ne prenez nul intérêt, je ne vous en ferai le détail qu'en général et en peu de mots.

L'on voit sur le Nil deux sortes d'oiseaux, et en si grande multitude que cela est surprenant. Les uns sont communs et connus en Europe; savoir, le *flaman*, le *chevalier*, *le courlis*, le *courlis* à bec recourbé en haut, le *héron*, le *héron* à bec sans spatule, le *pélican*, la *gruë*, la *bécassine*, le *pluvier*, le *béchor*, la *sarcelle*, le *canard* à tête verte, la *macreuse*, le *cormoran*, le *plongeon* : plusieurs de ces oiseaux, comme vous voyez, sont bons à manger, et l'on devroit ici aller à la chasse et en tuer. Mais les Egyptiens ne chassent point, et au Caire les paysans n'apportent que des *canards* et des *sarcelles*, qu'ils prennent au lacet. Ils y sont fort adroits : aussi les marchés sont-ils pour l'ordinaire remplis de ces deux sortes de gibier. Ils prennent de la même manière le *pélican*. Les autres oiseaux ont beau multiplier à l'infini, ils n'en tuent ni n'en prennent point.

L'*ibis*, l'*oie* à plumage doré, la *poule de ris*, ou *poule de Damiette*, le *saqsaq*, connu autrefois sous le nom de *trochilus*, sont ce que j'appelle proprement les oiseaux du Nil. Car s'il y en a autre part, par exemple, sur le lac *Manzalé*, c'est parce qu'ils y sont venus du Nil, et que la communication qu'il y a de l'un à l'autre par le moyen des canaux, les y a attirés.

Je ne connais dans le Nil que les *hippopo-*

tames et les *crocodiles*, qui puissent être appelés monstres marins, et je ne sais où certains faiseurs de voyages ont trouvé ces différens monstres marins, dont ils prétendent que le Nil est rempli. Apparemment que c'était pour embellir leurs Relations, et pour attendrir leurs Lecteurs par le récit fabuleux des dangers qu'ils ont courus.

Les *hippopotames*, ou *chevaux marins*, sont très-communs dans la haute Egypte, surtout vers les *Cataractes*. A peine en paraît-il, soit aux environs du Caire, soit dans toute la basse Egypte. Ces animaux ne vont jamais en troupe, et rarement on en voit deux ensemble. Ils sont si défians, et ils s'échappent avec tant de vîtesse de ceux qui les poursuivent, que personne ne songe à aller à cette chasse, et ne tente d'en prendre ou par adresse ou autrement. Ce n'est néanmoins pas une chose impossible, puisque les Empereurs Romains en ont fait paraître dans les jeux séculaires qu'ils donnaient au peuple Romain.

Il n'en est pas de même des *crocodiles*. On les prend de deux manières : la première est toute simple ; on prend la fressure d'une *vache* ou d'un *Bufle*, ou de quelqu'autre animal : au milieu de cet appât on met un croc ; on l'attache ensuite à une longue corde, dont un bout est amarré à terre ; on jette dans le Nil l'autre bout, auquel est attaché la fressure ; comme elle flotte sur l'eau, le *crocodile* se jette dessus et gobe l'hameçon ; alors le Pêcheur tire sa corde, et amène le *crocodile*

jusqu'au bord, où les Arabes, qui sont stylés à cela, l'assomment.

L'autre manière est plus dangereuse ; on épie le *crocodile* lorsqu'il est à terre et qu'il dort étendu le long de quelque butte de sable ; un homme se coule doucement derrière la butte, et dès qu'il est à portée de l'animal, il lui darde sous l'aisselle ou sous le ventre un épieu, qui est armé d'un crampon qui tient à une longue corde. Le crocodile blessé court se plonger dans le Nil et entraîne avec lui l'épieu. Le Pêcheur le suit, se saisit de la corde, la tire et amène le monstre marin sur le rivage, où il le tue. La pêche du *marsouin* a quelque chose qui approche de cette manière de prendre le crocodile.

La chair du crocodile est blanche, grasse, et est un mets exquis quand l'animal est jeune. Les Arabes du *Saïd* en sont friands, et l'aiment avec passion.

Les femelles ne font jamais leurs œufs que sur le sable. Une chose bien singulière, c'est que leurs petits ne sont pas si-tôt éclos, qu'ils ont la force de courir à toutes jambes vers le Nil. La mère n'a pas besoin de les défendre, et de prendre garde qu'on ne les lui enlève.

Les crocodiles croissent assez vîte, et ils ont ordinairement vingt à vingt-cinq pieds de long.

Je ne vous dirai pas combien de temps ils vivent ; je sais que *Plutarque* ne leur donne que quarante ans de vie ; mais d'un autre côté, j'entends dire à nos Arabes, qui

sont croyables en cela par les connaissances journalières qu'ils en ont, qu'il y a des crocodiles qui vivent jusqu'à cent ans. Je suis, etc.

LETTRE

Du Père Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, au Père Fleuriau de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Nous ne doutons pas que vous ne preniez autant de part à notre douleur, que nous en prenons à celle que vous aurez en ouvrant nos lettres, par lesquelles vous apprendrez la perte que nos Missions viennent de faire du Père *Claude Sicard.*

La peste, qui désole présentement cet Empire, s'est d'abord vivement allumée au *grand Caire.* Notre Missionnaire, le Père *Sicard*, continuellement occupé des œuvres de charité, a saintement fini ses jours dans l'exercice de cette excellente vertu, de la manière dont je vais vous l'exposer.

Le Seigneur, qui avait destiné le Père *Sicard* à la vie évangélique, l'avait appelé à nos Missions en Syrie, après avoir enseigné les Humanités dans la province de Lyon, et y avoir achevé ses études de théologie.

Pour remplir heureusement les desseins que Dieu avait sur lui, la Providence divine lui avait donné les qualités du corps et de l'ame nécessaires aux fonctions évangéliques. Sa santé, très-robuste, avait été jusqu'à présent à l'épreuve de tout ce qu'il avait eu à souffrir de la faim, de la soif, des veilles, dans un climat brûlant, où ses Missions l'obligeaient de marcher continuellement. Mais pour ne parler que des qualités de son ame, elles étaient un don précieux de Dieu.

Son zèle pour procurer sa gloire et le salut des peuples, qui composent ici différentes Nations et différentes Sectes, était vif et ardent; mais il savait le tempérer par une douce condescendance pour ceux qu'il espérait gagner à Dieu avec sa grâce et avec patience.

Son courage était au-dessus des contradictions les plus affligeantes et des persécutions les plus obstinées. Nous l'entendions souvent dire que lorsque l'on ne cherchait que Dieu, ou l'on venait à bout de tout, ou qu'en tout cas l'on était sûr de faire la volonté divine. Grande source de consolation pour un Missionnaire!

Sa charité pour instruire les enfans et les ignorans, et pour assister les pauvres malades, était sans bornes: mais sa patience pour souffrir tout et ne se rebuter de rien, était héroïque.

Il quitta la France pour venir en Syrie, et il y arriva au mois de Décembre 1706. Ceux qui firent avec lui le voyage par mer,

conçurent dès-lors une haute idée de notre Missionnaire ; ils l'annoncèrent à toute la ville d'Alep, où il fit sa première demeure. Ils racontaient volontiers tous les fruits de ses instructions et de ses conversations avec l'équipage du vaisseau ; les grands exemples qu'il leur avait donnés de charité, de patience, d'humilité et de mortification.

Notre nouveau Missionnaire ne se fut pas plutôt remis des fatigues de son voyage, qu'il ne songea qu'à se mettre en état de commencer les œuvres de la Mission.

Il comprit d'abord que l'étude de la langue *Arabe* devait faire sa première et sa plus importante occupation. Il s'y appliqua totalement. Comme il y trouva plus de facilité qu'il ne se l'était imaginé, il en sut en peu de temps suffisamment pour entendre et pour parler cette langue. Mais pour s'en servir avec fruit, il étudia en même-temps le caractère des peuples qu'il aurait à cultiver. Il sut que parmi les Schismatiques et les Hérétiques du pays, il y en avait qui passaient pour savans, et qui se donnaient pour tels, et que d'autres au contraire étaient gens grossiers et ignorans, tels qu'il y en a dans toutes les Nations.

Pour se rendre utile aux premiers, il avait composé deux petits livres en Arabe, où il avait ramassé toutes les erreurs des Schismatiques et des Hérétiques, et les mauvaises raisons avec lesquelles ils prétendaient se bien défendre contre les Catholiques. Comme il avait l'esprit Mathématicien, il avait arrangé

par ordre didactique les autorités tirées des saintes Ecritures et des saints Pères de l'Eglise, et tous les argumens que la Théologie enseigne pour conclure contre le dogme hérétique, et pour établir solidement les vérités catholiques.

Avec ces armes en main, il cherchait les occasions de lier conversation avec ces prétendus Docteurs de chaque Secte. Lorsqu'il se trouvait avec eux, il leur donnait lieu d'avancer leurs mauvaises interprétations des saintes Ecritures et des saints Pères, leur laissant dire tout ce qu'ils voulaient. Mais lorsqu'ils étaient au bout de toute leur science, alors il leur présentait les deux petits livres Arabes ; il leur en donnait l'explication. Cette explication était une réfutation si nette, si sensible de ce qu'ils venaient d'avancer, que ceux qui étaient de bonne foi se rendaient à la vérité, et se mettaient au nombre de ses disciples.

Mais comme il n'arrive que trop souvent que les hommes, soit par orgueil, soit par entêtement, aiment mieux résister à la vérité, que d'avouer qu'ils ont été dans l'erreur ; cette raison détermina le Père Sicard à aller plus souvent et plus volontiers chercher des familles obscures qui, faute d'instruction, vivaient dans l'ignorance des devoirs des Chrétiens et de nos saints Mystères.

A l'extrêmité d'Alep, il y a un long faubourg, dans lequel on compte au moins dix mille Chrétiens. Ces Chrétiens ne savent, à proprement parler, ce qu'ils sont. Ils se font

font cependant l'honneur de se dire Chrétiens ; mais ils ignorent ce que c'est que d'être Catholiques. Leurs Curés Schismatiques ont grand soin de les laisser dans leur ignorance ; mais ils leur inspirent, pour leur intérêt personnel, beaucoup d'aversion et de mépris pour l'Eglise Romaine, et surtout pour les Missionnaires.

Le Père Sicard entreprit d'instruire ce peuple grossier et ignorant ; il partait dès le matin après sa Messe, et arrivé qu'il était dans ce faubourg, il assemblait les enfans pour leur faire le catéchisme : il les attirait par de petites récompenses ; il allait ensuite visiter les malades, et leur fesait part des remèdes que le Roi a la bonté d'envoyer aux Missionnaires ; à la faveur de ces remèdes, il leur fesait de salutaires instructions.

Ces bonnes œuvres ne se fesaient pas sans contradiction de la part des plus zélés Schismatiques ; il fut même souvent insulté et frappé. Mais notre Missionnaire, sans s'en émouvoir, leur disait que leurs mauvais traitemens ne l'empêcheraient pas de revenir chaque jour, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de les retirer du chemin de perdition où ils marchaient, et de les faire entrer dans le chemin du salut.

Il revenait en effet dès le lendemain ; il allait dans les maisons où il était plus favorablement reçu ; il y assemblait les familles les mieux disposées ; il leur parlait avec tant d'onction, qu'elles étaient touchées de ses

paroles. Son auditoire croissait chaque jour. Ses occupations devinrent enfin si grandes et si continuelles, qu'il fut obligé de partager, avec le Père de Maucolot, l'un de nos Missionnaires d'Alep, l'ouvrage qu'un seul homme ne pouvait plus soutenir.

C'est à ces deux Missionnaires, dont Dieu bénissait si visiblement les paroles, que ce grand faubourg est redevable et de son accroissement dans la Foi Catholique, et de l'établissement de la florissante Mission que nous y conservons.

Le Père Sicard y travaillait assidument, lorsque la mission du Caire venant de perdre son Supérieur, on jugea à propos d'y envoyer le Père Sicard, pour la gouverner.

Elle devait son établissement à la piété et au zèle de Louis XIV pour la propagation de notre sainte Foi. Ce grand et religieux Prince avait jugé cette Mission digne de sa protection royale.

L'ordre du Supérieur ne fut pas plutôt intimé au Père Sicard, que sans écouter l'attachement qu'il devait naturellement avoir pour la Mission qu'il avait établie avec tant de peine et de fruit dans le faubourg d'Alep, il sacrifia son inclination, et partit pour se rendre en cette capitale de l'Egypte.

Il s'agissait d'y travailler à la conversion des Coptes, qui sont Egyptiens Jacobites (1). Pour juger des difficultés que le Père Sicard

(1) Le Mémoire qui est à la fin de cette Lettre expliquera l'origine et les erreurs des *Coptes*.

devait trouver à leur conversion, il suffit de rapporter ici ce qu'il nous en écrivit il y a quelques années, après avoir vécu et conversé quelque temps avec eux. Jusqu'à présent, nous mandait-il, quelques moyens que j'aie employés pour gagner les Coptes, ces moyens m'ont tous été inutiles : et ne vous en étonnez pas, s'il vous plaît; car il faut commencer par les faire hommes, avant que d'entreprendre de les faire bons Chrétiens. C'est en effet une Nation qui semble faire profession d'ignorance et de grossièreté. Leurs Prêtres n'en savent guères plus que le peuple; tous n'ont qu'une idée grossière de la religion Chrétienne, dont ils font cependant profession. Quelques cérémonies, souvent superstitieuses, et quelques imaginations au sujet de nos saints mystères, leur tiennent lieu de Religion; mais ils y sont si fortement attachés, que sitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on veut les combattre, ils ne veulent plus vous écouter.

Le Père Sicard, après avoir employé quelque temps à étudier leur génie, leurs mœurs, et leur manière de penser sur la Religion et ses observances, commença sa Mission par la visite des Coptes qui habitent le long du *Nil*. Il ne chercha d'abord qu'à se concilier leur bienveillance par toute l'industrie que donne la charité et le zèle du salut des ames. Il s'accommodait à leur manière de vivre, n'usant, comme eux, que de légumes. Il était toujours prêt à leur rendre service, même dans leurs maladies.

Plusieurs années se passèrent sans aucune récolte du grain que le Père Sicard jetait dans cette terre remplie de ronces et d'épines. Bien au contraire, plusieurs rebuts et mauvais traitemens furent souvent la moisson qu'il en retira.

Mais pendant tout ce temps-là *le bon grain pourrissait en terre*, et enfin au bout de huit ou neuf ans, il commença à germer dans la maison d'un *Méchaber*, c'est-à-dire, d'un des Receveurs des deniers publics. Cet homme éclairé de Dieu ayant embrassé de bonne foi la religion Catholique, voulut accompagner lui-même le Père Sicard dans les bourg et villages de sa recette.

La considération que les Coptes avaient pour leur *Méchaber*, et celle que ce Receveur témoignait avoir pour le Père *Sicard* engagèrent les peuples à l'écouter tranquillement. Et voilà quel fut le commencement des conversions que ce Père a faites en Egypte, continuant ses Missions, soit le long du Nil, depuis son embouchure dans la Méditerranée jusqu'aux cataractes, soit dans la haute et basse Thébaïde, et dans des lieux encore plus reculés, où aucun Missionnaire que l'on connaisse n'avait jamais pénétré. Les lettres du Père Sicard, imprimées dans les Mémoires de nos Missions du Levant, rendent compte des fruits de ses excursions évangéliques.

Nous devons ajouter ici, mon Révérend Père, qu'à toutes ses vertus, qui nous le rendaient le modèle parfait d'un Mission-

naire de notre Compagnie, il joignait une littérature et une érudition peu commune. Il l'avait apportée de la province de Lyon, dans laquelle il avait passé ses premières années dans la Compagnie. Comme il avait d'ailleurs un goût singulier pour les belles-lettres, et un juste discernement pour en faire un bon usage, il avait pris soin de recueillir, depuis plusieurs années, ce qui lui avait paru digne d'être remarqué dans ces monumens de l'antiquité, que l'Egypte a conservé jusqu'à présent.

Vous avez reçu, mon Révérend Père, ses premières observations, et vous les avez jugées dignes d'être imprimées. Vous nous avez même fait l'honneur de nous mander, qu'elles avaient eu l'approbation des personnes les plus capables d'en bien juger, et que ces personnes en désiraient la continuation.

En effet, vous envoyâtes au Père *Sicard* l'ordre de feu Monseigneur le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume, pour faire une recherche exacte des anciens monumens qu'il trouverait en Egypte, et pour en faire dresser des plans par le Dessinateur qu'on devait lui envoyer : ce fut pour obéir à des ordres si respectables, que le Père *Sicard*, sans interrompre ses occupations de Missionnaire, prit son temps pour mettre par ordre les découvertes qu'il avait déjà faites, et pour en faire de nouvelles : il crut devoir encore examiner plus soigneusement celles qu'il avait déjà observées. Pour cet effet, il dressa un itinéraire des Missions qu'il

avait à faire. Il fit cet itinéraire de manière qu'il pût se transporter aisément dans les lieux qu'il voulait observer de plus près. Tels furent ses voyages à *Thèbes*, au *Delta*, à la *mer Rouge*, au *mont Sinaï* aux *Cataractes*. C'est après ses observations sur ses découvertes, qu'il a composé son ouvrage de l'Egypte ancienne et moderne, avec des cartes géographiques et des figures de plusieurs monumens antiques qui y doivent être dessinées. Il a eu l'honneur de vous en envoyer le plan, divisé en autant de Chapitres, qu'il a eu de différens sujets à traiter.

Au reste, le Père *Sicard* a l'avantage de ne rien avancer dans son ouvrage, qu'il n'ait vu, comme l'on dit, de ses propres yeux.

Il revenait de la Haute-Egypte, où il était allé, dans le dessein d'y examiner quelques antiquités dont on lui avait parlé; lorsqu'il apprit que le feu de la peste s'allumait de plus en plus au grand Caire. Il crut qu'il était de son premier devoir de courir au secours des Catholiques; il ne fut pas plutôt arrivé en cette ville, qu'après avoir offert à Dieu le sacrifice de sa vie, il se livra au service des pestiférés. Plusieurs expirèrent entre ses bras. Il sut que le Supérieur de Terre-Sainte, Religieux de saint François, était attaqué de ce venin mortel. Il alla aussitôt le visiter pour lui offrir ses services; il en revint lui-même frappé; il combattit contre ce mal pendant deux jours, continuant ses assiduités auprès des malades. Il fallut enfin se rendre à la violence du mal. Le pressenti-

ment qu'il eut de sa mort lui fit demander les derniers Sacremens; il les reçut avec les saintes dispositions, qu'une vie consacrée et employée uniquement au service de Dieu et du prochain, lui avait obtenues de la miséricorde divine : après cinq jours de maladie, il nous fut enlevé le 12 du mois d'Avril dernier.

La part que les Fidèles et Infidèles nous ont témoigné prendre à notre perte, est une preuve peu commune de l'estime, de la considération et de l'affection qu'ils avaient pour le Père *Sicard*. Les anciens Catholiques et les nouveaux, qui ont reçu ses instructions, le pleurent comme leur père, et l'appellent leur Apôtre. Pour nous, qui avons eu l'honneur et la consolation de le posséder dans nos Missions l'espace de vingt ans, nous le regrettons, n'ayant plus devant les yeux ce cher Missionnaire, qui nous a donné de rares exemples des plus excellentes vertus de notre état.

Quoique nous ayons sujet d'espérer de la bonté divine, qu'il jouit déjà des récompenses promises aux hommes évangéliques, qui ont tout quitté pour suivre le Sauveur; nous ne laissons pas de vous demander pour lui les suffrages ordinaires de la Compagnie.

Comme vous connaissez mieux que personne la perte que font nos Missions, nous ne doutons pas que vous ne préveniez les instantes prières que nous avons à vous faire, de nous procurer incessamment de bons ouvriers pour travailler dans la vigne du Sei-

gneur. Nous offrons chaque jour le saint sacrifice de la Messe, dans l'intention d'obtenir du Ciel des sujets qui soient imitateurs de celui que nous venons de perdre. Je suis chargé par tous nos Missionnaires de vous assurer de la part que vous avez dans leurs prières, et dans les œuvres qu'ils offrent à Dieu, et de vous dire qu'ils sont, aussi bien que moi, avec respect, etc.

MÉMOIRE

Sur les Coptes.

LES Coptes sont les Eutychiens d'Egypte. *Eutychès*, Abbé d'un Monastère de *Constantinople*, avait servi utilement l'Eglise contre *Nestorius*. Heureux s'il eût eu autant d'humilité que de zèle! Il voulut faire le Théologien; il ne l'était pas. Il convint, avec les Nestoriens, du principe qu'il fallait combattre, *que la nature était la même chose que la personne*. Les *Nestoriens* en concluaient que, *puisqu'il y a deux natures en Jésus-Christ, il y a nécessairement deux personnes*. *Eutychès* en conclut l'erreur opposée, *que, n'y ayant qu'une personne en Jésus-Christ, il n'y a nécessairement qu'une nature*.

Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, se déclara protecteur d'*Eutychès*, rejetant cependant la confusion des natures, et il entraîna

presque toute l'Egypte dans sa nouvelle hérésie : elle demeura attachée à Dioscore même, après que le Concile de Chalcédoine l'eut condamné. La secte résista aux Empereurs *Marcien* et *Léon*. Elle se répandit, et prit de nouvelles forces sous les Empereurs *Zénon* et *Anastase*, favorables à l'erreur. *Justin* la réprima. *Justinien* lui fut tantôt contraire et tantôt favorable; mais elle fit de grands progrès sous son Empire, protégée par l'infame *Théodora*, qui, de Comédienne devenue Impératrice, gouvernait absolument l'Empereur. De pareils appuis conviennent à l'hérésie : Dieu ne s'en sert pas pour soutenir la vraie Religion.

Justin II, *Tibère* et *Maurice* firent leur possible pour extirper l'*Eutychianisme*. Ils l'auraient presque détruit sans un Moine nommé *Jacques*, et surnommé *Zanzale*. Ce fanatique, vêtu des lambeaux d'une vieille couverture de chameau, parcourut la Syrie et l'Egypte; et par l'ostentation de sa pauvreté et de son abstinence, il prévint les esprits, affermit les hérétiques chancelans, réunit les différens partis qui les divisaient, et souffla par-tout le feu de la révolte. *Jacques Zanzale* ne manquait ni d'esprit, ni d'une certaine science. Il possédait les écrits subtils de l'artificieux *Sévère*, et tous les équivoques que ce grand Docteur de l'*Eutychianisme* avait employés si adroitement, pour masquer l'erreur et la rendre plausible. On avait ordonné en secret ce Moine Archevêque : il ordonna plusieurs Evêques. La mémoire du

Moine *Jacques* fut si chère aux *Eutychiens* de Syrie et d'Egypte, qu'ils prirent le nom de *Jacobites*, et donnèrent aux Catholiques le nom de *Melchites*, qui signifie *Royalistes*. Le nom de *Coptes* n'est que le nom de Jacobites, abrégé et corrompu par les *Sarrasins*. L'hérésie porte aisément à la révolte, quand l'autorité lui est contraire. Les Jacobites, après avoir fatigué les Empereurs Catholiques par de fréquentes séditions, facilitèrent enfin aux Sarrasins la conquête de l'Egypte. *Mahomet*, habile politique, avait recommandé à ses sectateurs d'entretenir une fidèle correspondance avec les Jacobites Egyptiens. Les Mahométans obéirent à leur Prophète, et recueillirent le fruit de leur obéissance : car après que le *Calife Omar* eut fait la conquête de la *Syrie*, *Amri*, son lieutenant, attaqua l'Egypte, prit *Alexandrie*, et par la prise de cette Ville, il se rendit maître de tout ce riche Royaume, l'an de Jésus-Christ 640.

Benjamin, faux Patriarche d'Alexandrie, qu'*Héraclius* avait exilé, revint profiter de la faveur des nouveaux Maîtres.

Elle ne fut pas durable, cette faveur achetée par la trahison. A peine un demi siècle était écoulé, que les *Sarrasins* appesantirent le joug des Jacobites : plus maltraités de jour en jour, ils se soumirent à la Circoncision, vers le milieu du neuvième siècle, ou de force, pour obéir à leurs Tyrans ; ou de gré, par une criminelle politique, pour leur plaire. Quelques savans ont prétendu que le nom

de Coptes leur vient de la Circoncision. C'est le sentiment des *Melchites*, leurs adversaires. *Coptes* peut en effet être dérivé du verbe grec Κοπτο, *couper;* mais l'origine, qu'on a rapportée ci-dessus, est plus vraisemblable. Quelle apparence que les Sarrasins Arabes aient donné un nom grec aux Egyptiens? Quelle apparence que les Jacobites Egyptiens aient mis en usage un nom, que leurs adversaires leur donnaient par dérision? Ajoutons que le nom de *Coptes* leur est attribué dans des monumens plus anciens que l'établissement de la Circoncision parmi eux.

L'erreur propre des *Eutychiens* anciens et modernes, commune aux *Arméniens*, aux Jacobites de Syrie, aux Coptes d'Egypte, aux Ethiopiens, consiste à nier qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ; à soutenir que les deux natures, depuis leur union, n'en font qu'une; que multiplier les natures, c'est multiplier les personnes, c'est être *Nestorien*.

Il est vrai que leurs Docteurs se sont fort appliqués à déguiser l'erreur. Quelque fertiles en équivoques que soient toutes les Sectes hérétiques, nulle n'en a fait un usage si fréquent ni si artificieux que la Secte *Eutychienne;* malgré cette ambiguité affectée, ils paraissent ce qu'ils sont par l'opiniâtreté à honorer Dioscore comme un Saint; à condamner le Pape saint Léon et le Concile de Chalcédoine; à rejeter absolument l'expression Catholique de *deux natures en Jésus-Christ.*

Sacchin, Jésuite, dans l'Histoire de la Compagnie de Jésus; *Vanslet*, Dominicain, et M. *Simon*, dans son *Histoire critique de la créance des Chrétiens du Levant*, leur imputent beaucoup d'autres erreurs, dont les Missionnaires mieux instruits les justifient. M. *Simon*, Auteur hardi, pour ne rien dire de plus fort, débite avec confiance ses conjectures. Son autorité, qui diminue de jour en jour, n'est guères propre à constater un fait. *Vanslet* et ceux dont *Sacchin* a abrégé les relations, ont mal entendu les livres des *Coptes*, et ont pris pour des usages constans des abus assez communs, mais condamnés par les Lois Ecclésiastiques de cette Secte.

Les *Jacobites* sont fort attachés aux Dogmes et aux saintes pratiques que nous défendons contre les Protestans. La présence réelle du Corps de Jésus-Christ dans le pain consacré, et l'adoration de l'Eucharistie; la dévotion à la Mère de Dieu, qu'ils portent aussi loin qu'on puisse la porter; le culte des Saints; la vénération des Images; la nécessité de la Confession secrète et détaillée; le Purgatoire. Ils mêlent à ce dernier dogme beaucoup de fables; mais ils en ont retenu le fond. Leurs jeûnes sont fréquens et rigoureux. Ils regardent les sept Sacremens comme institués par Jésus-Christ. Ils en ont conservé l'essentiel. Il n'y a sur ce point de contestation avec les Missionnaires, qu'à l'égard du vin qu'ils consacrent: ils prennent des raisins desséchés, mais moins secs et plus gros que ceux qu'on mange en

Europe ; ils les trempent dans l'eau et les laissent s'en imbiber exposés au soleil ; ils les pressent ensuite, et le suc qu'ils en tirent, quand il est reposé, leur tient lieu de vin. Ils ont mêlé dans la pratique des Sacremens d'autres abus : le plus considérable et le plus dangereux, c'est le délai du Baptême. Ils ne baptisent les garçons qu'après quarante jours, et les filles qu'après quatre-vingts jours ; souvent ils différent plus long-temps. Ils ne baptisent jamais hors l'Eglise ; et si l'enfant est en péril prochain de mourir, ils croient suppléer au Baptême par certaines onctions.

Ceux qui voudront un plus grand détail sur les Coptes, le trouveront dans la première Lettre de ce cinquième volume.

LETTRE

Du Père Marc-Antoine Treffond, Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Après la perte que nous avons eu le malheur de faire du Père Claude Sicard, nous avons pris un soin particulier de ramasser ses Mémoires. Nous avons même envoyé un de-

nos plus anciens Missionnaires pour les mettre en ordre, et pour aller sur les lieux vérifier tout ce qu'il nous a laissé, soit manuscrit, soit dessiné de la main d'un jeune homme qui l'accompagnait dans ses voyages, et qui a tiré sur les lieux le plan des monumens anciens, dont ce zélé et savant Missionnaire fesait la recherche par ordre du Roi.

Il nous a souvent mandé que, nonobstant ses continuelles Missions pour instruire un peuple plus ignorant que schismatique, il grossissait chaque jour le recueil de ses découvertes; mais les services qu'il se crut obligé d'aller rendre à de pauvres pestiférés lui ayant causé la mort, ses écrits nous sont demeurés sans avoir leur perfection.

Ils sont présentement entre les mains d'un de nos Missionnaires, qui les revoit, pour les mettre en état de vous être envoyés.

Pour satisfaire cependant votre juste impatience, mon Révérend Père, et celle des personnes qui attendent ce que le feu Père Sicard à promis dans son projet imprimé, et qui se voit dans le V.e Tome des Mémoires du Levant, nous vous envoyons plusieurs petits écrits de sa main. Il nous les adressait en forme de Lettres.

La première contient le récit qu'il nous fait de son voyage au mont Sinaï. La route qu'il va suivre pour parvenir à cette montagne, que nos saintes Lettres ont rendue si célèbre, a achevé de le convaincre, que Moïse n'a pu conduire le peuple de Dieu par

un autre chemin que par celui que le Père Sicard a tracé dans sa carte de la mer Rouge et de ses environs, et qui se trouve dans ce V.e Tome des Mémoires du Levant.

Pour ce qui est du mont Sinaï en particulier, le Père Sicard n'en fait qu'une légère description, parce qu'il en promet une autre plus étendue.

On ne peut en parler ni en écrire exactement, sans avoir été soi-même sur les lieux, et sans avoir visité soigneusement, comme a fait ce Père, le Monastère qui y a été anciennement bâti.

C'est avec la même exactitude qu'il a observé deux monumens, dont il est distinctement parlé dans le 17.e et le 52.e Chap. de l'Exode.

Le premier de ces deux monumens, et son premier objet d'observation, fut le rocher dont sortit autrefois une eau miraculeuse et abondante, dans l'instant que Moïse le frappa de sa verge par ordre de Dieu.

Le second objet de son observation fut le moule de la tête du veau d'or, que les Israélites, en l'absence de Moïse, élevèrent pour l'adorer. Le reste de la Lettre du Père Sicard contient plusieurs autres choses dignes de ses remarques.

La seconde lettre du même Père contient le récit de ses voyages jusqu'aux cataractes du Nil. Il rend compte des îles qu'il a découvertes entre l'Egypte et la Nubie. Il nous apprend les noms de plusieurs Villes que les temps ont fait oublier, et dont les ruines

cachent les restes d'anciens Temples et de riches édifices que le Père Sicard a trouvé moyen de découvrir. Ce qu'il en a vu lui a fait connaître qu'ils avaient été construits de diverses pierres de granit, d'une grandeur et d'une grosseur surprenantes.

Le Père Sicard, dans sa même lettre, nous renouvelle la promesse qu'il nous a déjà faite, de nous donner une relation particulière de la Ville de Thèbes, dont les voyageurs du temps passé nous ont donné une si belle idée, et dont les Poëtes même ont chanté la magnificence.

Enfin, il finit cette lettre par un petit détail de la révolution qui venait de se faire au Caire, et qui s'était passée sous ses yeux.

A ces deux lettres, le Père Sicard en ajoute une troisième, dans laquelle il expose quelques nouvelles observations qu'il a eu le loisir de faire dans son voyage au Delta. Entre ses observations, il y en a qui regardent la Géographie, et d'autres qui sont du fait de l'Histoire et de la Physique; toutes font l'éloge du bon discernement de leur Auteur.

Vous savez, mon Révérend Père, que MM. de l'Académie des Sciences ont envoyé à M. le Consul du Caire un Mémoire de plusieurs articles, sur lesquels ils souhaitaient avoir des explications particulières. Le Père Sicard fut chargé de l'exécution de cette commission. J'ai l'honneur de vous envoyer les réponses au Mémoire de ces Messieurs. Il ne les a faites qu'après s'être bien fait instruire de tout ce qui concerne, soit

la production du natron et du sel ammoniac, soit les pierres et marbres d'Egypte, et les fours à poulets; car ce sont là les seuls articles sur lesquels le Mémoire demandait une explication.

Après ces dernières lettres du feu Père Sicard, il ne nous reste plus entre les mains que le recueil général de toutes ses observations et de ses découvertes dans l'Egypte; et c'est ce recueil que nous préparons pour vous l'envoyer. Il en avait fait un abrégé que nous avons trouvé parmi ses écrits. Quelque court qu'il soit, j'ose dire qu'il est encore plus étendu que ne le sont les relations qui ont paru sur l'Egypte, même celles qui sont les plus détaillées. Vous en jugerez par la lecture que vous en ferez.

Au reste, je suis persuadé, mon Révérend Père, que la lecture que vous ferez de ces Manuscrits renouvellera votre douleur de la perte d'un Missionnaire que nous aurons toujours sujet de regretter. Je souhaite que ce vous soit une consolation d'apprendre l'heureuse arrivée du Père Seguran au Caire, où vous l'avez destiné pour y continuer la recherche des anciens monumens que le Père Sicard avait entreprise, et que sa vie trop courte ne lui a pas permis de finir.

Les bonnes qualités que nous remarquons dans le Père Seguran nous font espérer qu'il sera un digne successeur du feu Père Sicard.

Nous nous recommandons tous aux prières et aux saints sacrifices de votre Révérence, et de tous nos Pères. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je ne suis de retour du mont Sinaï que depuis huit jours. J'ai fait ce voyage en compagnie de Dom *André Scandar*, Archiprêtre Maronite, Lecteur de la langue Arabe dans le Collége de la Sapience.

Cet habile homme était venu en ce pays par ordre du Pape, pour y faire copier d'anciens manuscrits Arabes, et pour enrichir le Collége de la *Sapience* des copies qu'il en rapporterait.

Depuis notre retour au *Caire* je me suis appliqué à mettre par ordre les Mémoires que je n'avais fait qu'ébaucher sur les lieux, et dont la perfection demandait plus de loisir, que je n'en pouvais avoir étant en route. Je me hâte autant qu'il m'est possible de les mettre en état de vous être envoyés. Mais, pour ne pas me présenter aujourd'hui à vous les mains vides, pour ainsi-dire, je profiterai de l'occasion qui se présente de vous envoyer une courte relation de notre voyage au *mont Sinaï*; et ce ne sera qu'en attendant que je puisse vous donner le recueil de tous mes Mémoires.

Nous partîmes du Caire le 7 Janvier dernier, Dom *André Scandar* et moi ; un jeune Florentin, un Maronite d'Alep et quelques Français se joignirent à nous. Nous nous engageâmes tous dans une caravane qui portait le blé destiné pour *Suez, Tour et Sinaï.* Plus de 600 chameaux en étaient chargés ; nous avions d'ailleurs des hommes bien armés pour nous défendre contre les insultes des Arabes. Comme j'ai déjà exposé (dans ce V.e Tome des Mémoires du Levant) les commodités et les incommodités des caravanes, je n'en dirai rien de plus.

Mes compagnons de voyage avaient eu la précaution de porter avec eux une tente assez spacieuse pour nous contenir tous, et bien leur en prit, car sans ce secours nous eussions eu beaucoup à souffrir des froidures de la nuit ; elles sont excessives dans ces vastes déserts, et par nécessité il faut les traverser pour parvenir au *mont Sinaï.* Mais c'est une précaution bien plus importante de porter avec soi des vivres et de l'eau. Ces déserts sont la stérilité même ; à peine y aperçoit-on une herbe ou quelques petits arbrisseaux ; on ne marche que sur des sables épais ou sur des rochers ; on est souvent obligé de faire des marches de plusieurs heures sans trouver une goutte d'eau. Nous employâmes trente-neuf jours dans ce pénible voyage.

Nous prîmes d'abord la route des *Hébreux*, et nous la suivîmes depuis le passage de la mer Rouge jusqu'à *Sinaï.* Nous avons traversé, comme ils firent, le désert *de Sur*,

d'Etham, de Sim et de Raphidin; l'Ecriture nous apprend qu'ils burent des eaux de *Mara* et d'*Elim*, nous en avons bu pareillement. L'amertume de celles de *Mara* leur a fait donner le nom de *Mara* qu'elles portent. En effet, leur amertume était si grande, que les Israélites, tout altérés qu'ils étaient, n'en purent boire; Moïse, touché de leur pressant besoin, eut recours à la toute puissante bonté de Dieu, et le Seigneur, à la prière de son serviteur, lui fit trouver un bois qu'il jeta dans l'eau par son ordre, et au même instant l'eau ci-devant amère devint douce et très-bonne à boire.

Les douze fontaines dont il est parlé dans l'Exode coulent encore aujourd'hui; mais les soixante-dix palmiers qui les ombrageaient alors se sont bien multipliés depuis tant de siècles.

Dans la carte que j'ai dressée et que j'aurai l'honneur de vous envoyer, vous remarquerez les *monts Oreb*, de *sainte Catherine*, de *Haran*, de *Madian*, les *Cavernes* où Moïse jeûna pendant quarante jours, l'endroit où il vit le buisson ardent, celui où il reçut les Tables de la Loi, où il fit sortir l'eau du rocher, où l'on fondit le veau d'or en son absence, la plaine où les *Amalécites* placèrent leur camp, celle où *Coré*, *Datan* et *Abiron* furent engloutis. Tant de différens lieux sont si mémorables et si exactement décrits dans nos saintes Ecritures, qu'ayant eu l'avantage de les visiter et de les observer, j'ai dû, dans ma carte,

en faire connaître la véritable situation, et c'est ce que j'ai tâché de faire, je l'ose dire, avec toute l'exactitude possible.

Le *mont Sinaï* mérite une place particulière avec son explication; j'aurai l'honneur de vous donner l'un et l'autre.

Cette montagne, si célèbre dans nos saints Livres, possède le plus fameux Monastère qui soit dans le Levant. Il est habité par des Religieux Grecs de l'Ordre de saint Basile: il y en avait environ quarante lorsque je l'ai visité; mais ils me dirent qu'ils étaient autrefois un bien plus grand nombre: la forme de ce Monastère n'est point différente de celle des Monastères de saint Antoine et de saint Paul, dont il est parlé dans ce V.e Tome de nos Mémoires; mais l'étendue de celui-ci est beaucoup plus grande. Les matériaux des bâtimens le rendent beaucoup plus magnifique qu'aucun qui soit en France; car tout y est de granit; les murs, le pavé du dortoir, tous les lieux claustraux en sont construits; on marche même sur le granit dans les allées du jardin.

L'Eglise a été bâtie par l'Empereur *Justinien*. La mosaïque de son pavé, les colonnes qui soutiennent la voûte sont de granit et d'un goût gothique. L'architecte qui a conduit et exécuté ce monument donne une preuve qu'il y avait alors des hommes habiles dans l'Architecture.

Les Religieux prétendent qu'ils ont l'honneur de posséder dans leur Église les Reliques de sainte Catherine.

Les Latins ont dans l'enceinte du Monastère une Chapelle fort jolie; nous y avons célébré la sainte Messe; nous fûmes charmés d'y trouver le portrait de Louis XIV dans un beau cadre doré; celui de feu M. Colbert est placé près du tableau du Roi. L'Archevêque, Abbé du Monastère, fut le premier à nous faire remarquer le portrait de Louis XIV. Il nous dit qu'il en avait placé un pareil dans sa chambre, et il nous le fit voir.

Il n'est pas possible d'exprimer la vénération que les Catholiques Orientaux conservent pour la mémoire de cet incomparable Monarque. *Il était*, nous dirent-ils, *notre seul et puissant protecteur dans ces Royaumes, où l'infidélité, l'hérésie et le schisme dominent avec un Empire absolu. Nous le conjurons de nous conserver dans le Ciel, où la miséricorde divine l'aura sans doute reçu, sa protection auprès de Dieu; elle y sera plus puissante que sur la terre; il inspirera à son petit-fils Louis XV l'esprit de religion, dont ce grand Prince était rempli, afin que le petit-fils, son successeur dans ce grand Empire, soit, après son aïeul, notre ferme appui, et notre plus déclaré défenseur contre les ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ.*

Vous voyez, mon Révérend Père, que nos Orientaux pensent comme les bons Catholiques de France. Après avoir visité tous les lieux du Monastère, nous desirions particulièrement entrer dans la Bibliothèque, pour l'examiner à loisir. Les Religieux

avaient quelque peine à nous l'ouvrir, parce qu'ils prétendent que c'est toujours avec perte de quelques-uns de leurs livres qu'ils la font voir. On dit en effet qu'ils en ont beaucoup perdu : malgré cependant les pertes dont ils se plaignent, leur Bibliothèque est encore très-nombreuse, elle est riche surtout en manuscrits grecs, Russiotes, Arabes, Syriaques, Abyssins et autres ; mais tous ces Livres, soit manuscrits, soit autres, ont été si souvent remués, qu'ils sont aujourd'hui dans une confusion générale.

Il nous eût fallu plus de temps que nous n'en avions pour en prendre une connaissance parfaite ; mais ce que nous en avons pu connaître, nous fait juger que des hommes savans qui possèderaient les langues orientales, feraient de riches découvertes, en lisant avec attention ces anciens monumens.

Je ne dirai rien ici de plus du mont *Sinaï;* le recueil de mes Mémoires s'étendra plus au long sur son sujet, comme sur plusieurs autres.

J'ai pris l'astrolabe pour mesurer la juste latitude de cette montagne, et de celle de *Tour* et de *Suez*. Les modernes placent *Tour* plus au sud que *Sinaï* d'un degré ; ils rangent sur la même parallèle le *Caire* et *Suez*; ils font commencer à *Tour* le golfe d'*Elan*. Vous aurez une carte de tous ces lieux ; je l'ai dressée après les avoir mesurés moi-même ; elle vous fera connaître que les derniers Géographes ne sont point venus dresser ici eux-mêmes leurs plans; et qu'ayant été obligés de s'en rapporter à d'autres, ils

ont été trompés, et ont trompé ensuite ceux qui les ont suivis.

Avant que de finir ce petit récit, que je vous fais du mont SINAÏ, je vous rapporterai ce que nous avons observé à l'égard de deux monumens si célèbres dans nos saints Livres, et dont on ne peut assez établir la vérité, sur-tout à l'égard du premier, qui est une preuve sensible de la bonté et de la toute-puissance de Dieu.

Le premier objet de nos observations fut le rocher, dont l'eau sortit avec abondance, sitôt que Moïse, par l'exprès commandement de Dieu, l'eût frappé de sa verge.

Le guide qui nous conduisait au rocher, nous fit prendre la route par *Nord-Est*. Nous suivîmes le vallon *Raphidin*, laissant à notre gauche l'ancienne grotte de Saint Onuphre.

Nous fîmes environ deux milles de chemin, au bout desquels nous nous trouvâmes au lieu que Moïse nomma *Tentatio*, et c'est celui où se fit cet illustre prodige dont je vais vous parler. Il est si évident, qu'il n'y a point d'Athée qui, en considérant attentivement ce que nous avons vu, ne soit forcé de reconnaître un Être souverain et tout-puissant, seul capable d'opérer une si grande merveille.

Vers le milieu du vallon *Raphidin*, et à plus de cent pas du mont *Oreb*, on découvre en marchant par un grand chemin assez frayé, une haute roche entre plusieurs autres plus petites, laquelle a été par la succession des temps détachée des montagnes voisines: cette

cette roche est une grosse masse d'un granit rouge; sa figure est presque ronde d'un côté, et elle est plate de celui qui regarde *Oreb*. Sa hauteur est de douze pieds avec pareille épaisseur; elle est plus large que haute; son circuit est d'environ cinquante pieds; elle est percée de vingt-quatre trous qu'on compte aisément; chaque trou a un pied de longueur et un pouce de largeur; la face plate du rocher contient douze de ces trous, et la ronde qui lui est opposée en a autant; ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher, et ne sont éloignés les uns des autres, que de quelques travers de doigts; peu s'en faut qu'ils ne soient rangés sur la même ligne.

Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre face; ils ne sont pas même vis-à-vis les uns des autres. Il est important de remarquer que cette roche et les autres sont dans un terrain très-sec et stérile, et que dans tous les environs de ces roches, on ne découvre pas même l'apparence d'aucunes sources, ou de quelqu'autre eau sauvage.

La situation de ce rocher ainsi expliquée, venons aux circonstances, qui prouvent manifestement le miracle de l'Auteur de la nature.

1.° On remarque aisément un poliment, qui règne depuis la lèvre inférieure de chaque trou jusqu'à terre.

2.° Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole creusée dans la sur-

face du rocher, et qui suit la rigole d'un bout à l'autre.

3.° Les bords des trous et des rigoles sont, pour ainsi parler, tapissés d'une petite mousse verte et fine, sans qu'il paraisse dans nulle autre partie du rocher une seule herbe, si petite qu'elle puisse être : toute la surface du rocher, aux bords près des trous et des rigoles, est pure pierre.

Ces trois observations faites, je demande que nous signifient ce poliment des lèvres inférieures des trous, ces rigoles également polies de haut en bas, cette petite mousse, qui ne croît que sur les extrémités des trous et le long des rigoles, sans que dans tout cela, trois mille ans écoulés aient fait aucun changement? Je demande encore un coup, que signifient toutes ces marques si sensibles, sinon qu'elles sont autant de preuves incontestables qu'il sortit autrefois de tous ces trous une eau abondante et miraculeuse?

C'est par les vestiges de ce prodige, si nettement exposé dans nos livres saints, que Dieu voulut alors forcer un peuple infidèle à croire à sa parole, et à espérer en ses miséricordes.

Le second objet de nos observations fut le moule de la tête du veau d'or que les Israélites adorèrent. *Nous ne savons*, dirent-ils à Aaron, *ce que Moïse notre conducteur est devenu, donnez-nous des Dieux qui nous conduisent.*

Ce moule est au pied du mont *Oreb*, et sur le chemin qui communiquait au camp

des Hébreux; je le mesurai, et je trouvai que son diamètre et sa profondeur sont de trois pieds chacun : il est creusé dans un marbre granit rouge et blanc. En l'examinant de fort près, nous y remarquâmes en effet la figure de la seule tête d'un veau, avec son mufle et ses cornes.

Cette observation et la remarque qu'on peut aisément faire, qui est que quelques saints Pères, et en particulier *Tertullien*, *saint Cyprien*, *saint Ambroise*, *saint Augustin et saint Jérôme* expliquant le chapitre 32 de l'Exode, ne font mention que de la tête d'un veau, et non de la figure d'un veau entier, qui fut l'objet de l'adoration de ce peuple; notre remarque et les paroles des Pères ne pourraient-elles point faire douter si en effet *Aaron* ne fit fondre que la tête d'un veau et non son corps entier?

Mais les paroles de ce chapitre 32.e disent si distinctement qu'*Aaron* fit fondre un veau aux instances que lui en firent les Israélites, qu'il n'est pas permis de douter que ce ne fût en effet un veau entier qui fut fondu.

Mais il est aisé de concilier tous ces textes, en disant qu'*Aaron* fit faire différens moules pour forger son veau d'or, que l'un était pour la tête dont les Pères ont parlé, et qui était alors le seul connu, et les autres pour les différentes parties du corps du veau.

Il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici qu'il est certain que les anciens Egyptiens mettaient au nombre de leurs Divinités la tête d'un veau : or le peuple Hébreu sortant

de l'Egypte après quatre cens ans d'une dure captivité, a pu donner occasion aux saints Pères que j'ai cités, de dire que ce Peuple, si porté à l'Idolâtrie, avait adoré, à l'exemple des Egyptiens, la tête d'un veau comme une Divinité.

Après avoir rapporté ici mes observations sur la roche dont Moïse fit sortir l'eau, et sur le moule de la tête du veau que les Israélites adorèrent, je reprends, mon Révérend Père, la suite de notre voyage.

Après notre visite du mont *Sinaï*, nous allâmes faire celle du Monastère de *Raithe*. Les miracles et les écrits du vénérable *Jean* qui en était Abbé, et qui était ami particulier de saint Jean Climaque, ont rendu ce Monastère très-célèbre. Il est situé sur la mer Rouge à quarante ou cinquante milles de *Sinaï*; les jardins et les grottes où les Solitaires se retiraient, sont encore en fort bon état. J'aurai occasion d'en parler ailleurs, et du môle qui forme le port de *Tour*. Je vous dirai seulement de ce dernier, que toutes les Puissances d'Europe ne pourraient faire un pareil ouvrage.

Figurez-vous, mon Révérend Père, de longues allées d'arbrisseaux pétrifiés dans la Mer, et rangés de tout côté en ligne droite pour rompre les flots et pour assurer la rade; tel est le môle de *Tour*.

Nous nous promenâmes deux fois dans ce port en chaloupe; mes compagnons n'avaient nulle autre intention que celle d'avoir le plaisir de la promenade, mais la mienne était de

bien connaître ce port, et d'en tirer le plan : ce que je fis. J'y ramassai divers coquillages qui me parurent beaux et rares ; mais ce qui me surprit, fut de voir dans ce port des champignons pétrifiés, des éponges pétrifiées, des herbes et des arbrisseaux avec leurs racines, tellement endurcis par un suc lapidifique, que la nature et l'art se sont servis de ces pétrifications comme de matériaux pour former ce port et son môle.

Je crois, mon Révérend Père, que vous verrez avec plaisir ces productions curieuses de la nature. J'ai fait un choix des plus belles. A mon retour au Caire, j'en remplirai une caisse, et j'y joindrai ces jolis coquillages qu'on appelle en ce pays des *Oursins*; on en fait des tabatières dans lesquelles le tabac se conserve, dit-on, très-fraîchement.

J'ai trouvé différentes espèces d'idoles que les Egyptiens adoraient comme autant de Divinités. Les plus communes sont des figures d'*Isis* et d'*Osiris;* ils en mettaient dans les sépulcres ; vous en trouverez de toutes façons dans la caisse que j'aurai l'honneur de vous envoyer, avec un sac de médailles dont on m'a fait présent. Je laisse à Messieurs de l'Académie des Sciences à vous donner l'explication des hiéroglyphes dont ces figures sont couvertes ; ils verront de plus avec curiosité un vase d'airain en forme de bénitier, qui sera dans la même caisse ; il est pareillement couvert de figures qui y sont gravées, et dont l'explication demande une grande connaissance de l'antiquité Egyptienne.

Je souhaite, mon Révérend Père, que tout ce qui sera contenu dans cette caisse arrive à bon port, et vous soit agréable.

Du port de *Tour* nous allâmes à *Suez*; je cueillis sur notre route des herbes qui me parurent singulières; je suis persuadé qu'elles ont toutes des vertus spécifiques; mais il s'agit de les connaître.

Nous ne pûmes aller jusqu'à la ville d'*Ariongaber*; tout ce que nous pûmes faire, fut d'interroger des Arabes qui ont un commerce continuel avec cette ville, et d'apprendre d'eux sa situation, et tout ce que le temps y a conservé : l'Historien Josephe prétend qu'un des Ptolomées, Roi d'Egypte, avait nommé cette ville *Berenice*, mais les Arabes lui donnent celui de *Minnet* et *Iddahad*, qui veut dire le port de l'or : ce nom convient à l'ancienne tradition, qui est que cette ville était autrefois l'arsenal des flottes de Salomon, lesquelles étaient destinées pour aller chercher de l'or à *Ophir*.

Chemin fesant, nous passâmes par un vallon où nous fûmes agréablement surpris d'y voir une cascade naturelle d'une eau très-claire, qui se précipite du haut de plusieurs rochers dans une vaste prairie, et qui est reçue dans deux larges bassins de granit, qui en sont continuellement remplis, et dont le superflu se perd dans une verdure qui les environne : cette cascade ferait honneur dans les plus beaux jardins de France. Sortant de cette belle prairie, nous entrâmes dans des terres pleines de mines de talc, d'al-

bâtre et de sel : nous y vîmes aussi deux grands bains d'eau chaude et minérale ; l'on vient de fort loin pour s'y baigner. Tout ce pays est fertile en toutes sortes de gibiers ; les Arabes nous apportèrent des *gazelles* et des *martes* sans queue, qu'on appelle *oubers*.

Je parlerai plus au long, dans mes Mémoires, de tout ce que je ne fais ici qu'indiquer.

Je finis cette Lettre, mon Révérend Père, en vous répétant que la seule vue des côtes de la mer Rouge confirme la démonstration du chemin que les Israélites ont dû nécessairement tenir pour passer cette mer de la manière que nous l'avons dit.

J'ai eu l'avantage d'avoir pour témoin de mes observations, M. *Chaudevin*, gendre de M. le Maire notre digne Consul. Comme il a un grand usage de tout ce pays, dont il possède parfaitement la langue, et qu'il a d'ailleurs un grand goût joint à un juste discernement, je lui dois la justice de publier qu'il m'a été d'un grand secours dans les voyages qu'il a bien voulu faire avec moi. Nous nous recommandons à vos saints sacrifices, et je vous prie en mon particulier d'être bien persuadé de la parfaite reconnaissance avec laquelle je suis, etc.

LETTRE

Du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, écrite au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai l'honneur de vous envoyer la relation d'un voyage que j'ai fait jusqu'aux *cataractes* du Nil, pour y continuer mes Missions chez les Coptes, et en même-temps pour commencer mes remarques sur les antiquités d'Egypte.

J'ai pris une connaissance aussi exacte qu'il m'a été possible, de tout ce qui m'a paru digne des Mémoires que Monseigneur le Duc d'Orléans et M. le Comte de Maurepas m'ont fait l'honneur de me demander.

J'ai eu l'avantage de me trouver en la compagnie de M. l'Abbé *Pincia*, Ecclésiastique Piémontais, homme savant et grand amateur de l'antiquité ; cet Abbé était venu en ce pays-ci dans le dessein de faire la comparaison des plus beaux monumens de l'Italie, avec ceux que l'Egypte a conservés jusqu'à présent.

Vous jugerez aisément, mon Révérend Père, de la joie que j'ai eue de pouvoir me joindre à une personne de ce mérite, et de l'avoir eu pour témoin de mes découvertes.

Avant que de vous en parler, je puis vous dire par avance que les yeux de cet Abbé, tout accoutumés qu'ils sont à ne voir dans *Rome* et dans le reste de l'Italie que des objets magnifiques, n'ont pas laissé d'être surpris à la vue des ouvrages *Égyptiens*, dont les seuls débris de quelques-uns lui ont paru dignes d'admiration.

En effet, après les avoir bien considérés, il a été forcé de convenir qu'en fait d'architecture, noble, simple et solide, les Césars ont été inférieurs aux *Pharaons*.

Croirait-on, par exemple, sans le témoignage de M. l'Abbé *Pincia*, qui ne peut être suspect, que dans une des îles des *cataractes*, on trouve en entier des Temples élevés autrefois en l'honneur des divinités les plus célèbres parmi les Egyptiens? Croirait-on qu'il y eût dans l'Egypte des *portiques*, des *pyramides* et plusieurs autres édifices dont la beauté et la variété des sculptures surprendront toujours les étrangers qui viendront en ce pays-ci ? c'est cependant ce que nous assurons avoir vu plus d'une fois.

Je ne vous en ferai pour le présent, mon Révérend Père, qu'un récit très-succinct: il préviendra le grand ouvrage que je dois vous envoyer ; mais tout succinct qu'il sera, il ne laissera pas de vous donner une haute idée de l'ancien Empire d'Egypte.

Nous nous embarquâmes, M. l'Abbé *Pincia* et moi, sur le *Nil*, le 8 Novembre 1721 ; notre voyage ne fut que de deux mois et demi : car nous rentrâmes au Caire le 21 Janvier 1722 ;

et pendant ces deux mois et demi de voyage, tout ce que nous pûmes faire, fut de parvenir à la première cataracte qui sépare la *Nubie* de l'*Egypte*.

Dans cet espace, qui fait la séparation d'un Royaume à l'autre, il y a plusieurs îles qui ont trois lieues de longueur. Ces îles sont recommandables par leurs carrières d'un beau marbre granit; mais la difficulté est de l'en tirer. On aurait ici besoin de l'industrie des Français, qui trouvent le moyen de venir à bout des choses les plus difficiles; d'ailleurs les vaisseaux qui vont les enlever ont bien des écueils à éviter, et plusieurs y périssent.

Entre ces îles dont nous venons de parler, deux ont été particulièrement recommandables dans l'antiquité; l'une est l'île *Eléphantine*, renommée par son Temple du serpent *Knuphis*, dont parle *Strabon*; l'autre est l'île de *Phile*, célèbre par son Temple d'*Isis*, et par celui de l'*Epervier Éthiopien*, et de plus par le sépulcre d'*Osiris*. *Strabon* et *Diodore de Sicile* parlent de l'un et de l'autre. Ces deux îles ont changé de nom; *Eléphantine* est aujourd'hui nommée l'*île Fleurie*, et celle de *Phile* s'appelle *l'île du Temple*.

Les cataractes sont habitées par des *Nubiens*; leur couleur est noire. Notre vue les effaroucha; quelques-uns d'eux s'avancèrent vers nous d'un air menaçant, nous présentant leurs *Zagaies*, ou demi lance; mais comme nous étions instruits de ce que nous devions faire en pareille occasion, nous leur

offrîmes du tabac, et notre tabac les adoucit à l'instant.

La carrière de granit n'est pas loin des cataractes et de *Syene*. Nous allâmes sur les lieux; nous vîmes l'endroit où ont été travaillés ces excellens morceaux, qui ont fait les riches ornemens des Palais et des Temples d'Egypte. Rome désespérant de trouver chez elle de si magnifiques et de si parfaits ouvrages, a fait l'acquisition de ceux-ci; elle les a fait transporter par mer à grands frais jusques dans ses murs, et elle se fait gloire aujourd'hui de les posséder et de les faire admirer aux étrangers.

J'ai trouvé quatre nouvelles inscriptions Grecques sur ma route; l'une à *Eléphantine*, elle est sur un marbre noir dans les ruines du Temple *Knuphis*; l'autre à *Phile*, gravée sur un obélisque de granit à la tête du Temple d'*Isis*; la troisième est dans le Temple du Dieu *Pan* à *Panopolis*, et la quatrième est à *Ombos*, dans le Temple d'*Apollon*. A *Ombos*, à *Phile* et à *Apollinopolis magna*, nous vîmes des Temples encore tout entiers; les portes de ces Villes sont d'une élévation et d'une beauté surprenantes; elles sont ornées de sculptures gigantesques de quinze ou vingt pieds de haut, et flanquées de grosses tours, qui annoncent une superbe ville. Les pierres de ces édifices sont d'environ vingt pieds de longueur; j'en ai vu quelques-unes, qui en avaient jusqu'à vingt-sept; leur grosseur était proportionnée à leur longueur; ces pierres n'ont pas besoin de ciment, ni d'autres ma-

tières qui les joignent étroitement l'une avec l'autre ; elles sont taillées avec tant d'art pour être assemblées l'une sur l'autre, que par leur seule et immédiate position, elles acquièrent une solidité, qui les a fait résister jusqu'à présent à toutes les injures des temps.

En 1708, je fis un premier voyage à *Thèbes* : j'y fis Mission pendant quatre jours ; je ne pensai alors qu'à l'instruction des *Thébéens* ; mais l'exécution de mon Ouvrage qui est bien avancé, m'a obligé d'y en faire un second, pour examiner de plus près ce que je n'avais vu que comme en courant. Je l'ai fait ce second voyage avec M. l'Abbé *Pincia* ; la seule vue des restes de cette fameuse Ville, fait aisément juger quelle a dû être son ancienne magnificence.

Je ferai de mon mieux, mon R. Père, pour vous en donner l'idée la plus juste qu'on s'en puisse faire aujourd'hui, et je le ferai dans une description de l'Egypte que j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ; au reste je vous prie d'être persuadé que je ne dirai rien qui soit contraire à la vérité, soit que je parle du magnifique palais des Rois de *Thèbes*, de ses statues, pyramides, colonnes et autres ornemens de marbre et de granit qui l'enrichissent, soit que je décrive les superbes sépulcres des Rois Thébains, dont tous les murs conservent des peintures aussi brillantes que si elles venaient d'être faites.

Ces peintures représentent par des figures hiéroglyphiques les vertus et les actions de ces

Princes, mais d'une manière qui fait connaître tout le génie idolâtre et l'esprit du Paganisme.

Après quelques jours de séjour à *Thèbes*, M. l'Abbé me proposa de nous transporter au Lac *Mœris*; je fis ce qu'il desirait, d'autant plus volontiers, que je voulais en connaître la longueur et son circuit; les Auteurs qui en ont parlé se contredisent; M. *Bossuet* lui donne cent quatre-vingt lieues de circuit; il s'en est tenu à l'opinion de *Pline* et de *Mutianus*, qui se sont trompés eux-mêmes. *Pomponius Méla* ne lui en donne que cent six. De ces différens sentimens on doit conclure, que pour en bien juger, il faut s'être promené plus d'une fois sur les bords de ce lac: c'est après en avoir observé l'étendue avec toute l'attention et l'exactitude qui m'a été possible, que dans ma carte j'ai donné à ce lac vingt-cinq lieues de longueur, et soixante ou environ de circuit; les eaux de ce lac sont douces; il en a été parlé dans ce cinquième tome de nos Mémoires.

Près de ce lac, nous vîmes les restes du fameux labyrinthe, l'admiration des siècles passés. Plusieurs Rois d'Egypte ont eu part à sa construction. *Hérodote* prétend que les premières pierres en avaient été posées plus de deux mille ans avant la prise de Troie.

Pline nous fait une description magnifique de ce fameux monument des Egyptiens; il renfermait, dit cet Auteur, un espace très-spacieux divisé par des murailles en divers corps de logis, ou appartemens séparés les

uns des autres, dont chacun contenait de grandes salles voûtées, plus de trois cens chambres hautes et basses, plusieurs portiques ornés de diverses sculptures, lesquelles représentaient des Divinités Egyptiennes. Ces vastes bâtimens communiquaient les uns aux autres par des cours qui les séparaient.

Hérodote et *Pline* ajoutent, que cette multitude d'appartemens qui se communiquaient sans confusion, et dont il était difficile de trouver l'entrée et la sortie, formait ce qu'on appelait alors le labyrinthe. L'état monstrueux où les temps ont réduit ce superbe édifice, m'a empêché de pouvoir vérifier la description que nous en font ces deux illustres Auteurs; ce que j'en puis dire, c'est que le labyrinthe du *Fajoum*, dont j'ai fait mention dans un Mémoire précédent, n'est qu'une misérable chaumine, si on le compare au labyrinthe dont je viens de parler.

Je ne dirai rien de plusieurs Villes anciennes, que nous avons, pour ainsi dire, déterrées, et dont à peine connait-on les noms; je crois que nous en avons la véritable situation.

Telles sont les Villes d'*Abidus*, la grande *Ptolomaïs*, trois *Appollinopolis*, deux *Diospolis*, trois *Atroditopolis*, *Antetopolis*, deux petites *Ptolemaïs*, *Hermópolis*, *Panapolis*, *Latopolis*; deux *Crocódinopolis*, *Nilopolis*, *Latona Civitas*, et plusieurs autres; on les trouvera toutes dans ma carte générale, placées où leur situation nous a paru plus vraisemblable.

La route que nous tenions, M. l'Abbé *Pincia* et moi, nous conduisit au Monastère de saint *Pacôme*; il est situé à une journée de *Dendara* et près de l'île de *Tabenne*; cette île a une bonne lieue de longueur; pour ce qui est du Monastère, il n'en reste aujourd'hui qu'un amas prodigieux de bâtimens écroulés les uns sur les autres; mais cet amas affreux de ruines, fait juger que saint *Pacôme* renfermait autrefois dans son Monastère un nombre de Solitaires aussi grand que nous le dit l'histoire de sa vie : tous ces Solitaires étaient distribués en divers grands corps de logis, qui formaient comme autant de petits Couvens; ils observaient la même règle.

Saint Pacôme était leur père commun; il les rassemblait le saint jour de Pâques dans la grande Eglise du Monastère. Saint Jérôme, dans sa Préface sur la règle de saint Pacôme, dit qu'en ce saint jour de Pâques, plus de cinq cens Solitaires chantaient ensemble les louanges de Dieu, et qu'après la fête ils s'en retournaient chacun dans leur Couvent, animés et résolus plus que jamais par les vives exhortations de saint Pacôme, à vivre jusqu'à la mort dans l'exercice de la pénitence, et dans la fuite du monde et des hommes, pour ne s'occuper que de Dieu seul.

En considérant la confusion où les temps ont réduit ce célèbre Monastère, il n'est pas possible qu'on ne se rappelle le souvenir de tous ces saints Solitaires, et qu'on ne conçoive, à leur exemple, du mépris pour les

choses du monde, et un sincère de sirres biens de l'éternité.

Près du Monastère dont nous venons de parler, on ne peut voir, sans s'affliger, un Temple dédié à *Vénus*, il fut autrefois construit dans la ville d'*Andora*, et devint beaucoup plus fameux que celui de *Thèbes*, qui avait été pareillement dédié à une fabuleuse Divinité. Je trouvai dans celui-là une inscription grecque de Tibère-César.

Je tâcherai, s'il est nécessaire, de faire un nouveau voyage dans les lieux que nous venons de parcourir, pour donner à une plus longue relation de nos découvertes toute l'exactitude qui me sera possible. La lenteur de notre dernière navigation m'a donné le loisir de prendre chaque jour avec mon astrolabe les hauteurs et la latitude des lieux où nous avons passé; j'ai examiné tous les différens contours du Nil et des îles qui en sont voisines; il me sera aisé de marquer dans la carte que j'en dois faire, non-seulement les lieux modernes, mais encore plus de cent Villes anciennes, anciens Monastères et Temples, dont j'ai trouvé les vestiges sur les bords du Nil, ou dans ses environs, depuis le Caire jusqu'aux cataractes.

L'ennui que nous causait notre lente navigation, nous fesait prendre quelquefois plaisir à voir le long du *Nil* un nombre prodigieux de *Crocodiles*, qui se laissent approcher de fort près; sept ou huit îles voisines de *Thèbes* en sont remplies; on voit ces animaux d'une grosseur énorme,

étendus par troupes sur le sable pour y gober l'air à leur aise, et pour y recevoir les rayons du soleil les plus ardens ; lorsqu'on les approche, et que l'on fait du bruit, alors ces gros colosses se lèvent lourdement de terre, et vont se plonger dans le *Nil.*

Un de nos gens tira sur un de ces animaux son fusil chargé à balle ; tout blessé qu'en fut cet animal, il ne laissa pas de gagner les bords du Nil ; pendant qu'il s'y débattait, trois ou quatre de nos matelots y coururent armés de perches et de leurs avirons, ils l'assommèrent de leurs coups : c'était un jeune Crocodile, qui n'avait tout au plus que sept pieds de long ; ils l'écorchèrent, le firent cuire, et en mangèrent ; ils le trouvèrent excellent ; M. l'Abbé *Pincia* et moi en tâtâmes par curiosité ; ce fut pour la première fois, et je crois que ce sera la dernière : ce jeune *Crocodile* fut pris dans l'île de *Mansourié* vers *Assoüan.*

J'ai pris, étant sur les lieux, les plans des Temples *d'Isis*, *d'Osiris* et de *l'Epervier ;* je pris aussi celui de *Knuphis* étant à *Phile*, celui *d'Apollon* étant à *Ombos*, celui d'un autre *Apollon* étant à *Apollinis magna ;* ce Temple est le plus magnifique qui soit dans le Saïd ; enfin, je pris celui du Temple de *Lucine* étant à *Elithia* ou *Lucinæ Civitas ;* j'avais déjà pris auparavant le plan du Temple de *Pallas*, du poisson *Latus*, de *Pan*, du géant *Antée.*

Je préfère avec justice à tous ces plans, celui des *Cataractes*, celui de la carrière

de granit, et celui des Sépulcres royaux de *Thèbes*.

Je suis persuadé que lorsque je les enverrai en France bien dessinés, on les y verra avec plaisir et avec admiration.

Voilà, mon Révérend Père, tout ce que je vous dirai pour le présent de notre voyage du *Saïd*. Nous abordâmes, M. l'Abbé *Pincia* et moi, la veille de l'Epiphanie, à *Akmico*; j'allai le lendemain visiter nos *Coptes* Catholiques; Dieu leur a fait la grâce de se conserver dans la Catholicité depuis la Mission que nous leur fîmes en 1708 : je leur donnai tout le temps pour se confesser, et M. l'Abbé *Pincia* eut la consolation de les communier tous de sa main.

Après quelques jours de repos, nous nous remîmes en chemin pour nous rendre au Caire.

Avant que de finir ma lettre, je vous ferai part d'une révolution des plus surprenantes, et qui fut très-prompte; nous en avons été tous témoins.

L'Emir Haggni, ou conducteur de la Caravane de la Mecque, nommé *Ismaïn Bey*, jeune Prince d'environ trente ans, le plus riche et le plus accrédité du Caire, fut, il y a quelque temps, proscrit par le Grand-Seigneur; il se tenait caché dans la Ville, lorsqu'un Dimanche matin, il parut à cheval au milieu du Caire, à la tête de quatre ou cinq cens hommes armés de toutes pièces, et accompagné de deux Princes proscrits comme lui : il s'avança avec cette petite

armée jusqu'au Château ; sitôt que les Peuples, dont il était aimé, l'aperçurent, ils jetèrent de grands cris d'alégresse, et coururent au-devant de lui ; les Janissaires gagnés, soit par affection pour ce Prince, soit par argent, et pour mieux dire par l'un et l'autre, lui ouvrirent les portes du Château, où commandait le *Bacha* pour le Grand-Seigneur. L'*Emir* l'envoya sommer aussitôt de se rendre, et de se retirer dans une des maisons de la Ville, avec un sauf conduit, qui lui serait donné. Le *Bacha* déjà instruit de la marche de *l'Emir*, s'était retranché dans le quartier le plus élevé du Château ; il y fit mine de vouloir s'y défendre ; il donna ses ordres à sa garnison ; il fit transporter du canon sur le mont *Diouchi*, qui commande au Sérail et à la Ville ; mais peu de temps après, et sans attendre l'effet de ses préparatifs, il se rendit à discrétion.

Cette honteuse conduite du Bacha, haï dans l'Egypte, donna occasion aux Commandans de la Milice, aux Chefs de la Justice et de la Loi, et aux principaux habitans du Caire, de dresser une Requête au Grand-Seigneur ; par cette Requête, ils se plaignaient à Sa Hautesse du gouvernement tyrannique du *Bacha*, de ses vexations, de ses injustices, et enfin de la lâche et prompte reddition du Château du Caire.

Par la même Requête, ils suppliaient très-humblement Sa Hautesse de leur accorder un nouveau *Bacha* plus fidèle à son Souverain, et plus humain envers ses Sujets.

La Requête finissait par la justification de *l'Emir*, qui n'avait fait, disaient-ils, son entreprise que pour affranchir le Royaume d'Egypte du dur esclavage du Bacha.

Cette Requête a dû être présentée au Grand-Seigneur par sept *Agas* députés de chaque Corps de la Milice du Caire ; ils se sont embarqués sur un bâtiment Anglais, qu'ils ont naulisé pour la somme de cent cinq *medins*, c'est-à-dire d'environ deux mille écus de notre monnaie ; nous apprendrons au premier jour le succès de cette députation.

L'Egypte a le malheur d'être souvent exposée à de pareilles révolutions ; ses richesses en sont la cause : comme le Pays est abondant, le *Bacha* qui y commande, et les autres Seigneurs qui y sont nés, se hâtent de s'y enrichir : sont-ils devenus riches en peu de temps, ils s'efforcent de se rendre indépendans de toute autorité, pour mettre en sûreté leurs richesses. Le Grand-Seigneur, de son côté, par l'intérêt qu'il a de conserver un Royaume, d'où il tire de si grands secours d'argent, est forcé de ménager ces Seigneurs, et son *Bacha* même, pour ne leur pas donner occasion de se révolter contre son Gouvernement. Je suis avec respect, etc.

EXTRAIT

D'une Lettre du Père Sicard, au Père Fleuriau, écrite du Caire le 2 Juin 1723.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je suis de retour d'une Mission dans le *Delta*; j'y ai employé cinq semaines. Un *Méchaber*, c'est-à-dire, un Intendant de la Maison d'un de nos plus puissans *Agas*, a bien voulu me conduire dans tous les villages dépendans de son Maître.

Comme ce *Méchaber* est *Copte* d'origine, très-accrédité en ce Pays, et bon Catholique, et que d'ailleurs il m'a pris en amitié, je dois à son crédit la liberté que j'ai eue de faire, dans tous les lieux où nous avons été, mes fonctions de Missionnaire, et d'y continuer mes observations.

Je vous ai souvent mandé que les *Coptes* forment une Nation très-éloignée du Royaume de Dieu. Quoiqu'ils se disent Chrétiens, ils n'en ont que le nom; plusieurs même parmi eux n'ont de l'homme que la figure extérieure: cependant comme le Fils de Dieu n'exclut aucune Nation de son Royaume, telle qu'elle puisse être, nous ne laissons pas de cultiver celle des Coptes, toute éloignée qu'elle nous en paraisse.

Nous jetons le bon grain dans cette terre

ingrate, et quoiqu'elle abonde en ivraie, Dieu nous donne la consolation de faire chaque année quelque petite récolte : celle de l'année dernière a été, grâce au Seigneur, assez bonne.

La conversion seule d'un Prêtre *Copte*, que le Seigneur a opérée, nous tient lieu d'un grand nombre de conversions ; car convertir un Prêtre *Copte*, c'est convertir avec lui plusieurs autres de sa Nation. La grossière ignorance des *Coptes* est telle, qu'ils suivent aveuglément tout ce qu'ils voient faire à leurs Prêtres.

Celui dont nous parlons fit publiquement sa Profession de Foi. Il soutint courageusement les reproches que les plus obstinés Prêtres *Coptes* ne manquèrent pas de lui faire ; mais celui-ci de son côté les exhortait à suivre son exemple ; nous avons sujet d'espérer qu'il sera suivi de quelques autres de sa Nation.

Notre *Méchaber* dont je viens de parler, était un second Missionnaire avec moi ; il prenait soin d'assembler les *Coptes* les plus dociles, et de les conduire à l'Eglise pour y entendre la sainte Messe, et l'instruction que je fesais à la fin de la Messe à tous ceux qui y assistaient : c'est ainsi qu'en ce Pays, et à cette Nation, il faut doucement et sans bruit annoncer la parole de Dieu.

Après ce détail, mon Révérend Père, je viens à mes observations : j'en ai fait quelques-unes pour la Géographie, d'autres pour l'Histoire, et en troisième lieu pour la

Physique ; je ne vous en parlerai aujourd'hui que légèrement, et vous les trouverez mieux détaillées dans le grand Ouvrage que je vous ai promis.

A l'égard de mes observations pour la Géographie, j'ai découvert les anciennes villes de *Cabasus*, de *Xoïs* et de *Cinos* ou *Cinopolis ;* la première est une Métropole, et se nomme ajourd'hui *Chabas ;* la seconde est un Evêché dans la Préfecture *Sébennistique :* on l'appelle présentement *Saka ;* la troisième est aussi un Evêché, et se nomme *Chiu ;* les trois Villes sont dans la Province de *Garbié.*

J'ai découvert de plus dans la province de *Ménoufié*, la ville de *Tana*, et celle de *Nixios ; Ptolomée* prétend que la première est la Capitale du nom *Plitomphutus*, et que la seconde est la Capitale de la *Prosopite*, auprès des ruines de *Nixios* ou *Nicii.* J'ai visité deux Eglises dédiées à saint *Sarabamont*, qui fut Evêque de cette Ville, et qui souffrit le martyre sous l'Empereur Dioclétien.

Comme je n'étais pas éloigné de la bourgade *Phacusa* dans le *Laloubié*, je crus devoir aller sur les lieux, pour y vérifier moi-même ce que j'avais lu dans *Strabon* au sujet de cette bourgade : je trouvai en effet quelques indices incontestables de ce fameux canal, ouvrage de *Sésostris*, continué par *Darius* et par *Ptolomée Philadelphe.* Ce canal commençait au bourg *Phacusa* sur le Nil, et fesait une avantageuse communica-

tion des eaux de ce fleuve avec celle de la mer Rouge.

Avant que de sortir du *Delta*, j'allai voir tous les canaux qui y entrent; il est manifeste aux yeux de ceux qui les suivent de près, que ces différens canaux sortent de deux branches de *Rosette* et de *Damiette*.

Mais ce qui me paraît surprenant, c'est que ce canal, qu'on nomme *Souris*, reçoit les eaux salées du *Nil*, et tire en même-temps de son propre sein, je veux dire de ses sources particulières, une eau très-douce, et qu'il la conserve lors même que les eaux du *Nil* se sont retirées.

Il faut, je le répète, il faut descendre sur les lieux, pour connaître et pour croire tout ce que la nature et l'art ont produit de rare et de merveilleux dans l'Egypte.

Après vous avoir fait, mon Révérend Père, ces courtes observations géographiques, je vous en ferai deux autres qui sont un peu plus du fait de l'histoire. J'ai vu un pont à six arcades, construit par les ordres du Sultan *Cœyed-Bey*; j'y ai compté sur les parapets soixante-deux figures de *lion*; elles sont toutes en relief de pierre.

J'ai de plus considéré attentivement quatre grands cercueils; on les a déterrés en différens endroits depuis un an ou deux; il y en a trois de marbre noir: les *hiéroglyphes* qui y sont bien sculptés, font croire que ces ouvrages sont faits dans les temps les plus reculés des *Pharaons*.

L'un d'eux a une espèce de couvercle: on

y

y voit une femme en relief bien travaillée : les deux autres cercueils avaient pareillement des couvercles figurés ; mais les Arabes les ont détruits pour en accommoder leurs moulins.

Le quatrième cercueil est de marbre blanc, avec des génies, des guirlandes, des mufles de taureaux qui y sont sculptés ; la construction en est plus fraîche et d'un goût Romain. Le premier Prin ce du Caire, *Emir* de la *Caravane* de la Mecque, a demandé la permission de l'enlever pour servir d'abreuvoir à ses chevaux.

Il ne me reste plus, mon Révérend Père, qu'à vous faire quelques observations qui regardent la Physique ; je me disposais à en mettre quelques-unes par écrit, lorsque M. notre Consul me vint dire que M. l'Abbé *Bignon* lui demandait des observations sûres et bien détaillées sur tout ce qui concerne la construction du sel *ammoniac* et du *natron*, et que cet illustre et savant Abbé demandait de plus des éclaircissemens sur plusieurs autres articles, dont Messieurs de l'Académie des Sciences avaient fait le mémoire qu'il lui envoyait, pour y faire des réponses.

M. le Consul ayant reçu ce Mémoire, me fit l'honneur de me le communiquer. Il me pria en même-temps, et avec instance, de me charger d'y répondre ; quoique je me crusse fort peu capable de cette commission, et que d'ailleurs mes Missions ordinaires me laissassent peu de loisir pour y satisfaire, cependant, par considération pour M. l'Abbé

Bignon, et pour Messieurs de l'Académie des Sciences, et à la prière de M. notre Consul, dont nous recevons continuellement de bons offices, j'acceptai la commission. Je travaille présentement sur ce Mémoire de Messieurs de l'Académie : sitôt que j'aurai satisfait à leurs demandes, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer ; mais je crains que je ne sois obligé de suspendre mon travail; car quelques avant-coureurs de la peste semblent menacer le Caire. Déjà la crainte de ce fléau a fait fermer la porte des maisons Consulaires de France et d'Angleterre ; chacun se précautionne contre cet ennemi redoutable.

Nous tiendrons nous autres nôtre maison ouverte, et nous serons toujours prêts à en sortir pour aller au secours de nos Disciples qui auront alors plus besoin de nous que jamais. Le bon soldat ne doit pas se cacher lorsque l'ennemi paraît. Le Seigneur nous a conservés jusqu'à présent dans de pareilles occasions, et nous espérons qu'il continuera de nous conserver tant que nous serons assez heureux que de pouvoir procurer la gloire et le salut de nos frères.

Demandez-lui pour nous, mon Révérend Père, qu'il nous fasse la grâce d'exécuter sa volonté jusqu'au dernier soupir de notre vie. Je suis avec respect, etc.

RÉPONSE

Du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, à un Mémoire de Messieurs de l'Académie des Sciences.

Remarques sur le Natron.

LE *Natron* ou *Nitre* d'Egypte a été connu des anciens; il est produit dans deux lacs, dont *Pline* parle avec éloge; il les place entre les villes de *Naucrate* et de *Memphis*. (1) Strabon pose ces deux lacs nitreux dans la Préfecture *Nitriotique*, proche les villes de *Hermopolis* et *Momemphis*, vers les canaux qui coulent dans la *Maréote*: toutes ces autorités se confirment par la situation présente des deux lacs de *Natron*. L'un des deux lacs nitreux, nommé le grand lac, occupe un terrain de quatre ou cinq lieues de long, sur une lieue de large dans le désert de *Sété* ou *Nitrie*; il n'est pas éloigné des Monastères de Saint-Macaire, de Notre-Dame des Suriens et des Grecs, et il n'est qu'à une grande journée à l'ouest du Nil, et à deux de *Memphis* vers le Caire, et autant de *Naucrate* vers Alexandrie et la mer.

L'autre Lac, nommé en Arabe *Nehilé*,

(1) Histoire naturelle, liv. 31, chap. 10.

a trois lieues de long sur une et demie de large ; il s'étend au pied de la montagne à l'ouest, et à douze ou quinze milles de l'ancienne *Hermopolis parva*, aujourd'hui *Damanchour*, Capitale de la Province *Beheiré*, autrefois *Nitriotique*, assez près de la *Maréote*, et à une journée d'*Alexandrie*.

Dans ces deux lacs, le *Natron* est couvert d'un pied ou deux d'eau, il s'enfonce en terre jusqu'à quatre ou cinq pieds de profondeur ; on le coupe avec de longues barres de fer pointues par le bas ; ce qu'on a coupé est remplacé l'année suivante, ou quelques années après, par un nouveau sel de *Nitre* qui sort du sein de la terre. Pour entretenir sa fécondité, les Arabes ont soin de remplir les places vuides de matières étrangères, telles qu'elles soient, sable, boue, ossemens, cadavres d'animaux, chameaux, chevaux, ânes et autres ; toutes ces matières sont propres à se réduire, et se réduisent en effet en vrai *Nitre*, de sorte que les travailleurs revenant un ou deux ans après dans les mêmes quartiers qu'ils avaient épuisés, y trouvent nouvelle récolte à recueillir.

Pline se trompe quand il assure dans le livre cité ci-dessus, que le *Nil* agit dans les Salines du *Natron*, comme la mer dans celles du Sel, c'est-à-dire que la production du *Natron* dépend de l'eau douce qui inonde ces lacs ; point du tout, les deux lacs sont inaccessibles par leur situation haute et supérieure aux inondations du fleuve. Il est sûr pourtant que la pluie, la rosée, la

bruine et les brouillards sont les véritables pères du *Natron*, qu'ils en hâtent la formation dans le sein de la terre, qu'ils le multiplient et le rendent rouge ; cette couleur est la meilleure de toutes ; on en voit aussi du blanc, du jaune et du noir.

Quand on a coupé et tiré le *Natron*, on le charge tout d'un temps sur des chameaux ou autres bêtes de somme, sans aucune détersion, dépuration, lixiviation, ou autre sorte de préparation : le *Nitre* sort de sa mine net et parfait.

Celui du grand lac est voituré au bourg de *Terrané* sur le Nil ; on le met en piles et à l'air jusqu'à ce qu'on le vende. Celui de *Méhilé* est transporté à *Damanchour*, où l'on le renferme dans des magasins.

On sait assez l'usage du *Natron ;* il sert pour blanchir le cuivre, le fil, le linge, il est employé par les Teinturiers, les Verriers et les Orfèvres ; les Boulangers en enflent le pain en le mêlant avec la pâte ; les Rôtisseurs en attendrissent la viande.

Je dirai en passant que les paysans du district de *Terrané* sont obligés de transporter tous les ans du grand lac quarante mille quintaux de *Natron ;* cette corvée leur tient lieu de la taille pour leur terres ensemencées.

Les Paysans d'autour de *Nehilé*, sont chargés pareillement d'en apporter de leur lac trente-deux mille quintaux par an, et à leurs frais, à *Damanchour*. Les deux lacs rendent chaque année au fils d'*Ibrahim Bey*, qui en est Seigneur, près de cent bourses, dont il

est tenu d'en donner quarante, c'est-à-dire vingt mille écus au Grand-Seigneur.

Outre le *Natron*, on recueille dans certains quartiers des deux lacs, du sel ordinaire et fort blanc; on y trouve aussi du sel Gemme, qui vient en petits morceaux d'une figure pyramidale, c'est-à-dire carrée par le bas, et finissant en pointe. Ce dernier sel ne paraît qu'au Printemps.

REMARQUES

Sur le Sel Ammoniac.

Je remarquerai sur le sel ammoniac, 1.° la matière; 2.° les vases qui la contiennent; 3.° la disposition des fourneaux; 4.° la façon du travail; 5.° la quantité et l'usage de ce sel.

1.° La matière n'est que de la suie, mais une suie qu'on racle des cheminées où l'on brûle des mottes de fientes d'animaux pétries avec de la paille; ces mottes empreintes de sels *alkalis* et urineux, impriment à la suie certaine qualité qu'elle n'acquerrait jamais de la fumée du bois et du charbon, qualité pourtant indispensable pour la production du sel ammoniac, nommé *Nechaber* en Arabe.

2.° Les vases qui contiennent la matière, ressemblent parfaitement à des bombes: ce sont de grandes bouteilles de verre, rondes, d'un pied et demi de diamètre, avec un col de deux doigts de haut. On enduit ces bombes de terre grasse, on les remplit de suie jusqu'à quatre doigts près de leur col,

lequel demeure vide et ouvert; il y entre environ quarante livres de suie, qui rendent à la fin de l'opération à-peu-près six livres de sel ammoniac; la suie d'une excellente qualité fournit plus de six livres, celle qui est moindre en fournit moins.

3.° Les fourneaux sont disposés comme nos fours communs, excepté que leurs voûtes sont entr'ouvertes par quatre rangs de fentes en long; sur chaque fente il y a quatre bouteilles qu'on range proprement, de telle sorte que le fond de la bouteille étant enfoncé et exposé à l'action de la flamme, les flancs se trouvent engagés dans l'épaisseur de la voûte, et le seul col de la bouteille demeure à l'air; quant au reste de la fente, il est rebouché et bien cimenté. Chacun des fourneaux contient seize bouteilles: chaque grand laboratoire est composé de huit fourneaux disposés en deux chambres; ainsi chaque grand laboratoire met en œuvre tout à la fois cent-vingt bouteilles.

4.° Dans chaque fourneau on entretient pendant trois jours et trois nuits un feu continuel avec de la fiente d'animaux, mêlée de paille. Le four est profond, le feu est éloigné des bouteilles, pour éviter qu'elles ne se cassent. Le premier jour le flegme grossier de la suie s'exhale par une fumée épaisse, qui sort du col de la bouteille, lequel demeure ouvert. Le second jour les sels acides s'exaltant avec les *alkalis*, s'accrochent vers le haut de la bouteille, dont ils bouchent le col en s'unissant et se coa-

gulant. Le troisième jour la coagulation continue, s'épure et se perfectionne; alors le maître fait un petit trou, un doigt au-dessous du col, à l'épaule de chaque bouteille, pour voir si la matière est assez cuite, et s'il n'y a plus rien à exhaler. Après avoir observé son état, il rebouche exactement le trou avec de la terre grasse, et le rouvre de temps à autre, pour connaître le progrès de son opération.

Lorsqu'il la voit parvenir au point où elle doit être, il tire le feu, casse la bouteille, rejette les cendres qui restent au fond, prend cette masse ronde, blanche et transparente, de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, attachée et suspendue contre le col; cette masse est ce que l'on nomme sel ammoniac ou *Nechaber*. Sous ce sel ammoniac ou *Nechaber* il s'attache une croute noire de deux ou trois doigts d'épaisseur, nommée *Aradi*; sous cette croute les cendres demeurent au fond de la bouteille. On jette les cendres; mais on reçoit la croute noire dans les bouteilles: de cette croute se forme un sel ammoniac le plus pur et le plus blanc, qu'on nomme *Mercarar*, et ce sel est beaucoup plus cher que l'autre.

5.° Dans les deux Bourgs du *Delta*, voisins l'un de l'autre, nommés *Damager*, à une lieue de la ville de *Mansoura*, il y a vingt-cinq grands laboratoires et quelques petits; il s'y fait tous les ans quinze cens ou deux mille quintaux de sel ammoniac. Dans le reste de l'Egypte il n'y a que trois labora-

toires ; deux sont dans le Delta, et le troisième au Caire, d'où il ne sort par an que vingt ou trente quintaux de ce sel.

L'usage du sel ammoniac est connu chez les Blanchisseurs de vaisselle de cuivre, chez les Orfèvres, les Fondeurs de plomb, et particulièrement chez les Chimistes et les Médecins.

REMARQUES

Sur les Pierres et Marbres.

L'Egypte abonde en marbre de différentes sortes.

1.° Le granit ou marbre Thébain est moucheté de diverses couleurs ; tantôt le noir domine dans les uns, et le rouge dans les autres : toutes ces espèces de granit ont leurs carrières au fond de l'Egypte supérieure, près du Nil, entre les premières cataractes et la ville d'*Assouan*, jadis *Seyne*.

2.° Le marbre blanc et le marbre noir se trouvent au Nord d'*Assouan*, sur le bord oriental du *Nil*.

3.° Il y a des carrières de marbre jaune, rouge et noir près du fameux Monastère de S.t Antoine, dans le désert de la Thébaïde, au pied occidental du *mont Colzim*, dans la plaine d'*Aruba*, à sept ou huit lieues de la mer Rouge.

4.° On avait autrefois trouvé des carrières de ces différens marbres et de porphyre en certains endroits de l'Egypte et hors de l'Egypte :

on ne les connaît plus aujourd'hui. L'avarice et l'indolence des Turcs leur ont fait oublier depuis long-temps le chemin de ces carrières; ils profitent des débris des anciens édifices pour en tirer les marbres dont ils ont besoin. Le *mont Sinaï* et toutes les montagnes qui l'environnent ne sont que granit, aussi-bien que les vallons et montagnes à deux journées au Nord de *Sinaï*. Le mont Sainte-Catherine est d'un granit plus fin, et rayé de lignes noires en façon d'arbrisseaux.

5.° Vers *Assouan*, entre le *Nil* et la *mer Rouge*, on taille une pierre blanche et tendre, nommée *Beram*, dont on fait communément dans tout le *Saïd* et au *Caire*, des marmites et autres ustensiles de cuisine: cette pierre résiste au feu, et quand elle vient à se briser par accident, on en rejoint proprement les pièces avec des liens de fer, et on cimente les jointures avec de la poudre de la même pierre.

6.° On trouve dans la province de *Faïoum*, autrefois *Arsinoite*, une espèce de petite pierre oblongue, brune, parsemée de petits points jaunes, presque insensibles; elle se forme d'un sable de la même couleur, dans une plaine de deux cens pas de long, et autant de large: les gens du pays appellent cette pierre Noisette, à cause de sa figure.

7.° A deux lieues au Levant du Caire il y a une plaine de sable, nommée *Sabil-el-allam*, parsemée de cailloux, dont quel-

ques-uns enferment une espèce de petit diamant brut. On casse le caillou dont on tire cette petite pierre brillante ; lorsqu'elle a été travaillée et polie, on en fait des bagues et des bracelets.

8.° Dans le désert de *Scété* ou de saint Macaire, il y a des mines de pierres d'aigle ; près de ces mines on trouve de gros morceaux de bois et des ossemens d'animaux pétrifiés.

REMARQUES

Sur les fours a Poulets.

Le four à poulets est un bâtiment dans un lieu enfoncé en terre, et construit en forme de dortoir ; l'allée qui est au milieu, a quatre ou cinq chambres à ses côtés de part et d'autre.

La porte de l'allée est fort basse et fort étroite ; elle est bouchée avec de l'étoupe, pour conserver une chaleur continuelle dans toute l'étendue du four.

La largeur des chambres est de quatre ou cinq pieds ; et la longueur en a trois fois autant.

Les chambres ont double étage, celui d'en-bas est à rez-de-chaussée, celui d'en-haut a son plancher inférieur, et ce plancher a une ouverture ronde au milieu ; le plancher supérieur est voûté en dôme, et pareillement ouvert.

Au lieu de porte, chaque étage a une

petite fenêtre d'un pied et demi en rond.

L'étage inférieur est rempli de quatre ou cinq mille œufs, et même plus ; car, plus il y en a, et mieux l'Entrepreneur y trouve son compte ; d'ailleurs cette multitude d'œufs contribue à entretenir la chaleur qui se communique à tous les œufs accumulés les uns sur les autres.

L'étage supérieur est pour le feu ; il y est allumé pendant huit jours, mais non pas de suite, car la chaleur en serait excessive et nuisible ; on l'allume seulement une heure le matin et autant le soir ; c'est ce qu'on appelle le dîner et le souper des poulets : le feu se fait avec de la bouze de vaches ou de la fiente d'autres animaux, séchée et mêlée avec de la paille ; on en exclut le bois et le charbon, qui feraient un feu trop violent.

La fumée sort par l'ouverture de l'étage supérieur ; mais il faut remarquer que pendant que cet étage supérieur demeure ouvert, on ferme exactement avec de l'étoupe la petite fenêtre de l'étage inférieur et le trou rond du dôme, afin que la chaleur se communique par l'ouverture du plancher dans cet étage d'en bas où sont les œufs.

Le huitième jour passé la scène change, on supprime le feu ; l'étage où il brûlait se trouvant vide, est remplacé d'une partie des œufs qu'on tire d'en-bas pour les mettre au large et les distribuer également dans les deux étages ; les portes ou petites fenêtres de ces deux étages, qui avaient été ouvertes, se fer-

ment, et on ouvre à demi le trou du dôme, pour donner de l'air.

Cet état des œufs sans feu, et aidés seulement d'une chaleur douce et concentrée, dure treize jours ; car ces treize jours joints aux huit premiers, font le nombre de vingt-un : c'est environ au dix-huitième qu'un esprit vivifique commence à remuer le blanc de l'œuf et son germe déjà formé ; on le voit à travers la coque s'agiter et se nourrir du jaune, qu'il suce par le nombril.

Deux jours après, c'est-à-dire, le 20.e, le poussin applique son bec à la coque et la fend ; l'ouvrier avec son ongle élargit tant soi peu la brèche pour aider les faibles efforts du poussin.

Le vingt-unième après-midi, ou le vingt-deuxième au matin, toutes les coques se rompent ; une armée de petites volatiles s'élance et se dégage chacune de sa prison ; le spectacle en est agréable ; on croit voir en petit le prodige qu'on fit voir au Prophète, un champ couvert d'ossemens qui se lèvent et ressuscitent : huit chambres nous paraissaient couvertes de plusieurs milliers de coquilles inanimées, et aujourd'hui vous les voyez remplies de presque autant d'oiseaux vivans ; je dis presque, car le nombre des coques excède celui des poussins ; la raison est que l'ouvrier ou Directeur du four ne répond que des deux tiers des œufs qu'on lui confie ; ainsi, l'entrepreneur ou maître de la fabrique remettant, par exemple, six mille œufs entre les mains de l'ouvrier, n'exige de lui

que quatre mille poussins à la fin de l'opération ; le reste est abandonné au hasard, et il en périt près d'un tiers.

Mais comme il arrive presque toujours que les œufs réussissent au-delà des deux tiers, tout le produit n'est pas uniquement pour l'ouvrier ; l'entrepreneur y a sa bonne part ; l'ouvrier est obligé de rendre à celui-ci, pour six médins, chaque centaine de poussins éclos au-delà des deux tiers, ce qui fait un gros profit à l'entrepreneur : car il vendra les cent poussins tout au moins trente médins, et ne les aura cependant achetés que six médins de l'ouvrier.

On a raison d'admirer en France cet art singulier, qui fait éclore en même-temps des millions de poulets ; c'est ainsi que ce pays a trouvé le secret de suppléer par le moyen de la chaleur d'un four, à la lente production naturelle et ordinaire de ces petits animaux.

Mais, ce qui doit paraître surprenant, c'est que dans ce grand nombre d'hommes qui habitent l'Egypte, où il y a trois à quatre cens fours à poulets, il n'y ait que les seuls habitans du village de *Bermé*, situé dans le *Delta*, qui aient l'industrie héréditaire de diriger ces fours : le reste des Egyptiens l'ignorent entièrement : si l'on en veut savoir la raison, la voici :

On ne travaille à l'opération des fours que durant les six mois d'automne et d'hiver, les autres saisons du printemps et de l'été étant trop chaudes, et contraires à ce travail.

Lors donc que l'automne approche, on voit trois ou quatre cens *Fermiens* quitter les lieux où ils se sont établis et se mettre en chemin pour aller prendre la direction des fours à poulets, construits en différens bourgs de ce Royaume. Ils y sont nécessairement employés, parce qu'ils sont les seuls qui aient l'intelligence de cet art qu'ils tiennent secret, soit que nul autre Egyptien ne veuille se donner la peine de l'apprendre et de l'exercer.

Les directeurs des fours à poulets sont nourris par l'entrepreneur. Ils ont pour gages 40 ou 50 écus; ils sont obligés de faire le choix des œufs qu'on leur met entre les mains pour ne conserver que ceux qu'ils croient pouvoir réussir; ils s'engagent de plus à veiller jour et nuit, pour remuer continuellement les œufs, et entretenir le degré de chaleur convenable à cette opération; car le trop de froid ou de chaud, pour si petit qu'il soit, la fait manquer.

Malgré toute la vigilance et l'industrie du directeur, il ne se peut pas faire, que dans ce grand nombre d'œufs entassés les uns sur les autres dans le fourneau, il n'y en ait plusieurs qui ne viennent pas à bien; mais l'habile directeur sait profiter de sa perte, car alors il ramasse les jaunes d'œufs inutiles, et en nourrit plusieurs centaines de poulets, qu'il élève, et qu'il engraisse dans un lieu séparé et fait exprès: sont-ils devenus gros et forts, il les vend le plus cher qu'il peut, et la vente étant faite, il en

partage fidèlement le profit avec l'entrepreneur.

On demandera comment il se peut faire, que l'on puisse assembler dans chaque fourneau une si prodigieuse quantité d'œufs. Le moyen en est facile ; chaque fourneau a 20 ou 25 villages qui lui sont attachés en particulier. Les paysans de ces villages sont obligés, par ordre du *Bacha* et du Tribunal supérieur de la Justice, de porter tous leurs œufs au fourneau qui leur est assigné, et il leur est défendu de les porter ailleurs, ou de les vendre à qui que ce soit, sinon au Seigneur du lieu, ou aux habitans des villages qui sont du même district; par ce moyen il est facile de comprendre que les fourneaux ne peuvent manquer d'ouvrage.

Les Seigneurs des lieux trouvent ici le secret, comme on le trouve ailleurs, d'établir certains droits à leur profit. Ceux-ci retirent tous les ans, des fourneaux dont ils sont Seigneurs, quinze ou vingt mille poussins ; pour les élever sans qu'il leur en coûte rien, ils les distribuent chez tous les habitans de leur Seigneurie, aux clauses et conditions de moitié profit de part et d'autre, c'est-à-dire, que le villageois qui a reçu de son Seigneur quatre cens poussins, est obligé de lui rendre deux cens poulets, ou en nature, ou en argent, valeur de deux médins pour chaque poulet; les autres deux cens poulets appartiennent aux villageois. L'*Aga* du bourg de *Bermé*, dont nous avons

dit que les habitans étaient les seuls instruits dans l'art de diriger les fours à poulets ; cet *Aga*, dis-je, s'est aussi établi un petit droit particulier sur eux ; car s'ils veulent sortir de *Bermé* pendant les six mois du printemps et de l'été, pendant lesquels ils n'ont point de travail ; l'*Aga* ne leur donne point de permission de quitter leur pays, qu'ils ne lui paient auparavant huit ou dix piastres. Or, pendant ces six mois il y a toujours trois ou quatre cens *Berméens*, qui vont ailleurs gagner leur vie ; c'est un profit considérable pour l'*Aga*.

La génération des poulets, dont nous venons de parler, n'était point inconnue à *Pline* ; il en parle dans son Histoire Naturelle (1).

Diodore de *Sicile* loue l'industrie et la coutume des Egyptiens qui ont trouvé le secret de faire éclore, non-seulement les poulets, mais encore les oiseaux.

J'ai demandé à nos directeurs des fours à poulets, si leur art réussirait en France, ils m'ont répondu qu'ils n'en doutaient pas, et qu'ils s'offraient même à y aller construire des fours pareils aux leurs, et de les diriger de manière que la différence du climat ne mettrait aucun obstacle au succès de leur opération.

C'est à nos Français curieux à faire venir en France quelqu'un de nos directeurs de *Bermé*, pour en faire l'expérience.

---

(1) Livre 10, chap. 55, liv. premier, n.° 74.

DISCOURS SUR L'ÉGYPTE,

Par le Père Sicard, de la Compagnie de Jésus.

CHAPITRE PREMIER.

Noms et situation de l'Égypte.

L'ÉGYPTE est appelée par les Grecs, tantôt *Aïguptos*, tantôt Potamitis, tantôt Melambolis, tous noms qui marquent l'avantage qu'elle a d'être arrosée des eaux du Nil, et engraissée par le sable noir qu'il entraîne et qu'il répand sur les terres. *Et viridem Egyptum*, dit Virgile, *nigra fœcundat arena.*

Presque tous les autres Peuples anciens l'ont connue sous le nom de la terre de Cham, fils de Noé, expression dont David s'est servi dans ses Pseaumes, ou sous le nom de la terre de Mitsraïm, fils ou descendant de Cham, qui s'y établit. De là le Cham des Coptes, le Chemia de Plutarque, le Masser des Arabes.

La situation de l'Egypte est entre la mer Méditerranée au Nord, l'isthme de Suez et la mer Rouge à l'Est, la Nubie au Sud, les déserts de Barca et la Lybie à l'Ouest.

Sa longueur Nord-Sud, depuis la dernière

Cataracte de la Nubie jusqu'à la mer Méditerranée, est de cinq mille trois cens stades, selon Strabon, livre 17, c'est-à-dire, de deux cens douze lieues ; savoir : de la mer Méditerranée au Caire, trente-cinq lieues ; du Caire à Thèbes, cent trente-cinq lieues ; et de Thèbes à la dernière Cataracte, quarante-deux lieues.

Sa largeur n'est pas égale. Elle n'est tout-au-plus que de vingt à vingt-six lieues depuis la dernière Cataracte jusqu'au Caire. On pourrait même, à la rigueur, dire qu'elle n'est que de cinq ou six lieues, puisqu'il n'y a de terrain cultivé que de cette largeur ; car c'est une longue vallée, bordée d'une double chaîne de montagnes, Est, Ouest, traversée par le Nil : hors cette largeur, le reste est un terrain qui, de tout temps, a été inculte et désert. Mais depuis le Caire, en tirant au Nord, jusqu'à la mer Méditerranée, l'Egypte s'élargit toujours ; de sorte que sa base, le long de la Mer, s'étend de Kan-Jounès, autrefois Inissus, dernière ville du Royaume à l'Ouest, aux côtes de la Lybie, par-delà Alexandrie, et est de près de cent lieues.

CHAPITRE II.

Son Gouvernement.

Tomumbey, de la race des Mamelucs, est le dernier Soudan qu'il y ait eu en Egypte. Selim, Empereur des Turcs, la conquit

l'an 1517, et elle est demeurée sous la domination du Grand-Seigneur.

Ce Prince y a un Pacha, vingt-quatre Beys, et sept corps de Milice. Quoique le Pacha soit comme le chef du Gouvernement, il ne peut cependant rien entreprendre de considérable, que de l'avis et du consentement des Beys et des autres Officiers.

Le Pacha a coutume d'entrer en fonctions au mois Tot, c'est-à-dire, au mois de Septembre, qui est le premier mois de l'année selon les Coptes. Le Sultan lui envoie tous les ans, vers ce temps-là, ou une confirmation dans sa charge, ou l'ordre de sa déposition. Ordinairement le Pacha est trois ans en charge; mais il arrive quelquefois qu'on prévient ce temps, et qu'on en met un autre à sa place : il n'y a rien de réglé là-dessus.

Le château du Caire sert de palais au Pacha. Il y tient trois fois la semaine, le Dimanche, le Mardi, le Jeudi, le Divan, c'est-à-dire, le Conseil-général, qui est composé des Beys et des Agas des sept corps de Milice.

Les Beys, autrement nommés Sangiacs, sont les Lieutenans du Pacha. Il doit y en avoir vingt-quatre; mais il arrive rarement que le nombre soit complet. Deux choses contribuent à ce désordre. La première est que les Beys sont au choix et à la nomination du Pacha; l'autre est qu'il y a par an, sur le Trésor royal, une certaine somme assignée pour payer les appointemens des Beys. Qu'un Bey vienne donc à mourir, ou que par quelqu'autre accident, il y ait une place vacante,

le Pacha ne manque point de chercher quelque prétexte pour différer de nommer un nouveau Bey, parce qu'il est le seul qui profite de ce qui reviendrait par jour, à celui qui sera revêtu de cette dignité.

Ce profit est considérable pour un Pacha, un Bey ayant par jour cinq cens aspres : deux aspres valent un medin, un medin est un sou et demi de notre monnaie ; ainsi un Bey a par jour trois cens soixante-dix sous, qui font près de dix-neuf livres. Je ne parle que des appointemens ordinaires ; car, lorsqu'un Bey fait un voyage pour le service de l'Etat, il a par jour mille aspres, qui font trente-sept livres dix sous.

Le Pacha, après avoir différé autant qu'il a pu, de remplir la place vacante d'un Bey, examine la liste de ceux qui demandent cette dignité. Plus le nombre des aspirans est grand, plus il exige une grosse somme de celui à qui il donne la préférence. Pour l'ordinaire le Pacha en reçoit vingt ou vingt-cinq bourses, et chaque bourse est de cinq cens écus.

L'on peut dire la même chose des Officiers des troupes, que du Pacha ; car le Grand-Seigneur leur fait payer de quoi entretenir en Egypte vingt mille hommes de cavalerie et vingt mille hommes d'infanterie. Mais les Officiers, pour profiter de la solde destinée aux Soldats, font si bien, qu'il n'y a jamais sur pied, tout-au-plus, que la moitié de ces troupes-là.

Toute l'infanterie, qui consiste en douze

mille Janissaires, et en huit mille Azaps, est en garnison dans le château et dans la ville du Caire. La cavalerie, qui est composée de cinq corps de troupes différentes, savoir, de Jumellis, de Tufekgis, de Cheraksas, de Metefarracas et de Chiaoux, est dispersée de côté et d'autre. Les Metefarracas ont la garde de tous les châteaux, excepté de celui du Caire. Ils sont à Alexandrie, à Rosette, à Damiette, à Thiné, à Suez, etc. Les Tufekgis, les Jumellis et les Cheraksas, sont dans toute l'Egypte, à la suite des Cachefs, gouverneurs des Provinces. Pour ce qui est des Chiaoux, ils n'ont aucune demeure fixe; leur emploi est d'être continuellement à cheval, pour découvrir ce qui est tombé aux parties casuelles, et pour veiller aux autres revenus semblables du Grand-Seigneur.

L'Egypte est partagée en dix-sept Gouvernemens, dont il y en a treize de grands et quatre de petits. Les grands Cachefliks, c'est-à-dire, Gouvernemens, sont Achemonain, Athfihe, Beheiré, Behenessé, Calioubié, Charquié, Dequahalie, le Faïom, Garbié, Girgé, Gizé, Manfelouth, Menoufié. Les petits Gouvernemens sont ceux d'Assoüan, d'Ebrim, d'Elouah et de Terrané. Outre les Gouverneurs, les Bourgs et les Villages ont leurs Seigneurs particuliers, qu'on nomme Meltezems. Ces Seigneurs, aussi bien que les Gouverneurs, sont obligés de suivre en tout les décisions du Divan du Caire.

Les Gouverneurs ne sont en place que

l'espace d'un an. Le Pacha en nomme de nouveaux chaque mois de Septembre, qui est le commencement de l'année coptique. La manière d'installer les nouveaux Gouverneurs, est différente. C'est le Pacha lui-même qui installe les treize Gouverneurs des grands Gouvernemens. Toute la cérémonie consiste à les revêtir d'un cafetan, qui est une veste particulière, et à leur assigner une garde de cavalerie, qui est plus ou moins forte, selon l'étendue du Gouvernement. Les Gouverneurs des quatre petits Gouvernemens ne sont point installés par le Pacha dans leur charge. Mais celui de Terrané est installé par le Gouverneur de Beheiré, et ceux d'Assoüan, d'Ebrim, d'Elouha, le sont par le Gouverneur de Girgé.

Comme les Meltezems sont d'un rang fort inférieur à celui des Gouverneurs, on les met en place sans observer aucune cérémonie. Ils ont cependant une grande autorité dans les Bourgs ou dans les Villages dont ils sont Seigneurs. Le désagréable de leur emploi est que si un Meltezem meurt, sans avoir vendu ou résigné quarante jours avant sa mort, les terres dont il est Seigneur et ses biens sont confisqués. Le Pacha les fait vendre à l'encan, et en reçoit l'argent au profit du Grand-Seigneur.

CHAPITRE III.

Ses productions.

LUCAIN, liv. 8, donne en peu de mots une idée assez juste de la fécondité de l'Egypte. *Terra suis contenta bonis, non indiga mercis, aut Jovis, in solo tanta est fiducia Nilo.* En effet, la terre est aisée à cultiver; elle n'a pas besoin de pluie, étant suffisamment humectée par les eaux du Nil; elle est si féconde, qu'elle produit tout en abondance, presque sans autre soin que celui de l'ensemencer : de sorte que l'Egypte peut aisément se passer de faire aucun commerce avec tout autre peuple.

La preuve en est sensible, puisque, des seules terres cultivées, le Fisc tire tous les ans dix mille bourses, qui font quinze millions, et deux cent quatre-vingt-seize mille sept cens charges, les deux tiers de blé, l'autre tiers d'orge, de lentilles, fèves et autres semblables légumes.

Des dix milles bourses, douze cens sont envoyées au Grand-Seigneur, quatre cens à la Mecque, le reste est pour le paiement des Officiers et des Troupes.

On envoie aussi par an, à la Porte, douze cens quintaux de sucre, et sept cens charges de lentilles.

Ce n'est cependant là qu'une partie de ce que le Grand-Seigneur retire de l'Egypte.

Les

Les Douanes d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, de Suez, du Caire, etc. produisent des sommes beaucoup plus considérables.

L'Egypte cependant n'est pas un pays extrêmement peuplé. Non-seulement il y a peu de grandes villes; car excepté le Caire, Alexandrie, Rosette, Damiette, Mehallé, Girgé, les autres sont peu considérables, mais l'on n'en compte dans toute l'Egypte que trois mille, tant Bourgs que Villages. Dans un si petit nombre de Villes et Villages, il y a jusqu'à douze mille Mosquées, qui toutes ont une espèce de clocher, mais dans lequel il n'y a point de cloche.

La fertilité du Pays paraît encore par la multitude d'animaux que l'on voit de tous côtés, et par cette quantité prodigieuse de plantes que la terre produit, dont plusieurs sont particulières à l'Egypte.

Entre les animaux, les crocodiles, les gazelles, les bœufs sauvages, les bouquetins, les sangliers, les loups, les renards, les ichneumons, c'est-à-dire, rats de Pharaon, les tigres, les hyènes, les caméléons, les moutons, les lièvres, et autres semblables, se trouvent en Egypte comme dans d'autres Pays. Il n'y a que les hippopotames qui lui soient particuliers. Le nombre des crocodiles est infini, celui des hippopotames, au contraire, est très-petit.

La liste des oiseaux serait infinie. Il y a sur-tout beaucoup de tourterelles, de cailles, de canards, soit à tête verte, soit à tête grise, de sarcelles, de saqsaqs, que les Grecs ap-

pelaient *trochilus*, de macreuses, de plongeons, d'oies du Nil, de poules de ris, de pluviers, de bechots, de chevaliers, de quathas, qui est une espèce de perdrix; car de véritables perdrix, l'on n'en voit presque point autre part que dans le désert de saint Antoine; de courlis, de hérons, de pélicans, d'éperviers, de milans, de flamans, de cormorans, de grues, mais seulement dans la Haute-Egypte, et, pendant quelque mois, elles y viennent des pays du Nord; d'aigles, d'ibis, et de toute sorte de petits oiseaux. La bécasse est très-rare, soit dans la haute, soit dans la Basse-Egypte.

Il en est des plantes comme des animaux. Les unes sont de ces plantes que l'on trouve dans presque tous les pays habités, grenadiers, orangers, limoniers, figuiers, pommiers, poiriers, oliviers, abricotiers, pêchers, mûriers, dattiers, melons, concombres, ainsi des autres. Il n'y a que les noyers et que les amandiers, de plantes communes, qui manquent à l'Egypte. Celle qui porte le séné y est inconnue, quoique les Egyptiens en fournissent une grande quantité à l'Europe; ils le tirent de la Nubie.

Les autres sont des plantes particulières à l'Egypte, par exemple, le papyrus, qui est une espèce de jonc; le lotus, l'arum Ægyptiacum, le meloukié, sorte de mercuriale; l'achar, plante tithymale, gommeuse, épineuse; le henné, dont le jus est d'un beau rouge; l'aber, qui a quelque ressemblance avec le romarin.

Il y a quelques autres plantes qui ne sont pas particulières à l'Egypte, mais qui ne croissent que dans quelques pays peu connus, éloignés, et qui sont dispersées, l'une dans un pays, et l'autre dans l'autre. Telles sont la casse, le sycomore, le caterambas, qui est une espèce de coloquinte, le mark. L'acacia, quelque commun qu'il soit à présent en Europe, y a été porté de l'Egypte. La quantité en est prodigieuse et l'on en compte de quatre sortes différentes.

Malgré cette fertilité de la terre, c'est le Nil qui est le nourricier de l'Egypte. La cherté ou l'abondance, sur-tout du blé et du riz, qui sont la nourriture ordinaire du peuple, dépendent du débordement de ce fleuve. Outre cela, les autres alimens n'y sont pas d'un goût exquis. Il n'y a que le bœuf que l'on puisse appeler excellent. Le mouton n'y est que médiocrement bon. Les poulets le sont encore moins, apparemment à cause de la manière dont on les fait éclore.

On met des œufs dans des fours faits exprès, et par le moyen d'une chaleur concentrée et distribuée avec art, dans l'espace de vingt-un ou vingt-deux jours, on donne la vie à des milliers de poulets tout-à-la-fois.

Ces fours ont quelque chose de singulier, aussi-bien que ceux dans lesquels on fait le sel ammoniac. La matière dont on le compose est uniquement de la suie de cheminée, mais empreinte de sels nîtreux, qu'on tire de la bouse de vache qu'on a brûlée.

Pour ce qui est du poisson, généralement

parlant, il a un goût désagréable, et ne sent que la vase. Le seul quecher, autrefois connu sous le nom de *Latos*, en est exempt.

La boisson est ce qui manque le plus en Egypte. L'on n'y fait point de vin. Il n'y a nulle part aucune vigne. Cette plante y viendrait néanmoins bien, et le raisin y serait excellent, car celui qu'on cueille aux treilles est d'un fort bon goût. Le vin que quelques personnes boivent, vient de Chypre, de Candie, d'Italie ou de France; mais il est très-cher, et il n'y a que des gens riches qui en puissent faire la dépense.

L'eau est donc proprement la boisson du pays. Mais l'air du Caire, par exemple, est trop chaud, pour que l'eau puisse y être bonne. Pour la rendre un peu tolérable et fraîche, on la renferme dans des pots d'une terre qui est très-poreuse, qu'on expose aux fenêtres du côté du (1) mistral qui règne pendant tout l'été. L'eau par ce moyen se purifie, et n'a plus ce goût insipide qu'elle ne peut manquer d'avoir dans un climat qui est à trente degrés de latitude, moins dix minutes, et où l'on ne voit jamais de glace.

Cette incommodité est bien compensée par la situation où se trouve l'Egypte. Il n'y a nul pays au monde qui en ait une plus commode pour le commerce. Placée entre l'Afrique et l'Asie, vis-à-vis de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Arabique, et de l'autre par la mer Méditerranée, elle

(1) Le Nord.

doit être comme la dépositaire de toutes les richesses de ces trois parties du monde.

Aussi l'a-t-elle été pendant plusieurs siècles. L'histoire, tant sacrée que profane, ne nous parle que de la magnificence des Rois d'Egypte, de leurs trésors immenses, de leurs édifices superbes, et de tout ce qui peut contribuer à la grandeur et à l'opulence d'un Etat. L'on ne peut douter que ce ne fût là l'effet du commerce que fesaient alors les Egyptiens, qui était si florissant, qu'ils étaient les seuls qui trafiquaient jusqu'à l'extrémité des Indes, étant les seuls qui, par leur situation sur la mer Arabique, pouvaient aisément pénétrer jusques-là, et y commercer.

Pour en faciliter même le commerce, ils creusèrent ce fameux canal, qui du Nil allait jusqu'à Suez, et qui était comme une jonction de la mer Méditerranée avec la mer Arabique. Entreprise que l'antiquité n'a pu se lasser de louer, et qu'elle a mis au-dessus de tous les ouvrages de la main des hommes.

Le commerce n'est plus sur le même pied en Egypte. Rien n'a tant contribué à le diminuer, que la perfection où presque toutes les Nations ont porté la navigation. Il y en a cependant encore. Il vient par la mer Rouge plusieurs marchandises, entr'autres grande quantité de café. Lorsqu'il est à Suez, on le charge sur des chameaux jusqu'au Caire. Au Caire, on le met sur le Nil jusqu'à Rosette ou à Damiette. Là on l'embarque sur mer pour le transporter à Alexandrie.

Il faut même que le commerce soit encore très-considérable, car il y a un grand nombre de commerçans établis au Caire et dans d'autres villes. Il y a plus de Français que de toute autre Nation. Ils sont en grand nombre au Caire, qui est la demeure de leur Consul général. Mais à Rosette et à Alexandrie, et dans chacune de ces villes, il y a un Vice-Consul. Ils n'ont pu s'établir à Damiette. Les habitans ne peuvent souffrir aucun Français dans leur ville et dans leur port, se ressouvenant que dans le treizième siècle les Francs s'étaient rendus maîtres de leur ville. Tout leur commerce, qui est un des meilleurs de l'Egypte, est entre les mains des marchands ou Turcs ou Grecs.

Les Anglais ont aussi des établissemens au Caire et à Alexandrie, avec un Consul et un Vice-Consul.

Dans les mêmes villes on trouve quelques marchands Italiens, mais en petit nombre, et sans Consul.

CHAPITRE IV.

Le Nil.

LA source du Nil est dans l'Ethiopie ; quoiqu'il grossisse de quelques rivières qu'il reçoit dès le commencement de son cours, cependant sa crue annuelle, par laquelle il inonde et fertilise l'Egypte, dépend uniquement des pluies qui tombent régulièrement en Ethiopie depuis le solstice d'été jusqu'à

l'équinoxe d'automne. Le Nil déborde plus ou moins selon que ces pluies sont plus ou moins abondantes.

Son cours n'a qu'un seul canal depuis sa source jusqu'à cinq lieues au-dessous du Caire; il descend de l'Abissinie, il traverse les Royaumes de Fangi, autrement Sennar, et de Dongola, toute la Nubie et l'Egypte. Mais au-dessous du Caire, il se divise en deux branches; l'une va à Damiette, et l'autre à Rosette; et par-là forme l'île du Delta, qui est aujourd'hui moins grande qu'elle n'était autrefois.

Les autres grands fleuves grossissent dans leurs cours par les nouvelles eaux qu'ils reçoivent continuellement dans leurs lits. Le Nil au contraire, dans la seule Egypte, se répand par plus de quatre-vingts grands canaux et par plusieurs petits, qui presque tous aboutissent à la mer Méditerranée.

L'on en compte quarante dans le Saïd, treize dans la Charquié et autres Provinces du Levant, onze dans la Dehetré et vingt-huit dans le Delta.

Pendant les trois ou quatre mois de l'année que le Nil est haut, tous ces canaux sont pleins d'eau. Quand il baisse, la plupart diminuent peu-à-peu, et enfin sont à sec. Il n'y a que le canal de Joseph et les canaux d'Abon Homar, d'Abon Meneggé, le Seguir, le Dhar, le Serpentin, le Lebaini, qui ne tarissent jamais, à cause de la multitude de sources dont ils sont remplis, et qui sont si abondantes, que quelques-uns de ces canaux

sont comparables à des rivières, telles que sont la Marne et l'Oise. Ce qui fait que les terres circonvoisines ne sont point brûlantes comme les autres du Delta, et que leurs habitans ont pour eux et pour leurs bestiaux de l'eau plus qu'il ne leur en faut.

Ceux qui sont le long des canaux qui viennent à sec, font autour de leurs hameaux de vastes et profonds fossés que l'on prendrait pour des lacs. Lorsqu'ils sont remplis par le débordement du Nil, l'eau n'ayant point d'issue, s'y conserve jusqu'à la nouvelle croissance de ce fleuve, et sert de boisson aux hommes et aux bestiaux.

Outre ces profonds fossés, ils creusent des puits, qui se remplissent également des eaux du Nil; mais en très-peu de temps l'eau y contracte une salure insupportable, que le nitre de la terre lui imprime; de sorte qu'elle ne sert ordinairement qu'à arroser leurs prés et leurs légumes. Ils ont des machines et des roues pour tirer l'eau de ces puits, et pour la répandre de tous côtés.

Ainsi, par le moyen de ces puits, et par les inondations du Nil, qui ont précédé, l'Egypte sous un climat brûlant, sous un ciel sans nuages et sans pluie, est fertile et a des herbages, *arida nec pluvio*, dit Tibulle, Liv. 1er, Elég. 7, *supplicat herba Jovi.*

Pour procurer l'abondance en Egypte il faut que le Nil s'élève au-dessus du niveau de son lit, et croisse de vingt à vingt-quatre pieds à la cataracte d'Assouan, c'est-à-dire, à l'entrée de l'Egypte; de vingt à vingt-quatre

palmes (1) au Caire et aux environs, et seulement de quatre ou cinq palmes à Damiette et à Rosette.

Les eaux du Nil commencent à se troubler et à grossir vers le 22 de Juin, et elles diminuent après le 22 de Septembre ; c'est-à-dire, qu'elles sont trois mois à croître, et trois mois à diminuer.

Au Caire, pendant que le Nil croît, il y a des crieurs gagés, qui, jour par jour, annoncent au peuple combien il a cru. Mais leur supputation est fausse ou mystérieuse ; car ils nomment pied, et même pied et demi, ce qui n'est qu'un palme, et à proportion ; doigt, ce qui n'est que la vingt-quatrième ou la vingt-huitième division d'un palme.

Entre les fables que les Egyptiens débitent par rapport au Nil, il y en a une des plus grossières, dont il n'est pas aisé de les détromper. Ils prétendent que le 17 du mois de Juin il tombe une goutte de pluie, qui annonce le débordement de ce Fleuve. Rien n'est moins sensé qu'une pareille imagination. L'on peut dire la même chose de ce que Pline, Solin, Hérodote ont avancé (2) ; savoir, que l'on ne voit jamais ni vapeurs, ni brouillard s'élever du Nil. Du moins dans ces derniers temps l'on a l'expérience du contraire.

Le débordement annuel du Nil, et son accroissement périodique ne sont pas l'unique chose qui ait rendu ce Fleuve fameux.

(1) Le palme a huit pouces six lignes et demie.
(2) Liv. 5, chap. 9 ; chap. 35, liv. 2.

Sa source, ses cataractes, sur-tout ses embouchures, ont paru à toute l'Antiquité dignes de remarque, et il n'est point d'auteur, qui, en parlant de l'Egypte, n'en ait fait mention.

Il est étonnant que tous ces Auteurs aient affecté de parler de sa source, puisqu'ils ne pouvaient ignorer que personne n'avait pu encore la découvrir, et qu'eux-mêmes étaient partagés sur ce point-là. Quelques-uns la mettaient dans la Mauritanie Tingitane, vers l'Océan Occidental, les autres dans les Indes (1). Cette découverte était réservée à ceux qui auraient la facilité de pénétrer dans l'Afrique intérieure, et le temps de faire d'exactes observations jusqu'au lac de Dambea, et au-delà, et d'être les témoins oculaires de ces pluies, qui y tombent régulièrement l'espace de trois mois. Les Anciens n'ont eu ni l'un ni l'autre de ces avantages ; ainsi la source du Nil, et la cause de ses débordemens annuels leur devaient être inconnues.

Il n'en est pas de même des cataractes. De tout temps les Egyptiens les ont eues devant leurs yeux, sur-tout la dernière qui sépare la Nubie de l'Egypte. Chaque cataracte est un amas de hauts rochers, au travers desquels coule le Nil en forme de cascade. Il y aurait de la témérité à tenter d'y faire passer une barque. Le cours du Nil n'est praticable que lorsqu'il est dans l'Egypte ; car il y a sept de ces cataractes en remontant d'Egypte à la source du Nil.

(1) Pline, liv. 5, chap. 8. Arian. chap. 9.

L'on ne peut pas douter que le Nil ne se jetât dans la mer Méditerranée par sept embouchures. Les Anciens les nommaient : Pelusiacum, Taniticum, Mendesium, Pathmeticum, Sebenniticum, Bolbitinum, Canopicum (1). Voilà d'où vient que Virgile parlant du Nil, lui donne l'épithète de *septem geminus*, *et septem gemini turbant trepida ostia Nili.* Et Ovide, celle de *septem Fluus. Perque papyriferi septem Flua flumina Nili.*

Ptolomée, il est vrai, en met deux autres, qu'il appelle, l'une, Pineptimi, et l'autre Diolcos. Pline en met quatre sans les nommer. Strabon et Diodore disent en général qu'il y en avait plusieurs. Tous ces Auteurs ne se contredisent point pour cela. Ils parlent des embouchures que l'on avait ajoutées aux sept qui étaient naturelles au Nil. Ptolomée s'en explique nettement, puisqu'il les appelle fausses embouchures, et qu'il les distingue des véritables embouchures.

Ces sept véritables embouchures subsistent encore ; mais elles ont changé de nom, et dans quelques-unes l'eau n'en sort plus continuellement, et avec la même abondance qu'autrefois.

Le Pelusiacum Ostium est aujourd'hui celle de Thiné, au bout du lac Mantalé. Il n'en faudrait point d'autre preuve que les termes mêmes. En effet, *Pelousion* en Grec, et Thiné en Arabe, signifient l'un et l'autre de la boue. Mais il y en a une qui paraît dé-

(1) Aen. 6.

monstrative. Selon Diodore et Strabon, il y avait mille trois cens stades, c'est-à-dire, à-peu-près cinquante-quatre lieues depuis l'Ostium Pelusiacum, jusqu'à l'Ostium Canopicum. Or, Thiné est précisément à cinquante-quatre lieues de Madié, qui est le Canopicum Ostium des Anciens. Thiné est donc l'embouchure Pelusiaque.

L'Ostium Tanicum, ou Taniticum, ainsi nommé à cause de la ville de Tanis, est l'embouchure Eumm-Messarrège, près de San, qui est l'ancienne ville de Tanis.

La ville de Mendés avait aussi donné son nom à l'Ostium Mendosium. Mendés était dans la Province, dont Thémuis, aujourd'hui Théméi, était la capitale. Par conséquent, l'embouchure de Dibé, que quelques peuples de la Méditerranée appellent Pesquière, est le Mendosium des Anciens, car cette embouchure n'est pas éloignée de Théméi.

Il n'y a nulle difficulté pour l'Ostium Pathmeticum, ou Phamiticum, qu'Hérodote appelle Bucolicum. Tout le monde convient que c'est l'embouchure de Damiette, étant indubitable que le Bogas, dans lequel est Damiette, était la Pathmétique des Anciens.

L'on peut dire la même chose des deux embouchures, savoir de la Sebennytique et de la Bolbitique. L'une est l'embouchure de Brullos. Au sortir du lac de Brullos il y a un canal qui aboutit à la mer. Les Anciens l'appelaient Ostium Sebennyticum, à cause de la ville Sebennytus, aujourd'hui Samari-

noud. L'autre est l'embouchure de Rosette, c'est-à-dire, de l'ancienne ville Bolbitina. Strabon (1) a marqué si distinctement la distance qu'il y avait du Phare d'Alexandrie à l'Ostium Canopicum, qu'il paraît qu'elle ne convient qu'à l'embouchure qu'on nomme à présent la Madié. Selon cet auteur il y avait de l'un à l'autre cent cinquante stades, autrement six lieues et deux tiers de lieue ; c'est la distance que mettent encore aujourd'hui les Egyptiens de Madié au Phare d'Alexandrie. Outre cela l'Ostium Canopicum avait pris son nom de la ville Canopé, parce qu'il n'en était pas éloigné. Or, la ville d'Abouquir est l'ancienne ville Canopus, et l'embouchure la plus proche d'Abouquir est assurément la Madié.

Cette connaissance des sept anciennes embouchures du Nil sert beaucoup à expliquer le passage de Ptolomée, où cet Auteur met neuf embouchures du Nil. Il parle là des embouchures d'Aschtom-Jamassé, entre Brullos et Damiette, et de celle qui était à l'Ouest d'Aschtom, mais qui est à présent entièrement ensablée.

(1) Liv. 17.

CHAPITRE V.

Le Caire.

LE grand Caire, capitale de l'Egypte, fut d'abord bâti par Omar Ebnas, Lieutenant d'Omar, second Calife. Il lui donna le nom de Fosthath, qui veut dire Pavillon. En l'an 974, Janher, Général de Moës-Ledin-Illah, changea ce nom en celui de Cahera, qui signifie victorieuse.

Cette ville est située sur la rive droite du Nil, et a dix à douze milles de circuit, y comprenant le vieux Caire et Boulaq. Sa longitude est quarante-neuf degrés, et sa latitude vingt-neuf degrés trente minutes.

L'on peut juger du nombre de ses habitans par celui des Juifs, et des Chrétiens, qui n'est rien en comparaison de celui des autres citoyens. L'on y compte cependant huit mille Juifs et vingt mille Chrétiens, la plupart Coptes, les autres Grecs, Arméniens, Maronites, et quelques Latins. Les Coptes ont leur Patriarche, et les Grecs le leur. L'un et l'autre prennent la qualité de Patriarche d'Alexandrie. Les Cordeliers de Jérusalem, les Capucins et les Jésuites sont les seuls Religieux dont il y ait des Missionnaires au Caire.

Ou, si l'on veut, on peut comparer le Caire à Paris. Il y a certainement au Caire un plus grand nombre d'habitans, mais moins

de maisons qu'à Paris, quoiqu'il y ait près de treize cens édifices publics; savoir : sept cent vingt Mosquées, qui ont chacune un Prédicateur ou un Minaret, ou espèce de clocher, et quatre cent trente sans clocher et sans Prédicateur; quatre-vingt bains publics. Le nombre des bains particuliers va à l'infini. Il n'y a pas un particulier un peu à son aise, qui n'en ait un dans sa maison. Enfin, un collége nommé Sama, ou en Arabe Azchar, la Mosquée des fleurs.

C'est là que les Chaféi, les Maleki, les Hambuli, les Hanefi, c'est-à-dire, les quatre Pontifes ou les quatre Chefs, des quatre sectes de la Loi ont leur siége, et exercent leur juridiction. Ils sont égaux entr'eux, et nul n'a de supériorité au-dessus de l'autre. Ils sont extrêmement honorés dans la Ville, et ils y ont une grande autorité. L'on prend par an des greniers du Grand-Seigneur deux mille charges, soit de blé, soit de légumes, pour l'entretien du Collége, qui en a bien encore autant, et souvent davantage, par les legs qu'on lui fait. On y enseigne les principes du Mahométisme, la Logique, l'Astronomie, l'Astrologie judiciaire, et l'Histoire.

Malgré ce grand nombre d'édifices publics, il n'y a rien dans le Caire de tout ce qui fait la beauté d'une Ville. Il n'y a qu'une seule place publique, nommée la Romeile. Elle est devant le château, sans arbres, sans fontaine, sans ornement et sans la moindre chose qui fasse un beau point de vue.

Les rues sont étroites et sans alignement. Comme elles ne sont point pavées, l'on marche presque par-tout dans un terrain poudreux à l'excès, qui incommode fort. Il n'y a que dans les rues où demeurent les gens riches et distingués qu'on est à couvert de cette incommodité, par le soin qu'ils prennent de faire arroser tous les jours devant leurs maisons. A l'entrée et à la sortie de ces rues, il y a des portes cochères que l'on ferme le soir. Cette précaution met en sûreté pendant la nuit tous ceux qui y sont logés.

Il serait inutile que les rues fussent plus larges qu'elles ne le sont. On ne voit au Caire ni carrosse, ni calèche, ni chaise à porteurs. Les Grands-Seigneurs et leurs esclaves, les Cavaliers de profession et les Arabes vont à cheval par la Ville. Tout le reste, Juifs, Turcs, Chrétiens, Janissaires, Soldats, et ceux qui sont d'une condition médiocre, n'ont point d'autre monture que des ânes. Les Dames même, de quelque qualité qu'elles soient, ne vont point autrement.

Le nombre des rues monte fort haut. Cependant il n'y en a presque pas une où il n'y ait un réservoir d'eau, et un abreuvoir pour faire boire les animaux; chaque réservoir a un ou deux tuyaux et une tasse de cuivre suspendue à une chaîne. Mais l'eau de ces réservoirs est souvent d'un mauvais goût et un peu salée. Aussi il n'y a que les passans qui ont grande soif qui en boivent.

On ne boit dans toute la Ville que de l'eau du Nil : on l'apporte dans des outres sur le dos des ânes ou des chameaux.

Les maisons sont assez élevées, et sont à plusieurs étages. Elles sont bâties de briques, ou moitié de briques et moitié de pierres. Malgré cela, l'extérieur a je ne sais quoi de triste. L'on ne voit que de simples murailles nues, sans saillies, et l'on peut dire sans fenêtres ; car le peu qu'il y en a, est fermé par des grilles de bois, de peur que les passans ne voient les femmes. La magnificence des maisons est au-dedans, et du côté des cours. Leurs divans sur-tout, et leurs salles, ont quelque chose de beau et de grand. Ce ne sont que jets d'eau, que compartimens de marbre, et toutes sortes d'embellissemens.

Le canal, qui traverse le Caire d'un bout à l'autre, est l'unique chose extérieure qui pourrait donner quelque idée de la Ville ; mais l'eau n'y coule que l'espace de trois ou quatre mois ; le reste de l'année elle est si basse qu'elle y croupit et qu'elle en fait un cloaque.

Ce canal n'a point d'autre source que le Nil. Il en sort immédiatement, et quand il est plein, ses eaux se répandent dans sept ou huit petits étangs, qui sont, les uns dans la Ville et les autres aux environs, et vont se perdre à trois lieues du Caire, dans le lac des Pélerins de la Mecque. Ptolomée nomme Amnis Trajanus, Quinte-Curse, Oxius, et les Turcs, Merakemi, c'est-à-dire, pavé de

marbre, ce long canal, à l'entrée duquel le Pacha, accompagné des Milices, se rend tous les ans au commencement du mois d'Août. Quelques jours auparavant l'on y fait une digue, et le jour que le Pacha vient là en cérémonie, on coupe la digue en sa présence, et à l'instant on précipite dans l'eau une poupée de terre, qui est de hauteur d'homme; restes pitoyables de la superstition des anciens Egyptiens, qui, tous les ans, immolaient de la sorte une fille au Dieu du Nil.

Le seul château du Caire a des choses plus remarquables que tout le reste de la Ville. Cette citadelle a une vaste enceinte; elle n'est ni forte ni régulière: elle domine absolument la Ville; mais elle est dominée par la montagne qui est au Levant. Elle a pour garnison les Janissaires et les Azaps, qui y ont leurs logemens, leurs magasins d'armes et leur artillerie. Cela les rend si fort les maîtres de la place, que toutes les fois qu'ils viennent à se révolter, ils sont en état d'en chasser le Pacha, qui y a son Palais.

Ce fut la Reine Sémiramis qui fit construire ce château. Elle y mit une nombreuse garnison de Babyloniens (ce qui lui donna le nom de *Babulon*), afin de tenir toujours en échec Memphis, située vis-à-vis, à l'Occident du Nil, et d'empêcher cette capitale de se révolter.

Un long aqueduc, dit Strabon, y conduisait de l'eau du Nil, par le moyen de plu-

sieurs pompes, et des roues que cent cinquante esclaves fesaient tourner. Aujourd'hui c'est un aqueduc bâti de pierres taillées en pointe de diamans, et qui est soutenu par trois cent vingt arcades. Dans le temps de la crue du Nil, c'est de ce fleuve qu'on fait venir l'eau; hors de là on la fait venir d'une source, et ce sont soixante bœufs qu'on emploie à faire aller les roues. Les inscriptions Arabes dont cet aqueduc est chargé, font voir qu'il a été plus d'une fois réparé par les Princes Mahométans.

Outre cet aqueduc, il y a dans le château un puits, connu communément sous le nom de puits de Joseph, ou de puits de limaçon, parce qu'il est taillé spiralement en vis. Il a seize pieds de large dans œuvre, sur vingt-quatre de long. Sa profondeur est de deux cent soixante-quatre pieds, mais en deux coupes, qui ne sont point perpendiculaires l'une à l'autre. La première coupe a cent quarante-huit pieds, et la seconde en a cent seize. On tire l'eau par le moyen d'une double roue, et d'un double chapelet de cruches de terre. Les bœufs dont on se sert pour cela descendent jusqu'au bas de la première coupe, par une galerie creusée, aussi-bien que le puits, dans le pur-roc, et qui règne tout au tour du haut en bas.

C'est l'ouvrage des Babyloniens. Elevés à la fatigue, et ayant pris sous Ninus et sous Sémiramis un goût pour le merveilleux, ils firent une pareille entreprise. L'utilité qui en revient n'est pas considérable.

Peut-être qu'autrefois l'eau qu'on en tirait était bonne à boire, mais à présent elle est saumâtre.

Le vieux Caire était l'ancienne Leté, dit Flav. Joseph (1). Cambyse établit dans cette Ville les Babyloniens, qui demeurèrent en Egypte, après qu'elle eut été conquise. Comme quelque temps après Leté se trouva presque dans la même enceinte que le château nommé *Babulon*; ce nom leur devint commun, et Leté ne fut plus appelée que Babylone, d'où l'on voyait de l'autre côté du Nil les pyramides. *Hinc pyramides, quæ apud Memphim sunt in ulteriore regione, manifeste apparent, quæ quidem propinquæ sunt.*

Babylone était donc située à l'Orient du Nil, vis-à-vis de Memphis. Elle devint dans la suite des temps si considérable, qu'elle était Ville épiscopale quand les Chrétiens en furent les maîtres. L'on y voit encore aujourd'hui quinze Eglises, dont l'une est desservie par les Grecs, les autres, entre lesquelles est Notre-Dame de Babylone, sont desservies par les Coptes.

Oxus, Roi de Perse, avait fait bâtir, dans le quartier qu'on nomme Quasser et Chama, un fameux Temple, qu'il avait dédié à la divinité du feu. On y entretenait une si grande clarté, qu'il fut appelé le château des bougies.

Dans le même quartier est une Chapelle

(1) Liv. 2.

souterraine dans l'Eglise de saint Sergius. La tradition constante et ancienne du pays étant que c'est dans ce lieu-là qu'était la maison que Jésus-Christ, Notre-Dame et S.t Joseph, habitèrent tout le temps qu'ils furent en Egypte, pour se mettre à couvert des poursuites du Roi Hérode; tous les Chrétiens y accourent en dévotion. Elle est entre les mains des Pères Cordeliers de Jérusalem, et ils y font les fonctions de Missionnaires.

CHAPITRE VI.

Alexandrie.

Alexandrie, l'ouvrage du grand Alexandre, cette Ville, si fameuse, la demeure des Ptolomées, la capitale de l'Egypte, la rivale d'Athènes et de Rome, en fait de sciences et de beaux arts, peuplée à l'infini, opulente, superbe dans ses bâtimens, où l'on ne voyait que temples, que palais, qu'édifices publics, que places environnées de colonnes de marbre; cette Ville, qui, dans les premiers siècles du Christianisme, rendait encore son nom plus illustre qu'il ne l'avait été du temps du Paganisme, par la multitude et la magnificence de ses Eglises, par la sainteté de ses Evêques, et leur zèle à défendre la Foi, par le courage héroïque d'un million de martyrs, par la profonde érudition, le génie sublime, les écrits de ces grands hommes, qui ont été

et qui sont du nombre des lumières de notre Religion ; cette Ville est depuis long-temps ensevelie sous ses ruines, et n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine mérite-t-elle d'être mise au rang des Villes du second Ordre, soit pour son enceinte, soit pour la quantité des habitans. Elle doit au commerce tout ce qu'elle est. Comme elle a deux ports excellens, les vaisseaux y abordent volontiers. Le vieux port est destiné pour les bâtimens des sujets du Grand-Seigneur, et le port nouveau est ouvert aux Européens.

Mais, malgré ce changement total, un voyageur a bien de quoi contenter sa curiosité. Il retrouve l'ancienne Alexandrie au milieu même de ses ruines : il n'a qu'à suivre pas-à-pas la description que Strabon en a faite (1) ; par-tout il en découvrira assez de vestiges pour juger de l'étendue de cette Ville et pour reconnaître les lieux où étaient placées les choses dont il parle.

Les deux ports, qu'ils appellent *Kibotoi* et *Eunosis*, sont le port vieux, et le port nouveau d'à-présent. *Ralotis* est la partie de la Ville qui borde le port vieux, et qui s'étend jusqu'au port nouveau. Le Septem Stadium était la presqu'île qui est entre les deux ports. Du côté du port neuf est l'île de Phare, où était bâtie la tour du fanal. Il y avait communication de l'une à l'autre île par un pont, sur lequel passait un canal

(1) Lir. 17.

d'eau douce. Il suffit de jeter les yeux sur les deux ports, tels qu'ils sont aujourd'hui, pour y apercevoir, du-moins en général, tout ce que les anciens en ont dit. Dans le reste, il faut examiner jusqu'aux moindres débris des anciens monumens qui sont de tous côtés aux environs de la nouvelle Alexandrie.

En effet, en les examinant avec attention, l'on voit que c'est dans la plaine qui aboutit à la porte de Rosette qu'étaient les palais des Ptolomées, leur ancienne bibliothèque, les sépulcres d'Alexandre et des Ptolomées; car, proche leur palais, ils avaient, au Sud du Lochias, un petit port qui ne servait qu'à eux. L'entrée en était fermée par des jetées de pierres, qui paraissent encore dans la mer. Ce port s'étendait jusqu'à l'île Antithodus, qu'on nomme le Pharillon, dans laquelle il y avait un palais et un théâtre.

Au Sud-Est de ce port, à-peu-près où est l'Eglise de saint George, était l'Emporium dont parle Strabon : un peu plus loin, ce petit cap que le même Auteur appelle Posidium, à cause d'un temple dédié à Neptune. Marc-Antoine allongea ce cap par un môle dont la tête subsiste. Il y fit bâtir un palais nommé Timonium. Quand la mer est calme, tout enseveli qu'il est sous l'eau, on en distingue une si grande multitude de débris, que l'on voit bien qu'il était d'une grande étendue et d'une grande magnificence.

Strabon fait le détail des choses remar-

quables qui étaient depuis là jusqu'à la porte de la marine ; il parle sur-tout d'un temple élevé à l'honneur de Jules-César. C'est en vain qu'on chercherait à déterrer, la place où chaque chose était. Il ne reste pas même de quoi fonder sur cela la plus légère conjecture. Cependant les fondations du Cesarium devaient être immenses, solides et profondes, puisqu'il y avait deux obélisques dans l'enceinte de ce superbe Temple. *Obelisci sunt Alexandriæ ad portum* (1), dit Pline, *in Cæsaris templo.*

Comme la colonne, connue sous le nom de colonne de Pompée, subsiste encore, elle sert, pour ainsi dire, de guide, et fait connaître le *Necropolis*, cet endroit de l'ancienne Alexandrie où elle était.

Outre les grottes sépulcrales, ce quartier contenait le Temple de Serapis, tant vanté par les anciens, dans lequel on voyait une statue du Soleil, toute de fer, qui était agitée et attirée, dit Rufin, par une pierre d'aimant, posée dans la voûte. Il était si magnifique, qu'il n'y avait, au rapport d'Ammien (2), que celui du Capitole qu'on pût lui préférer. *Post Capitolium quo se venerabilis Roma in æternum attolit, nihil orbis terrarum ambitiosius cernit Serapæo templo* (3).

L'amphithéâtre, le Stadium, le lieu des-

(1) Liv. 36, chap. 9.
(2) Liv. 2 de l'Hist. Eccl.
(3) Liv. 22, chap. 16.

tiné

tiné aux jeux et aux combats, qu'on représentait tous les cinq ans; le Panium, qui est la butte de Nathour, d'où l'on a une vue charmante et fort étendue; le Collége, avec ses longs portiques; le Tribunal de la Justice et les bois sacrés; et enfin, une grande place qui aboutissait à la porte de Canopus.

Au sortir de cette porte commençait l'Hippodrome pour la course des chevaux. Il était de la longueur de trente stades, et allait jusqu'à *Nicopolis*, nommée aujourd'hui Casserquiassera. Ce faubourg allait jusqu'à la mer. Auguste attaqua et prit par-là Alexandrie. Nicopolis devait être quelque chose de considérable, car l'on y voit encore les restes d'un château carré-long, flanqué de vingt tours, délabré à la vérité, mais reconnaissable. Le port pouvait contribuer à la grandeur de ce faubourg. Il était si commode et si sûr, que Vespasien s'y embarqua (1), dit Joseph, lorsqu'il entreprit la conquête de Jérusalem.

C'est là proprement qu'Alexandrie, y compris son faubourg, finissait. Par conséquent, selon la supputation de Diodore (2), cette Ville avait, dans une de ses longueurs, soixante-dix stades, qui font plus de deux lieues et demie, puisqu'il assure qu'il y avait une rue ornée de Palais et de Temples, qui avait cent pieds de large, et quarante stades

(1) Liv. 4, chap. 42.
(2) Liv. 17, n. 52.

de la porte, apparemment de la porte du vieux port, jusqu'à la porte de Canopus; car c'est dans cette distance, d'un bout à l'autre, que l'on trouve encore aujourd'hui, presque à chaque pas, des morceaux de colonnes brisées.

Mais, si ces ruines, ces débris, ces masures plaisent et instruisent ceux qui ont du goût pour l'antiquité, quelle doit être leur admiration à la vue des monumens que le temps a épargnés, et qui sont dans leur entier, ou il s'en faut peu; savoir: la colonne de Pompée, les deux obélisques de Cléopâtre, quelques citernes et quelques tours de l'enceinte de la Ville.

La colonne de Pompée est de granit, et d'ordre Corinthien, haute de quatre-vingt-dix-neuf pieds, compris son piédestal et sa corniche. Le piédestal a quatorze pieds de hauteur et dix-huit cent vingt-huit pieds cubes. Le chapiteau a onze pieds de haut, et quatre cent quatre-vingt-huit pieds cubes. Le fût soixante-neuf pieds de haut, et trois mille trois cens quarante-sept pieds cubes; ainsi le tout fait cinq mille six cent quatre-vingt-trois pieds cubes. Le pied cube de granit pèse deux cent cinquante-deux livres, par conséquent, le poids de la colonne entière est de quatorze mille deux cent soixante-dix quintaux et soixante-seize livres; cependant ce poids énorme est élevé et supporté sur plusieurs pierres cramponnées entr'elles avec du fer. Deux de ces pierres sont couvertes d'hiéroglyphes renversés.

Les quatre faces du piédestal sont tellement placées, qu'elles ne répondent pas directement aux quatre parties du ciel : sur la face, qui est du côté de l'Ouest, déclinant un peu au Nord, il y a dans la plinthe une inscription Grecque en cinq lignes ; mais, à huit ou dix lettres près, séparées, et nullement de suite, le reste est presque effacé.

Il est étonnant que tout ce qu'il y a eu d'anciens Auteurs, n'aient pas donné la moindre connaissance du temps auquel cette colonne a été placée, du nom de l'ouvrier, de l'usage qu'on en voulait faire ; étant la plus haute et la plus singulière qui ait été vue dans le monde, à ce que l'on sache, il était du devoir des historiens de marquer en détail ces circonstances. Quelques modernes l'ont appelée la colonne de Pompée, et ce nom lui est demeuré ; mais assurément ils l'ont fait sans aucun fondement, s'ils parlent de sa première construction. Il y a de fortes conjectures qu'elle est faite du temps de Ptolomée Evergetès premier, et non pas sous les Dynasties des Egyptiens, sous les Perses, lorsqu'ils étaient maitres de l'Egypte, ou sous Alexandre, encore moins sous les Romains.

Les deux obélisques, dits les obélisques de Cléopâtre, qui, selon Pline, furent faits par ordre du Roi Mesphée, (1) *quos excidit Mesphees rex quadragenúmbinum cubitorum*, et qui furent mis dans le temple de

(1) Livre 36, chap. 9.

César, sont de granit, égaux, chargés d'hiéroglyphes, et près l'un de l'autre ; mais l'un est debout et l'autre est par terre. L'obélisque qui est debout a cinquante-quatre pieds de Roi hors de terre, et un peu plus de trois pieds dans la terre. Sa largeur d'en-bas a six pieds huit pouces. Il pose sur une base de granit de six pieds de hauteur, et de huit en carré, ce qui fait les soixante-trois pieds, ou les quarante-deux coudées marquées par le même Auteur. Si l'on a pu vérifier toutes ces dimensions, on en a l'obligation à M. Claude le Maire, Consul de la Nation Française au Caire. Au mois d'Octobre 1718, il employa son crédit pour obtenir la permission de faire déchausser l'obélisque, découvrir la base, et le reste qui était enterré.

Mais il en est de ces obélisques comme de la colonne de Pompée. On ignore en quel temps, et par les ordres de qui ils ont été apportés à Alexandrie. Il est vraisemblable que celui qui fit bâtir le temple de Jules-César, les trouva à Alexandrie même, et qu'il voulut que ce qui avait servi à l'embellissement des Palais des Monarques Grecs, servît à orner son nouveau temple.

En effet, le Roi Mitrées, qui régnait à Héliopolis, fut le premier qui fit faire des obélisques du granit que l'on tira de la carrière de Syène. Plusieurs Monarques Egyptiens en firent faire dans la suite à son exemple, la plupart dédiés au Soleil, et couverts d'hiéroglyphes. Ils crurent par-là aug-

menter la magnificence de leurs Palais et des Villes où ils se plaisaient, ou qu'ils voulaient rendre considérables.

Il est donc à présumer que les Monarques Grecs se conformèrent à cette coutume, n'ayant rien tant à cœur que de rendre Alexandrie une ville fameuse par tous les endroits imaginables. Il leur était même aisé d'avoir de ces sortes d'ouvrages. Il y en avait déjà plusieurs en Egypte. Outre cela le granit ne leur manquait pas ; la carrière de Syène était d'une vaste étendue, et ils n'ignoraient pas que les Iles qui sont près de la dernière cataracte, entr'autres l'Eléphantine, la Phile, et la Tacompues, sont pleines de carrières de cette espèce de marbre précieux.

Toutes les citernes qui étaient dans Alexandrie, ne subsistent pas. Il y en avait une si grande quantité qu'elles fesaient une seconde Ville souterraine ; mais il en reste plusieurs : on ne peut rien voir de plus achevé en ce genre-là ; belles pierres, belles voûtes, et si bien cimentées, que rien ne s'est encore démenti. Il y avait une communication du Nil à ces citernes ; et toute la Ville n'avait point d'autre eau à boire que celle qu'on en puisait. Et c'est ce qui fit que les soldats de Jules-César, lorsque ce Prince assiégeait Alexandrie, ayant trouvé le moyen de faire entrer l'eau de la mer dans les citernes, la Ville, faute d'eau douce, fut obligée de capituler et de se rendre (1).

(1) Cæs. bell. Alex.

Pour ce qui est du peu de murailles et de tours qui sont restées de l'enceinte de la Ville, leur architecture est la seule chose qui mérite quelque attention. Elle n'est point Romaine, elle ne peut être que Grecque ou Sarrasine. Les tours étaient fort vastes, elles sont à présent dégradées en quelques endroits.

Qui ne croirait pas y trouver aussi quelque monument considérable du Christianisme, qui a été si florissant à Alexandrie pendant plusieurs siècles ? Il n'y en a néanmoins aucun. Les Eglises même de Saint-Marc, desservies par les Grecs, et celle de Sainte-Catherine desservie par les Coptes, n'ont absolument rien qui frappe et qui soit remarquable.

Deux choses hors d'Alexandrie attirent les Etrangers, l'île du Phare, et le Lac Maréote, quoique l'idée seule du temps passé y puisse faire plaisir. Le Phare, parce que l'on dit que c'est dans une maison qui était au Nord sur le rivage de la mer, que les Septantes firent en soixante-douze jours leur version de la Bible (1). En mémoire de cette version, les Juifs et les gens de toute Nation s'assemblaient autrefois un jour de l'année dans cette Ile, et y célébraient une grande Fête.

Le Lac Maréote ou le Lac Charei, parce que son port, dit Strabon, était plus fréquenté, et qu'il produisait beaucoup plus

(1) Flav. Joseph, Antiq. Jud. liv. 12, ch. 2. Phil. de vita Mos liv. 3.

que le port Cibotus, le port vieux, dans lequel le fleuve Calito, après avoir traversé ce Lac, allait se jeter.

L'embarras d'un voyageur qui n'a que ses Livres à consulter, augmente à chaque pas, car tous ces lieux-là ont changé de nom; les Grecs les appelaient d'une manière, et les Latins d'une autre : par exemple, dans César, le vieux port est le port d'Afrique; dans Strabon, c'est le port Tegamus; le port nouveau, dans César, est le port d'Asie; dans Strabon, c'est Taurus, ainsi des autres. Ce sont aujourd'hui de nouveaux termes. Pour être parfaitement au fait, il faut savoir s'orienter, entendre la langue du pays, et examiner les choses à loisir et avec exactitude.

CHAPITRE VII.

Thèbes.

Que n'a point dit toute l'antiquité de Thèbes, autrement *Diospolis magna ?* Il n'est pas un Auteur qui n'en ait parlé comme d'une Ville dont la grandeur et la beauté étaient au-dessus de toute expression. Diodore veut que son circuit fût de 140 stades qui font six lieues, à quelque chose près. Strabon lui donne même 80 stades de longueur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fallait que son étendue fût prodigieuse, puisqu'elle fut nommée la ville à cent portes. Non-seu-

lement elle fut la capitale de l'Egypte, mais sous Sésostris elle était même la capitale de l'Orient. Sa situation était d'autant plus commode, et plus avantageuse pour nourrir les milliers d'habitans qu'elle contenait, que le terrain des environs est admirable, et que le Nil traversait la Ville.

Or, cette superbe Ville a eu le même sort qu'Alexandrie et que Memphis. On ne la connaît plus que par ses ruines ; mais avec cette différence que, malgré les malheurs où elle a été exposée, malgré les efforts qu'ont faits les Carthaginois (1), le Roi Cambyse les Romains sous Cornelius Gallus pour la détruire de fond en comble, après l'avoir pillée et saccagée ; il n'est point d'endroit dans toute l'Egypte, où il soit resté tant de beaux monumens, et tant de choses qui méritent d'être vues.

Par exemple, à l'Est du Nil, on voit six portes entières du château dans lequel était renfermé le Palais des Rois de Thèbes ; ce sont autant de chefs-d'œuvre de la plus parfaite architecture. Au sortir de chaque porte on trouve une longue avenue de sphinx et de toute sorte de statues de marbre qui conduisait au Palais ; cela n'est rien en comparaison du grand salon de ce Palais. Il est soutenu de cent douze colonnes, qui ont soixante et douze pieds de haut, et douze pieds et un tiers de diamètre, toutes couvertes de figures en relief et peintes. Les murail-

(1) Ammianus, liv. 17.

les et le plancher sont peints aussi hors du salon en différens péristyles ; l'on peut compter jusques à mille colonnes, quatre colosses de marbre, et plusieurs obélisques, dont deux sont de porphyre, et quatre de granit.

Un peu plus loin est le château et le sépulcre du Roi Osymandüas, dont parle Diodore ; la chambre du sépulcre est toute entière : pour ce qui est du château, il est réduit à deux pièces avancées, presque en demi-lune, sur lesquelles sont représentés les combats et les triomphes de ce Prince. De tous côtés on y trouve des colonnes, les unes avec des bas-reliefs, et les autres non sculptées, plusieurs Temples à demi-ruinés, et les débris de la Bibliothèque.

Ce qui est au couchant du Nil n'est pas moins curieux que ce qui est à l'Orient. Sans parler des Temples de Vénus et de Memnon, des galeries pleines d'hiéroglyphes, des colonnes, il y a des choses que l'on peut dire être uniques dans le monde ; savoir, les sépulcres des Rois de Thèbes, et trois statues colossales ; les deux premières, dont a tant parlé Strabon, sont remplies d'une vingtaine d'inscriptions soit grecques, soit latines ; la troisième est la statue du Roi Memnon qui, selon la tradition des anciens Egyptiens, rendait un son au lever du soleil.

L'on prétend qu'il y a eu jusques à quarante-sept sépulcres des Rois de Thèbes. Il paraît que sous le règne de Ptolémée-Lagus, il n'en restait déjà plus que dix-sept. Diodore

dit que du temps de Jules-César le nombre en était encore diminué ; aujourd'hui il en reste dix, cinq entiers, et cinq à demi-ruinés, ce qui suffit pour donner l'idée que l'on doit avoir d'une chose aussi singulière que celle-là, et qui ne cède en rien à la magnificence des tombeaux des Rois de Memphis, c'est-à-dire des pyramides.

Les sépulcres de Thèbes sont creusés dans le roc, et d'une profondeur surprenante. On y entre par une ouverture qui est et plus haute et plus large que les plus grandes portes cochères. Un long souterrain large de dix à douze pieds, conduit à des chambres, dans l'une desquelles est un tombeau de granit élevé de quatre pieds ; au-dessus est comme une impériale qui le couvre, et qui donne un véritable air de grandeur à tous les autres ornemens qui l'accompagnent.

Salles, chambres, tout est peint depuis le haut jusques en bas. La variété des couleurs qui sont presque aussi vives que le premier jour, font un effet admirable ; ce sont autant d'hiéroglyphes qu'il y a de figures d'animaux et de choses représentées ; ce qui fait conjecturer que c'est-là l'histoire de la vie, des vertus, des actions, des combats, des victoires des Princes qui y sont inhumés : mais il en est des hiéroglyphes des Egyptiens, comme des caractères de quelques peuples anciens, qu'il nous est à présent impossible de déchiffrer. S'il arrive jamais que quelqu'un parvienne à en avoir l'intelligence, on aura l'histoire de ces temps-là,

qui nous est inconnue, et qui vraisemblablement n'a jamais été mise par écrit.

Outre l'histoire du temps, on aura l'abrégé des superstitions des Egyptiens; car il y a quelques-unes de ces chambres, où l'on voit différentes Divinités représentées sous des figures humaines; les unes ayant des têtes de loup, les autres de chien, de singe, de bélier, de crocodile, d'épervier. En d'autres endroits, ce sont des corps d'oiseaux avec des têtes d'hommes; dans d'autres chambres, ce sont des sacrifices qui sont peints, les Sacrificateurs avec leurs habits bizarres: les esclaves les mains liées derrière le dos, ou debout, ou couchés par terre; tous les instrumens qui servaient aux sacrifices.

Dans d'autres, ce sont les instrumens de l'astronomie, des arts, du labourage, de la navigation; des vaisseaux qui ont pour proue et pour poupe des becs de grue et d'ibis, et pour voiles des soleils et des lunes.

CHAPITRE VIII.

Restes de l'ancienne Egypte païenne.

Quand on a vu le Caire, les environs de Memphis, d'Alexandrie et de Thèbes, l'on peut dire qu'on a vu les beaux monumens qui nous restent de l'ancienne Egypte; cependant il y en a plusieurs autres, quoiqu'éloignés les uns des autres, et répandus dans presque toute l'Egypte, que tout curieux

doit aller voir, soit pour en admirer la magnificence, soit pour en tirer bien des connaissances par rapport à l'histoire et aux sciences ; du-moins est-il bon d'en avoir une liste générale. La voici.

Vingt-quatre Temples entiers, ou peu endommagés ; savoir, ceux de Pan à Themüis ; de Venus à Aphroditopolis ; d'Isis avec une inscription grecque à Aspeos-Artemidos ; de Mercure à Hermopolis ; du Soleil à Tanis la supérieure ; de Jupiter, Hercule, et la Victoire à Hieracon, avec une inscription latine ; d'Antæc à Anteopolis, avec une inscription grecque ; d'Osiris à Abydus ; de Venus, avec une inscription grecque, à Tentyris ; d'Isis à Tentyris ; d'Apollon à Apollinopolis-Parva, avec une inscription grecque ; de Horus à Coptos ; de Serapis à Thèbes ; de Memnon à Thèbes, d'Apollon et Jupiter à Hermonthis ; d'Isis à Hermonthis ; de Pallas à Latopolis ; du Poisson-Latus à Latopolis ; de Lucine à Lucinæ-Civitas ; d'Apollon à Apollinopolis-Magna ; d'Apollon, avec une inscription grecque, à Ompos ; d'Isis, avec une inscription grecque, à Phile, de l'Epervier à Phile.

Les Auteurs anciens font mention de quatre-vingts Temples fameux en Egypte ; mais l'on n'y voit que quelques ruines, et quelques colonnes de cinquante-six autres.

Un Labyrinthe entier, avec une inscription grecque.

Plus de cinquante grottes sépulcrales peintes et sculptées, sur-tout à Phtontis, et dans

le mont de Benihassan, au Nord d'Arsinoë.

Plusieurs catacombes remplies de momies d'hommes, d'oiseaux, de chiens, de chats, etc. embaumés.

Plusieurs bains, qui ont quelque chose de remarquable, ou par la situation du lieu, ou par les ornemens qu'on y avait faits.

Le bain Mehamma, par exemple, qui est à un mille de Chair-Fadel; c'est un carré-long de dix à douze pieds de large, et de douze à quinze pieds de long. Il a huit réduits, qui ont six pieds aux deux flancs, et deux pieds au fond. Le tout est creusé dans le roc. L'eau en est vive et douce. Dans le bain, comme dans les réduits, il y a toujours deux pieds d'eau, et quelquefois pendant l'été un peu moins. On y descend par huit marches. Proche de l'entrée, qui est à rez-terre, il y a plusieurs anciens tombeaux taillés également dans le roc.

L'idée que les femmes Turques ont de l'eau de ce bain, a quelque chose de singulier. Elles viennent s'y baigner tous les Dimanches, pour implorer le secours de la sainte Vierge, et sur-tout pour avoir des enfans. Leur prière est courte, et se réduit à ce peu de paroles, qu'elles répètent souvent: *Sette Maria Eini si oulad au Benaïé.*

A quelque distance de ce bain est le puits qu'on nomme *Birelbah.* Ce puits est rond, de quinze à vingt pas de diamètre; quoiqu'il soit taillé dans le roc, on y a pratiqué des marches; la descente en est si facile, que les bestiaux descendent jusques au fond pour y

boire; l'eau est d'une source abondante, et qui ne tarit jamais.

Le puits de Sémiramis au château du Caire.

Dix-huit obélisques, deux à Alexandrie, dix à Thèbes, quatre à Phile, un à Arsinoë, et un à Heliopolis.

Vingt grandes pyramides, et un plus grand nombre de petites. La plus grande des trois qui sont auprès de l'ancienne Memphis, à trois lieues du Caire, a 500 pieds de hauteur perpendiculaire, et 670 de talus. On y monte en dehors par 220 degrés, chacun d'environ trois pieds de haut. Il manque 24 ou 25 pieds à la cime, où l'on trouve une esplanade de dix à douze pieds en carré.

Outre cela cette pyramide est ouverte, et a une porte du côté du Nord, élevée de quarante-cinq pieds au-dessus du terrain. On entre par un canal qui va en pente de quatre-vingt-cinq pieds de long, trois pieds six pouces de large en carré. Après ce canal on en trouve un autre, qui va toujours en montant, il a quatre-vingt-seize pieds de long, trois pieds quatre pouces de haut et de large. Au sortir de ce second canal à droite est un puits qui est à sec; il va en biaisant, et l'extrémité est bouchée de sable. De plain-pied au puits est une allée de 113 pieds de longueur, et de trois pieds de largeur en carré, qui est terminée par une chambre longue de 18 pieds, large de 16, haute de 21, jusques à l'angle de la voûte en dos-d'âne. A l'heure qu'il est, il n'y a dans cette cham-

bre ni tombeau, ni corps; tout a été enlevé il y a plusieurs siècles.

On revient sur ses pas jusques au haut du second canal; là on monte par un glacis de 136 pieds de long; de chaque côté il y a une banquette avec des mortaises, au nombre de 28 par banquette; la largeur du glacis est de six pieds, et sa hauteur de 24 jusqu'au fond de la voûte qui est en dos-d'âne.

Au haut du glacis on trouve une plateforme, et de niveau un canal incrusté de granit, qui a vingt-un pieds de long, trois pieds huit pouces de large, et trois pieds quatre pouces de haut.

Du canal on entre dans la salle destinée à servir de sépulture; elle a 32 pieds de longueur, 16 de largeur, et 16 de hauteur. Pavé, plancher, murailles, tout est incrusté de granit.

Au fond, à quatre pieds et quatre pouces du mur, est le tombeau; il est de granit, et d'une seule pierre, sans couvercle. Il a sept pieds de longueur, trois de largeur, demi-pied d'épaisseur, et trois de hauteur; lorsque l'on frappe dessus, il résonne comme une cloche.

En général, si l'on veut avoir une connaissance parfaite des Pyramides, il faut qu'on examine de quels matériaux elles sont bâties, quelle est leur figure, leur dimension, leur destination, leur nombre, le temps auquel elles ont été élevées, quand elles ont été ouvertes, qui sont ceux qui les ont dépouillées, sur-tout les trois de Memphis, de leurs orne-

mens, et des richesses qui y étaient renfermées.

Ce détail demande bien des recherches ; mais ce n'est point une chose impossible ; il ne reste presque plus rien à déterrer sur cela ; les principaux articles sont éclaircis, et donnent un grand jour à l'histoire des Monarques qui ont régné à Memphis.

A deux lieues de Beni-Sumed, proche un vieux château nommé *Tumairaq*, détruit, et qui n'est plus qu'un tas de décombres rougeâtres, il y a une douzaine de cavernes, où l'on mettait les chiens que l'on embaumait ; l'on y trouve plusieurs chiens desséchés en momies, couverts de suaires, enterrés uniquement dans le sable, n'y ayant nulle part aucune apparence de cercueil : au lieu qu'à Berei-Kassan rien n'est plus commun que des chiens et des chats embaumés, que des momies d'hommes, les uns et les autres mis dans des caisses.

CHAPITRE IX.

Restes de l'ancienne Egypte Chrétienne.

Le Patriarcat d'Alexandrie comprenait sept Métropoles, et près de quatre-vingts Evêchés dans l'Egypte seule ; car la Province Pentapolimine, la Lybie seconde, la Nubie, et l'Abyssinie étaient aussi sous ce Patriarcat.

Quoique le temps et la fureur des Musul-

mans aient détruit la plupart des Villes Episcopales, et réduit les autres en de misérables villages, on peut aisément, au milieu de ce chaos, découvrir le nom et la situation de chaque Siége, et distinguer le département de chaque Métropole. Il ne s'agit que de faire quelques voyages sur les lieux, de faire des extraits des Conciles et des Auteurs Ecclésiastiques; de lire les Histoires et les Ménologes des Coptes; de leur faire des interrogations sur ce qui regarde leur Eglise: avec ce secours, les traces de la tradition les plus effacées deviennent sensibles.

On peut effectivement sur les lieux s'orienter, et placer chaque Siége Episcopal dans le district de sa Métropole. On peut, avec le nom Arabe moderne, découvrir l'ancien nom Grec ou Copte, et par-là dresser une carte Egyptienne purement Ecclésiastique.

Les Coptes d'aujourd'hui ont conservé quelques Evêchés, mais en petit nombre, ou plutôt ils n'en ont que les noms.

Après tout, les beaux monumens du Christianisme, qui restent en Egypte, sont quatre-vingts Monastères entiers, et dont on a le plan, avec le nom et la description de leur situation. Ces lieux, qui ont fait autrefois un Paradis terrestre des déserts de la Thébaïde, de Scété, de Tabenne et de Sinaï, subsistent, du-moins occupent la même place que celle où étaient les anciens.

Entre ces Monastères, les plus distingués sont ceux de saint Antoine au désert, de saint Antoine, ou Piper sur le Nil, de saint Paul

Hermite, de saint Macaire, des Suriens, des Grecs, de saint Pacôme, de saint Arsène, de saint Paëse à Scété, de saint Paëse dans la Thébaïde, de saint Sennodius, de l'Abbé Hor, de l'Abbé Pithynon, de l'Abbé Apollon, de la Poulie sur le Nil, de la Fenêtre à Antinoë, de la Croix, des Martyrs, de Jarnous ou du Pronostic, de saint Jean d'Egypte, de saint Paphnuce, de sainte Damiane, de Sinaï, de Raithe.

L'Eglise de Deïr-el-Bacara est peu de chose, et d'une structure très-commune. Mais dans la nef il y a dix belles colonnes doriques, qui ont chacune deux pieds de diamètre. Il y en a six dans le chœur, et à l'autel deux pilastres qui ont des chapiteaux corinthiens.

L'on voit dans la même Ville un petit Temple, qu'on nomme le Temple des Muses. Rien n'y frappe tant la vue que les globes serpentins aîlés, qui sont au haut de la voûte, c'est-à-dire, plusieurs serpens. Chaque serpent, par ses plis et replis, forme un globe; à chaque globe il y a deux aîles, l'une à droite, et l'autre à gauche.

A Kefour, la Chapelle de saint Athanase, que les Coptes appellent la Barque de saint Athanase. Outre plusieurs colonnes qui sont entre les fenêtres du dôme, il y a un couvercle de marbre blanc, de sept pieds de haut et de trois de large, fait en dos-d'âne; et debout, pour servir d'ambon.

Dans le cimetière, qui est hors la Ville, est une Chapelle de saint Théodore; on y

voit, quoiqu'elle soit presqu'entièrement démolie, cette inscription :

Theodoroc Pimarturoc Nicetec choũ.

Mais pour exécuter ce dessein, il faut parcourir l'Egypte, y faire plus d'un voyage, et ne pas s'en rapporter uniquement aux Livres et aux relations qu'on a données au Public sur cette matière.

Nous ajouterons que le Père Sicard, depuis qu'il avait mis par écrit ce projet, a fait ce qu'il conseillait de faire à quiconque entreprendrait de continuer son Ouvrage.

Fin du cinquième Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

LETTRE *du Père Sicard, Missionnaire en Egypte, à son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Toulouse.* Page 1

LETTRE *du Père Sicard, Missionnaire en Egypte, au Père Fleuriau.* 151

LETTRE *du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.* 191

PLAN *d'un Ouvrage sur l'Egypte ancienne et moderne, en treize Chapitres, avec des Cartes géographiques, et les dessins de plusieurs monumens antiques.* 193

LETTRE *du Père Sicard, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire au Grand-Caire, au Père Fleuriau de la même Compagnie, sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge.* 211

TEXTES *de l'Ecriture, cités par le Père Sicard dans sa Dissertation sur le passage de la mer Rouge.* 254

LETTRE *du Père Sicard, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire en Egypte, à Monsieur***, sur les différentes pêches qui se font en Egypte.* 272

LETTRE *du Père Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jésus en*

Syrie et en Egypte, au Père Fleuriau de la même Compagnie. 285
Mémoire sur les Coptes. 296
Lettre du Père Marc-Antoine Treffond, Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, au Père Fleuriau, de la même Compagnie. 301
Lettre du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, au Père Fleuriau, de la même Compagnie. 306
Lettre du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, écrite au Père Fleuriau, de la même Compagnie. 320
Extrait d'une lettre du Père Sicard au Père Fleuriau, écrite du Caire le 2 Juin 1723. 333
Réponse du Père Sicard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, à un Mémoire de Messieurs de l'Académie des Sciences. Remarques sur le Natron. 339
Remarques sur le sel ammoniac. 342
Remarques sur les pierres et marbres. 345
Remarques sur les fours à poulets. 347
Discours sur l'Egypte, par le Père Sicard, de la Compagnie de Jésus. 354

Fin de la Table du cinquième Volume.

TABLE

Des Matières contenues dans les cinq volumes des Mémoires du Levant.

A.

ABANA et *Parphar*, ou *Pharphar*, deux fleuves dont parle l'Écriture, et qui coulent dans la plaine de Damas. Tome II, page 358.

Abstinence. Elle est très-rigoureuse chez les Grecs, même schismatiques; ils s'en prévalent contre les Latins. II, 29.

Aboulaise ou *Aboulouaire*, fleuve; son histoire, et comment sa source a été découverte. II, 370.

Achemounain, Bourg d'Egypte; on y voit les vastes ruines d'un Palais. V, 109.

Action de justice du Muphti, Général de la Crimée, envers les Catholiques d'une ville nommée Caffa. III, 207.

Adda, (l') Province de Circassie; elle s'étend jusqu'à une rivière nommée Caracoudan, qui lui sert de limites, avec une peuplade de Tartares Nogais d'une difformité extraordinaire. III, 184.

Adena, ville voisine du fleuve Cydnus. On y parle d'un miracle dont le Diacre Théophile a été l'objet. Nous l'avons rapporté par respect pour une tradition ancienne et attestée par plusieurs graves et saints Auteurs. II, 77.

Adoua, Province d'Ethiopie. III, 281.

Aghuans, fameux rebelles qui ayant à leur tête Aszraff, prirent Ispahan, détrônèrent

Schah-Hussein, et conquirent une grande partie du Royaume. IV, 135 *et suivantes.*

Akmin, ville très-jolie au levant du Nil. Ce que c'est que le serpent d'Akmin ou le serpent Haridy. V, 75 et 76.

Alep, une des principales villes de l'Empire Ottoman. Voyez sa description et la Mission fondée par Louis XIII. I, 95, 97, 271; et II, 358.

Alexandrette; c'est le port d'Alep. On croit que c'est là qu'Alexandre livra bataille à Darius. II, 78 et 337.

Ali Koulikan ou *Adel Schah*, neveu de Thamas-Koulikan; il s'empare de Kalat et des trésors qui étaient renfermés dans cette forteresse. Il exerce de grandes cruautés sur la famille de Thamas. Il est lui-même attaqué et détrôné. La couronne de Perse passe successivement à différens compétiteurs. IV, 261 *et suivantes.*

Alun; (l') il se tire d'une montagne à trois journées d'Ebrim, capitale de la Nubie au Sud-Est. V, 97.

Andros, ville à vingt lieues de Thermia; il y a un Evêque, mais la ville ne contient pas plus de cent maisons. II, 16.

Antioche, ville à deux journées d'Alep. I, 285.

Antoine, (S.) Monastère. Sa situation. Ses Religieux. V, 152.

Antoura, petit village près du mont Liban. Etablissement d'une Mission sous la protection du Commandant de cette contrée nommé Abunaufel. Caractère, vertus et mort de ce Seigneur. I, 182, 191; et II, 224.

Ararat, montagne d'Arménie sur laquelle s'arrêta l'arche. Selon l'opinion commune, ce fut

fut ou Hus ou Gether, petit-fils de Sem, qui y ramena une colonie. III, 7.

Arcouva, appelé par les Géographes *Arequies*, petite ville sur les bords de la mer Rouge. III, 293.

Argentaria, petite île de l'Archipel entre Milo et Siphanto. I, 256.

Arméniens de Constantinople, plus dociles que les Grecs, et plus aisés à ramener à la foi Catholique. I, 10.

Arménie. Etat ancien de l'Arménie et quels sont les Rois qui l'ont gouvernée. III, 9. Elle est aujourd'hui inégalement partagée entre les Turcs et les Persans. *Ibid.*

Ammoniac. Sel qu'on tire sur-tout du Delta en Egypte; quelle en est la matière, les vases qui la contiennent, la disposition des fourneaux, la façon du travail, la qualité et l'usage de ce sel. V, 342.

Arna, village de l'île d'Andros, habité par des Albanois. II, 21.

Arsacides; ils se retirèrent dans le septième siècle dans un coin de la Phénicie sur des rochers inaccessibles. Leur brigandage leur fit donner le nom d'Assassins, et leur chef se nommait le Vieux de la Montagne. Les Kesbins et les Nassariens pourraient bien être les successeurs des Assassins. I, 286.

Azéfia ou *Nirzamamoulouk*, Général du Mogol. Son caractère inspire du respect et de la confiance à Thamas-Koulikan. Le Mogol dédaigne ses conseils. Quelles en sont les suites. IV, 188 *et suivantes*.

Assemanni, (Joseph) Maronite de nation, originaire du mont Liban, Bibliothécaire du Vatican. Il fait un voyage avec le Père Sicard dans la Basse-Thébaïde, pour rechercher et

acheter de vieux manuscrits Arabes et Coptes, V, 151.

Athos, fameuse montagne que Xercès sépara du Continent par un détroit de 1500 pas selon Pline. II, 50.

Avanies, contribution qu'on exige de ceux qu'on accuse d'être Chrétiens, après les avoir mis sous le bâton. I, 218.

B.

BAGDAD; c'est la nouvelle Babylone; elle est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée. T. II, p. 345.

Bagnes, prison des esclaves où les Missionnaires ont la permission de prêcher, de confesser, de dire la Messe, et où ils s'enferment avec les pestiférés quand cette cruelle maladie y règne. I, 13.

Bakou, ville sur les bords de la mer Caspienne, qu'on nomme souvent mer de Bakou. IV, 17.

Barko, petite ville d'Ethiopie, où mourut le Père Brevedent, Missionnaire qui accompagnait M. Poncet. III, 238.

Basile, Prince Ethiopien. Sa mort et son deuil. III, 283.

Bassora, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique. II, 335.

Bazin, (le frère) proposé par le sieur Pierson, Résident du Commerce de la Compagnie Anglaise, devient premier Médecin de Thamas-Koulikan. IV, 240.

Bebé, ville sur le Nil. Il y a une Eglise dédiée à saint George. Histoire dont le Père Sicard ne se fait pas garant, mais qu'on lui a racontée au sujet de cette Eglise. V, 143.

Bethléem, village assez grand et assez peuplé,

sanctifié par la naissance du Sauveur. Il est à deux lieues de Jérusalem. I, 330.

Bhabeit, village d'Égypte où l'on voit encore les restes d'un des plus beaux, des plus vastes et des plus anciens temples d'Égypte. V, 61.

C.

Cabanes ; en quoi elles diffèrent des villages dans le mont Liban. Travail qu'on y fait de la soie. II, 84.

Cabartha, capitale d'un Canton très-montagneux de la Circassie. III, 185.

Caire, (le) description de cette capitale d'Egypte. Sa situation, ses richesses, sa population. Révolution arrivée au Caire en 1722. V, 8 et 330.

Cana de Galilée, où Jésus-Christ fit son premier miracle. I, 353.

Canal de Joseph. Ce qu'en rapporte la tradition du pays. Il se décharge dans le lac Mœris ou de *Caron*. Fables qu'on débite à ce sujet. V, 136 et 137.

Candahar, ville des plus fortes de l'Asie, et le dernier retranchement des Aghuans. Thamas-Koulikan les y force et pille leurs richesses. IV, 228.

Cannobin, demeure du Patriarche des Maronites dans le Liban. I, 230.

Capharnaum, ville dont il ne reste que la place sur les bords de la mer Tibériade, dans laquelle les Apôtres jetèrent leurs filets par ordre du Sauveur, et firent une pêche si abondante. Il y avait aussi une ville qui s'appelait Tibériade et qui est aujourd'hui détruite. I, 351.

Caloyer, nom des Religieux Grecs. II, 40.

Caractère des Arméniens. III, 25.

Caravanes. Il en part un grand nombre d'Alep pour la Mecque et autres lieux. Elles ont un Chef qui les conduit et les gouverne. I, 273; et II, 65 et 117.

Carême des Grecs, des Arméniens et des Suriens. II, 131.

Carlovazi, mauvais village de cette île de Samos si célèbre dans l'histoire poétique. II, 40 et 63.

Casbin, ville principale de la province d'Erac; elle était la demeure des Rois de Perse avant l'Empereur Cha-Abas, qui lui préféra Ispahan. IV, 73.

Cataractes du Nil. Voyage qu'y fait le Père Sicard avec M. l'Abbé Pincia, Piémontais, savant et grand amateur de l'antiquité. Description des Temples, des ruines de plusieurs Villes, des carrières de marbre granit, et des Nubiens qui habitent aux environs. V, 320 *et suivantes.*

Cavalé, (la) forteresse Turque à trente lieues de Salonique. I, 27.

Cèdres et montagne du Liban. I, 226.

Césarée de Palestine, ville bien maltraitée par le temps et par les Sarrasins. I, 309.

Chelga, grande et belle ville d'Ethiopie, environnée d'aloès. C'est un lieu d'un grand commerce. III, 237.

Cherems, (les) sont comme la haute Noblesse de Crimée, et les dépositaires des Lois; ils ont un Chef qu'on nomme Bey. III, 132.

Chevaliers de Jérusalem, comment ils sont reçus. I, 356.

Chirvan ou *Sirvan*, province de Perse. Conspiration du premier Ministre. Histoire des deux Sectes qui divisent les Mahométans.

Soulèvement des Lesghis ou Lazes, montagnards du Daghestan ; ils entrent dans Chamakié, capitale du Sirvan, ils la pillent, etc. IV, 91 *et suiv.* C'est l'ancienne Albanie. Voyez sa description. IV, 11.

Chiurma, assez bon port sur la mer Rouge, où les vaisseaux sont à l'abri de la tempête. III, 305.

Chouifat, village assez proche de Baruth. On y voit plusieurs grands mausolées, et les restes d'un Château, avec des pierres énormes et des colonnes qu'il est étonnant qu'on ait pu voiturer sur une montagne si roide et si élevée. II, 219.

Circassie, description de cette contrée. III, 177.

Coga, petite ville d'Ethiopie. III, 279.

Cogga Bagdassar, Arménien mis à mort à Trébisonde en haine de la foi Catholique. IV, 4.

Concile national, tenu chez les Maronites, dans le Monastère de Lovaisé. Articles qui fesaient l'objet de la réforme que demandait le Pape. Ordre qui s'y observa, nom de ceux qui y assistèrent. II, 161 *et suivantes.*

Consita, port sur la mer Rouge appartenant au Roi de la Mecque. III, 297.

Constantinople en Thrace, ville immense, capitale et demeure des Empereurs Turcs. Le Mahométisme est la Religion dominante, mais on y compte aussi beaucoup de Chrétiens. I, 2.

Convoi. Description d'un convoi funèbre à Bedié sur le Nil. V, 80.

Coptes. Leur origine, l'étymologie de leur nom, leur créance, leurs erreurs, leur rit, leur carême, etc. IV, 328 *et suiv.* ; et V, 296 *et suiv.*

Cords; des troupes de ce peuple appelé Cords, ayant à leur tête Alimerdon-Kan, s'emparent d'Ispahan, la pillent, la désolent, et réduisent à rien cette grande Ville et son peuple. Voyez le tableau de cette désolation. IV, 280 *et suiv.*

Courage et résistance d'une fille Bulgare d'environ quinze ans. II, 334.

Crocodile, monstre très-commun dans le Nil; manière de le prendre. V, 283.

Crimée dans la petite Tartarie: elle a un Kan nommé par le Grand-Seigneur; sa capitale et la résidence du Kan est Bachsaray. Le Kan de la Petite Tartarie est maître d'un très-grand pays.... Il est regardé comme l'héritier présomptif de l'Empire Turc au défaut des enfans mâles des Osmans..... Il est très-peu riche et d'une autorité fort bornée. III, 127. *et suiv.*

Curdistan, Pays sous l'obéissance d'un Prince particulier; il est situé entre la Turquie et la Perse, et habité par les Jezedies ou les Curdes. III, 367.

Cydnus, fleuve renommé par le danger qu'y courut Alexandre, et par la mort de l'Empereur Frédéric. II, 77.

D.

Dagoué, petit Bourg sur le Nil, célèbre par la demeure d'un insigne voleur nommé Habid. V, 48.

Damanehour, ville dans la partie occidentale de la Basse-Egypte. V, 44.

Damas, capitale de la Syrie; Hus, petit-fils de Sem, en a été le fondateur. Elle était d'abord située près de la montagne où Caïn tua son

frère Abel. Nabuchodonosor la détruisit; les Macédoniens la rebâtirent, mais un peu plus loin et dans une position charmante. Sur l'ancien chemin de Damas à Jérusalem, on voit entre deux montagnes les ruines d'un Monastère qui avait été bâti à l'endroit où saint Paul avait été terrassé et converti. I, 132; II, 349 *et suiv.*

Delta; (le) il se divise en deux Provinces ou Gouvernemens, qui sont la Garbie et la Menousie. Mehallé (la grande) est la capitale de la Garbie. V, 59.

Dely, capitale du Mogol. Son étendue, son opulence, etc. Elle est pillée par les Persans. Thamas-Koulikan s'empare de toutes les richesses du Palais. Magnificence du trône Impérial. Sédition causée par quelques Seigneurs Mogols; quelles en sont les suites. Thamas rend la Couronne au Prince du Mogol et retourne en Perse. IV, 199 *et suivantes.*

Demaie, village où se fait le sel ammoniac le plus estimé d'Egypte. V, 60.

Dendera, ville au couchant du Nil. Assez loin de cette ville on voit un temple des anciens Egyptiens, et près de Dendera une forêt de doums ou de dattiers sauvages. V, 82.

Derbent, ville située sur la mer Caspienne. IV, 230.

Dergoumidas, Prêtre Arménien mis à mort en haine de la foi Catholique. I, 12.

Derviche. Conversation d'un Missionnaire avec un Derviché, Religieux Mahométan. IV, 102.

Dongola, capitale du Royaume de ce nom: elle est dans un beau pays. Description et coutumes de cette contrée. III, 215 *et suiv.*

Dora, ou millet d'Inde, commun en Egypte. V, 75.

Dosithée, Patriarche schismatique de Jérusalem. Extrait et réfutation d'un de ses ouvrages posthumes. II, 325.
Druses, Peuple du mont Liban et des environs. Son origine, ses mœurs, etc. I, 292 ; et II, 216.
Duvarna, capitale du Royaume de Tigra. III, 283.

E.

ECHMIADZIN, qu'on nomme aussi le Monastère des Trois Eglises ; il est situé près d'Erivan. C'est la résidence du Patriarche schismatique des Arméniens. On dit que c'était le Palais de Tiridate, le premier Roi Chrétien d'Arménie, et qu'il le céda à saint Grégoire, qui en a été le premier Patriarche. III, 23.
Eglise des Missionnaires à Constantinople, sa description; liberté avec laquelle on y fait tous les exercices de la Religion. I, 4. Eglise du Saint-Sépulcre à Jérusalem, par qui elle est desservie ; sa structure, ses ornemens. I, 315. Eglise de la Croix dans la Thébaïde, sa description, et l'histoire de l'Abbé Phanos ou Etienne, qui avait anciennement gouverné ce Monastère, V, 134.
Egypte, Royaume d'Afrique ; sa position, sa fertilité, ses monumens. V, 5. Plan d'un ouvrage sur l'Egypte ancienne et moderne. *Ibid.* 193. Marbres et pierres d'Egypte ; son gouvernement, ses productions, le Nil, le Caire, Alexandrie, Thèbes, etc. *Ibid.* 345, 354 et *suiv.*
Eleuthère, fleuve qui tire sa source du mont Liban et se jette dans la mer de Phénicie. I, 303.

Emphras, ville d'Ethiopie très-grande, très-agréablement située, et fort commerçante. III, 268.

Erivan; c'est la seule Place forte que le Roi de Perse possède en Arménie. III, 335.

Erzeron, est la capitale de l'Arménie Turque; on croit communément que c'est l'ancienne Théodosiopolis. III, 17 et 358.

Etablissement fait au Collége de Louis le Grand pour élever douze enfans de différentes Nations du Levant, sur le modèle de la fondation que Grégoire XIII avait faite à Rome. I, 155.

Ethiopie. Voyage de M. Poncet, Médecin, en Ethiopie. III, 209. Origine de ce Royaume; ses révolutions, son gouvernement, sa religion. *Ibid.* 309 *et suiv.*

F.

Fête qu'on célèbre dans toute la Perse en mémoire de la mort d'Ussein, fils d'Ali. IV, 34.

Firman accordé aux Missionnaires de Damas à la recommandation de M. le Marquis de Bonnac, alors Ambassadeur à la Porte. Forme dans laquelle ce Firman est expédié. II, 232.

Fours à poulets. La construction de ces fours et les procédés de ceux qui les conduisent. V, 347.

Feu du Saint-Sépulcre. Histoire de ce prétendu feu saint. V, 85.

G.

Galani, (Raymond) Archevêque titulaire d'Ancyre; il résidait à Constantinople, et était le Supérieur de tous les Catholiques de cette capitale. I, 3.

Gandova, rivière d'Ethiopie qui se décharge dans une autre rivière appelée Tekesel, c'est-à-dire l'Epouvantable; toutes deux se jettent dans le Nil. III, 255.

Gedda, port de mer à une demi journée de la Mecque. III, 298.

Gemiane; (sainte) elle fut martyrisée sous l'Empire de Dioclétien; on lui a bâti une Eglise en Egypte dans la plaine qui s'étend depuis Bolquas jusqu'à la mer. Histoire de la prétendue merveille qui s'y opère le jour de sa fête. V, 55.

Génois; il y en a encore beaucoup qui se sont maintenus à Constantinople; ils sont pour la plupart interprètes des Ambassadeurs ou Médecins. I, 3.

Giesim, grosse bourgade au bord du Nil et au milieu d'une forêt dont les arbres sont très-singuliers. Voyez la description de quelques-uns de ces arbres. III, 233.

Girana, village d'Ethiopie situé sur une haute montagne d'où l'on découvre un très-beau pays. III, 276.

Girgé, capitale du Saïd, à cent lieues du Caire et à l'occident du Nil. V, 79.

Gondar, capitale de l'Ethiopie; sa description, sa magnificence réelle ou imaginaire, car le sieur Poncet qui en parle est un Auteur suspect, comme nous l'avons déjà observé. III, 240.

Gouvernement ecclésiastique des Arméniens; leur Liturgie, les Sacremens et la manière dont ils les administrent. Les fêtes et les jeûnes des Arméniens, leurs erreurs: la principale est de ne reconnaître qu'une seule nature en Jésus-Christ; ils sont Jacobites et de la même créance que les Coptes et les Su-

riens ; manière de traiter avec eux. Histoire d'un jeune Arménien Catholique de Constantinople et de son repentir, après avoir pris le turban dans un moment d'ivresse. III, 29, jusqu'à 120.

Grottes de la Basse-Thébaïde et leur histoire, V, 117.

Guerri, bourgade sur le Nil, à l'extrémité de l'Egypte ; manière singulière de passer ce fleuve en cet endroit. III, 220.

Gumichkané, ville ; sa position voisine de quelques mines d'or et d'argent. IV, 7.

Guilan ; (le) province de Perse ; sa situation, sa fertilité, et l'opinion de Strabon et de quelques autres Historiens sur cette province. IV, 66.

Guiray ; pourquoi le surnom de Guiray est affecté aux Kans de Tartarie. III, 192.

H.

HAIK ; il fut le premier Roi d'Arménie, selon une ancienne histoire de Moïse de Choren ; on en compte cinquante-trois de la postérité de Haik, et vingt-sept de la race des Arsacides. III, 9.

Hamadan, ville de Médie située au pied du mont Alvand, l'une des plus fertiles et des plus hautes montagnes de Perse ; c'est une branche du mont Taurus. On y voit le tombeau réel ou prétendu d'Esther et de Mardochée. IV, 101.

Hélaoué, la dernière Bourgade qui dépende du Grand-Seigneur, en allant du Caire en Ethiopie. III, 211.

Hippopotames, chevaux marins très-communs dans la Haute-Egypte vers les cataractes du Nil. V, 283.

Histoire du martyre de Marie-Thérèse, qui avait été instruite par une femme Maronite. I, 185.
Histoire d'un Turc de Damas et d'une jeune Hollandaise. I, 204.
Histoire abrégée de Mahomet. II, 102.
Hôpital; il y en a un magnifique à Damas où logent les caravanes; la Mosquée en est surtout remarquable; celle encore qui porte le nom de saint Jean est un édifice d'une singulière beauté et d'une grande richesse. II, 352 et 353.
Huile; quelles en sont les différentes espèces en Egypte. V, 70.

I.

Jabalchek, montagne habitée par des Arabes; leurs mœurs et les fruits qu'on y recueillit dans une Mission. II, 89.
Jaffa, autrefois *Joppé*; elle a été presque entièrement ruinée par Saladin et rétablie par saint Louis. I, 310.
Jardin des Oliviers ou de *Gethsemani*; pour aller de ce jardin à Jérusalem, on passe par le torrent de Cédron. I, 325.
Jéricho, ville dont il ne reste que le nom; elle était dans une vaste plaine, peu éloignée du Jourdain, de la vallée de Josaphat et de Béthanie, où sont les ruines de la maison de Marthe et de Magdelaine. I, 322.
Ile de Saint-Pierre à la pointe de la Sardaigne. I, 245.
Ile de Malte; description de cette île. I, 245.
Ile de Sapienza à la pointe de la Morée. I, 253.
Ispahan, capitale de Perse; sa magnificence et

celle des Rois de Perse; ses lois, son gouvernement. IV, 85, 109 *et suiv.* On verra à la page 87, tome IV, ce qui concerne Pierre-Paul de Palma, Archevêque d'Ancyre, Ambassadeur du Pape, de l'Empereur et de la République de Venise auprès du Roi de Perse; son entrée à Ispahan; son zèle et son affection pour les Missionnaires.

Julpha, ou *Julfa*, ville ou faubourg d'Ispahan; il y a une Eglise Catholique du rit Arménien; Messieurs Chérimans en sont les membres les plus distingués; caractère et mœurs de ces Arméniens. Persécution excitée à Julpha par les schismatiques. IV, 289 *et suiv.*

K.

KACHAN, c'est une ville de Perse des plus remarquables par sa grandeur, ses manufactures, son commerce, etc. IV, 81.

Kajava, espèce de grande cage; les chameaux en portent deux, dans chacun desquels il tient un homme. IV, 64.

Kalat, forteresse dans des gorges de montagnes où Thamas-Koulikan avait déposé les dépouilles immenses du Mogol et de la Perse. IV, 235.

Kederlou, gros village à un quart de lieue du confluent de l'Araxe et du Cyrus ou du Courk; manière dont se fait la pêche dans cette dernière rivière. IV, 48 *et suiv.*

Kerdamadlou, endroit fort agréable sur les bords du Courk; manière dont on y dresse les tentes. IV, 50.

Kioste, grand cabinet ou belveder ouvert de trois ou même de quatre côtés. II, 267.

Kom, ville considérable; on y voit les tombeaux des Rois de Perse. IV, 80 et 89.

L.

Lac : les trois lacs dont on tire tout le poisson qu'on sale et que l'on fume en Egypte, sont le lac Brullos, qui a quinze à dix-huit lieues de longueur sur quatre à cinq de largeur. Le lac Becheiré, qui n'a tout au plus que cinq lieues de tour, et le lac Manzalé, qui a vingt-deux lieues de long, et cinq à six de large. V, 273.

Laurestan ; c'est le Royaume des Elamites où Chodorlahomor régnait du temps d'Abraham ; Cournabat est aujourd'hui sa capitale. IV, 109.

Lesbos, île assez fertile et assez peuplée ; elle a trois petits ports, Metelin, Navagia et Tokmak. II, 34.

M.

Machou, bourgade qui appartient au Roi de Sennar, et fait le commencement du pays que nous appelons Barbarin. III, 214.

Maisons de Boutkouja, village dans le Guilan ; leur forme et leur construction. IV, 57.

Malvoisie, Place, à ce qu'on dit, la meilleure de la Morée. I, 256.

Manfelout, ville de la Haute-Egypte ; à une demi-lieue de cette ville est le rendez-vous des caravanes de Sennar et d'Ethiopie. III, 209. V, 105.

Manière dont les Missionnaires commencent les Missions dans les villages du Levant. I, 161.

Marelicha, Monastère singulier. I, 228.

Maronites ; d'où ils tirent ce nom ; leur attachement à la Catholicité et la pureté de leur foi. I, 87 ; les Jésuites avaient chez eux cinq établissemens. *ibid*, 90.

Marserkis, Monastère des Pères Carmes ; sa description. I, 225.
Maschet, une des plus grandes villes de Perse, et la capitale de la province du Korassan. IV, 259.
Mecque ; (la) ville de l'Arabie Heureuse, à quatre milles de la mer Rouge ; elle est le lieu de la naissance de Mahomet. I, 278.
Médine, ville où se réfugia Mahomet, et dont il fit le siége de son Empire. I, 280.
Mer Noire ou *mer Morte*, ou *lac de Loth* ; le Jourdain s'y décharge et y perd la salubrité de ses eaux. I, 324.
Mer Rouge ; Dissertation du Père Sicard sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge, et textes cités pour appuyer son opinion. V, 206 et 255.
Michel, (M.) est envoyé à Ispahan par Louis XIV, il y est très-bien reçu ; M. Gardane le remplace avec la qualité de Consul ; il choisit les Jésuites pour Chapelains du Consulat. III, 374 *et suiv.*
Miconi, une des Cyclades de la mer Egée. I, 259.
Mission établie en Perse par les soins et sous la protection de Louis XIV. III, 339.
Mogol ; mœurs et coutumes des Dames du Mogol. IV, 211 *et suiv.*
Monastère de Religieux Grecs nommé Belmandé ; il est tout converti à la foi par les soins des Pères Jésuites. I, 162.
Monocanons ; livre fort en vogue chez les Grecs schismatiques. II, 58.
Montagne de Saint-Siméon Stilite ; elle n'est pas fort éloignée d'Alep. II, 79.
Mont Colzim dans la Thébaïde ; il sépare le Monastère de saint Antoine de celui de saint

Paul, et n'est pas loin de la mer Rouge. V, 171.
Mort exemplaire de deux apostats repentans et convertis. II, 332.
Mosquées, Temples des Turcs ; il y en a de très-belles ; elles sont nombreuses à Salonique : les Grecs y ont aussi douze ou treize Eglises ; la Cathédrale est dédiée à saint Démétrius ; description de la fête qu'on célèbre en son honneur. II, 269.
Mulets, manière dont on les traite, ainsi que les chevaux dans les caravanes. IV, 78.
Myrzas; ils sont chez les Tartares comme nos Gentilshommes honorés du titre de Marquis ou de Comte. III, 132.

N.

NACHIVAN, province de la Grande Arménie ; il y a une ancienne et très-belle Chrétienté conduite par les Pères de saint Dominique. III, 337.
Naxie, île ; elle passe pour une des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. I, 45.
Nazareth, bourgade célèbre par le séjour qu'y a fait Notre Seigneur. I, 350.
Nedé, nom d'une pâte singulière qu'on trouve à Memchié sur le Nil. V, 79.
Nequadé, ville Episcopale sur le bord occidental du Nil. V, 91.
Niezova, rade assez fréquentée dans la Sultanie de Derbent. IV, 30.
Nil, fleuve d'Egypte, où en sont les sources : manière d'éclaircir et de rafraîchir ses eaux. III, 256; et V, 7.
Nitre ou *Natron* ; remarques sur les lacs qui le produisent, et la manière de le recueillir. V, 359.

Nitrie, lac dans le désert de Sceté, d'où l'on tire le natron. V, 38.

O.

OGARA, province d'Ethiopie. III, 279.

Oreb, montagne ; c'est à cent pas d'elle qu'on voit encore le rocher que frappa Moïse et dont il fit sortir de l'eau en abondance. *Voyez* sa description. V, 313.

Ouaral, espèce de lézard commun dans les déserts de la Thébaïde ; il ressemble au crocodile, à l'exception qu'il est plus petit et qu'il ne vit que sur la terre. V, 187.

P.

PATHMOS, île qui n'est qu'un grand rocher habité par des Religieux et quelques Chrétiens; c'est l'endroit où saint Jean a écrit son Apocalypse. II, 41.

Patriarche (le) de Constantinople, sa simplicité, etc. I, 8. Les Patriarches d'Alep et d'Alexandrie se réunissent au Pape et sont imités quelque temps après par le Patriarche de Damas; éloge de ces Prélats. I, 110. Le Patriarche des Arméniens écrit au Pape et lui envoie sa profession de foi. III, 349.

Pêches; dissertation sur les différentes pêches qui se font en Egypte. V, 272.

Persans; il y en a encore qui suivent la religion des anciens Persans ; quel est leur caractère et leur croyance. IV, 130.

Persécution; les Missionnaires y sont fort exposés. Histoire de celle que les schismatiques excitèrent contre eux, à Seyde, à Damas et à Alep. I, 236 ; et par deux vertabiets contre tous les Catholiques d'Erzeron. III, 362.

Pidrakou; plante remarquable qui croît sur le penchant de cette montagne du Sirvan. IV, 22.

Pigeons; on les lâche avec des billets sous l'aîle, messagers très-communs à Alep. II, 358.

Piquet, (M.) Consul de France dans le Levant et très-favorable aux Missions. I, 102.

Procession; il s'en fait une très-belle à Constantinople la nuit du Samedi saint. II, 107.

Puits de Joseph; il est dans le Château du Caire, et digne d'être remarqué à cause de sa construction. V, 11.

Q.

Quellec, machine faite comme un train de bois. II, 343.

Quous, ville de la Haute-Egypte; il s'y vend beaucoup d'ustensiles de cuisine faits de pierre de baram. V, 96.

R.

Rama; c'est dans cette ville que les pélerins de Jérusalem attendent la permission du Cadi. I, 313.

Ramadan (le grand) ou Carême des Turcs, combien il dure, comment on l'observe. II, 123.

Rascht, ville très-commerçante de la province du Guilan; elle est à deux lieues de la mer Caspienne. IV, 62 et 64.

Relation d'une Mission faite au midi du mont Liban. Caractère et mœurs simples de ces peuples. II, 198.

Remèdes envoyés de France; ils ouvrent aux Missionnaires l'entrée des maisons, et leur donnent de grandes facilités pour prêcher la Foi. I, 123; et II, 48.

Respect des Musulmans pour le Messie et pour sa sainte mère; le Saint-Sépulcre est un des termes de leurs pélerinages. II, 135.

Révolte des mécontens du Sirvan réunis aux principaux Chefs des Lesghits. IV, 237.

Rit des Arméniens schismatiques, leur liturgie. III, 79.

S.

Sacrifice *offert au Soleil*, représenté en demi-relief sur une grande roche qui fait partie d'une montagne qui s'élève dans une plaine de sable dans la Thébaïde. V, 140.

Salonique, sa description par le Père Souciet. II, 253. Saint Paul y prêcha l'Evangile; deux de ses Epîtres sont adressées à cette Eglise florissante dès l'origine du Christianisme. *Ibid.* 254 *et suiv.* Dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, Salonique en devint la capitale.... Andronic la vendit aux Vénitiens, à qui Amurath II l'enleva; elle est encore une ville considérable, et l'on y trouve quelques monumens qui sont les vestiges de son ancienne splendeur. *Ibid.* 257 *et suiv.* Les Juifs sont en grand nombre à Salonique; ils forment presque la moitié des habitans; la Mission de Salonique doit sa fondation au Père Braconnier. Histoire naturelle des environs de Salonique. *Ibid.* 286 et 295.

Samos, île assez fertile, presque toute habitée par des Chrétiens exposés aux vexations du Turc et des Corsaires. II, 43.

Santorin, île de l'Archipel; il sort une île de la mer dans le golfe de Santorin. I, 64.

Saravi, province d'Ethiopie; les chevaux y sont beaux et excellens. III, 282.

Sardes, autrefois capitale de la Lybie et séjour de Crésus, n'est plus aujourd'hui qu'un village. II, 69.
Sarepta; c'était anciennement une grande ville, ce n'est plus aujourd'hui qu'un champ labouré. I, 301.
Sauterelles; elles sont désolantes en Syrie; les Turcs ont quelquefois obligé les Chrétiens et les Juifs de faire avec eux une procession singulière pour implorer le secours du Ciel contre ce fléau. II, 69. L'industrie des sauterelles pour passer une rivière. *Ibid.* 210.
Schah-Thamas, héritier de Schah-Hussein, Roi de Perse, donne sa confiance à Thamas-Koulikan, qui rétablit les affaires de ce Prince. IV, 138.
Scio, île de l'Archipel; sa population, ses mœurs, ses productions, etc. I, 30.
Scopoli, petite île voisine du continent de Thessalie; elle est très-bien cultivée. II, 289.
Sectes; il y en a plusieurs qui divisent les Mahométans; leur caractère, etc. IV, 107.
Selim, Kan des Tartares et guerrier très-célèbre. III, 177.
Sené, plante médicale; il en vient en Nubie de deux espèces. V, 97.
Serké; depuis Serké jusqu'à Gondar, capitale d'Ethiopie, le pays est très-beau, bien planté, et très-bien cultivé. III, 235.
Seté ou *Sceté*, désert dont Pallade et Ruffin nous ont fait une description; il avait servi de retraite à plus de cinq mille Religieux, on y comptait alors plus de cent Monastères, il n'en reste aujourd'hui que quatre. V, 16 *et suiv.*
Setephé, petite ville sur les bords du Nil: aventure qui y arriva au P. Sicard. V, 73.

Seyde, ville de Phénicie autrefois appelée Sidon; son origine, sa situation. I, 171.
Sinaï; voyage du Père Sicard au mont Sinaï, en compagnie de dom André Sandar, Archiprêtre Maronite, et Professeur en langue Arabe au Collége de Sapience. Description de cette montagne et du Monastère célèbre habité par des Religieux Grecs de l'Ordre de saint Bazile. V, 307.
Siout, ville du Royaume de Sennar; on passe pour y aller sur le seul pont qui soit sur le Nil. III, 210.
Siphanto, île de l'Archipel dont le climat est fort doux et les habitans humains et laborieux: l'Evêque Grec y fait sa résidence, et sa juridiction est assez étendue. II, 1.
Smyrne en Ionie, ville très-commerçante et le centre d'une Mission; elle est souvent affligée de pestes violentes et de tremblemens de terre. I, 20 et 263.
Saint-Jean-d'Acre; il s'y trouve encore beaucoup de choses remarquables. I, 307.
Stephan, (le Père) Missionnaire en Crimée: Histoire des manœuvres du Cherim-Bey contre le Kan de Tartarie; leur succès et les moyens que prend la Porte pour détruire la puissance des Cherims. III, 194.
Stephanos, intrigant qui supplante le Patriarche des Arméniens, mais il est chassé à son tour. III, 349.
Suez, petite ville au fond de la mer Rouge; c'est le port du Caire. III, 307.
Sultans; les Sultans Tartares sont les Princes du Sang. III, 131.
Suriens; les Suriens ou Jacobites; d'où leur vient ce nom; quelle est leur ignorance et leur opiniâtreté. I, 116.

T.

TAMAN, ville et port de la Circassie. III, 185.

Tartares; les Tartares Circasses se nourrissent assez bien, leur pays est beau, l'air y est très-sain, les hommes et les femmes sont d'une grande beauté, et ils ont pour voisins les Nogais noirs qui sont horribles, et les Kalmoucks, qui sont des espèces de monstres. III, 186.

Thasso, île fort belle, non loin de la Cavale; sur la même côte on trouve le Monastère du mont Athos, Lemnos, Negrepont, et un peu plus loin, les monts Olympe, Pelion, Ossa, le fleuve Penée et la vallée de Tempé. I, 27; et II, 308 et 312.

Tekeli, jeune Princesse inhumée dans l'Eglise des Jésuites de Constantinople. I, 4.

Térébinte, vallée à une lieue de Jérusalem. I, 314.

Teme-Rouck, petite ville de Circassie. III, 184.

Thabor, montagne célèbre dans les saintes Écritures, à six ou sept lieues du mont Carmel. I, 354.

Thamas-Koulikan; son caractère, ses rares talens, ses expéditions militaires, sa cruauté, son ambition. IV, 140, 184, 222, 226. Il tourne ses armes contre le Mogol; histoire du succès de cette entreprise. *Ibid.* 185.

Tonctabas, ville de la province du Korassan. IV, 246.

Tour, (le Père la) Missionnaire en Crimée; il guérit le Kan d'une plaie, et à cette occasion il obtient une patente de protection pour sa Mission. III, 205.

Tour, ville appartenante au Grand-Seigneur; il y a un Monastère du rit Grec. III, 304.

Trebizonde; cette ville est dans la Cappadoce Supérieure; elle est située sur la mer Noire, et célèbre pour avoir été la demeure des Comnènes. IV, 4.

Tribut que paient les Tartares Nogais au Kan de Crimée; manière dont ils rendent la justice; comment ils passent leur vie sous des tentes; jusqu'à quel point ils souffrent la faim, ainsi que leurs chevaux; description du pays qu'ils habitent; exemple de leur superstition. III, 179.

Tripoli, ville considérable de Syrie. I, 151.

Turquemis; (les) ils vivent sous des tentes, et n'ont point d'habitations fixes. IV, 56.

Tyr; cette ville si célèbre n'est plus qu'un amas de ruines; on l'appelle aujourd'hui Sour. I, 304.

V.

VELAS, rivière qui traverse le Guilan, province dans la Sultanie d'Arasch. IV, 54.

Vieillesse extrême et très-saine de quelques Maronites. II, 212.

Volga, fleuve; manière dont les Moscovites le font remonter à leurs bateaux. IV, 31.

Voyage de Crimée en Circassie. III, 177.

Voyage en Ethiopie: manière d'y voyager lorsqu'on y vient par ordre de l'Empereur. III, 257.

Y.

YAMBO, ville assez grande; elle appartient au Roi de la Mecque. III, 303.

Z.

Zengui, (le) île du lac d'Agtamar en Arménie; c'est le siége d'un Patriarche qui y réside, et dont la juridiction ne s'étend pas au-delà de l'île. III, 20.

Zurabec, Ambassadeur du Roi de Pologne auprès du Roi de Perse; son départ de Chamakié, son équipage et sa route jusqu'à Ispahan. IV, 44.

Fin de la Table des matières des Mémoires du Levant.

Universitas CANADIANA Ottawa

a39003 009523787b